

UNIVERSITY OF ST MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04340 2163



HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSCRIBED







Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto







XI 4

XI 6







V I E

MERVEILLEUSE, INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE

DE LA SERVANTE DE DIEU

SOEUR ANNE-CATHERINE EMMERICH

TRANSFERRED

A faint, oval-shaped stamp is visible at the bottom of the page. The word "TRANSFERRED" is printed in a bold, sans-serif font across the center of the oval. The rest of the stamp's border and any text within it are very light and difficult to discern.

ŒUVRES

DE LA

SOEUR ANNE-CATHERINE EMMERICH

RELIGIEUSE AUGUSTINE DU COUVENT DE DULMEN

D'APRÈS SES VISIONS RECUEILLIES

par Clément BRENTANO

précédées des documents sur sa vie, par le même. Traduction intégrale.

9 forts volumes gr. in-18. PRIX : 16 frs 80.

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

6 vol., 452-466-388-336-508-487 p. PRIX : 12 frs.

LA DOULOUREUSE PASSION DE N.-S. J.-C.

592 pages. PRIX : 2 frs.

VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

528 pages. PRIX : 2 frs.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

VIE

MERVEILLEUSE, INTÉRIEURE & EXTÉRIEURE

DE LA SERVANTE DE DIEU SOEUR

ANNE-CATHERINE EMMERICH

DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

PAR

le Père Thomas WEGENER O. S. Aug.

POSTULATEUR DE LA CAUSE POUR LA BÉATIFICATION

Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'Auteur



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE CATHOL.
Rue Bonaparte, 66



LEIPZIG

L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Sternwartenstrasse, 46

H. & L. CASTERMAN

ÉDITEURS PONTIFICAUX, IMPRIMEURS DE L'ÉVÊCHÉ

TOURNAI

RECOMMANDATION.

Ratisbonne, le 30 Octobre 1891.

Avec le plus vif intérêt, j'ai lu le livre intitulé : Anne-Catherine Emmerich que M. l'éditeur vient de me transmettre. C'est un travail excellent, pour l'édition duquel, l'auteur ainsi que l'éditeur méritent ma pleine et entière approbation. Je souhaite à ce livre une propagation universelle afin que les hautes vertus de cette servante de Dieu deviennent un exemple à imiter et servent à la bénédiction de beaucoup.

† IGNATIUS

Evêque de Ratisbonne.

DÉCLARATION.

L'auteur déclare en parfaite soumission aux Décrets d'Urbain VII, qu'avant la définition de l'Eglise, il n'exige pour les faits extraordinaires qui sont relatés dans ce livre, qu'une foi purement humaine.

IMPRIMATUR.

Monasterii, die 13 Sept. 1895.

Dr. GIESE, Vicarius Generalis.

IMPRIMATUR.

Tornaci, die 25 aprilis 1896.

J. HUBERLAND, can. cens. lib.

PRÉFACE.

DE LA DEUXIÈME ÉDITION ALLEMANDE.

LA biographie allemande dont nous présentons aujourd'hui la traduction au public a trouvé une grande sympathie et s'est répandue rapidement. De nombreuses critiques en ont reconnu l'exactitude d'exécution, la clarté systématique dans l'arrangement et la simplicité de diction. On a remarqué que tout l'ouvrage a contribué beaucoup à faire comprendre mieux cette vie si merveilleuse qu'elle nous retrace.

La vénération de la célèbre stigmatisée augmente de jour en jour. On trouve le nom d'Anne-Catherine Emmerich dans quantité de livres et d'écrits et presque partout on rencontre des lecteurs vivement intéressés par sa vie et par ses œuvres. La lecture de ses visions surtout

fut recommandée par plusieurs princes de l'Eglise. Outre Mgr Dr. Blum de pieuse mémoire, évêque de Limburg et Mgr Ignatias de Ratisbonne, nous pouvons citer trois membres distingués de l'illustre épiscopat des Etats-Unis. Le Cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore et Messieurs Auguste-Marie de Covington et W. H. Groth de Portland recommandèrent ses visions comme lecture spirituelle à tous leurs diocésains. Elles sont, dans leur pensée, un moyen d'édification pour tous. (On trouve textuellement leurs lettres dans la quatrième édition complète des visions de Catherine.)

Dans le public une circonstance toute particulière a excité l'intérêt pour le nom de cette sainte religieuse. Les revues scientifiques, comme aussi les rapports des explorateurs, attestent en effet, que la description qu'elle a donnée de la Terre-Sainte ou d'autres endroits bibliques et historiques retrace la réalité avec une exactitude frappante. Tout récemment encore deux témoignages de ce genre nous sont parvenus.

Le P. Simon Zoepf, autrefois prier des Carmélites à Würzburg, a passé plusieurs

années au monastère du Mont-Carmel en Palestine. Il nous a transmis une *déclaration publique* dans laquelle il est dit : « Durant les quatre années de mon séjour en Palestine, j'ai utilisé chaque occasion à comparer les indications topographiques de la vénérable Emmerich avec la réalité objective des lieux mêmes. Dans ce but j'ai parcouru la Terre-Sainte depuis Hébron au sud de la Judée jusqu'à Saphet dans la Haute-Galilée. J'ai cherché plusieurs fois les lieux décrits par la Vierge et mon séjour prolongé à Nazareth et à Jérusalem a été employé principalement à faire ces recherches. *Le résultat de ces observations de quatre années est la conviction inébranlable que la contemplatrice extatique Anne-Catherine Emmerich a vu partout la réalité objective.* »

Un témoignage semblable nous est donné par un document de Mgr Timoni, évêque de Smyrne en Asie Mineure. Il y rapporte l'invention très probable de la Maison de la sainte Vierge sur une colline près d'Ephèse et atteste que *cette invention a reçu la première impulsion par les rapports de la vénérable Emmerich.* Nous sommes en possession d'une copie de ce

document, laquelle est munie du sceau archi-épiscopal et de la signature du chancelier Vathalithi.

De nos jours enfin, le nom de Catherine Emmerich est devenu célèbre surtout depuis 1892, année où l'évêque de Münster a introduit son procès de béatification.

Le grand succès du livre allemand a engagé l'auteur à en opérer une traduction française, qui paraît dans les pages suivantes. Puisse ce travail contribuer à faire connaître de plus en plus la vie méritoire et bénie d'Anne-Catherine Emmerich auprès des fidèles belges et français, à augmenter la vénération des fidèles envers cette sainte religieuse, et devenir enfin une source de bénédictions et de grâces pour beaucoup d'âmes chrétiennes ! C'est là notre désir et notre seule ambition !

Münnerstadt (Bavière), le 8 décembre 1894.

P. THOMAS WEGENER.



SOURCES DE CE LIVRE.

1° P. SCHMÖEGER : *Vie de la vénérable Anne-Cath. Emmerich*. 1 vol. 1867. 2 vol. 1870. Friburg. (Herder.)

Le cardinal-prêtre, Charles-Auguste, comte de Reisach, à Rome, a accepté une dédicace de ce livre, (voir la préface). De cette compilation nous nous sommes servi surtout des chapitres qui donnent les actes officiels déposés au vicariat épiscopal de Münster et les notices de Cl. Brentano sur la servante de Dieu, traitant de sa jeunesse et de ses rapports avec ses connaissances à Cœsfeld et à Dülmen.

2° *Les visions de la vénérable religieuse Anne-Cath. Emmerich*.

a) P. SCHMÖEGER O. S. RÉD. *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. 1 et 2 vol. 1858. 3 vol. 1860. Ratisbonne (Pustet).

b) P. SCHMÖEGER : « *La vie pauvre et la passion amère de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère Marie*. » 1881. Ratisbonne (Pustet).

3° L'auteur est en possession du journal du Dr Wesener, qui traite tous les événements remarquables de la vie de la stigmatisée depuis 1813-1820. Il possède du même auteur un traité écrit sur ces événements pour une revue scientifique.

Ces deux documents restèrent inédits.

4° La lettre de Frédéric Léopold, comte de Stolberg, imprimée sous forme de brochure.

5° Les articles des feuilles périodiques et les brochures qui du vivant de Catherine apparurent pour et contre elle.

6° *Biographie de la servante de Dieu*, par BRENTANO, imprimée en tête du livre sur *la passion de N.-S.*

7° D^r KRABBÉ : *Souvenir d'Anne-Cath. Emmerich* et première publication des annotations d'Overberg. Münster (Regensberg.) 1860.

8° *Traité particuliers écrits sur la signification des visions d'Anne-Cath. Emmerich*, écrits par le P. SCHMÖEGER, le vicaire général Windischmann, l'abbé des Bénédictins Guéranger, dans les *Historisch-politische Blätter*, année 1858.

9° De notices prises par l'auteur lui-même dans le pays natal de Catherine, dont il a connu le frère et plusieurs autres parents.

10° Les ressources de l'auteur étaient :

a) P. DIEL S. J. *Portrait biographique de Clément Brentano*, édit. par le P. KREITEN, S. J.

b) D^r FRANÇOIS BINDER : *Portrait biographique de Louise Hensel*.

Après ces allégations générales, et attendu que l'œuvre présente est un livre populaire, l'auteur n'a pas cru devoir citer chaque fois l'endroit exact d'où il tire ses citations.



V I E

MERVEILLEUSE, INTÉRIEURE & EXTÉRIEURE

DE LA SERVANTE DE DIEU SŒUR

ANNE-CATHERINE EMMERICH

LIVRE PREMIER

LA VIE DE CATHERINE EMMERICH
DANS LES DESSEINS DE LA PROVIDENCE.

CHAPITRE I.

VOCATION DE CATHERINE ET HISTOIRE DE SON TEMPS.

DANS le cadre de vie d'une pauvre fille westphalienne, morte en 1824, Dieu nous a présenté un monde spirituel et intérieur, qui est une merveille de bénédictions célestes. Fille de pauvres paysans, Anne-Catherine Emmerich resta humble servante jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, vécut alors neuf ans dans la solitude en qualité de religieuse, et lorsque au bout de ce temps, le couvent fut dispersé, elle passa dans le monde douze ans, malade et recluse dans sa petite et modeste chambre, où la Providence, si incompréhensible dans ses voies, fit d'elle un instrument de ses desseins tout particuliers.

Nous voyons dans l'Ancien Testament, que quand les Israélites abandonnaient Dieu, celui-ci ému de pitié pour son peuple choisi, lui envoyait ses prophètes. Par la prédication des commandements divins, par les miracles et les prophéties, par les menaces de la colère divine, enfin par l'exemple de leur vie pieuse, les prophètes devaient détourner le peuple de la voie du péché. D'une manière semblable, Dieu a souvent donné à son Eglise les mêmes preuves de sa sagesse miséricordieuse, pour la protéger dans des temps troublés et difficiles contre ses ennemis intérieurs et extérieurs.

Il lui suscitait alors des hommes remarquables par leur sainteté ou leur martyre, dont les vertus devaient être un exemple pour tous ; ou il les distinguait par une science et des dons surnaturels, pour donner aux âmes égarées un guide et un signe d'En Haut ; enfin par la puissance de leurs prières et par l'offrande de leurs souffrances, il les constituait médiateurs de ses grâces et de ses consolations auprès des pécheurs.

Lorsque vers 400 après Jésus-Christ, le vieux paganisme avec son faste et ses faux dieux, périt en même temps que son appui, le grand empire romain, et que des peuples entiers émigraient et changeaient de patrie, Dieu fit paraître à cette époque critique le plus grand de tous les docteurs de l'Eglise, saint Augustin l'illustre auteur de la *Cité de Dieu*. Il devint pour les peuples anciens et modernes une lumière brillante du christianisme ; il anéantit un

grand nombre d'hérésies par la perspicacité de ses raisonnements; il jeta enfin, en fondant un ordre religieux, les premières bases d'une perfection chrétienne, qui fortifiera les siècles à venir.

Au treizième siècle nous voyons apparaître une fille spirituelle de saint Augustin, à une semblable époque : Claire de Montefalco possédait les capacités les plus éminentes; avec ses qualités célestes et son talent scrutateur des esprits, elle fut opposée par la Providence aux sectes de son temps, pour démasquer leur hypocrisie et leurs fourberies infernales. — On pourrait encore citer ici maints exemples de cette sorte dans l'histoire de l'Eglise.

Ce fut de même à une vocation si éminente, que Catherine Emmerich, religieuse de l'Ordre de saint Augustin et sœur spirituelle de Claire de Montefalco, fut prédestinée. Elle vécut de 1774 à 1824. A cette époque, un grand bouleversement s'opéra au sein des Etats et de l'Eglise, dans une grande partie de l'Europe. Une ère nouvelle commença; l'Eglise remplie de pompe et de faste, mais d'un esprit inactif, devait périr, afin de faire germer dans une Eglise pauvre et opprimée, l'esprit vivifiant et la force nouvelle d'une foi rajeunie.

Durant cette crise importante, Catherine reçut de Dieu la mission de devenir par ses douleurs et par les grâces extraordinaires dont Dieu l'avait comblée, l'aide et la sauvegarde d'un siècle déchu. Dieu se servit de cette chétive personne, inconnue du monde, pour révéler au milieu des erreurs de ce temps, sa

sagesse et sa vérité divines : il daigna agréer les sacrifices de sa pénitence aussi innocente que douloureuse, en réparation des outrages faits alors à son Eglise.

Elle est la dernière fleur, mais combien ravissante, de la vie religieuse alors sur le déclin ; par le mérite dû à ses souffrances profondes, elle fut pour sa patrie, la base d'une résurrection future de la sublime vie religieuse et de l'esprit ecclésiastique en général. C'est seulement dans cette noble vocation pour l'Eglise, que l'on comprend et que l'on sait apprécier d'après sa juste valeur, la vie incomparablement miraculeuse de Catherine : c'est pourquoi nous devons tracer en premier lieu un résumé de l'histoire de son temps. Ce tableau historique nous aidera à mieux comprendre les circonstances extérieures et intérieures de la vie de notre héroïne.

Elle fut pour son époque une Debora avec des dons prophétiques, une Judith d'une force rédemptrice, suscitée parmi nous par la miséricorde et la Providence de Dieu, grâce qui nous impose la reconnaissance envers Dieu et une vénération profonde pour celle qui a accompli la volonté divine de la manière la plus parfaite.

Considérons donc brièvement l'époque dans laquelle elle vécut. — Si dans le Culturkampf, à peine éteint aujourd'hui, l'Eglise d'Allemagne avait déjà à supporter un rude combat contre des ennemis extérieurs, elle a passé néanmoins un temps bien plus dangereux vers la fin du dix-huitième et le com-

mencement du dix-neuvième siècle, quand le mal dont elle souffrait, provenait de ses propres membres. En conséquence de la fausse philosophie du dix-huitième siècle, la croyance et la vie chrétienne avaient fait des pertes déplorables en France et en Allemagne. Non seulement parmi les incroyants, mais aussi parmi les membres de l'Eglise même, la foi en Jésus-Christ put paraître comme quelque chose d'absurde et contraire à la raison. Annihiler les saintes écritures, enlever aux sacrements tout respect, tourner en ridicule les fêtes et cérémonies religieuses, ce fut là le programme de cette époque. Les prêtres eux-mêmes et des ordres religieux entiers vivaient dans une indifférence profonde. Tout esprit religieux semblait disparu et la franc-maçonnerie répandait ses fausses lumières de civilisation et de philanthropie dans toutes les classes de la société.

De même qu'en France, le Gallicanisme, ainsi en Allemagne le Joséphisme et le Fébrionisme firent naître à ce temps l'idée de soustraire, dans les différents pays, l'Eglise à l'autorité du Pape et de fonder des églises nationales sous le protectorat des évêques ou des princes. Sous ce rapport l'empereur François-Joseph corrompit totalement l'Eglise d'Autriche. Les princes-évêques dans les autres parties de l'Allemagne, pénétrés de l'esprit mondain, donnèrent leur consentement à cette conduite honteuse : le traité infâme que conclurent les trois électeurs de Cologne, de Trèves et de Mayence en 1784 à Ems, contre le pape, en est une triste preuve.

C'est alors qu'éclata la révolution française avec ses horreurs et ses conséquences funestes : elle fit périr totalement l'Eglise de France durant douze ans (1789-1801). Cependant Dieu se servit du conquérant Napoléon pour châtier les Allemands et les autres peuples, en leur montrant ce qu'ils étaient sans Dieu et sans la sainte Eglise. Six ans plus tard, les fiers auteurs du traité d'Ems, furent privés de leur magnificence mondaine et même de leur pouvoir spirituel ; en 1792 leurs diocèses devinrent territoire français. Comme les évêques en France, en Allemagne et même en Italie se flattaient de l'idée illusoire de pouvoir gouverner l'Eglise sans pape, Dieu leur fit reconnaître par l'exil des deux Pontifes Pie VI et Pie VII, que toute bénédiction manquait à l'Eglise sans Pape libre, et que sans lui, la discipline ecclésiastique disparaissait inévitablement. En 1798 Napoléon prit Rome et bannit Pie VI à Valence, où il mourut le 29 août 1799. Six mois plus tard Pie VII fut élu à Venise, pour subir le même sort sous la violence de Bonaparte, et pour être éloigné pour quelque temps du gouvernement de l'Eglise.

Après que Napoléon eut porté la guerre dans notre patrie (1792-1801), tous les évêchés allemands, exceptés ceux d'Autriche, furent privés de leur pouvoir séculier par suite du traité de Lunéville ; les ordres religieux furent dissous et tous les biens de l'Eglise donnés à des souverains protestants.

Les bouleversements extérieurs et intérieurs arrivant à leur apogée, produisirent la dislocation de

l'empire Allemand sous son dernier empereur François II (1806). De vieilles institutions, fondées par la foi chrétienne furent renversées et ainsi l'Eglise de notre patrie, manquant à l'intérieur de la vie de foi et méprisée par ses enfants mêmes, fut tout à coup dénuée à l'extérieur de tous ses ornements, de tout bien et de toute liberté, pour voir résulter de ces débris un esprit nouveau.

En 1809 Pie VII fut emprisonné à Savone par Napoléon, contre lequel il avait fulminé l'excommunication à cause de ses prétentions injustes : l'année suivante le patrimoine de saint Pierre fut incorporé à l'empire français. Napoléon outragea et humilia le Souverain Pontife ; il tâcha de séparer de lui les cardinaux et convoqua en 1811, tous les évêques de son vaste empire à Paris, pour régler dans un concile les affaires d'une Eglise sans Pape. Le suffragant du diocèse de Munster cependant, Mgr Gaspar-Maximilien, baron de Droste-Vischering, déclara avec une noble franchise à l'empereur que, sans approbation du Pape, leurs déterminations seraient anti-canoniques et nulles.

En 1812, Napoléon fit conduire Pie VII à son château de Fontainebleau, pour le forcer par un emprisonnement rigoureux, à conclure avec lui un concordat contre l'Eglise. Pendant qu'il humiliait ainsi le Souverain Pontife de la manière la plus indigne, Dieu lui fit subir un châtement terrible dans la malheureuse campagne de Moscou (1812) et la bataille de Leipzig en 1813. Par un retour des

choses d'ici-bas, il fut forcé, vaincu par les alliés, de souscrire dans ce même château de Fontainebleau son abdication à l'empire. Il fut exilé à l'île d'Elbe, tandis qu'au mois suivant, le 24 mai 1814, Pie VII faisait son entrée à Rome pour reprendre les rênes du gouvernement de l'Eglise.

C'était la mission ardue de Pie VII de fonder, après ces désordres, des institutions toutes nouvelles dans les différents pays. Le pouvoir spirituel alors existant avait été fondé, en grande partie, sans l'intervention du Pape, et dans plusieurs pays, des princes protestants avaient usurpé la domination sur les peuples catholiques. Les évêchés de la Westphalie et de la Prusse Rhénane furent assignés à la couronne de Prusse, ainsi que les biens ecclésiastiques dans les provinces de l'Est. A la réorganisation des fonctionnaires de l'Etat, le gouvernement prussien reconnut la nécessité absolue du rétablissement du pouvoir spirituel dans les pays catholiques. Durant le règne de Napoléon, les sièges épiscopaux étaient restés inoccupés après la mort des évêques. Des vicaires généraux administraient les diocèses tant bien que mal. Les sièges de Munster, de Trèves, de Breslau et de Culm étaient vacants, et par suite du pillage des biens ecclésiastiques, aucun diocèse n'était en état de pourvoir aux besoins des évêques ou de régler l'administration intérieure.

Les mêmes circonstances se montrèrent dans l'Allemagne méridionale. Des princes protestants avaient pris possession des évêchés de Constance et

de Mayence, d'une partie de Wurzburg et de l'abbaye de Fulda. Ici de même les sièges étaient vacants, l'ordre totalement détruit. Au surplus, dans ces contrées l'esprit antireligieux avait, plus qu'au Nord, ébranlé la foi du peuple, perverti les mœurs du clergé et aboli les droits publics de l'Eglise.

En 1816 la Prusse envoya le conseiller Niebuhr à Rome pour traiter avec le Pape. Mais ce ne fut qu'en 1821 qu'il reçut les instructions nécessaires pour poser un acte définitif. Au mois de juillet 1821, Pie VII promulgua la bulle *De Salute animarum*, qui depuis lors forme en Prusse, la base de l'organisation de l'Eglise. L'occupation complète des sièges épiscopaux fut retardée encore jusqu'en 1825.

Malgré ce Concordat avec le Souverain-Pontife, le gouvernement prussien agit néanmoins comme puissance indépendante dans les pays catholiques. Il fit valoir son influence protestante dans tous les degrés de l'enseignement public depuis l'université jusque dans l'école primaire. Il mit entre les mains des protestants toutes les fonctions supérieures et la plupart des emplois inférieurs. On chercha à obtenir de vive force, que dans les mariages mixtes, les fils embrassassent la religion du père, tandis que les filles fussent élevées dans la croyance de la mère. D'après l'opinion protestante, l'administration et le gouvernement de l'Eglise catholique devaient dépendre en général du ministre et du gouverneur. Le gouvernement, enfin, protégea l'indifférence en matière

de religion, qui régnait alors, contre l'influence de la foi chrétienne.

Les princes protestants voulaient encore donner moins de liberté au Saint-Père dans la nomination des évêques et l'administration des diocèses, dans les Etats méridionaux : ils s'opposèrent même à la liberté du culte parmi leurs sujets catholiques.

Pie VII, en un mot, eut à subir le plus grand chagrin et à surmonter les plus grandes difficultés, pour régler avec les princes protestants les nouvelles affaires de l'Eglise d'Allemagne. Outre les principes protestants en effet, les vues franc-maçonniques dominaient alors toute la société : elles avaient même fait des prosélytes parmi les conseillers du Pape. Et si de l'indifférence religieuse, un esprit nouveau ne se fut développé peu à peu, notre patrie se serait trouvée encore devant cette alternative : ou bien adopter le protestantisme, ou bien demeurer inébranlablement fidèle à sa sainte croyance d'autrefois. Ce nouvel esprit catholique commença à se développer après les vingt-cinq premières années du dix-neuvième siècle. Son premier défenseur fut l'évêque de Cologne, Clément-Auguste : cet homme envoyé par la Providence et pénétré de la haute mission de l'Eglise, devint un confesseur intrépide de la liberté ecclésiastique en face du plus puissant des princes luthériens. Ce fut par lui que se régénéra, comme s'éveillant d'un sommeil magique, l'esprit catholique dans toute l'Allemagne et que commença à éclore un meilleur temps pour l'Eglise et son activité.

CHAPITRE II.

CATHERINE ENFANT DE DIEU.

LN 1774, le 8 septembre, naquit dans le petit village de Flamsche, à une demi-lieue de la ville de Coesfeld en Westphalie, Anna-Catharina Emmerich. C'était à ce même jour qu'autrefois la Vierge Marie, par sa naissance pleine de grâces, rejouissait ses parents et l'univers entier. De même cette enfant devait émerveiller le monde par les dons extraordinaires que le Saint-Esprit lui avait communiqués dans la régénération baptismale. Catherine fut baptisée dans l'église paroissiale de Saint-Jacque, à Coesfeld, à ces antiques fonts baptismaux en style roman, que l'on voit encore aujourd'hui dans la nef gauche de ce temple.

La maison natale de Catherine était une misérable chaumière qui, à part quelques chambrettes, ne contenait qu'un seul appartement noirci de fumée, qui servait en même temps d'habitation, de cuisine et de grange. Des cloisons divisaient cette pièce en plu-

sieurs sections : l'une d'elles servait de chambre à coucher aux habitants, une autre servait d'étable au bétail de l'humble ferme. Cette chaumière rappelle l'étable de Bethléem. C'est dans cette sombre cabane que Dieu fit naître une enfant brillante de vertus célestes. Les parents étaient de braves chrétiens : ils s'appelaient Bernard Emmerich et Anne Hillers ; ils étaient les journaliers ou plutôt les apanagés d'un autre paysan. Ils pourvoyaient à leur subsistance par des travaux domestiques et agricoles. Cependant leur existence modeste et leurs fatigues ne faisaient pas obstacle à leur contentement et à leur bonheur de famille. Leur vie était conforme aux commandements de Dieu et aux préceptes de notre sainte Eglise ; la prière fervente, la célébration des dimanches et des fêtes, étaient les consolations édifiantes qui accompagnaient et sanctifiaient leurs peines. Le ciel récompensa leur piété, en leur donnant neuf enfants parmi lesquels une enfant comblée de grâces, qui devint pour eux et pour beaucoup d'autres, une bénédiction céleste.

C'était le temps où on ne voulait pas accepter les bienfaits de la foi et des choses divines, où on n'acceptait comme infailibles que les arrêts de la Raison et de la Science. C'est alors que le Saint-Esprit daigna, par la bouche d'un nouveau-né, se glorifier, ce que le monde lui avait refusé jusqu'alors. Contrairement à l'expérience de chaque jour, que la raison d'un enfant ne se développe qu'avec le temps, et qu'à côté de ce développement les vertus surnaturelles acquises

par le saint baptême, la foi, l'espérance et la charité deviennent efficaces, Catherine jouit de l'usage de sa pleine intelligence dès le baptême. Dans cette régénération spirituelle, le Saint-Esprit prêta à l'âme de Catherine le don de l'entendement des choses divines et de la connaissance des choses terrestres, dans leur essence intime. Devenue par le baptême, un membre vivant du grand corps spirituel de Jésus-Christ, qui se compose de toutes les âmes sauvées, du ciel, du purgatoire et de la terre, elle sentit instinctivement tout ce qui se passait dans ce corps divin, comme nous percevons les émotions de notre corps sensible et de ses membres.

Elle vit assister à son baptême, Marie avec l'enfant Jésus et lui fut conjointe par la transmission d'une bague. Ce miracle était, à l'entrée de Catherine dans la vie, le signe de sa prédestination et de la réception de dons extraordinaires, ainsi que de sa vocation à la plus parfaite imitation de Jésus-Christ en vertus et en souffrances pour son Eglise. A son baptême elle avait de plus la conviction de la présence de Dieu dans le Saint-Sacrement; elle y vit aussi assister son ange gardien et ses patronnes, sainte Anne et sainte Catherine. Elle vit briller dans l'église les Reliques et aperçut les Saints auxquels elles appartenaient. Ses communications postérieures nous ont mis au courant de ces merveilles.

Le Saint-Esprit enflamma de bonne heure le cœur de cette enfant innocente, à l'exercice des vertus théologiques. Son esprit précoce lui fit sacrifier sa volonté

pour ne servir que Dieu seul et conserver intactes les grâces reçues par le baptême. Des colombes blanches que personne ne possédait ni ne connaissait dans les environs, apparurent près de la chaumière de cette enfant bénie. Une chasteté éclatante, une nature attrayante et des qualités spirituelles, la distinguaient et la rendaient un trésor précieux pour ses parents et ses voisins.

Son développement spirituel se montra bientôt extérieurement, et l'enfant commença à servir Dieu par ses œuvres. Son ange gardien visible pour elle, lui était un guide judicieux pour sa miraculeuse vie intérieure, ainsi que pour ses faits et ses actions extérieurs, et il fut son appui pour la durée de sa vie. En second lieu, c'étaient ses bons parents qui s'occupaient de leur mieux de l'éducation chrétienne et de l'instruction de l'enfant. Le père lui enseigna de bonne heure le signe de la croix et le *Pater*, et par la vue d'images pieuses il lui donna connaissance de la vie des saints.

L'enfant montra une facilité étonnante; en répétant sans cesse le peu de mots qu'elle connaissait, elle mit son bonheur à prier longuement et avec recueillement. Déjà dans sa première enfance elle avait orné un coin de la chaumière d'une image de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, et elle y avait construit un autel, devant lequel elle priait et déposait des cadeaux, c'est-à-dire les fruits, les images et les autres objets, auxquels elle renonçait, pour en faire une offrande à Jésus. Ces objets disparurent

alors d'une manière mystérieuse. A l'âge de trois ans, l'enfant avait déjà un esprit si éclairé qu'elle demanda à Dieu, comme une grâce, de mourir, pour qu'elle ne fût jamais à même de l'offenser.

Les exemples suivants nous montrent, à quel haut degré le Saint-Esprit avait rempli d'amour divin et de charité chrétienne, le cœur de cette sainte enfant. Très jeune encore, elle exerçait déjà la prière nocturne. Aussitôt que ses parents étaient couchés, elle se levait et priait avec son ange gardien pendant deux ou trois heures, quelquefois même jusqu'à l'aube du matin. Elle affectionnait particulièrement prier sous le ciel brillant d'étoiles, et croyant être plus proche du ciel, elle se rendait à un monticule, où elle priait, les bras étendus et les yeux fixés sur les églises de Coesfeld.

Quoique sa nature débile se révoltât souvent contre l'interruption du repos des nuits, sa ferme volonté lui faisait dompter sa faiblesse, et reconnaissant qu'elle ne parviendrait à la perfection que par un combat douloureux contre sa nature humaine, l'enfant courageuse suivait promptement les pieuses suggestions de son bon ange, lorsqu'il l'appelait à la prière pendant la nuit. Pour faciliter son lever, elle cachait des planches de bois dans son lit et se ceignait de cordes noueuses, pour acquérir par l'incommodité et la douleur une plus grande force d'âme. Pour rendre sa prière plus efficace, elle s'agenouillait en hiver dans la neige, en été dans les orties, ou elle se servait d'un morceau de bois en guise

d'escabelle. Dieu couronna de succès son zèle et sa persévérance dans la prière nocturne, en la rendant capable de pouvoir se passer entièrement du sommeil naturel, pour glorifier Dieu constamment, jour et nuit, par la prière, le travail ou la souffrance.

Chaque jour Dieu lui montrait par des visions les personnes pour lesquelles elle devait prier. Elle voyait des malades impatients, des prisonniers désolés, des mourants en proie au désespoir ; elle voyait des hommes indigents et pusillanimes ; elle en voyait d'autres dans les revers et dans le danger pour l'âme et le corps, elle voyait des voyageurs, des hommes égarés et des naufragés, et à tous Dieu voulait donner par la force de sa prière, du secours, de la consolation et de l'espérance. Dieu lui montra tous ceux qu'elle avait secourus, et lui révéla, que leurs prières n'auraient pas été exaucées, sans les supplications ardentes de Catherine.

Elle disait aussi qu'il plaisait à Dieu, d'être imploré pour des intentions particulières. L'amour du prochain rendait l'enfant tellement fervente et persévérante, que les heures de la nuit suffisaient à peine à ses intercessions. Elle raconte plus tard : « Dès mon enfance, je priais moins pour moi que pour d'autres, pour éviter que le moindre péché fût commis et qu'aucune âme ne se perdit. Plus je recevais de grâces de Dieu, plus je lui demandais ; je pensais : il possède tout, et il aime nous voir l'implorer pour d'autres. »

Un autre exercice de son enfance était la mortifi-

cation et l'abnégation. Ce que les enfants chérissent le plus, elle le sacrifiait avec un véritable héroïsme à son Jésus, sur l'autel, dans le coin de la chaumière paternelle. Son ange la persuada du prix de la mortification et lui fit comprendre que cet exercice n'avait pas d'équivalent parmi les autres pratiques de piété. A table elle se mortifiait de toute manière possible, prenant toujours les mets les moins bien apprêtés, et mangeant si peu qu'il paraissait incompréhensible qu'elle pût rester en vie. « Je vous l'offre, ô mon Dieu, » disait-elle alors, « pour que vous le donniez aux pauvres qui en manquent. »

Cette abnégation précoce et incessante anéantit en elle toute émotion sensuelle, de sorte qu'elle n'eût jamais à s'accuser de la moindre impudicité, pas même en pensée. Questionnée à cet égard, elle avoua plus tard, en esprit d'obéissance, que par ses mortifications et par la lutte persévérante, elle avait amorti tous les mauvais penchants et toutes les propensions nuisibles avant de pouvoir les éprouver. Dès sa sixième année elle ne connut plus d'autre joie que celle qu'elle trouvait en Dieu, ni d'autre chagrin que de voir ce père miséricordieux offensé par les hommes. Pénétrée du plus pur amour de Dieu, elle priait : « Si même il n'y avait ni ciel, ni enfer, ni purgatoire, je voudrais vous aimer, ô mon Dieu, de tout cœur et par-dessus toutes choses. »

L'amour du prochain était en elle d'une force égale. Elle avait une telle pitié pour les maux corporels et spirituels du prochain qu'elle se sentait

poussée aux œuvres les plus extraordinaires. Elle donnait de ses vêtements tout ce que ses parents lui permettaient de donner ; lorsqu'un mendiant s'approchait de la chaumière, elle s'écriait : « Je vais vous chercher du pain. » Volontiers sa mère la laissait faire. Les larmes des enfants, le malheur ou les maladies de ses concitoyens, la faisaient pâlir soudainement de pitié et excitaient en elle le désir irrésistible, de soulager les peines d'autrui, en chargeant ses propres épaules du fardeau des autres. Lorsqu'elle entendait parler d'un péché, elle était saisie d'une douleur violente et fondait en larmes. Interrogée par ses parents sur la cause de son chagrin, elle n'osait avouer la vérité et à cause de cela elle fut parfois punie comme coupable d'entêtement, ce qui cependant ne l'empêchait pas de continuer à implorer Dieu pour la conversion des pécheurs, et à faire amende pour eux ; elle se flagella par exemple avec des orties pour les enfants impurs. »

Son grand zèle pour les âmes embrassait même les juifs qu'elle connaissait, par les rapports commerciaux de chaque jour avec ses parents, et elle soupirait sur leur aveuglement incorrigible. Elle fit surtout des amendes honorables en faveur des âmes du purgatoire, qui excitaient vivement sa pitié. Les âmes souffrantes s'approchaient d'elle pendant ses prières nocturnes, pour implorer son intercession. Aussi avait-elle des apparitions sur le chemin de l'église, quand selon sa coutume, elle allait à la messe à la ville voisine. Sous la forme de petites flammes

luisantes ou de perles brillantes dans une flamme sombre, elles l'accompagnaient et illuminaient son chemin dans l'obscurité. Très jeune encore, elle fut conduite au purgatoire par son ange, qui lui fit comprendre les douleurs immenses des âmes souffrantes. Après avoir supplié Dieu pour leur délivrance, elle entendait souvent des voix mystérieuses et reconnaissantes lui dire : « Je te remercie ! Je te remercie ! »

Interrogée plus tard sur ce qui avait excité en elle, dans sa première jeunesse, une telle pitié, elle répondit : « Je ne saurais dire qui me l'a inspirée ; mais cela s'explique par la compassion. J'ai toujours senti que nous sommes tous un corps en Jésus-Christ, et comme la maladie du doigt cause des douleurs à toute la main, le mal du prochain me fait souffrir. Dès mon enfance j'ai imploré Dieu de me faire subir les maladies d'autrui et de me faire payer leurs dettes ; je priais l'enfant Jésus de m'y aider, et bientôt j'avais assez de douleurs. »

Dans cette pitié si extraordinaire pour les maux du prochain et dans le désir ardent de prier, de souffrir et de faire pénitence pour les pécheurs, nous reconnaissons la vocation spéciale que Dieu a donnée à cette enfant, objet particulier de son amour. Dieu pouvait ainsi, dans un temps où si peu de membres de l'Eglise désiraient les biens célestes, reposer son œil miséricordieux et bon sur un cœur plein de foi et de dévotion, dont il aimait la vie de pénitence qui éloignait le mal des autres et leur procurait du bien.

Ce chapitre a donc persuadé le lecteur que Catherine devait être par ses grâces extraordinaires un cadeau envoyé par Dieu à un temps corrompu. Le lecteur sera moins étonné de sa vie miraculeuse, en méditant comment la toute-puissance et la sagesse de Dieu ont souvent opéré des merveilles dans les saints : c'est en la personne de notre sainte que se vérifie évidemment la parole du psalmiste : « Des entrailles de ma mère, ô mon Dieu, j'ai été jeté en vous ; vous avez été mon Dieu dès que j'ai quitté son sein. » (Ps. xxi, 11.)





CHAPITRE III.

CATHERINE ENFANT MERVEILLEUSE.



Nous remarquons d'avance que dans ce chapitre nous voyons encore Catherine comme enfant, mais que tout ce que nous allons communiquer sur elle, diffère tellement du vulgaire que cela nous fait chanter la louange de la prévoyance et de la toute-puissance de Dieu : « C'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est une chose admirable à nos yeux. » (Ps. 117.) Saint Paul dit : « Il y a diversité de ministères ; mais il n'y a qu'un même Seigneur qui les distribue. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler dans une haute sagesse, un autre le don de faire des miracles, un autre le don de prophétie ; un autre le don du discernement des esprits, un autre le don de l'interprétation des langues. » Dieu a réuni tous ces dons en cette enfant si humble par son origine, pour glorifier son Eglise. Déjà la parole de l'enfant, et encore davantage sa vie future, devaient être un porte-étendard pour la foi de l'Eglise, que tant de ses

membres décriaient alors, et dont ils ne rendaient plus témoignage. Saint Paul dit : « Celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler ; celui qui prophétise édifie toute l'Eglise. » (I Cor. XIV. 3.)

Considérons le don de prophétie qui fut donné à Catherine.

L'esprit de l'enfant était toujours absent ; Dieu lui fit voir dans des visions continuelles la clarté et la vérité divine de notre sainte religion. Le Saint-Esprit prêtait souvent le don de prophétie aux premiers chrétiens, pour prouver la vérité de la promesse qu'il descendrait sur l'Eglise, et pour amener les juifs et les païens à la foi.

Ce don ne consiste pas seulement dans la prédiction d'événements futurs, mais plutôt dans la connaissance et l'enseignement des secrets de notre foi, pour fortifier les fidèles dans la vertu et la piété.

Ce que d'autres enfants n'apprennent que par l'instruction de l'histoire biblique et du catéchisme, Catherine le connut par la lucidité de son esprit, et dans le cours de l'année liturgique elle approfondit les mystères de la foi. Le Saint-Esprit lui enseigna surtout dans son enfance les secrets de l'Ancien Testament, et plus tard l'histoire de Jésus-Christ et des Apôtres. Elle célébrait dans les fêtes, à côté des événements chrétiens, l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament. Lorsque l'ange, pour fortifier sa foi, l'instruisait dans la méditation des douze articles du *Credo*, le Saint-Esprit éclairait

son intelligence pour la vue intime des choses divines. En méditant les paroles : « Je crois en Dieu le Père, créateur tout-puissant du ciel et de la terre, » elle vit dans son esprit enfantin une image claire de la création, les millions d'anges, leur nature et leur chute, la création du monde, du paradis, de l'homme, sa gloire et son péché. Catherine ne trouvait rien d'étonnant dans ces visions; elle adorait d'une manière d'autant plus humble et respectueuse, le Père céleste dans sa grandeur et sa magnificence admirables. Aux paroles : « Et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie, » cette enfant simple comprit toutes les prophéties et les symboles de la Rédemption dans leur signification; elle révérait les Patriarches et les secrets de l'Arche d'Alliance; elle connaissait la Loi et les Psaumes, ainsi que les Ordres ecclésiastiques et le culte de Dieu au temple; elle s'unissait au service de Dieu avec les vieilles familles israélites; elle prenait part à leur attente du Messie; elle allait en pèlerinage à Jérusalem avec Joachim et Anne, ainsi qu'avec Zacharie et Elisabeth, pour implorer par ses prières ardentes l'arrivée du Sauveur; elle voyait le symbole de la sainte Vierge dans ses précurseurs, sa naissance et sa jeunesse. Elle voyait Marie dans sa cellule, et comme elle racontait plus tard, elle connaissait jusqu'à ses vêtements; tous les ans pendant l'Avent, elle l'accompagnait avec saint Joseph, de Nazareth à Bethléem; elle adorait l'Enfant Jésus dans la cré-

che, etc. Ainsi Catherine n'était pas seulement une contemplatrice des événements, mais elle y prenait part d'une manière réelle. Elle observait le degré de vertu de ces saints personnages et apprenait ainsi à servir Dieu parfaitement.

Ce don de la contemplation lui fut conservé pendant tout le cours de son existence. Pénétrant dans l'histoire de la Rédemption, elle la poursuivait par toutes les périodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces trésors nous sont conservés en grande partie dans les livres divers qui décrivent ses visions.

Qui n'exalterait pas la puissance aussi sage que miséricordieuse de Dieu, qui se servit d'une pauvre paysanne inconnue pour la glorification de sa providence miraculeuse, tandis que les contemporains s'éloignent de lui et le rejettent, lui et ses révélations! « Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et magnifiques! que vos pensées sont profondes et impénétrables! L'homme insensé ne pourra les connaître, et le fou n'en aura point l'intelligence! » Catherine, qui était loin de se douter que ce don de contemplation des révélations divines fut une chose qui lui était propre à elle seule, racontait naïvement à ses parents le résultat de ses pieuses méditations. Les parents, profondément étonnés, lui demandaient quel pouvait bien être le livre dans lequel elle puisait une science, nouvelle pour eux. Lorsqu'un jour à l'école elle répondit à une question du catéchisme d'après sa vision, elle fut raillée par les enfants et exhortée par l'instituteur à ne point s'abandonner à

de telles imaginations. Peu à peu elle évita de parler de ses visions en pensant qu'il ne convenait pas de s'en vanter. Sans y réfléchir davantage, elle poursuivit de nouveau ses visions en toute simplicité de cœur, et trouvant quelques images dans sa bible, elle tenait celle-ci pour un grand livre de gravures. Dieu l'assistait encore miraculeusement d'une autre manière. Bien qu'elle exécutât tous les travaux, dont elle fut chargée par ses parents, dans une sorte d'absence d'esprit, elle les terminait cependant promptement et sûrement, comme si elle n'était préoccupée de rien d'autre. Dieu la doua en même temps de toutes les capacités et connaissances nécessaires à ses travaux, et elle les comprit sans enseignement. Une autre grâce de sa jeunesse était de voir les apparitions du Sauveur, de la mère de Dieu, de son ange gardien et de divers saints. Même ces visions n'avaient rien d'étonnant pour cette enfant, qui supposait que tous les chrétiens avaient de tels rapports avec le Ciel. Comme elle regardait d'après ses instructions religieuses Jésus comme frère, Marie comme mère, son ange et les saints comme amis, elle trouvait naturel de les voir à ses côtés. Jésus semblable à un enfant céleste s'approchait d'elle pendant qu'elle gardait les vaches; elle l'appelait familièrement et dans le langage du pays : « Jüngsken (petit garçon.) » Écoutons les récits de son enfance : « Lorsque je gardais les vaches, le Jüngsken venait souvent me voir et faisait que le bétail ne s'égarait pas. Nous parlions ensemble de

choses édifiantes, comment nous pouvions servir Dieu et aimer l'enfant Jésus. Nous nous racontions que Dieu voit tout. Nous faisons ensemble des bonnets et des bas pour les enfants indigents. Je savais tout faire; de plus j'avais tout ce qu'il me fallait pour accomplir ces menus travaux de charité. Je savais tout arranger à merveille; je croyais bien que c'était moi qui le faisais, mais en réalité c'était l'œuvre du Jüngsken. » Ces paroles enfantines prouvent d'une manière touchante cette vérité incontestable, que toute capacité vient du Seigneur et que c'est lui qui doit féconder nos efforts de sa bénédiction céleste.

Par ces apparitions Jésus prépara Catherine à la mission la plus pénible qu'elle devait remplir dans sa vie, savoir, de l'imiter dans la souffrance, pour le salut des âmes. Il se présenta à elle sous la figure d'un enfant chargé du fardeau de la croix, la regarda silencieusement, de sorte que, touchée de sa patience, elle prit sur ses épaules un pesant morceau de bois qu'elle porta en priant, jusqu'à ce qu'elle succombât. D'autres fois elle le voyait pleurer sur les injures que des enfants insolents et dissipés lui causaient, et cet aspect la portait à s'étendre sur des épines et des orties, pour apaiser Dieu par cette amende honorable. Lorsqu'elle fit un jour le chemin de la croix, le Seigneur mit la croix pesante sur ses épaules enfantines.

Une autre sainte apparition de Catherine était celle de saint Jean-Baptiste qui lui apparaissait vivant dans la solitude du désert et revêtu d'une

peau de mouton. Elle l'appelait alors : « Hännesken met sin Fell sall to mi kummen. » (Viens, petit Jean, avec ta peau!) Elle méditait sa vie dans le désert, comme il vivait devant Dieu dans la plus grande simplicité et pureté de l'âme, sous la protection des anges et en rapport avec les créatures innocentes de la terre.

Quelquefois de saintes religieuses la visitaient, et le plus souvent c'était sainte Jeanne de Valois, reine de France, morte en 1505, et fondatrice de l'ordre de l'Annonciation. (Dans la paroisse de Saint-Jacques à Coesfeld se trouve un couvent de cet ordre).

Nous savons déjà que Catherine jouissait de la présence visible de son ange gardien. On constate toujours ce fait dans les âmes que Dieu a destinées à des vues spéciales. L'approche de l'ange s'annonçait par une lueur de laquelle sortaient ensuite les contours brillants de l'ange; il lui paraissait transparent, portant une robe d'une blancheur éclatante. L'œuvre que l'ange devait produire en elle, était double. Il devait d'abord l'introduire dans la contemplation des secrets divins si difficiles à concevoir pour une âme encore unie au corps, accompagner son esprit, l'appuyer et l'instruire dans tous les degrés des secrets à pénétrer. Sa seconde mission était de régler la vie extérieure et intérieure de Catherine par une instruction continue et une protection constante pour qu'elle gardât l'innocence de son baptême, et aspirât sans cesse à la plus haute perfection. L'ange commença cette œuvre dans la

première jeunesse de Catherine, qui, par une prédilection du Saint-Esprit, était déjà douée de l'usage complet de son intelligence, en dirigeant ainsi ses pensées vers Dieu, notre bonheur suprême, longtemps avant qu'elle put se mettre en relation avec les créatures, et leur vouer ses inclinations. Déjà dans son enfance elle exerça, guidée par son ange, les rigueurs de la pénitence (comme nous venons de le voir), pour anéantir en elle les influences de la nature corrompue et du monde sensuel.

L'exhortation spéciale de l'ange était de se délivrer de toute inclination mondaine par la pénitence et l'abnégation, pour conserver son cœur innocent. L'ange en outre lui enseigna de bonne heure la pratique des exercices extérieurs de la religion et des vertus morales, surtout de l'amour du prochain ; il lui fit prévoir des événements et des destins futurs, pour qu'elle agit avec précaution, se gardât, dans ses relations avec le prochain, de toute faute, et implorât de la force et du courage pour les souffrances à venir. Catherine exécutait les ordres de l'ange avec une obéissance admirable et une fidélité consciencieuse, et elle resta cette enfant humble et obéissante à son guide céleste, jusqu'à l'accomplissement complet de sa mission.

Quelle doctrine édifiante est contenue dans la vie de Catherine ! Quoiqu'elle eût reçu de plus grandes grâces que d'autres, Dieu lui envoya un guide céleste pour lui servir d'appui dans toutes ses œuvres. Quel exemple pour les parents, gardiens visibles

des enfants que Dieu leur a confiés, qu'ils comprennent par ceci qu'ils doivent s'attacher à guider ces enfants dans la voie du bien par le bon exemple et une discipline douce et ferme à la fois; et que les enfants à leur tour apprennent ici également qu'ils doivent s'efforcer d'écouter et de suivre en tout, la voix de leur ange gardien!

L'éclaircissement divin de son âme par la méditation, le rapport intime avec Jésus et les saints, les splendeurs de l'autre monde qui brillaient sur le front de l'ange, son regard pur dans le cœur de l'enfant, tout cela avait enflammé en elle un désir ardent de la pureté de l'âme et du corps, et l'avait tellement remplie de l'amour de Dieu, qu'aucune créature n'était à même de la détourner quelque peu de lui, son bien unique. Le cœur de cette enfant sentait déjà le désir héroïque de quitter à jamais ses parents et de ne vivre que pour Dieu seul. Elle désirait entrer dans l'Ordre des Annonciades, connaissant celui-ci par le couvent voisin de Coesfeld. Son bon père lui-même l'avait mise de bonne heure en rapport extérieur et intérieur avec cet ordre. Selon un vœu d'ancienne date, cet homme pieux donnait annuellement un veau gras au couvent, et se faisant accompagner par sa fille, il offrait sa propre enfant en victime. Les religieuses exhortaient alors le père à envoyer la gentille petite enfant dans la clôture; elles demandaient à Catherine si elle voulait rester en leur compagnie ou si elle préférerait retourner au sein de sa famille. Et Catherine répli-

quait invariablement : « J'aimerais bien rester au couvent. » A cette occasion elle vit les religieuses dans leur habit propre, dans leur éloignement du monde, dans leur bonheur intérieur, ce qui affermissait dans son âme le désir de vivre dans le cloître, séparée de sa famille, pour faire amende honorable à Dieu pour les péchés du prochain, par ses prières et une pénitence rigoureuse.

Malgré sa jeunesse elle avait une prédilection pour le couvent des Annonciades, et chaque fois au son des cloches, elle unissait son intention à la prière de ces pieuses femmes. Elle nous raconte d'une vision de sainte Jeanne : « J'étais une très petite fille et gardais les vaches, travail dur et pénible pour moi. Sentant, comme souvent d'ailleurs, le désir de m'éloigner, pour servir Dieu dans la solitude, mon ange me conduisit en esprit à Jérusalem, où je vis une religieuse, en laquelle je reconnus plus tard Jeanne de Valois; elle était sérieuse et avait un très bel enfant de ma taille avec elle. Elle ne conduisait pas cet enfant par la main, parce que je sentais que ce n'était pas son fils. Elle me demanda, quels étaient mes désirs, et lorsque je lui eus confié mon souci, elle me consola en disant : Sois sans inquiétude; regarde cet enfant; le veux-tu pour fiancé? Oui, répondis-je, et elle m'assura que je pouvais attendre tranquillement son arrivée; que je deviendrais religieuse. Cela me paraissait impossible; mais elle dit que j'entrerais certainement dans un couvent grâce à la toute-puissance de mon fiancé

céleste. Je gardai cet espoir dans mon cœur. » Bientôt après, elle lui apparut une seconde fois et lui parla de l'imitation de Marie. Cela se passa un soir au moment où la cloche du couvent des Annonciades invitait les fidèles à la prière. A cette heure Catherine, âgée alors de six ans, fit le vœu d'entrer plus tard dans un monastère. Elle voulait sacrifier son grand amour pour ses parents, en échange de l'amour parfait de Dieu.

Si l'ange était son guide, elle avait satan pour antagoniste. A l'occasion de plusieurs accidents survenus en son enfance, et dans lesquels sa vie fut en péril, Dieu lui révéla qu'elle devait ces persécutions à la haine du diable, qui la combattait traîtreusement lorsqu'elle n'avait pas vécu dans la présence de Dieu, ou avait commis quelque petite faute. « En enfants reconnaissants, dit-elle, nous devons implorer la protection de Dieu, car l'ennemi toujours nous poursuit et cherche à nous perdre. » Avant tout, le démon s'efforçait de la corrompre spirituellement et de la détourner de l'aspiration à la perfection. Dans ce but il remplissait son âme d'épouvantails et l'effrayait, dans ses prières nocturnes, par des fantômes odieux, ou en l'empoignant brusquement. Malgré une frayeur bien compréhensible, elle ne perdait pas sa présence d'esprit, mais continuait ses prières avec d'autant plus de ferveur, pour faire reculer l'ennemi. Elle le chassait en s'écriant : « Misérable, vous n'avez point de part en moi ! Mon Seigneur et mon Dieu ne m'abandonnera pas ; il est plus fort que mes ennemis. »

Le don de la connaissance des choses tant naturelles que surnaturelles se révéla déjà dans son enfance d'une manière étonnante. De même que nous avons dans nos membres le sentiment du chaud et du froid, et que notre âme conçoit la haine ou l'amour, ainsi elle sentait dans son âme et son corps tout ce qui était bon ou mauvais, saint ou non, utile ou nuisible dans d'autres lieux, objets ou personnes. Quand un prêtre portait le Saint Viatique à un mourant de la communauté, elle sentait de loin l'approche du Saint-Sacrement, sans rien voir, et aussitôt elle recommandait ses vaches à l'ange, et courait adorer son Dieu. La bénédiction du prêtre lui inspirait une force sensible. Les sons des cloches de l'église étaient pour elle des preuves de bénédiction qui détruisirent les œuvres des puissances infernales. La connaissance de la langue latine s'ouvrit à elle pendant le service divin à l'église et la lecture. Toutes choses bénites, ainsi que les endroits bénits donnaient à son âme du repos et de la force, tandis que tout ce qui était à réprover ou à mépriser la remplissait d'horreur, et la poussait à faire pénitence pour les âmes pécheresses. Ses dons surnaturels atteignirent un degré supérieur encore, car elle obtint une connaissance intime des secrets de la nature, en distinguant les herbes salubres des nuisibles ; elle employait celles-là pour guérir les maladies du prochain et les siennes propres et extirpait les plantes vénéneuses à proximité de sa cabane. Écoutons ses propres récits sur la nature : « Je n'ai

jamais pu m'étonner que saint Jean avait tant appris des fleurs et des bêtes du désert ; car étant encore enfant, je voyais dans chaque feuille, dans chaque petite fleur un livre dans lequel je savais lire. En les regardant, je concevais leur signification et leur beauté ; cependant lorsque je voulais en parler à d'autres, on se riait de moi.

» Dans ma première jeunesse je souffris d'une fièvre ardente, qui me réduisit à l'impuissance absolue de me mouvoir. Mes parents effrayés redoutaient ma mort prochaine ; mais un bel enfant vint me montrer des herbes qui me guérèrent immédiatement. Je me souviens encore de ces plantes. C'étaient des bulbes dont je suçai la sève, couchée derrière une haie. Mes fleurs favorites étaient les camomilles, dont le nom avait toujours pour moi un son si doux et si merveilleux. Je les cueillais déjà dans mon enfance, pour les préparer pour des malades indigents, qui venaient souvent me parler de leurs maux et me montrer leurs blessures, me demandant leur guérison. Je leur donnais des remèdes naturels et parvenais à les guérir de cette manière. »

Dieu lui donna même des notions sur l'astronomie, pour recevoir de ce petit cœur d'enfant les hommages dus à sa grandeur. Plus tard elle décrit les planètes et les comètes d'après ses visions : « M'agenouillant la nuit dans la neige, dit-elle, et me réjouissant de toutes les belles étoiles, que je voyais briller dans le ciel, j'implorais Dieu : Vous êtes mon véritable Père et possédez de si magnifiques choses ; il

faut que vous me les montriez! Et il me les montra toutes; il me prit par la main et me conduisit partout; pénétrée de vénération pour Sa Majesté infinie, je regardais tout avec une joie indicible. »

N'est-il pas digne, lecteur, de glorifier le Seigneur pour ces miracles, avec les paroles du huitième psaume : « Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre! Car votre grandeur est élevée au-dessus des cieus. Vous avez formé, dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, une louange parfaite, pour confondre vos adversaires, et pour détruire l'ennemi et celui qui veut se venger! Quand je considère vos cieus qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles, que vous avez affermies, je m'écrie : Qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous vous souveniez de lui? Qu'est-il donc le fils de l'homme, pour être digne que vous le visitiez? Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains! »

Dieu révéla des mystères par la bouche de l'innocente enfant pour rendre témoignage de la vérité de sa Révélation, scandaleusement niée par le monde corrompu, et éleva l'âme d'une enfant à la sagesse et la science d'un ange, à une époque où les prétendus savants du monde prétendaient déifier la chétive raison humaine et rejetaient la Révélation de Dieu et de l'Eglise. — C'est pourquoi il est écrit : « Je

détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Dieu a choisi les insensés selon le monde, pour confondre les sages ; il a choisi les faibles selon le monde, pour confondre les puissants ; il a choisi les plus vils et les plus méprisables selon le monde, et ce qui n'était rien, pour détruire ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes ; afin que nul ne se glorifie devant lui. C'est par lui que vous êtes établis en Jésus-Christ qui nous a été donné de Dieu. » (I Cor. I, 19, 27.)

Nous venons de considérer en Catherine les effets extraordinaires du saint Baptême jusqu'à sa septième année ; nous avons pu admirer la providence de Dieu qui la conduisit dans la voie d'une haute perfection et de grands mérites. Dans ces traits nous avons le portrait ressemblant de sa vie entière ; car ce qu'elle avait commencé et exercé si tôt, elle le continua fidèlement jusqu'à sa mort. Dieu lui a confié une double mission : 1° de faire amende à la justice divine pour les délits de ses contemporains par sa sainte vie et par ses souffrances, et 2° de faire luire par des dons d'esprit extraordinaires, la vérité de la Révélation divine, en opposition avec l'incrédulité de son temps. Glorifions et adorons la magnificence de Dieu et les dispositions miraculeuses de sa providence ! » Le Seigneur est grand et digne d'être loué infiniment, et sa grandeur n'a point de bornes. Toutes les races loueront vos œuvres et publieront votre puissance. Elles parleront de la magnificence de votre gloire et de votre sainteté et raconteront

vos merveilles. Elles diront quelle est la vertu de vos œuvres qui sont si terribles, et feront entendre quelle est votre grandeur. Elles attesteront quelle est l'abondance de votre douceur ineffable, et elles tressailleront de joie en chantant votre justice. » (Ps. 144.)





CHAPITRE IV.

CATHERINE ENFANT AIMANTE ET SOUMISE.



Nous avons mentionné que Catherine avait en ses parents, l'exemple d'une véritable piété et d'une vie conforme aux principes de l'Évangile ; elle trouvait en eux des instituteurs chrétiens qui l'exhortaient à la dévotion et à la modestie et la portaient à l'humilité. Ayant eu le bonheur de garder toute sa vie un cœur pur et candide, elle trouvait toujours une consolation dans les souvenirs de son enfance et de ses parents.

Laissons-la parler elle-même à ce sujet : » Mon père était un homme probe et pieux ; il avait un tempérament sérieux mais n'excluant pas la gaieté. Sa pauvreté le contraignit à un labeur pénible et incessant, mais il aimait le travail, sans être trop intéressé. Avec une confiance édifiante, il mettait tout entre les mains de Dieu et remplissait ses devoirs comme un fidèle serviteur, sans crainte et sans avarice. Il avait toujours à la bouche de saintes paroles et des vers de la Bible, et tenait sévèrement à nous

voir travailler sans cesse. Le matin je l'accompagnais au champ. et au lever du soleil il se découvrait en priant et m'entretenant de Dieu qui faisait luire son soleil sur nous tous. Il répétait souvent, qu'il était méprisable de rester si longtemps au lit et de se faire éveiller par les rayons du soleil; car cette paresse faisait naître la nonchalance dans le travail, ce qui ne pouvait qu'être nuisible à toute aisance. « Voyez, dit-il, jusqu'ici personne n'a foulé la rosée; nous sommes les premiers et, en priant pieusement, nous implorons de Dieu la bénédiction matinale pour toute la nature. Il est si beau d'aller de bonne heure dans la rosée encore intacte; nous sentons, pour ainsi dire, la protection et la paternité de Dieu et jouissons des joies innocentes de la nature, non encore dégradée par quelque péché ou par quelque méchante parole. » Alors il me faisait l'accompagner à son travail, conduire le cheval, lever la herse et faire toute sorte d'ouvrages. Lorsque nous nous retournions, il disait : « Que c'est beau, nous voyons précisément l'église de Coesfeld et pouvons adorer le Seigneur notre Dieu dans le Saint-Sacrement. Il nous voit de même et bénit notre travail. » Lorsqu'on sonnait à la messe, il se découvrait et disait : « Assistons en esprit au saint Sacrifice et unissons-nous aux intentions du prêtre, en suivant les parties essentielles de la sainte Messe. » A la fin il chantait un cantique ou commençait à siffler une mélodie pieuse. Une autre fois il disait : « Nous voyons tous les jours des miracles et des grâces de Dieu ! Observe

le petit grain semé en terre, comme il germe et grandit jusqu'à devenir une haute tige, qui nous rend au centuple ce que nous avons confié à la terre. Quelle merveille surprenante! » Le dimanche après le diner il nous répétait toujours le sermon en son entier, nous expliquait tout d'une manière très édifiante et ajoutait un petit commentaire de l'Évangile du jour. Ma bonne mère était animée des mêmes sentiments de piété; elle était remplie de l'esprit de foi et considérait les peines et les fatigues de la vie comme des grâces de Dieu. Elle désirait se voir un jour trouvée suffisamment reconnaissante pour les bienfaits de Dieu. Elle priait souvent : « Mon Dieu, frappez-moi si vous voulez, mais donnez-moi de la patience. »

Ces braves chrétiens étaient bienveillants envers tout le monde, et quoiqu'affligés de diverses contrariétés, ils n'oubliaient pas de veiller au bien corporel et spirituel du prochain. Dieu récompensa leur vie vertueuse en leur donnant de bons enfants. Bien qu'ils s'attendrissent souvent jusqu'au point de fondre en larmes en s'apercevant des dons spirituels de cette enfant privilégiée, leur conduite envers Catherine ne variait jamais. Ils ne la louaient pas, et surtout la mère la punissait très rigoureusement pour des fautes très légères qu'elle commettait. Par cette éducation, Catherine fut heureusement affermie dans l'humilité et la foi de sa propre insignifiance, de sorte qu'elle se croyait bien plus coupable que les autres enfants. — Elle obtint les premières

notions de catéchisme de sa mère, comme elle racontait plus tard. Elle fut attirée à la prière fervente, à la vigilance sur elle-même et à une grande horreur du péché. Son père priait à haute voix et ne négligeait presque jamais d'ajouter quelque prière pour le prochain.

Pendant les jours de carnaval, la pieuse mère faisait prier ses enfants, les bras étendus en croix, pour l'innocence en danger d'être séduite, durant ces jours de désordre. Lorsque les enfants du voisinage allaient ensemble à l'église, la mère la faisait devancer ou suivre les autres, afin qu'elle ne fut pas exposée à entendre des paroles dangereuses. Dans un reliquaire elle portait le commencement de l'Évangile de saint Jean sur sa poitrine, et dans des moments d'angoisse ou de dangers elle répétait avec une confiance inébranlable : « Et le Verbe s'est fait chair, » et ces paroles la consolait et la fortifiaient. Plus tard elle se rappela avec des sentiments d'une vive reconnaissance, les exercices de piété que ses parents lui avaient appris.

Supposant que le lecteur désirera pouvoir se faire une idée de l'extérieur de Catherine, nous donnons un court portrait de sa personne :

« Annthrinken, comme on la nommait dans le dialecte westphalien, avait la figure arrondie, les traits agréables, quoiqu'elle ne fut point une beauté, le front élevé, les yeux d'un bleu foncé, étaient surmontés de sourcils épais. Ses cheveux étaient d'un brun foncé, sa parole dégagée dénotait un esprit vif

et prompt. A part sa modestie, sa conduite prouvait une intelligence supérieure; elle était d'un caractère doux et bienveillant; toujours prête à rendre service, elle était choyée de tous, et c'est avec confiance que chacun avait recours à son obligeante charité. Déjà dans son enfance elle devait soigner les blessures de ses voisins, ce qu'elle faisait avec une douceur admirable; elle suçait même les plaies des malades et combattait son dégoût naturel, par la pensée que le Seigneur avait souffert infiniment plus pour tout le genre humain. Elle tenait de son père un tempérament gai et toujours égal; c'est pourquoi celui-ci aimait à l'associer à ses travaux, car elle savait adoucir ses peines, par des plaisanteries joyeuses et des propos réconfortants. Catherine aimait à se promener au dehors, pour considérer les œuvres de Dieu. Seule dans la forêt ou dans les champs, elle chantait avec les oiseaux les louanges de Dieu, et caressait les petits chanteurs ailés, qui, en toute confiance, venaient se reposer sur ses mains et sur ses épaules. Elle faisait des guirlandes de fleurs champêtres pour Jésus et Marie.

D'après l'usage de son époque, elle n'a joui que peu de temps d'une instruction régulière. L'instituteur avoua un jour aux parents, qu'il lui était impossible de poser une question à laquelle Catherine ne sût répondre. Nous avons dit précédemment, qu'elle n'avait nul besoin de l'enseignement des hommes pour acquérir la science humaine.

Malgré cela elle s'exerçait en tout comme le fai-

saient les autres enfants ; elle étudiait le catéchisme et l'histoire de la Bible en gardant les vaches, ou assise dans un coin de la maison. Se trouvant en compagnie d'autres enfants, elle leur parlait avec douceur de la présence de Dieu, de l'enfant Jésus et de l'ange gardien, et elle trouvait des auditeurs attentifs dans ses compagnes. « Faisons tout au nom de Jésus, dit-elle, et n'oublions jamais que l'enfant Jésus aime à séjourner parmi nous et que nous devons prendre soin de ne pas l'offenser. » Jouant dans le sable, elle y dessinait avec une baguette les Saints Lieux de Jérusalem, par exemple le Calvaire et le saint sépulcre.

Dans sa septième année, Catherine fit sa première confession. Elle s'y était préparée avec le plus grand soin et s'efforça surtout à ne pas se laisser séduire par l'amour-propre de cacher ou de diminuer ses fautes ; elle voulait de même confier à son confesseur les événements qui lui avaient attiré des punitions de ses parents. Les péchés suivants la remplissaient d'une affliction profonde. Deux fois elle avait manqué à la charité envers ses compagnes. Un jour elle avait jeté un regard avide sur des pommes appartenant à une voisine ; aussitôt, pénétrée de repentir, elle s'était imposée comme pénitence de ne plus manger de pommes, promesse à laquelle elle resta fidèle. Une autre fois elle n'avait pas salué une paysanne qui avait calomnié ses parents, mais reconnaissant sa faute, elle lui avait de suite demandé pardon. La vivacité de son esprit

excitait dans son jeune cœur des émotions ardentes, et produisait en elle une sorte d'entêtement; et comme elle avait été souvent réprimandée pour ces fautes, elle se croyait l'enfant la plus méchante du monde. C'est pourquoi elle aspirait dès son enfance à dompter ce penchant par l'obéissance et la mortification, et elle parvint à devenir l'enfant la plus docile qu'il fut possible de rencontrer. Les réprimandes de la mère qui l'avait souvent grondée au sujet de ses visions, en la qualifiant de rêveuse et de superstitieuse, lui avaient occasionné des scrupules à différentes reprises.

Il lui advint parfois d'être punie pour son opiniâtreté et sa mauvaise humeur, lorsque la mère ne savait pas s'expliquer ces maladies soudaines, que sa grande compassion et sa grande pitié pour le salut de son prochain lui avaient fait demander et obtenir de Dieu. Catherine avait toujours humblement accepté la punition, comme si elle avait réellement été coupable. Elle voulait confier tout cela à son confesseur, pour lui demander son conseil.

Ces péchés remplissaient l'âme de Catherine du repentir le plus profond, et elle s'en accusa comme de péchés mortels. Son confesseur chercha à la calmer, en l'assurant qu'à son âge, elle ne pouvait encore commettre de péché mortel. Mais elle fondit en larmes et on l'emporta évanouie du confessionnal.

Un jour ses parents lui ayant donné quelques centimes pour acheter du pain en route, elle donna l'argent à un mendiant pour que Dieu lui pardonnât

ses fautes. Sa crainte de commettre le moindre péché et sa vertu augmentèrent dès lors d'année en année.

A l'âge de douze ans, elle eut la grâce de faire sa première communion. Déjà depuis longtemps, elle se sentait puissamment attirée vers le Saint-Sacrement. Dieu l'avait instruite par une vision de la grandeur de ce mystère ineffable, et la vénération profonde de son Ange envers le Dieu présent à l'autel, lui montrait comment il fallait adorer la Sainte Eucharistie. Elle s'était accoutumée à se tourner en priant vers l'endroit de l'église où se trouvait le Tabernacle. Dès son enfance elle avait déjà communié spirituellement. Pendant la préparation à la réception réelle de ce divin Sacrement, elle crut ne pouvoir assez prier. Après la sainte communion, elle implora la grâce d'être changée par Dieu selon sa sainte volonté et d'être acceptée en victime pour son honneur et pour le bien du prochain.

Pendant sa première communion, elle participa en vision, avec sainte Cécile à la communion des chrétiens martyrs et éprouva en même temps un saint désir d'endurer, comme ceux-ci, des souffrances pour le bien de l'Eglise. Dieu daigna agréer cette offrande et fit voir à Catherine sainte Cécile, cette vierge enflammée du plus pur amour divin, visitant le pape Urbain proscrit et réfugié dans les catacombes; et de là après avoir puisé un nouveau courage dans la réception du Pain céleste, se rendant à la ville pour plaider de nouveau la cause du

Saint-Père et pour amener à l'Eglise des brebis égarrées, et parmi celles-ci son fiancé et son frère, jusqu'à ce qu'elle fut trouvée digne de verser, dans son propre palais, son sang virginal pour la sainte Foi, et de rendre ainsi sa demeure digne de devenir plus tard une église et un cloître abritant des vierges que son exemple héroïque avait embrasées du désir de la suivre et de l'imiter.

Catherine fit sa première communion en 1786, l'année même où le Pape Pie VI fut opprimé par plusieurs évêques d'Allemagne et d'Italie qui étaient sur le point de devenir apostats. C'est alors que le Bon Pasteur, nourrissant pour la première fois sa brebis Catherine de sa chair et de son sang divins, agréa l'offrande de son cœur innocent, de souffrir le martyre pour la cause du Souverain Pontife menacé, comme l'avait fait sainte Cécile. Dès son enfance Dieu avait allumé dans son cœur virginal cette charité brûlante, qui la poussait à faire amende honorable pour le prochain, jusqu'à ce que, s'unissant pleinement à elle dans sa première communion, il accepta son cœur tout entier en holocauste pour les offenses faites à Dieu et à son Eglise. Elle était destinée à devenir une martyre par son ardent désir d'apaiser la majesté outragée de Dieu, par les grandes contrariétés de sa vie, par le combat et la contradiction avec le monde, par d'incessantes souffrances corporelles et spirituelles, par la persécution et les affronts publics, enfin par l'imitation fidèle de Jésus dans ses plaies et ses souffrances.

Le matin du jour où elle s'approcha pour la deuxième fois de la sainte Table, elle trouva dans son coffre un certain nombre de pains merveilleux, qui étaient évidemment un symbole de la riche bénédiction qu'elle puiserait dès lors dans cette manne céleste. Elle célébra les dimanches et les fêtes par l'union intime à son Bien unique; et ainsi le désir devint toujours plus ardent et plus fort en Catherine, de parfaire son sacrifice intérieur par l'offrande extérieure de sa vie entière, en menant dans un cloître une vie rigoureuse, austère et pénitente. Comme elle ne pouvait pas encore atteindre ce but, elle le remplaça par des œuvres de pénitence qu'elle s'imposait continuellement. « L'amour du monde, dit-elle, émeut les hommes à de si grands efforts; comment l'amour de Jésus n'opérerait-il pas en nous de plus grandes merveilles! »

Elle portait un cilice, et au lieu de linge, un vêtement âpre et rude.

Ne pouvant éviter, vu son état de jeune fille, la société d'autrui, elle se prépara, par une résolution héroïque, à ouvrir son âme uniquement aux opérations de la grâce intérieure et à fermer son cœur à jamais aux inclinations terrestres. Pour cela elle voulait uniquement employer toutes ses facultés à l'accomplissement parfait de ses devoirs. Admirons la force de ses vertus morales, surtout de sa prudence et de son énergie, en considérant qu'elle a exécuté consciencieusement cette résolution pendant toute sa vie, que par exemple elle n'a jamais joui

d'une récréation ou d'une distraction permise, ce qu'elle a avoué elle-même, devant répondre par obéissance aux interrogations de ses supérieurs.

Tobie ne quitta pas les voies de la vérité, bien qu'il n'eût pas un modèle de perfection parmi les païens, et il éleva son fils dans la crainte de Dieu et l'horreur du péché. Les parents de Catherine s'étaient acquittés de la même tâche, et Dieu récompensa leurs efforts dans ce temps de tiédeur religieuse, en leur donnant dans leur propre enfant un exemple admirable de la vertu la plus pure. Avec quel ravissement Dieu ne doit-il pas avoir regardé ce cœur pur et innocent, cette âme remplie d'une si tendre piété!





CHAPITRE V.

CATHERINE DE SA DOUZIÈME A SA VINGTIÈME ANNÉE.
(1786-1794.)

LES parents de Catherine, qui ne savaient s'expliquer la vie retirée de leur enfant de tout rapport avec le monde, d'autant moins qu'ils avaient tous les jours des preuves de l'esprit vif de Catherine, de son intelligence et de son adresse, croyaient devoir la mettre en relation avec des étrangers pour la distraire. Pour cette raison ils la mirent, immédiatement après sa première communion, au service du fermier Emmerich, dont ils étaient apanagés et sur la propriété duquel ils demeuraient. Chez ce fermier, Catherine devait garder les vaches et vaquer aux ouvrages domestiques et agricoles. Elle exécutait tout en esprit d'obéissance chrétienne et était une servante prompte, docile, laborieuse et complaisante envers tout le monde. Souvent sa maîtresse essaya, d'une manière bienveillante d'ailleurs, de la détourner de sa vie de pénitence et de l'entrée en religion ; mais

elle échoua complètement. Son esprit était toujours occupé, même pendant le travail, de ses contemplations, de manière que souvent elle ne comprenait pas les questions qu'on lui posait ; elle y répondait alors comme s'éveillant brusquement d'un rêve.

Après avoir passé trois ans dans cette maison, sans avoir abandonné sa vie intérieure et retirée en Dieu, la mère trouva bon pour le bien de Catherine, qui était d'une faible constitution, de lui faire apprendre un état moins fatigant. Agée de quinze ans, elle entra en apprentissage chez une couturière du village ; mais elle célébrait les dimanches et les fêtes au sein de sa famille. Elle n'eut pas besoin d'apprendre la couture, Dieu lui ayant donné une si grande dextérité qu'elle savait achever les ouvrages les plus compliqués sans la moindre attention. Au commencement cependant elle ne put se défendre d'une certaine angoisse en se mettant à la besogne, elle savait qu'étant tranquillement assise, elle ne pourrait résister à l'accumulation de ses visions et elle craignait d'attirer, par son absence d'esprit, l'attention de ses compagnes. Mais l'ange la secourait dans cette situation : il lui inspirait des réponses pleines d'à-propos et l'empêchait de laisser tomber l'aiguille.

Après avoir travaillé à peu près deux ans sous cette maîtresse, elle tomba malade et retourna chez ses parents, et les assista de son mieux dans le travail des champs. C'est à cette époque, que survinrent deux événements décisifs pour la vie de Catherine. Un soir, elle travaillait aux champs avec ses parents,

quand tout-à-coup, la cloche de l'église des Annonciades se fit entendre, sonnant l'office des Vêpres. Bien que souvent cette cloche eût excité en elle le désir de servir Dieu dans la solitude monastique, elle sentit cette fois un attendrissement si extraordinaire, qu'elle fut sur le point de s'évanouir. Elle crut entendre une voix : Va au couvent, adviennne que pourra ! Elle ne put continuer le travail ; il fallut la transporter à la maison, où elle fut saisie d'une grave maladie qui la força de rester alitée. Ses parents cherchèrent à ébranler en elle la résolution d'entrer au couvent. Mais cette résolution fut affermie pendant le cours de cette même maladie, par un second événement très merveilleux. Un saint homme, accompagné de deux religieuses, s'approcha du lit de Catherine. Les deux religieuses resplendissaient d'une lumière éclatante et lui présentant un grand livre d'or, elles dirent : « Par la lecture de ce livre, vous saurez ce qu'il faut pour devenir une sainte religieuse. » Elles déposèrent le livre et disparurent. Quoique le livre fut écrit en langue latine, elle le comprenait parfaitement et le consultait souvent. Chose curieuse, chaque fois que Catherine terminait sa lecture, le livre disparaissait.

Dans ce temps, elle fut souvent instruite par des lumières intérieures, de la haute dignité de la vocation religieuse, qui consiste dans l'union intime de l'âme avec son fiancé céleste ; elle fut éclairée sur les grands mérites qui résultent d'un acte posé par un vœu volontaire et sur les voies de la providence

souvent incompréhensibles, que Dieu choisit pour conduire les âmes élues à ce but, quelquefois malgré leur infidélité. Dieu lui fit reconnaître que pour bien des âmes, les chemins de la vie avec ses combats, ses peines et ses contrariétés, deviennent un moyen dont il se sert, pour les rendre dignes de la grâce ineffable qu'il leur accorde de devenir les heureuses épouses du Roi des cieux. Enfin Dieu fit voir à Catherine comment de nos jours la vie religieuse était méprisée au grand désavantage de l'Eglise, et que pour ce motif beaucoup de ses grâces étaient négligées et perdues. Par ces inspirations, il émut le cœur de sa servante à subir humblement l'opposition de ses parents et à implorer, avec un désir toujours croissant, l'atteinte de cette vocation sublime, comme il lui inspira aussi, d'offrir son cœur en expiation du dédain témoigné dans ce temps à la vie religieuse. C'était alors que la suppression des ordres religieux en France occasionna la désertion des couvents d'Allemagne. La mère de Catherine était d'avis que les rapports d'amitié avec d'autres jeunes filles, distrairaient sa fille et la détourneraient du projet d'entrer au couvent. Elle la plaça donc chez une couturière à Cœsfeld, où elle travaillait à la confection du lin et des vêtements. Dans cette occupation elle passa le temps de sa dix-septième à sa vingtième année. Elle aimait à demeurer à Cœsfeld, qui était sa Jérusalem spirituelle, parce que là, elle avait l'occasion d'assister plus souvent à la messe, et d'être jour et nuit à proximité du Saint-Sacrement. Les vieilles

nefs vénérables de son église paroissiale entendirent les remerciements pleins d'effusion réitérés pour toutes les grâces qu'elle y avait reçues dans son Bap-tême, et pour la réception, si souvent renouvelée, des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie les dimanches et jours de fêtes. Les riches sculptures mystérieuses de l'église des Jésuites, les voûtes élevées de ce temple, se prêtaient harmonieusement aux contemplations, qui enlevaient son âme loin des ténèbres d'ici-bas, jusqu'aux clartés célestes. Dans l'église de Saint-Lambert, elle trouva la figure de son Jésus crucifié dans une vieille croix vénérable appelée la sainte Croix. C'est un crucifix en bois, d'une hauteur de six pieds, qui fait une impression tellement saisissante sur chaque pieux chrétien qui a le bonheur de le vénérer, qu'un jour un religieux dit, à l'aspect de cette croix, qu'elle avait dû être ciselée d'après une vision.

Chaque année depuis l'an 800, on célèbre des fêtes jubilaires en l'honneur de cette croix miraculeuse. D'après la tradition, c'est Charlemagne qui aurait donné cette croix aux Saxons nouvellement convertis du culte de Wodan, qu'ils avaient adoré jusque-là, dans les profondeurs mystérieuses de leurs sombres et antiques forêts de chênes.

Le nom de Cœsfeld était déjà connu du temps de Charlemagne; c'est là que le premier évêque de Munster, saint Ludger prêcha la veille de sa mort. Les environs de Cœsfeld formaient pour Catherine un saint Calvaire, où l'on portait plusieurs fois par an le saint Crucifix en procession. Elle aimait à faire

le grand chemin de croix qui s'étend sur un espace de deux lieues autour de Cœsfeld, traverse les bois voisins, et sur le parcours duquel se trouvent échelonnées deux chapelles et de nombreuses croix. Catherine faisait ce trajet pendant la nuit, nu-pieds, se plongeant dans la méditation amoureuse des souffrances de notre Seigneur, et offrant ses invocations et ses mérites pour les âmes des défunts. Celles-ci l'éveillaient souvent pendant la nuit et l'accompagnaient en ce pieux pèlerinage.

Un autre endroit d'où elle aimait à faire monter ses prières au Ciel, était l'église de Saint-Lambert. Elle révérait spécialement les cinq plaies sacrées de Jésus et la très douloureuse plaie de son épaule qui, disait-elle, était si peu connue. Alors le Seigneur, attaché à la croix descendait souvent vers elle. Une fois même, lorsqu'elle s'agenouillait la nuit devant la porte fermée de l'église, elle vit la croix entière se rapprocher d'elle visiblement.

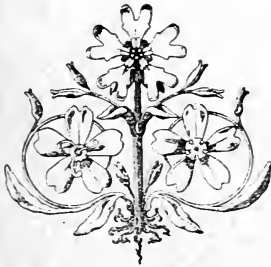
Pendant ce temps, dans sa dix-huitième année, elle fut confirmée à Cœsfeld. Elle dit à ce propos : « Entrant dans l'église, je vis briller l'évêque, entouré d'anges célestes. L'onction sur le front des confirmés brilla comme une lumière.

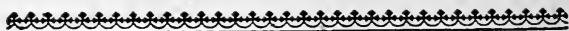
» Lorsqu'il m'eut oint, un feu perça mon front jusqu'au cœur, et je me sentis fortifiée. » En même temps elle fut instruite intérieurement qu'elle avait reçu cette force surtout pour prendre sur ses épaules la culpabilité lamentable des membres infidèles de notre sainte Eglise. Sa confirmation eut

lieu en 1792. Dieu lui fit voir les horreurs de la Révolution, qui furent commises à Paris en cette année, au nom d'une prétendue et fausse liberté, où le christianisme avait dû céder au mépris de Dieu et à une brutalité infernale. La famille royale avait été emprisonnée pour être livrée au bourreau avec des milliers de prêtres et de citoyens paisibles. Catherine fut pénétrée d'une pitié profonde pour cette famille infortunée, mais après les expériences de son enfance, elle n'osa point faire part de ces visions. Après sa confirmation, elle devint par d'indescriptibles souffrances spirituelles et par des maladies subites et changeantes du corps, la fiancée souffrante du Saint-Esprit.

Pendant les trois ans de son séjour à Cœsfeld, Dieu lui fit subir des épreuves que des personnes prédestinées à la vie religieuse, ont souvent à souffrir comme pierre de touche de leur fidélité, à savoir une désolation intérieure et des obstacles apparemment invincibles pour entrer dans l'ordre. Quoiqu'elle fût éclairée par des visions sur la sublimité du service de Dieu, elle se sentait privée de toute consolation, et au lieu de redoubler d'instances et de prières, elle conçut une tiédeur décourageante. Dans son humilité, elle attribuait cette indifférence au manque de soin à mériter les grâces célestes, et son abandon intérieur lui fit craindre qu'elle s'était rendue, par ses fautes, indigne de l'état religieux. Elle redoublait de pénitences et d'œuvres de charité, pour reconquérir l'amour brûlant qui autrefois

embrasait son cœur pour Dieu et le prochain. Elle donnait tout aux pauvres et manquait elle-même du nécessaire, pour soulager les indigents; plus la mortification lui était pénible, plus elle la pratiquait avec ardeur. Elle passait des nuits entières dans la lecture des livres de piété, et dans la prière, qu'elle faisait les bras en croix. Dieu permit qu'elle fut troublée dans ses prières par l'apparition de Satan qui la maltraita même quelquefois. Les obstacles extérieurs à son entrée en religion consistaient dans l'opposition qu'y firent ses parents, sa maitresse et ses connaissances. Le chapitre suivant nous apprendra avec quelle fidélité et quelle persévérance, elle répondit à la grâce de Dieu dans ce grand et difficile combat.





CHAPITRE VI.

CATHERINE DE SA VINGTIÈME
A SA VINGT-HUITIÈME ANNÉE. (1794-1802).

Au bout de trois ans de cette aridité intérieure Dieu rendit à Catherine le zèle de son amour ; pourtant elle devait lutter huit ans encore, contre des difficultés extérieures, avant d'obtenir la grâce de l'entrée dans un ordre religieux. Pour la conduire à la plus haute perfection, Dieu voulait que par des souffrances infinies sans cesse renouvelées, elle méritât cette noble vocation que d'autres obtiennent parfois sans le moindre combat, par une voix intérieure qui les amène doucement où Dieu veut les amener. Dans sa vingtième année sa santé était si fortement ébranlée, qu'elle fut obligée de retourner dans sa famille à Flamsche, où elle resta cinq ans vaquant à des travaux de couture. Dans ces conditions, elle ne put éviter les relations avec le monde, et devint un modèle de vertu et d'édification pour son entourage. Elle se montrait toujours dans des vêtements

propres et nets, et tenait beaucoup à la bienséance, en disant que ce n'était pas pour le corps qu'il fallait se parer, mais plutôt pour l'âme. Elle ne disait que du bien de son prochain et tâchait toujours d'empêcher la médisance. Elle subissait les réprimandes avec résignation et douceur, parlait peu et ne s'entretenait que de choses ayant trait à la religion et à la piété, en répétant ce qui l'avait frappée dans les sermons entendus et contant l'histoire des saints. Avec une douce modestie, elle cherchait à entraîner les autres au bien, en prenant soin du salut des âmes et en s'occupant des œuvres de la charité chrétienne. Elle distribuait ses économies aux pauvres, et ce n'était que pour former le trousseau nécessaire à son entrée au couvent, qu'elle en retenait une partie. Travailler en priant était son occupation de chaque jour, et même, lorsqu'à cause du grand éloignement de la maison paternelle elle logeait à l'étranger, elle ne négligeait pas de réciter ses prières usitées des heures entières, agenouillée et les bras étendus. La prière incessante, le culte de la passion de Notre-Seigneur, l'imitation de Jésus-Christ par la patience et l'abnégation, sa sévère abstinence, surtout pendant le carême, sa participation aux misères du prochain, voilà les satisfactions célestes, les jouissances supérieures, de cette fille privilégiée.

Il ne pouvait manquer que par une telle vie vertueuse, elle devint l'exemple édifiant et comme un centre spirituel, pour tous les habitants de la com-

muné. Son affabilité naturelle, son regard bienveillant, non moins que sa conduite douce et modeste lui attiraient tous les cœurs. Les jeunes paysannes, même les jeunes gens s'approchaient d'elle pour lui confier leurs soucis et demander ses conseils. Les dimanches elle rassemblait autour d'elle les jeunes gens, pour les tenir éloignés de mauvais compagnons : elle les persuadait à faire le chemin de la Croix qu'elle présidait ensuite. On comprendra que dans ces conditions tous, et surtout ses parents, refusèrent leur consentement à l'entrée de Catherine au couvent. D'un côté les parents ne pouvaient se résoudre à se séparer d'un tel trésor, et d'un autre ils jugeaient la santé fragile de Catherine un obstacle à son bonheur parfait dans le cloître. Mais sa vocation se révéla d'une manière trop visible, car Dieu l'avait destinée à une voie extraordinaire. La résistance à ses parents, d'ailleurs très pieux, qu'elle aimait et respectait, était très pénible à sa piété filiale. Mais elle était appelée par une volonté supérieure, que les parents ne savaient comprendre. Pour garder leur fille auprès d'eux les parents de Catherine cherchèrent à la marier convenablement, ce qu'elle eut l'occasion de faire à cette époque. L'enfant obéissante commença par supplier Dieu, de lui ôter cette antipathie contre le mariage, en cas que ce fût sa sainte volonté qu'elle cédât aux désirs de ses parents. Malgré ces supplications, son désir intime de vouer sa vie entière à Dieu, augmenta de jour en jour. Lorsque enfin son confesseur et le

curé qu'elle avait consultés à ce sujet, lui expliquèrent qu'elle était libre de suivre sa vocation, ses parents possédant encore plusieurs enfants pour les aider dans leur vieillesse, elle persévéra dans sa résolution. Pressée incessamment par son frère aîné de l'accompagner au moins une fois à une fête publique, elle vainquit sa répugnance et s'y rendit deux fois, espérant échapper ainsi à de nouvelles sollicitations. La première fois, elle crut entendre son fiancé céleste la prier de quitter l'assemblée. Elle se hâta de le suivre, et le trouva au jardin triste et couvert de sang et disant : « Que tu m'es infidèle ! Ne me connais-tu plus ? » Elle lui demanda pardon et fut instruite à tirer son prochain de l'occasion du péché. L'autre fois elle éprouva un sentiment de malaise indéfinissable, comme si la terre devait l'engloutir. Pleine d'affliction, elle courut chez elle, où la sainte Vierge lui apparut, et lui dit en l'abordant : « Qu'as-tu fait, toi, la fiancée de mon Fils ! » Puis Jésus triste et défiguré lui reprocha de rechercher des jouissances terrestres, tandis que lui, souffrant pour les péchés du monde, l'attendait vainement. Catherine crut mourir de douleur et implora la Mère de Dieu de demander pardon pour elle à son divin Fils, en assurant de ne plus jamais céder sur ce point aux prières de ses proches. Elle obtint son pardon, renouvela sa promesse, et les apparitions s'évanouirent.

Que tous les jeunes gens qui lisent ces lignes y voient un avertissement de Dieu, qui leur dit de

songer à garder intacte l'innocence de leurs âmes, et de ne pas perdre les fruits de leur éducation et de leur instruction chrétienne au milieu des dangers du monde ; et même si leurs parents avaient l'imprudence de vouloir faire étalage soit de l'intelligence soit des attraits extérieurs de leurs enfants, que ceux-ci surpassent alors leurs parents en sagesse et en précaution !

La résistance des parents de Catherine à son entrée en religion ne diminuait cependant pas. Par des prières, des larmes et des réprimandes, ils tâchèrent d'ébranler la fermeté de leur fille, de sorte que le cœur suave et plein d'amour de celle-ci en était fortement troublé : elle savait à peine résister. Dans cette situation elle se réfugiait toujours en la prière fervente, pour obtenir les lumières et les inspirations d'en Haut, et la force de mener à bien l'exécution de son pieux dessein. De plus en plus elle perdit l'espoir de pouvoir jamais réaliser son projet, la faiblesse de sa santé croissant d'année en année. Bien qu'elle eût été informée par son bon Ange que ses maladies lui avaient été imposées pour faire amende honorable pour les péchés d'autrui, elle paraissait néanmoins débile et incapable de supporter la Règle et la vie d'une communauté. Sa confiance fut encore mise à une plus rude épreuve, lorsque deux communautés religieuses refusèrent de la recevoir à cause de sa pauvreté et de sa faiblesse. Catherine persista dans la soumission la plus humble de son âme à la volonté du Seigneur.

Sa confiance sans bornes, sa fidélité inébranlable dans ce rude combat furent enfin récompensées par une prérogative spéciale, qui prouvait en même temps sa prédestination à la vie religieuse et à l'imitation la plus parfaite de Jésus-Christ.

Dieu lui donna la grâce de souffrir comme lui les peines de la couronne d'épines. Il y avait quatre ans qu'elle était rentrée dans sa famille, et elle avait vingt-quatre ans quand elle fut favorisée de ce don extraordinaire. Elle nous parle ainsi de ce fait merveilleux : « Quatre années avant mon entrée au couvent, je me trouvais un jour, vers midi, dans l'église des Jésuites à Coesfeld, agenouillée devant un crucifix et priant ardemment. J'étais plongée dans une profonde méditation, lorsque soudain j'éprouvai un sentiment de douce chaleur et je vis sortir du tabernacle, où se trouvait la sainte Eucharistie, Jésus mon fiancé céleste sous la forme d'un jeune homme éblouissant de lumière. Sa main gauche tenait une guirlande de fleurs, sa droite une couronne d'épines ; il me laissa le choix entre ces deux couronnes. Je saisis la couronne d'épines ; il me la mit sur la tête, et je la pressai des deux mains. Puis il disparut, et lorsque je revins à moi, je sentis une douleur violente autour des tempes. Je fus obligée de quitter l'église. Le lendemain mon front était fortement gonflé, de même que mes tempes jusqu'aux joues, et j'avais de vives douleurs. Ces souffrances et ces enflures se répétèrent souvent et durèrent des nuits et des jours entiers.

J'arrangeai le bandeau de ma tête de manière à cacher habilement le sang ; plus tard une seule personne seulement s'en aperçut, mais elle se tut. »

Pour cacher les cicatrices produites par les épines, Catherine mettait à profit la mode de cette époque, prescrivant aux jeunes filles un bandeau de tête qui ceignait le front et se perdait sous le bonnet.

Ainsi elle était devenue la fiancée souffrante du Christ, destinée à apaiser la justice divine en participant à ses souffrances pour réparer les fautes de ses contemporains. L'Eglise, la fiancée du Saint-Esprit, fut alors elle aussi affligée de la couronne d'épines par des persécutions incessantes, qu'elle eut à subir à cette triste époque de son histoire. C'est dans la même année, où Catherine fut trouvée digne de la couronne d'épines, que Napoléon osa se révolter contre l'autorité sainte du Souverain Pontife et mépriser même la vénération due à ses cheveux blancs. Il conquit Rome en 1798 et changea les Etats pontificaux en république. Le vieillard Pie VI, ne voulant pas renoncer à sa possession légitime, fut emprisonné et conduit à Valence, où la mort mit fin à ses malheurs.

Le 14 mars 1800 Pie VII fut élu pape à Venise. C'est alors que Catherine intérieurement éclairée par Dieu, prédit que malgré ses succès étonnants, Napoléon finirait par être vaincu et tomberait lamentablement du faite des grandeurs. La Providence lui avait réservé une dernière épreuve qui devait couronner et achever l'œuvre préparée depuis si

longtemps et qui devait compléter, pour ainsi dire, sa dot pour son union avec Dieu par les vœux de religion. Son confesseur s'était adressé pour elle aux Clarisses à Munster; aussitôt qu'il eut reçu une réponse favorable, Catherine se rendit en cette ville, accompagnée d'une amie, pour solliciter elle-même son admission en cette maison. On lui répondit que, comme le couvent était pauvre et qu'elle ne pouvait apporter de dot, elle ne saurait être acceptée qu'à la condition d'apprendre à jouer les orgues, pour se rendre utile de cette manière. Les parents lui donnèrent la permission de prendre des leçons chez l'organiste Sontgen à Coesfeld. C'est alors que Dieu éprouva de la manière la plus dure, la vertu de sa servante qui cependant ne tarda pas à tout sacrifier pour répondre au commandement : « Il faut aimer son prochain comme soi-même. »

Elle trouva dans cette maison une pauvreté si surprenante qu'émue de compassion, elle appliqua son temps et ses capacités, à écarter la misère de la pauvre famille, dont elle se fit la simple servante, et ainsi, elle n'eut pas le temps d'apprendre à jouer de l'orgue. Elle dépensa même pour l'entretien de la famille ses soixante marks épargnés et les neuf pièces de toiles qu'elle avait eu tant de peine pendant les cinq années précédentes à se procurer, et qui devaient constituer sa dot bien modeste pour entrer au couvent. En ce temps, d'ailleurs si bien accoutumée fut-elle au jeûne, elle-même apprit à connaître la famine; de sorte que sa mère, touchée de la charité

de sa fille, lui apporta à diverses reprises des aliments qu'elle partageait alors avec la famille dont elle était devenue la providence.

Que dut éprouver le cœur sensible de Catherine aux paroles de sa mère : « Tu as causé à mon cœur maternel une douleur inexprimable en voulant si décidément nous quitter pour entrer au couvent. Quand je vois la place autrefois occupée par toi, mon cœur se brise ; pourtant tu es encore mon enfant. » Catherine répondit : « Je vous remercie ; Dieu vous en récompensera, chère mère, c'est par son inspiration et sous l'impulsion de sa divine volonté que je suis venue secourir ses membres souffrants. A l'avenir Dieu pourvoira à leurs besoins ! »

Pendant trois ans Catherine exerça cette œuvre de charité, et d'après toute apparence l'espoir d'effectuer jamais son entrée au couvent, s'était fortement amoindri. Mais les voies de Dieu ne sont pas les voies des hommes.

Il lui révéla quel riche trésor de grâces elle avait ajouté à sa dot spirituelle pour son union avec son fiancé céleste ; ces preuves de sa charité, cette force d'abnégation constituaient en effet pour le ciel des sons bien plus doux que le jeu le plus parfait des plus belles orgues. De même que Dieu récompensa l'obéissance et la foi d'Abraham, en lui rendant son fils pour réaliser par ce dernier les prophéties faites à ses ancêtres, de même il rémunéra l'humilité et la résignation de Catherine, en amenant une circons-

tance imprévue qui causa un changement complet dans la vie de la pauvre servante.

Dieu avait donné à la fille de l'organiste Sontgen, Clara, qui jouait parfaitement de l'orgue, la vocation religieuse. Son père ayant appris que les Augustines à Dülmen manquaient d'organiste, leur offrit sa fille à la condition d'admettre en même temps sa servante Catherine Emmerich comme religieuse. Les sœurs agréèrent volontiers Clara, mais ne consentirent qu'à regret à l'admission de Catherine, voyant dans la pauvreté de cette nouvelle sœur un fardeau pour la communauté déjà bien pauvre. Néanmoins le père de Clara ne se lassa pas, et Catherine reçut enfin l'heureuse nouvelle de son admission. Peu de jours avant son entrée au cloître, elle se rendit pour la dernière fois à la maison paternelle à Flamsche, pour faire ses adieux à ses parents affligés. Avec un attendrissement très profond elle les remercia de leur amour et de tous leurs bienfaits, et leur demanda pardon de ne pas avoir agi selon leurs désirs, en devenant infidèle à l'appel de Dieu. La mère n'eut d'autre réponse que des larmes ; le père fut accablé d'une si vive douleur en face de cette séparation imminente et irréparable de sa fille, qu'à l'humble demande de quelqu'argent pour le voyage, lui, qui jusqu'alors ne l'avait traitée qu'avec douceur, répliqua à sa fille : « Je paierais plus volontiers les frais de tes funérailles, mais pour ton entrée au couvent, je ne te donne rien ! »

Pleurant, mais remplie d'une ferme espérance de

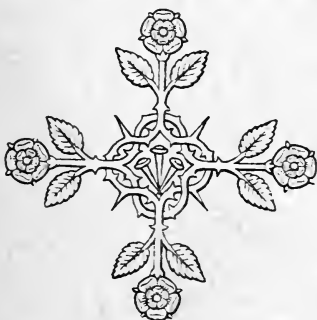
pouvoir se réunir à son fiancé céleste malgré son complet dénûment, elle quitta Flamsche, pour se rendre le lendemain à Dülmen avec Clara. Ses vêtements indispensables et quelques pièces de linge pauvre se trouvaient dans une malle en bois, au fond de laquelle la mère de Catherine avait caché une pièce de toile pour ne pas laisser partir son enfant chérie sans le moindre trousseau. Découvrant la toile, Anne-Catherine n'osa pas en profiter pour elle-même, mais en fit cadeau à Clara, à qui elle devait son admission.

Depuis sa fondation le couvent des Augustines n'avait pas accueilli dans ses murs un membre si dépourvu de tout bien terrestre, mais pas un seul non plus qui fut aussi riche en grâces et en vertus.

Catherine entra au couvent le 18 septembre 1802 à l'âge de vingt-huit ans. En suivant fidèlement la voix de Dieu qui l'appelait incessamment à la vie religieuse, n'a-t-elle pas accompli à la lettre ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Croyez-vous que je sois venu pour apporter la paix sur la terre? Non, je vous assure; mais au contraire je suis venu apporter la division. Car désormais la mère sera en division avec la fille, et la fille avec la mère. » (Luc. XII, 51.)

Mais l'appel divin s'élève aussi haut au-dessus des événements et des passions des hommes, que le ciel lui-même n'est élevé au-dessus de la terre. Cette séparation héroïque de tout ce qu'elle chérissait, rendait témoignage de la force de son âme; sa voie,

spécialement la dernière qui la conduisit enfin aux portes du monastère, fut celle de l'abnégation; le seul but de sa vie, dès sa première enfance, était l'accomplissement de la grande tâche qui lui était imposée, c'est-à-dire servir Dieu de la manière la plus parfaite; sa seule tendance était l'accomplissement soigneux de tous ses devoirs, la conservation de l'innocence du baptême, l'amour le plus bienveillant et le plus généreux envers le prochain. L'entrée de Catherine au couvent marque le commencement de la partie la plus sérieuse et la plus douloureuse de son existence : c'est ici que nous apparaît surtout sa mission en ce monde : Réparer par d'indescriptibles souffrances les outrages faits à Dieu et à sa sainte Eglise.





CHAPITRE VII.

CATHERINE RELIGIEUSE.

(1802-1811.)



LE couvent Agnetenberg avait été fondé selon la règle des ermites de saint Augustin en 1471, et existait depuis trois cent trente-et-un ans, lorsque Catherine y entra. A cette époque, ce couvent, comme la plupart des institutions religieuses, avait changé de face; l'esprit tiède et mou du siècle avait pénétré même les religieuses, la règle était oubliée, la clôture violée. L'habitude seule soutenait encore un certain ordre; et c'étaient principalement les vêtements qui distinguaient les religieuses des chrétiens du monde. L'institut était si pauvre, que chaque membre devait gagner son déjeuner et son goûter par des ouvrages manuels ou à l'aide d'aumônes.

A son entrée au couvent, Catherine pria la supérieure de l'accueillir comme la dernière de la maison. Cependant la conduite si humble, si pieuse, si édifiante de Catherine, ne parvenait pas à apaiser le

secret dépit des sœurs d'avoir été obligées d'accepter dans leur congrégation, une personne si pauvre et si débile. C'est pourquoi elles ne l'estimaient pas, et pendant les premiers mois elle courait toujours risque d'être renvoyée. Dans cette pénible situation Dieu lui donna la force de gagner, par le travail de ses mains, non seulement son pain quotidien, mais encore de quoi pourvoir aux frais de son habillement. Enfin elle fut admise novice et reçut l'habit le 5 novembre 1802.

Pendant les solennités de sa prise de voile, elle vit en vision le patron de l'ordre, saint Augustin, lui mettant l'habit, l'adoptant pour sa fille et lui promettant sa protection spéciale; elle se vit en esprit dans sa maison de noces, et vit sa parure nuptiale embellie par la sainte pauvreté, et par le mépris que lui témoignaient les autres religieuses. Elle eut à subir une dure épreuve avant d'être trouvée digne de devenir la véritable épouse de Jésus-Christ par l'émission des vœux. Dieu permit qu'à cause de sa pauvreté, elle fut considérée plutôt comme servante que comme religieuse; elle fut taxée d'hypocrisie à cause de sa piété et des dons spirituels dont elle était comblée et qu'elle ne pouvait cacher, et elle fut accusée de fautes qu'elle n'avait jamais commises. Ses consœurs, sous l'influence néfaste de l'esprit du temps, la méconnurent, mais plus tard, reconnaissant leur erreur, elles s'en repentirent. Et dans ces circonstances si dures et si pénibles, Catherine se réfugiait aux pieds du Saint Sacrement, implorait

l'énergie nécessaire et cherchait à adoucir son affliction profonde par cette pensée : « Je veux persévérer, même si l'on me torture. » Outre ces tourments intérieurs, Dieu lui envoya un martyre physique dans une maladie du cœur très douloureuse qui la terrassa. Après une grave maladie elle reprit peu à peu ses forces ; mais la pénible affection du cœur resta.

La grâce intérieure opéra si puissamment dans le cœur de la novice, qu'une soumission héroïque à la volonté divine lui fit supporter amoureusement le dur traitement de la part des sœurs, et une suave paix remplissant son âme, la rendit heureuse dans ses souffrances corporelles. L'année du noviciat se termina sans que la communauté religieuse fût résolue à garder la novice, craignant que sa santé délabrée la rendit incapable au travail, et n'en fit une lourde charge pour le couvent. Sa valeur morale ne fut pas considérée comme affaire d'importance ; ce qui fit pencher la balance, c'est que la supérieure de la communauté s'était parfaitement rendu compte de l'habileté de Catherine à tous les ouvrages. Dieu dirigea les cœurs, et les voix s'unirent pour l'admettre à la profession.

Cette fête eut lieu le 13 novembre 1803 durant une neuvaine en l'honneur de la Présentation de Marie. Ce jour-là elle eut de nouveau une vision qui lui révéla qu'elle était comblée de dons et de forces supérieures et élevée à la dignité de fiancée de Jésus-Christ, et que la robe nuptiale de son âme avait atteint sa perfection par les prières et les souf-

frances de sa vie antérieure. Le bonheur suprême de son âme resplendissait même extérieurement et la fit paraître comme une fiancée heureuse pendant ce jour qui fut pour elle, à tout égard, un jour de la paix la plus pure.

La nouvelle de cette grande fête avait amené pour la première fois ses parents à Dülmen. Frappés du bonheur de leur enfant, ils approuvèrent enfin son entrée en religion. Dès lors sa famille lui rendit l'affection d'autrefois, et vint souvent la voir et lui faire des cadeaux. Même les religieuses s'attendrirent à la vue des larmes de joie que Catherine versa, et sa gratitude réitérée les toucha au point d'oublier leur antipathie, de sorte qu'une gaité spontanée s'empara d'elles. Durant toute sa vie Catherine se rappelait avec une douce émotion ce jour solennel où des harmonies célestes firent disparaître en elle tout mal physique, où son âme ressembla à la nappe d'eau limpide qui reflète l'azur du ciel et l'astre brillant du jour.

Son esprit lucide lui fit reconnaître en ce jour de sa profession, que dès sa jeunesse, ses supplications et ses souffrances, son humble acheminement de chaque jour à travers les épines et les contrariétés, son désir invincible d'entrer en religion, la contradiction incessante de sa famille, ses combats intérieurs, sa patience et sa persévérance n'avaient pas été trop grands, pour la rendre digne de la grâce la plus sublime dont une âme pieuse puisse jouir sur la terre : l'union avec son fiancé divin par les trois

vœux de religion. Et c'étaient là des grâces que méconnurent et méprisèrent les enfants aveugles de l'Eglise qui s'efforçaient, corrompus par l'esprit mondain, d'anéantir la vie religieuse par la dispersion des Ordres religieux et la confiscation de leurs biens.

Ce désir ardent de se vouer à la vie religieuse, naquit en Catherine en 1790, lorsqu'en France les couvents furent dissous; son souhait croissait, lorsqu'on parlait en Allemagne de l'abolition générale des monastères, et sa profession arriva dans l'année, où l'on décréta à Vienne la fermeture de tous les couvents et la main-mise sur les biens ecclésiastiques dans toute l'Allemagne, à l'exception des pays autrichiens. Jusqu'à cette année 1811, on poursuivit sans relâche cette œuvre néfaste de la fermeture des couvents, et ce ne fut que par un hasard providentiel qu'Agnetenberg ne fut pas inquiété pendant ces quelques années. Ces circonstances peuvent paraître purement fortuites, mais Catherine, intérieurement instruite par les lumières d'En-Haut, en comprit la portée et la signification. Dieu l'avait élue, pour réparer par son amende honorable et par son aspiration à la plus haute perfection, les fautes qui avaient causé la décadence de la vie religieuse, à laquelle elle méritait par sa fidélité et sa persévérance finale, la grâce d'une résurrection future.

Depuis qu'elle était membre de l'Ordre, elle se sentait unie à ses compagnes par des liens d'un amour spirituel bien plus intimement qu'à sa famille. En même temps, elle vit en esprit la décadence de

la vie religieuse, cet ornement, le plus beau sans contredit, du Corps mystique de Jésus-Christ.

Membre de l'état ecclésiastique en général, elle prévit la chute morale de cet état, les sacrilèges de beaucoup de prêtres, la négligence de leurs devoirs envers le prochain, le reniement de leur mère, la sainte Eglise, par la participation à la franc-maçonnerie. Elle reconnut le triste amoindrissement de l'autorité de l'Eglise, vit en esprit les sièges épiscopaux vacants, entre autres celui de Munster ; elle vit des princes protestants usurper la domination sur des sujets catholiques. En vue de ces maux Dieu agréa le sacrifice de ce cœur brûlant de son saint amour, qui l'unissait complètement à ses intentions adorables et faisait amende honorable pour les membres des Ordres religieux, ainsi que pour tout l'état ecclésiastique. Elle expia par son humilité et par sa pauvreté. La supérieure remplit littéralement la demande de la modeste Catherine, d'être considérée comme la dernière du couvent, en la traitant comme servante.

Lorsque sa santé si frêle lui défendit d'exécuter des travaux champêtres, elle fut donnée en aide aux autres sœurs, et se montrait toujours infatigable et prête à tout ouvrage. Elle habitait la cellule la moins garnie, humide et froide, dans laquelle ne se trouvaient qu'une chaise sans dossier et une autre sans siège, et pour table elle n'avait que l'appui de l'unique fenêtre de la cellule. Elle supportait gaîment son indigence et se contentait pour le déjeuner et le

goûter des restes des autres. Chose merveilleuse, lorsqu'elle était malade, les aliments et l'argent qu'on lui donnait en aumône, ne diminuaient pas, de même que chez la veuve de Sarepta; quelquefois elle trouva même l'argent qui lui était nécessaire sur la croisée de sa chambre.

En s'efforçant de vivre consciencieusement d'après la Règle qu'elle relisait sans cesse, sa conduite contrastait singulièrement avec la vie des autres religieuses, qui ne connaissaient plus le véritable esprit de l'Ordre, et qui, pour cette raison, accablaient Catherine de reproches, osant aller jusqu'à prétendre que sa vertu n'était qu'apparente et qu'elle n'était qu'hypocrisie et excentricité.

Dieu lui donna le don des larmes pour réparer les péchés du monde. Les Sœurs se scandalisèrent à l'aspect de ces larmes qu'elles prirent pour des signes d'amour-propre blessé. Aussi ne surent-elles point s'expliquer l'état surnaturel de Catherine, par exemple, sa séparation entière du monde extérieur par ses contemplations intérieures. Elle ne put éviter d'être ravie en extase, à l'église, durant le travail, ou dans sa cellule. — Elle y vit des choses surnaturelles pour sa consolation et l'affermissement de son âme dans ses souffrances et, souvent alors, elle étendait les bras vers le crucifix. On qualifiait ces extases de conduite oisive et opiniâtrément paresseuse. Il en résulta qu'elle eut à supporter beaucoup d'injures sensibles.

A la réception de Catherine dans la communauté

religieuse, saint Augustin lui avait découvert son cœur brûlant d'amour et embrasé le cœur de la vierge au sien propre de ce feu sacré qui embrasait d'une sainte ardeur, Dieu le Bien suprême, et ses sœurs destinées par Dieu à la même haute vocation. Mais comme le feu réchauffe et consume en même temps, la flamme de son amour devait consumer son cœur entier. Le Saint-Esprit lui avait imposé déjà au noviciat une très douloureuse maladie de cœur, pour réparer la déchéance de l'esprit religieux et surtout les péchés de ses consœurs. Ce qui rendit cette épreuve plus pénible, ce fut le don qu'elle avait possédé dès sa jeunesse, de pénétrer dans l'intérieur le plus intime des hommes. Elle sentait l'anévrisme corporellement, comme si son cœur était percé continuellement de lances. Elle reconnut que ces flèches qui la transperçaient, n'étaient autres que les pensées, projets, discours nuisibles, calomnies, insensibilités que ses sœurs commettaient contre elle et sa vie vertueuse. Ainsi elle souffrait sans cesse intérieurement, sans que personne s'en doutât; car elle était affable envers tout le monde. Elle aimait toutes les Sœurs d'un amour sincère, et lorsqu'elle s'était laissée aller à une émotion naturelle, elle leur demandait pardon. Elle les servait humblement et gaîment, et dans une maladie dégoûtante d'une Sœur qui l'avait offensée plus que les autres, elle la servit avec un redoublement de charité.

Par la profession elle était devenue un même

corps avec tous les religieux de l'Eglise. Si elle participait aux mérites innombrables de tous les Ordres de tous les siècles chrétiens, elle dut apprendre aussi qu'elle était réservée à souffrir pour les membres malades de ce même corps. Elle fut chargée d'infirmités spirituelles en forme de souffrances physiques, pour réparer les fautes de son prochain. Dès le noviciat elle tombait dans des maladies réitérées et douloureuses qui disparaissaient subitement, après avoir passé toutes les phases, et alors que la mort paraissait inévitable. Pour cette raison elle a souvent reçu le saint Viatique. De plus, les médicaments qu'on lui prescrivait, restaient inefficaces, ce qui semblait inexplicable au médecin Krauthausen et aux personnes qui l'entouraient. Plus tard les médecins reconnurent que ces maux n'avaient pas leur origine dans des causes physiques, mais reposaient en des motifs spirituels. Catherine, qui, par sa lumière intérieure n'ignorait pas les causes de ses maladies, ne refusait cependant pas l'usage des médicaments par humilité, pour ne pas se faire remarquer, bien que les remèdes aient produit souvent en elle des effets contraires à ceux qu'on en attendait et aient semblé amener sa mort. Ces souffrances réparatrices ont duré jusqu'à sa dernière heure, en augmentant de plus en plus.

Ses compagnes attachaient peu d'importance aux maladies dont elle se rétablissait toujours, négligeaient le soin de sa santé et la laissaient seule sur sa couche. Un jour le duc de Croy à Dülmen, ayant

appris sa situation lamentable, lui fit apporter un poêle. Ce fut un grand bienfait pour la malade, car les transpirations abondantes dont elle souffrait, l'affaiblissaient au point qu'elle ne pouvait elle-même changer son linge, qui se congelait alors sur son propre corps... Mais par une permission divine, souvent aussi des esprits célestes apparaissaient pour la soigner, la soulevaient de sa couche et l'alitaient de nouveau. Parmi les créatures irraisonnables, les colombes et les passereaux s'approchaient familièrement de sa fenêtre, et les souris se jouaient entr'elles sur la couverture de son lit. D'après la volonté de Dieu elle se remettait parfois pour quelque temps, grâce aux remèdes surnaturels qu'elle recevait de son ange gardien ou par une apparition du Sauveur, de la Mère de Dieu ou de quelque saint. Elle recevait ces remèdes sous forme de fleurs, de boutons, d'herbes dans de petites fioles d'une clarté éblouissante. Souvent elle trouvait dans son lit des herbes odoriférantes, dont le parfum et la sève lui rendaient la santé; l'usage lui en était chaque fois révélé intérieurement. En d'autres cas elle reçut des statuettes, des pierres avec l'image taillée de Marie qui la guérissaient de même, et qui lui étaient retirées invisiblement, dès qu'elle les avait révéérées quelque temps. Elle reçut un don pareil du patron de son ordre, d'après ce qu'elle raconte : « Un jour, en la fête de saint Augustin, j'étais couchée souffrant de douleurs violentes. L'heure s'approchait où la communauté se préparait à la réception de la sainte Communion.

Personne ne me croyait capable de participer à cette grâce ; tout à coup j'eus un sentiment comme si l'on m'appelait. Je me rendis aussitôt à l'église et reçus le Saint-Sacrement. Retournée dans ma cellule, je m'évanouis et l'on fut obligé de me recoucher habillée. Alors saint Augustin m'apparut et me donna une pierre transparente en forme de fève, d'où sortait comme un germe, une croix rouge. En même temps, je conçus la signification de ce don : mon cœur devait devenir aussi brillant que cette pierre. Je la mis dans mon verre d'eau pour en boire, et bientôt je me remis. Plus tard la pierre disparut insensiblement.



CHAPITRE VIII.

CATHERINE RELIGIEUSE. (SUITE).

DAUTRES souffrances corporelles frappèrent Catherine pendant le cours de sa vie religieuse. La troisième année après son entrée au couvent, il arriva un jour que par défaut de précaution de la part d'une sœur, une lourde corbeille remplie de linge encore humide, tomba et atteignit violemment Catherine au côté : le choc fut tel que notre sainte en fut renversée à terre. A la suite de cet accident elle demeura alitée pendant trois mois; mais des lésions internes et une fracture de la hanche gauche restèrent incurables. Ce fut une cause d'affreuses douleurs pour toute la durée de sa vie, et une gêne pénible dont les effets se faisaient sentir dans le travail et jusque dans le repos lui-même. Ce mal aggrava le mal de cœur dont elle souffrait déjà, et elle vomit souvent le sang.

Deux ans après, cet état d'infirmité fut augmenté par la participation aux Plaies sacrées de Notre-Seigneur. Avec une patience admirable elle avait

déjà supporté pendant neuf ans les douleurs de la couronne d'épines. C'était en 1807. Les parents de Catherine, dans une visite qu'ils avaient faite à leur enfant, l'avaient engagée à aller révéler la croix miraculeuse en l'église de Saint-Lambert, à Coesfeld, et à demander un adoucissement à ses maux. L'humble fille avait paru goûter les avis paternels; elle se rendit en effet en pèlerinage à Coesfeld et là, plongée dans une profonde méditation devant l'instrument de supplice du Sauveur, pénétrée de la compassion la plus vive pour les douleurs de Jésus, elle implora de Dieu la grâce de participer davantage encore à ses souffrances. Ce saint désir fut exaucé, car dès ce moment elle sentit continuellement des douleurs brûlantes aux mains et aux pieds, qui étaient comme percés d'un glaive; le doigt du milieu de chaque main était comme transi de douleurs. Ces plaies et les souffrances que lui causait son côté gauche, empêchaient souvent son travail. Dans les intervalles de temps et de répit que lui laissèrent ces diverses maladies, Catherine fut adjointe comme aide à la sœur sacristine. Elle fut spécialement chargée du repassage du linge d'église, du service de la sacristie, de la préparation des hosties, de la sonnerie des cloches, etc. Quelque difficiles et pénibles que fussent ces travaux pour la pauvre infirme, elle les accomplit néanmoins d'une manière exacte et parfaite, dans l'esprit d'une véritable dévotion. Il arriva un jour pendant une de ses maladies, que la provision d'hosties fut complètement épuisée.

A cette nouvelle, Catherine, profondément affligée, demanda à Dieu un peu de force et un redoublement d'énergie pour surmonter sa grande faiblesse ; elle parvint à se traîner à la chapelle aux pieds du Tabernacle. Puis, se relevant, elle commença à préparer ce qui était nécessaire à la confection d'hosties nouvelles. Son ange gardien qui lui fut envoyé comme un messenger d'en haut, les acheva. Mais c'est avec la plus grande peine, et soutenue par les anges, qu'elle put regagner alors sa cellule.

La sonnerie des cloches était à ses yeux une occupation très noble. Elle s'acquittait de cette fonction en priant, et avec le sentiment que la consécration de la cloche devait répandre la bénédiction de Dieu sur la nature, et remplir les cœurs des chrétiens pieux et fervents, d'un saint empressement à louer et à glorifier Dieu. Souvent ses douleurs étaient si violentes, que l'accomplissement de ce service lui devenait impossible.

Déjà vers ce temps, ses souffrances avaient tellement augmenté d'intensité, qu'elle ne pouvait les endurer, les supporter que par une assistance particulière de Dieu. Son âme participait aux souffrances physiques par des angoisses, par une tristesse et une désolation insurmontables. Elle voyait en effet, par ses contemplations, les causes des malheurs de l'Eglise.

La pureté de son intention, et l'ardeur de son désir de souffrir avec Jésus crucifié, comme la dernière des pécheresses, apparaissent avec évidence de ce

fait, qu'elle imposait à son pauvre corps malade un scapulaire de crin et une ceinture, dite de Pénitence, en fil de laiton, portés sur la chair nue si languissante cependant et si délicate. Au sortir du couvent, elle cessa de porter ces deux objets pour obéir à son confesseur. Nous savons que dès sa plus tendre enfance, la vertu qui caractérisait particulièrement Catherine était une ardente charité envers le prochain. Cette vertu éveilla déjà dans cette jeune âme comme plus tard du reste, une si vive compassion pour les maux corporels et spirituels du prochain, qu'elle supplia le Père céleste de la frapper au lieu et place des coupables. Elle trouva la satisfaction la plus douce dans l'acceptation des maux et des châtimens d'autrui, et jouit toujours d'une paix intime, douce et profonde, même lorsqu'elle paraissait succomber sous le poids de la souffrance et de la douleur.

Elle ne négligeait jamais les œuvres de charité, et bientôt la bonne et affable petite sœur du couvent eut acquis les sympathies de tous les pauvres et infirmes du voisinage. Les personnes opprimées couraient vers elle, lui demandant prière, consolation, conseil, pansement de leurs plaies, etc.

Catherine discernait le siège de chaque maladie et les remèdes appropriés au mal. Tous devaient apprendre que sa parole et ses œuvres étaient couronnées d'une bénédiction spéciale. Bien qu'accablée de la plus profonde pauvreté, elle distribuait aux malheureux l'argent que des personnes généreuses lui donnaient pour suffire à ses propres besoins.

Dieu bénit sa charité d'une manière éclatante. C'est ainsi qu'un jour le comte de Galen lui ayant fait cadeau de deux pièces d'or, Catherine les distribua aux pauvres jusqu'à la dernière obole, et cependant les deux pièces d'or se retrouvèrent constamment dans la poche de son vêtement. Il arriva même quelquefois que, pour suffire à la charité, elle se trouva en deux endroits en même temps. Lorsqu'elle avait chargé sur ses épaules l'expiation des péchés de personnes qu'elle avait vues en visions, elle leur apparaissait quelquefois personnellement, pour les prévenir du danger que le péché leur faisait courir. Comme dans la première période de sa vie, elle eut aussi à vaincre en ce temps les persécutions du démon. Avant tout, il chercha à jeter le trouble et le découragement dans son âme à cause de l'hostilité persévérante et continue de ses consœurs. Il tâcha de lui enlever son amour du renoncement et du sacrifice, et de la pousser à quitter le couvent. Nous reconnaissons bien à tous ces efforts de l'enfer, combien était méritoire et chère à Dieu cette vie de réparation de notre sainte. L'apparition de son ange lui montra la manière de combattre le diable, et celle de l'enfant Jésus lui communiqua forces et consolations pour le bon combat. Ce fut un bonheur bien doux pour Catherine en entrant au couvent, de se trouver si proche du très saint Sacrement devant lequel elle pouvait passer des heures entières. Pendant les heures consacrées au travail, enfermée dans sa cellule, elle avait l'habitude de voler en

esprit vers le Tabernacle, où elle aimait tant à séjourner. Ses fonctions de sacristine étaient pour elle des fonctions saintes, parce qu'elle servait en compagnie des saints anges le Roi des Cieux. Prostrée au pied des autels, elle exhalait devant le Dieu de l'Eucharistie l'amour qui la consumait, et la vive compassion qu'elle éprouvait de le voir si méconnu, si délaissé : Dieu lui laissa voir en effet comment de son temps ce sacrement d'amour était profané par la tiédeur générale et les nombreux sacrilèges des impies. Elle demandait des souffrances réparatrices que Dieu lui accorda et rendit si terribles, qu'elle y cherchait un adoucissement au pied du tabernacle, et que la nuit elle se cramponnait, pleurant et gémissant, à la muraille de l'église. Quand elle voulait se nourrir du pain céleste, elle concevait à côté d'un amour immense le sentiment décourageant de son indignité. Souvent son désir prenait de telles proportions, que ne pouvant dompter son ardeur, elle éveillait l'aumônier pour se faire donner la sainte communion avant le jour.

Avant la sainte communion elle suppliait le Seigneur de lui donner son Cœur divin, pour la rendre digne de le recevoir. Dieu lui fit voir que seulement par ce Cœur et avec ce Cœur, elle pouvait l'aimer et l'exalter dignement. Elle faisait un pacte avec Dieu, et s'obligea à le remercier, à le glorifier et à n'employer ses sens qu'à son service parfait : à tel point que chaque respiration et chaque moment devaient être de sa part un acte de reconnaissance et

de louange envers lui. Après cela, elle priait les saints, de communiquer à son âme leur beauté, leurs ornements et leurs vertus pour mieux la préparer à la réception de son époux céleste. Elle s'adressait de préférence à la Mère de Dieu, pour obtenir une partie de l'abondance et de la magnificence de ses vertus. Elle suppliait spécialement la sainte Vierge de lui présenter son Enfant divin, comme elle l'avait présenté aux Mages de l'Orient.

Elle assistait à la sainte messe de la manière suivante : Au commencement, elle voyait en esprit Jésus au jardin des oliviers. Elle demandait pour le prêtre la grâce d'offrir le saint Sacrifice de la manière la plus agréable à Dieu, et pour les hommes, celle d'y assister avec dévotion. Pendant la Consécration elle offrait au Père céleste son Fils bien-aimé pour le monde entier, surtout pour la conversion des pécheurs, pour les mourants et les âmes du purgatoire. En esprit, elle voyait l'autel entouré des chœurs des anges en adoration et se couvrant de leurs ailes devant le Sauveur, et elle ne comprenait pas sa propre hardiesse de fixer ses regards sur l'autel. Souvent elle voyait sortir des Saintes Espèces une splendeur céleste, ou une croix de laquelle le sang coulait. D'autres fois elle voyait Dieu petit enfant, et pendant la messe de Noël elle apercevait l'enfant Jésus au-dessus du calice. Au moment de la sainte communion, Jésus son fiancé divin s'approchait d'elle, et disparaissait après la réception de la Sainte-Hostie. Plusieurs fois pendant la messe elle fut ravie en extase.

Non seulement pendant son séjour au couvent, mais durant toute sa vie, elle pria beaucoup pour la conversion des pécheurs et pour les âmes du purgatoire. Outre les prières prescrites par la règle, elle aimait la méditation et parlait à Dieu, comme un enfant a coutume de parler à son père, jour et nuit, pendant l'ouvrage ainsi qu'à table, de sorte qu'elle oubliait souvent de prendre ses repas. La sainte providence lui avait destiné pour son séjour au couvent et encore plus pour son avenir, un prêtre qui devint son conseiller humain, son appui dans l'accomplissement de la volonté divine et son guide sur la voie périlleuse de la vie. Le curé Martin Lambert, autrefois vicaire dans le diocèse d'Amiens, ayant refusé le serment de fidélité à la république française, avait émigré à l'étranger, comme beaucoup de prêtres français à cette époque. En 1794 il vint dans le diocèse de Munster où le vicaire-général Fürstenberg le plaça comme confesseur, au château du duc de Croy à Dülmen. En même temps il reçut la charge d'aumônier au couvent Agnetenberg, où il avait aussi sa demeure. Le P. Augustin Crysanthus était confesseur des religieuses. Catherine travaillant souvent dans la sacristie, se trouva par là en rapport avec le vicaire Lambert, auquel elle s'adressa avec une grande confiance, à cause de la tendre dévotion qu'il témoignait en célébrant la sainte messe. Elle eut même le courage de se découvrir à lui, et de lui demander le secours de ses conseils lorsqu'elle eut à traverser

l'épreuve pénible de l'hostilité déclarée de ses consœurs. Le prêtre plein d'expérience reconnut aussitôt les projets extraordinaires de la Providence, et se crut obligé d'agir dans l'intérêt de Catherine autant que possible. Il détermina son confesseur à l'admettre plus souvent à la sainte communion, et alla jusqu'à lui ordonner de la recevoir, vu son humilité extrême. C'était lui qui était toujours prêt à la lui donner dès avant le jour. Quoiqu'indigent lui-même, il devint le bienfaiteur de Catherine, en la pourvoyant d'argent, quand elle en manquait, et d'aliments nécessaires à son corps épuisé.

Catherine avait passé neuf ans à Agnetenberg, lorsqu'en 1811 l'institut fut frappé du sort général de la sécularisation et de la confiscation des biens monastiques. Ceux-ci, ainsi que le couvent échurent au duc de Croy. La dispersion de la communauté excita en Catherine une telle douleur, qu'elle en tomba gravement malade. Nous savons par ce qui précède, que Catherine n'avait rencontré pendant son séjour au couvent, que peines extérieures et intérieures de toutes sortes ; mais malgré cela, elle considérait la vie religieuse comme la vocation la plus propre à souffrir méritoirement et en silence. Cette soif de souffrir lui avait rendu la cellule la plus pauvre, riche en paix divine, et avait conformé son existence à la plus grande intimité avec Dieu ; si les peines, la pauvreté et la tristesse intérieure menaçaient de surpasser ses forces, les habitants du Ciel venaient la servir et l'enrichir des

dons du paradis. Et voilà que maintenant, elle devait quitter la maison de Dieu, où elle s'était vouée à lui comme sa fiancée, où lui-même avait demeuré avec elle. Là, elle avait trouvé mille fois dans le Saint-Sacrement Celui qui la fortifiait et la protégeait et embrasait le cœur de sa fidèle servante du feu brûlant de son amour. Son union au corps religieux de la sainte Eglise était donc rompue à jamais et brisée sans retour. C'est donc en vain, que pendant tant d'années elle avait lutté contre l'opposition des siens, pour obtenir cette grâce des grâces, s'ensevelir à jamais dans la solitude et l'oubli du monde. Et voilà, hélas ! qu'après plusieurs années seulement de solitude et d'oubli, elle se voyait contrainte de rentrer dans un monde indifférent ou hostile, et devenu un étranger pour elle. Tout cela affligea profondément l'âme de Catherine, qui considérait comme une grâce les souffrances de la solitude.

Remplie d'une grande horreur intérieure elle retourna dans le monde, prévoyant la grandeur toujours croissante de la tâche qui lui était réservée. C'est alors que commença la période la plus triste de sa vie, sa mission de devenir pour l'Eglise un signe de la vérité du christianisme, et une réparation des infidélités d'un temps où triomphait le mépris de Dieu et de la foi divine. Dieu après l'avoir fortifiée dans la solitude par des souffrances inouïes, reconduisit cette humble vierge dans le monde, pour la marquer des plaies de sa rédemption, et la laisser faire pénitence pour le dédain général des grâces

divines, en la faisant participer à ses peines, ses souffrances et ses opprobres. La profondeur des douleurs où elle avait été plongée l'avait rendue capable de grandes actions ; car la mesure des grâces surpasse la grandeur des souffrances.

Déjà au couvent, lorsqu'à la nouvelle de la fermeture de celui-ci elle tomba malade, la mère de Dieu lui apparut et lui dit : « Vous ne mourrez pas, sans que votre mort occasionne un grand bruit ; mais ne craignez rien ! Quoi qu'il arrive, vous serez toujours secourue. »



CHAPITRE IX.

LES STIGMATES DE CATHERINE.

AU départ des religieuses, Catherine, forcée par sa maladie à garder le lit, demeura seule au couvent. Le vicaire Lambert et une servante, l'assistèrent dans son infirmité durant l'hiver qui déjà commençait à se montrer rigoureux. Au printemps suivant, ils se virent forcés de chercher un autre asile. Le vicaire se crut appelé par Dieu, de prendre sous sa garde ce trésor qu'il avait découvert dans la solitude. Il accueillit donc Catherine dans sa petite demeure chez la veuve Roters. Cette modeste habitation n'était séparée du cloître que par une ruelle; et cependant la malade ne pouvait être transportée qu'à grand'peine dans la chambrette qui donne sur la rue et dont la fenêtre touchait presque le sol.

Les changements extérieurs et intérieurs l'avaient tellement impressionnée qu'elle en faillit mourir. Comme son confesseur venait de mourir, on appela le P. Limberg pour lui apporter le saint Viatique.

Ce père était retourné dans sa famille à Dülmen après la sécularisation de l'institut des Dominicains à Munster et il exerçait son ministère dans sa ville natale.

Ceci eut lieu au commencement du Carême de l'année 1812; la malade ne put quitter le lit avant Pâques. Après cette fête, elle était à peine en état de se trainer par la maison. Elle était une servante dévouée et empressée pour son bienfaiteur, le vicaire Lambert; elle le soigna avec la plus grande attention, lorsqu'il devint souffrant à son tour : elle respectait toujours en lui le prêtre vénérable, l'ami le plus fidèle et le bienfaiteur généreux. Pendant l'été elle put aller à l'église paroissiale et à la chapelle située hors de la ville. Ce sera à jamais un souvenir précieux autant que pieux pour les habitants de Dülmen, que cette martyre ait sanctifié ses souffrances et ses prières au même endroit, où ils assistent eux-mêmes au service divin.

Mais bientôt le vicaire apprit avec admiration qu'ici plus encore qu'au couvent l'esprit de Catherine était attiré par une sainte force vers Dieu; car il la trouva souvent en extase pendant des heures entières. Elle ressemblait alors à une statue. Jusqu'à la fin de l'année elle put encore circuler; pour la dernière fois, elle était allée à l'église le jour de la commémoration des morts. Vers Noël elle fut atteinte d'une grave maladie, dont elle se remit pour peu de temps vers le commencement de l'année 1813; vers la fin de février, elle fut de nou-

veau condamnée à garder le lit : elle ne le quitta plus les onze dernières années de sa vie. Avec le consentement du vicaire, elle fit venir sa sœur cadette Gertrude pour administrer le ménage sous sa propre direction.

Outre les extases, l'année 1812 vit commencer les apparitions des stigmates du Sauveur sur la personne de Catherine. La première eut lieu le 28 août, en la fête du patron de son Ordre, saint Augustin. Ce jour-là elle priait, les bras étendus, quand tout à coup, le Sauveur s'approche d'elle semblable à un jeune homme resplendissant de beauté et de gloire. De la croix blanche qu'il tenait en main, le Sauveur imprima, à l'endroit du cœur de Catherine, et dans sa chair virginale, un signe de croix sanglant. Elle n'y porta pas les regards, mais conçut comme une brûlure violente, et cette douleur ne la quitta plus désormais.

La connaissance de ce stigmate devint publique par une disposition de la Providence. A quelques jours de là, au mois de septembre, Catherine visitait la chapelle d'un ermitage dans les environs de la ville, et pendant qu'elle y priait, elle tomba en extase. Les personnes accourues à son aide, ne connaissant pas son état, la crurent évanouie et ouvrirent les vêtements au-dessus du cœur pour lui procurer quelque soulagement ; elles découvrirent alors le signe merveilleux et en divulguèrent la connaissance.

A la fête de sa patronne, le 25 novembre, elle

reçut une seconde distinction, qui consistait dans un signe sanglant sur la poitrine, en forme de la grande croix de Coesfeld. A la Noël l'Enfant-Jésus daigna lui imprimer un troisième signe en forme de croix latine, au-dessus du second.

Ainsi il plaisait à Dieu de marquer par un triple miracle le cœur de cette âme choisie, du signe de la Rédemption. Dès sa jeunesse, elle avait supplié Dieu de lui imprimer sa sainte croix, sans penser jamais que cela put se faire d'une manière visible. Ces signes merveilleux devaient être, dans la pensée divine, des miracles prêchant au cœur des chrétiens aveuglés de ce temps, où la croix du Seigneur était devenue un scandale non seulement aux juifs et aux païens comme le disait déjà l'apôtre saint Paul, mais aussi à beaucoup de chrétiens baptisés par ce signe sacré, qu'ils oubliaient et méprisaient.

Les dons du ciel cependant n'étaient pas encore épuisés : le Seigneur rendit son humble servante digne de participer même aux plaies de son crucifiement, dont elle subissait déjà depuis cinq ans les douleurs. Ces stigmates nouveaux apparurent quatre jours après la Noël, le 29 décembre 1812. Voici ce que Catherine en dit elle-même : « Je me trouvais dans la chambre chez Roters, vers trois heures de l'après-midi. Je méditais la Passion de Notre-Seigneur et je priais Dieu d'augmenter mes souffrances. A cette intention je récitais cinq *Pater* et *Ave* en l'honneur de ses plaies sacrées. Tout à coup, je ressentis une sainte béatitude et une soif insatiable

des douleurs de Jésus s'empara de moi. Subitement je vis descendre sur moi une splendeur surnaturelle, sortant d'un corps crucifié, tout vivant et lumineux, qui avait les bras étendus ; il n'y avait pas de croix. Les blessures brillèrent plus fortement que le corps, en formant cinq cercles lumineux. Dans ce ravissement, mon cœur fut ému d'une profonde douleur et en même temps d'un bonheur inexprimable. Je ressentis vivement le désir de participer à la passion de mon Sauveur. Ce souhait croissant à l'aspect des blessures, je vis sortir des mains, des pieds et du côté de l'image, des rayons brillants et rouges, qui se terminaient en flèches. Ces rayons se dirigèrent vers mes mains, mes pieds et mon côté. Je demurai longtemps sans connaissance, jusqu'à ce qu'une fille de la propriétaire, qui était entrée dans la chambre, replaça mes mains dans leur position naturelle. Cette jeune fille raconta alors à ses parents, que je m'étais blessé les mains au point de les faire saigner. »

Le vicaire Lambert et le confesseur Limberg furent stupéfaits à la découverte des plaies de Catherine : ils convinrent de les cacher au monde ; ils supposaient avec raison que dans ce temps de tiédeur en matière de foi, une telle merveille finirait par troubler la paix de la malade, ainsi que leur sécurité propre. Ils ne se doutaient pas que d'après le plan divin, cette humble vierge devait figurer comme un crucifix vivant, sur la route d'un monde corrompu, pour attester notre Rédemption et l'effusion du sang précieux de Jésus-Christ pour nous.

Crucifiée spirituellement avec Jésus-Christ, elle devait partager aussi son ignominie. Elle aussi elle devait être, — nous le verrons, — un signe de contradiction pour un monde athée, qui vomit contre elle la haine et la calomnie. Avant de continuer l'histoire de Catherine, arrêtons-nous un instant pour considérer, comment la Providence la mit en relation avec des personnes qui contribuaient à l'accomplissement de sa tâche sublime, en la protégeant et la guidant sur le chemin de douleur où Dieu l'avait placée. Les voies de la Providence et l'enchaînement de tous ces événements sont merveilleux et admirables.

Le vicaire Lambert, ce prêtre pieux et dévoué, qui avait sacrifié position et patrie à la foi de Jésus-Christ, fut récompensé de sa fidélité dans un pays étranger : ici en effet, il était chargé de conduire une âme sainte et méconnue dont il devint le consolateur et le conseiller. Lorsque plus tard, cette vierge fut arrachée à l'isolement et appelée par Dieu à rendre témoignage à Jésus-Christ devant le monde entier, ce fut lui qui la protégea et apparut à ses yeux comme un exemple vivant et encourageant de martyr persécuté pour la foi. Il fut trouvé digne de partager l'affront et les injures faites à une âme innocente, que persécutaient les ennemis de Dieu et de l'Eglise. La haine qui régnait alors en Allemagne contre les Français, et l'esprit matérialiste du temps, qui reniait et combattait le surnaturel, accusèrent le vicaire Lambert, d'avoir produit d'une manière

artificielle les blessures de Catherine à laquelle il aurait fait jurer un silence perpétuel. Mais il se sentit heureux de souffrir ainsi pour l'honneur de Jésus. Il a persévéré fidèlement au chevet de souffrances de Catherine jusqu'au dernier soupir de celle-ci. Il a mérité qu'on prononce avec vénération son nom à côté de celui de la vénérable martyre. Catherine fut à son égard une servante dévouée, moins par des services extérieurs que par la grâce d'une sainte mort, qu'elle lui a obtenue par sa vie de dure pénitence : (nous en reparlerons plus loin).

Le second prêtre, envoyé par Dieu à Catherine fut le P. Limberg, qui après son retour dans le monde, devint son confesseur pour le reste de sa vie. Il était destiné à la conduire à la perfection dans la voie de la vertu, et on n'aurait su trouver un prêtre plus digne et plus apte à cette mission. Catherine éprouva une grande consolation dans la pensée de partager son sort, étant arrachée comme lui à une communauté religieuse ; et la ferme résolution qu'il avait prise de régler dans le monde sa vie d'après ses vœux, la rendait plus heureuse encore. Elle ressentit une vive reconnaissance envers Dieu de lui avoir donné comme guide un religieux animé des mêmes principes qu'elle. Dès le début, elle vit en lui, non seulement le confesseur, mais aussi son supérieur religieux : elle lui obéissait dans toutes les circonstances de la vie aussi bien que dans les affaires de sa conscience, avec une docilité vraiment monastique. La vertu prédominante de Catherine

était l'obéissance et cette obéissance exercée parfaitement est la preuve la plus indubitable de la pureté de sa vertu et de ses dons intellectuels. Le mérite de l'obéissance lui valut mieux que celui de ses plus poignantes douleurs. Son désir de vivre dans l'esprit d'obéissance avait même grandi depuis son retour dans le monde. Elle se montrait toujours l'enfant docile de son confesseur et suivait avec une soumission aveugle ses enseignements, qui étaient pour elle des ordres de Dieu. Ses contemplations religieuses n'étaient pas le motif de cette obéissance parfaite ; mais c'était uniquement l'esprit de foi. Aussi attachait-elle plus d'importance aux avis de son confesseur qu'à ceux de son ange toujours visible pour elle. Celui-ci d'ailleurs approuva cette manière d'agir en diminuant son activité extérieure pour elle, quand elle avait à suivre les préceptes de son confesseur. Par cette noble soumission au ministre de l'Eglise, ses mérites et ses dons surnaturels, devinrent la propriété méritoire de toute l'Eglise. Son obéissance était le lien intermédiaire entre elle et la sainte Eglise de Jésus-Christ.

Dès le commencement de sa direction, le vicaire Limberg suivait le principe de ne pas donner trop d'attention aux choses extraordinaires qu'il apercevait dans sa pénitente. Il ne l'interrogeait point sur ses contemplations pour conserver en elle l'humilité et la candeur. Il la traitait comme les autres pénitents en général, avec sévérité et concision, ne cherchant qu'à l'amener à l'accomplissement de la volonté

divine en toute situation. De même que son esprit sobre, sa gravité incorruptible convenaient à sa position extraordinaire d'être le guide d'une âme si préférée du ciel, ainsi sa pénitente se distinguait par cette simplicité chrétienne qui convenait éminemment à cette manière simple et sérieuse d'agir à son égard. Il ne pouvait donc manquer qu'elle éprouva une profonde affliction, à la nouvelle que son confesseur voulait quitter Dülmen pour remplir ailleurs une autre fonction.

Nous avons appris déjà que sa sœur Gertrude remplaçait Catherine dans les soins du ménage. Mais au lieu d'être un appui et une aide à sa sœur, Gertrude devint pour les neuf années qui suivirent, la cause d'une nouvelle et dure épreuve. Elle avait un esprit peu doué et manquant de toute expérience : Catherine était obligée de lui donner des instructions pour tous les ouvrages de main et de cuisine, qu'elle avait à exécuter. Le caractère brusque et dur de sa sœur donnait à la malade l'occasion de s'exercer dans la patience : l'entêtement et l'arrogance de Gertrude ne souffraient pas en effet la moindre opposition ou réprimande. Ne comprenant pas l'état de la malade, elle n'éprouvait ni amour ni estime pour celle-ci. Les amis de Catherine cherchèrent à provoquer l'éloignement de cette fille ; mais ils trouvèrent une vive résistance à ce projet auprès du vicaire Limberg. Il vit dans cette nouvelle épreuve un moyen efficace pour sa pénitente de parfaire son sacrifice et d'augmenter ses vertus. Il avait raison.

Dieu réserve souvent aux personnes privilégiées une vie de mortification et d'abnégation, afin de leur faire acquérir les vertus les plus solides dans une lutte perpétuelle contre leur nature faible et défaillante. Ces âmes choisies expient pour les pécheurs impénitents, et acquièrent cette bienveillance intarissable et cette amabilité attrayante qui attendrit les cœurs les plus endurcis et les pousse si fortement à la pratique des vertus.

Outre ces deux prêtres, Dieu donna à cette âme privilégiée un troisième gardien dans la personne du docteur Wesener. D'abord il lui fallut le gagner à l'Eglise : l'esprit de civilisation et de progrès moderne avait pénétré son cœur, et l'avait refroidi à l'égard de la religion ; puis, revenu à de meilleurs sentiments, il y resta fidèle et devint l'ami dévoué de Catherine, jusqu'à la mort de celle-ci. Il l'accompagna dans la voie épineuse de sa vie et subit héroïquement les railleries de ses contemporains.

Au mois de mars 1813, la sœur et ancienne compagne de Catherine, Clara Söntgen vint voir la malade. Grâce aux soins vigilants des prêtres, les stigmates de Catherine étaient restés intacts pendant plusieurs mois. Clara rendit la chose publique et occasionna la visite du jeune médecin, qui vint se convaincre de la prétendue imposture. Wesener dont Catherine avait prévu l'arrivée depuis longtemps, reconnut dès sa première visite sa double erreur : celle concernant la personne de Catherine, jugée hypocrite par le monde, et celle

concernant sa propre vie impie. Ce jour béni, 22 mars 1813, vit s'opérer la conversion complète du jeune médecin.

Écoutons son propre récit sur ce fait remarquable :

« Ce fait me toucha plus qu'aucun autre dans toute ma vie. Mon expérience ne me disait rien sur un semblable état, et ma volonté de démasquer par une conduite imposante ce fanatisme trompeur, échoua complètement. J'étais troublé et profondément ému.

» Je trouvai son état si extraordinaire, que je pris la résolution de soumettre ce fait à un examen approfondi. A cette fin, je fis venir son curé, son médecin ordinaire et son confesseur.

» A la seconde visite qu'il fit le lendemain à Catherine, le P. Limberg demanda à celle-ci en sa présence, comment le docteur avait eu connaissance de l'état où elle se trouvait. Elle répondit : « C'est dans un café où il parla de moi d'une manière hostile, et c'est en sortant de là qu'il est venu me voir. »

» A ces mots, continue le docteur Wesener, et voyant ma profonde émotion, Catherine m'exhorta doucement à être calme et à prendre courage. Dieu est infiniment miséricordieux, me dit-elle, et chaque âme pénitente, qui est animée de bonne volonté, trouve grâce devant lui. Elle m'encouragea alors à assister les pauvres et à les soulager, parce que cette œuvre de charité plaisait particulièrement à Dieu. »

Il continue en racontant, comment elle lui avait

enseigné la prière et lui avait donné des instructions sur les doctrines de l'Eglise.

La Providence avait produit en lui une œuvre de grâce : il se sentait transformé spirituellement ; quant à l'état de Catherine, il était convaincu de son origine surnaturelle. Il alla plusieurs fois la voir le premier jour, et lui, qui la veille encore, avait à qui voulait l'entendre fait partager son incrédulité au sujet des stigmates de Catherine, fut si fortement frappé et ému de la vérité de ce fait merveilleux, qu'il se sentit obligé d'en faire part au curé le jour même.

Dès lors il se mit en relation continuelle avec Catherine et se fit instruire par elle sur tous les points de la foi et de la morale chrétiennes. Il parvint à une véritable piété et pratiqua de la manière la plus touchante les œuvres de charité. Plein de reconnaissance envers Catherine pour l'aide qu'elle lui avait prêtée à lui faire retrouver la foi de son enfance, il lui fit l'hommage de sa science médicale et fut pour elle jusqu'à la fin, un ami dévoué. De son côté, Catherine usait du don de seconde vue dont elle jouissait et de son crédit auprès de Dieu en faveur des malades traités par le docteur, et celui-ci dut reconnaître maintes fois avec admiration, que ce n'étaient point tant ses remèdes que la vertu de la prière de Catherine, qui produisait ces guérisons inespérées qui le plongeaient lui-même dans l'étonnement. Il demanda le conseil de son amie pour la distribution de ses aumônes aux malades indigents.

Wesener devint de même le conseiller et l'aide de l'abbé Lambert souffrant et malade : il le secourut avec la plus grande vigilance jusqu'à son dernier soupir.

Wesener a écrit aussi un journal, dans lequel il a détaillé ses observations au sujet de Catherine : on y trouve surtout les traits extraordinaires de sa vie, ainsi que les actes qui prouvent à l'évidence l'excellence de sa conduite et la perfection de sa vie. Il rassembla les notes de ce journal, et en composa une « Histoire abrégée de la vie de Catherine Emmerich, destinée à une Revue de médecine. » Ces mémoires restèrent cependant inédits.

Pendant la première partie de sa vie, Catherine avait souvent fait le grand chemin de croix sur le calvaire voisin de Coesfeld ; nous allons voir maintenant que sa vie tout entière, intérieure et extérieure, ne va plus être qu'un dur et pénible chemin de croix.





LIVRE DEUXIÈME.

LE GRAND CHEMIN DE CROIX DE CATHERINE.

CHAPITRE I

I. ENQUÊTE ECCLÉSIASTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE DU CHEMIN DE CROIX.

LORS de sa première visite à Catherine le 22 mars 1813, le docteur Wesener avait été tellement frappé du caractère surnaturel, qui se dégagait de tout ce qui se passait en la personne de cette humble fille des champs, qu'il se crut obligé d'en faire part au curé de la ville, le doyen Rensing. Il engagea celui-ci à vérifier en présence des vicaires Lambert et Limberg et du médecin Krauthausen la réalité de ces stigmates merveilleux, et d'en faire rapport à l'autorité ecclésiastique. Cette réunion eut lieu le même jour et l'acte signé par tous, mentionne ce qui suit :

« Qu'il est admirable le Dieu des armées, notre Seigneur et notre Père tout-puissant, impénétrable dans ses intentions, incomparable dans ses œuvres ! Il opère des miracles jour par jour et heure par heure ; mais ses décrets extraordinaires exigent doublement notre adoration et notre humble soumission. Pénétrés de cette conviction, les soussignés se rendirent aujourd'hui, lundi 22 mars 1813 chez la sœur Anna Katharina Emmerich, née à Flamsche près Coesfeld, actuellement locataire de la veuve Roters, rue de Münster à Dülmen. Pour le salut de nos âmes et pour celui de nos confrères, nous voulions nous convaincre, si Dieu nous permettrait de voir ses merveilles extraordinaires. »

Le procès-verbal énumère ensuite tous les stigmates de Catherine et atteste le serment de celle-ci, qu'elle n'avait pas reçu ces plaies d'une manière naturelle. L'examen étant terminé la malade dit au doyen Rensing : « L'affaire n'en restera pas là ; des docteurs viendront de Münster pour faire d'autres recherches. Le 25 mars, le doyen envoya le dit document ainsi qu'une notice détaillée sur la vie de l'ex-religieuse, au vicaire-général du diocèse de Münster. Ce poste si important était alors occupé par Clément-Auguste, baron de Droste-Vischering, plus tard si célèbre comme archevêque de Cologne.

Déjà depuis 1802 le siège épiscopal de Münster était vacant ; le dernier prince-évêque Maximilien-François archiduc d'Autriche, était mort en 1801,

et son successeur quoique élu, ne prit point possession de son siège, car sa principauté fut occupée par la Prusse, le 3 août 1802, et fut reconnue à ce pays par le traité de Vienne en 1803. A la fin de 1806 les français vinrent à Münster, et de 1807 à 1810 la ville et ses environs appartenaient au grand duc de Berg. Dülmen avait déjà été soumis au duc de Croy depuis plusieurs années (1803-1807). De 1810 à 1815 Münster fut incorporé à l'empire français pour revenir plus tard à la Prusse. Clément-Auguste (né en 1773) fut administrateur du diocèse de 1807 à 1821.¹ En 1813, Napoléon voulut faire monter le doyen Spiegel sur le siège épiscopal sans la nomination du pape, ce qui échoua devant la résistance du Chapitre. Enfin en 1821 le siège fut occupé canoniquement par le baron de Lüning, l'ancien abbé de Corvey.

Le vicaire-général était ainsi à la tête d'un diocèse depuis longtemps soumis aux vicissitudes de la politique. Sa position était par là même très difficile et l'instruction de Dülmen lui vint très mal à propos. C'est en effet ce jour-là même, que Napoléon fit prévaloir ses principes anti-religieux à Münster. Clément-Auguste, plus que tout autre, ressentit une douleur profonde à la vue de l'Eglise que l'esprit

(1) De 1827 à 1835 il fut évêque coadjuteur de Münster ; et en 1836 il devint archevêque de Cologne. Ce grand défenseur de l'Eglise fut emprisonné en 1837. Après avoir résigné son siège (1839) il passa le reste de sa vie à Münster. Il mourut en 1845.

moqueur de son époque raillait et diffamait dans ses cérémonies les plus saintes et les plus solennelles. On ne peut donc s'étonner que sous l'impression de ces circonstances, la cause de Catherine lui parut importune, car elle était entièrement opposée à l'esprit du temps. Il prévoyait qu'une stigmatisation et des dons spirituels si extraordinaires donneraient sujet à de nouvelles invectives contre la foi de la part des ennemis de la religion. Lui-même il serait exposé aux inconvénients les plus graves s'il ne procédait ici avec précaution et prudence. Aussi dès le premier instant, le vicaire-général se crut obligé d'entreprendre, touchant la personne en question, un examen rigoureux.

Mais ce fut là précisément l'intention de Dieu que de rendre publique les souffrances de cette religieuse, pour l'édification et le bien spirituel d'un temps affadi et corrompu.

Ainsi donc les paroles que Catherine avait adressées au doyen Rensing s'accomplirent bientôt. Déjà le 28 mars — c'était le quatrième dimanche de Carême — le vicaire-général vint à Dülmen pour commencer son enquête. Il était accompagné par Overberg, régent du séminaire et par le conseiller de médecine De Druffel. Clément-Auguste voulait à l'aide de ces deux experts soumettre la malade à un examen sévère, et dans le cas d'un doute quelconque, supprimer tout bruit pour empêcher une divulgation injurieuse pour l'Eglise. Mais il trouva le cas plus extraordinaire qu'il ne l'avait cru. Les trois

inquisiteurs ne se convinquirent pas seulement de la réalité des stigmates, des extases et des capacités merveilleuses de Catherine, mais encore de sa vertu personnelle. Sa conduite simple et ingénue, son regard extrêmement affable et candide, son empressement enfin à se soumettre à toutes leurs exigences, même les plus désagréables, les impressionnèrent fortement. Ils abandonnèrent tout soupçon possible d'hypocrisie et de fourberie. Une circonstance remarquable augmenta encore cette impression générale. Avant l'arrivée de De Druffel, la sœur Emmerich avait déclaré à Overberg qu'elle ne saurait recevoir chez elle le conseiller; car, dit-elle, il est franc-maçon. Cette assertion consterna et Overberg et le vicaire-général, qui tous deux n'avaient jamais soupçonné De Druffel d'appartenir à la franc-maçonnerie. Overberg néanmoins lui fit ouvertement part des paroles de la malade : le médecin, stupéfait de cette soudaine révélation, put se convaincre aussitôt des dispositions miraculeuses de la Providence à son égard. Il promit aussitôt d'abandonner la secte¹ et alors il fut reçu par Catherine. Elle devait donc obtenir encore à celui-ci, comme à Wesener, la grâce inestimable de chercher le salut et la paix au sein de l'Eglise catholique.

Ces trois hommes éminents à divers titres, étaient donc intimement persuadés de l'état surnaturel

(1) Il a tenu cette promesse et abandonné la secte franc-maçonnique peu de temps après.

de cette vierge privilégiée. Cependant à cause des circonstances difficiles de l'époque, le vicaire-général crut à la nécessité d'une enquête nouvelle : il voulait écarter ainsi de l'autorité ecclésiastique le soupçon de crédulité, de ménagement ou de manque de gravité : ce qui aurait prouvé une coupable négligence de son devoir, dans une affaire où la tromperie et l'imposture en définitive étaient possibles. Le vicaire-général calculait qu'il aurait suffi à son devoir, lorsque cette enquête aurait établi d'une part, la vérité de ces phénomènes surnaturels et d'autre part le caractère probe et moral de Catherine. De quelle manière on voulait ensuite s'expliquer cette vérité bien établie et bien prouvée de l'existence réelle des stigmates en la personne de Catherine, cela restait abandonné à la réflexion de chacun.

Ce raisonnement du vicaire-général était très juste. Nous ne pouvons de même appeler que très sage sa manière d'agir, en traitant la malade en toute sévérité et sans le moindre égard pour ses douleurs incessantes. Il voulait aller au-devant de l'esprit du temps en démontrant la vérité à la face du monde entier. Pour remplir cet office, il dut faire violence à son cœur, comme il l'écrivit au doyen Rensing. Il proposa lui-même la manière de procéder en ce nouvel examen, et assigna à chacun sa tâche spéciale.

Le conseiller De Druffel devait examiner les phénomènes corporels ; Krauthausen avait à la traiter en l'absence du conseiller et à tenir un journal exact

sur la malade, jusqu'à la fin des discussions. L'observation du côté moral chez Catherine échut à Overberg; le doyen Rensing fut déclaré observateur quotidien de tous les accidents extérieurs et intérieurs qui se produiraient; et Catherine elle-même fut forcée par obéissance de se communiquer à lui. Son confesseur Limberg fut obligé de même à faire part à Rensing de ce qu'il remarquait en dehors du confessionnal. Rensing devait tenir un journal de ses observations. Ce dernier enfin était chargé en outre de demander des renseignements à toutes les personnes de Flamsche, de Coesfeld, du couvent, de Dülmen et autres qui avaient été en rapport quelconque avec la sœur Emmerich.

De cette manière, le vicaire général devait arriver à se procurer pour lui et pour les autres, un portrait fidèle et véridique de Catherine. Il avait d'ailleurs choisi pour conduire cette enquête des hommes capables, éclairés, et propres en un mot à mener à bien la solution de ce problème.

Quant à De Druffel, qui commença de suite son inquisition en compagnie des deux médecins Wesener et Krauthausen, il était un professeur très érudit dans les sciences naturelles; comme médecin il jouissait d'une grande renommée et l'on respectait partout son expérience et son jugement. Son caractère était celui d'un homme d'honneur qui rendait témoignage à la vérité sous tous les rapports. D'accord avec ses deux collègues, il déclara que les plaies n'étaient point faites, ni ne pouvaient être entretenues artifi-

ciellement : en effet, elles existaient déjà depuis trois mois contre toute nature, sans inflammation ou suppuration aucune. Ils constatèrent ensuite que les saignements ne dépendaient pas de lois physiques, mais de jours et d'heures se rapportant aux fêtes ou aux cérémonies de l'Eglise. Le flux du sang était entièrement merveilleux. Le sang prenait dans chaque position de Catherine, le cours qu'il devait prendre dans le corps de Notre-Seigneur attaché à la croix ; même lorsque la malade tenait la tête couchée en arrière le sang coulait de la même façon : toujours il ruisselait du front sur le visage, de la paume des mains le long des bras, et des plaies des pieds vers les orteils. Les médecins déclarèrent au vicaire-général, que d'après leur conviction, ces découvertes, ainsi que le caractère droit de Catherine, rendaient toute supposition d'imposture impossible et qu'une recherche détaillée serait inutile. Mais on voulait poursuivre l'enquête jusqu'au bout. Krauthausen était chargé d'essayer la guérison des blessures par voie médicale. Il devait en outre forcer la malade à manger, car, depuis l'apparition des plaies, elle n'avait plus pris aucune nourriture.

Le premier avril Krauthausen lui mit des bandages aux mains et aux pieds, de sorte que les doigts et les orteils ne pouvaient se mouvoir librement. Comme d'ailleurs le moindre attouchement des blessures causait déjà des douleurs excessives, ce procédé causa à Catherine de terribles souffrances. Dès le premier soir, Catherine fondit en larmes

amères arrachées par la douleur. Le doyen Rensing, touché de compassion, tâcha de la fortifier par la promesse que, le lendemain, deux prêtres offriraient pour elle le saint sacrifice, afin de lui obtenir de Dieu courage et persévérance. Après une très mauvaise nuit, les douleurs diminuèrent pour grandir le lendemain, et augmenter dès lors de jour en jour. Bien qu'accoutumée aux souffrances, Catherine succomba souvent à l'excès des tourments. Elle passa dans ces tortures sept jours et sept nuits sans goûter le moindre repos. La veille du huitième jour, elle faillit désespérer, lorsque tout à coup le vicaire-général se présenta avec Overberg et Druffel, pour un second examen. On enleva les bandages. Les plaies avaient saigné beaucoup, mais on n'y vit aucun changement. Elles ne montraient ni inflammation, ni suppuration, mais nul indice non plus de guérison, preuve authentique qu'elles se soustrayaient à tout effet médical. Les tentatives réitérées pour forcer Catherine à prendre de la nourriture furent inutiles : elle ne supporta que de l'eau pure. La commission resta trois jours à Dülmen et à son départ, Krauthausen fut chargé de continuer son journal, et de faire encore des essais pour habituer Catherine à la nutrition.

Au bout de douze jours, le vicaire-général et Overberg firent leur troisième visite; le premier resta trois jours à Dülmen, tandis que Overberg y séjourna plus longtemps. Ils soumirent Catherine à une dernière et douloureuse épreuve : on

voulait guérir une seule de ses plaies ; mais malgré l'emploi des médicaments, l'effet demeura nul et la blessure n'accusa aucune amélioration.

Le 26 avril, (l'enquête durait depuis quatre semaines,) Krauthausen envoya son dernier bulletin au vicaire-général. A la fin de ce document il dit : « En ma qualité d'ancien médecin des religieuses d'Agnetenberg, j'ai acquis une connaissance entière de sœur Catherine Emmerich. Jamais le soupçon de tromperie ne s'empara de moi, et c'est uniquement le respect envers l'autorité ecclésiastique qui m'a engagé à entreprendre cette consultation, et à dresser le journal des détails quotidiens. Mais il répugne autant à ma conviction sincère de l'innocence de Catherine, qu'à ma compassion naturelle, de la voir soumise plus longtemps aux ennuis d'une telle inquisition. »

Le conseiller De Druffel avait déjà prononcé son jugement décisif en faveur de Catherine après la seconde visite. Vers la fin de l'année, il écrivit un compte rendu complet et véridique, de toutes ses observations concernant la malade. Il décrit les phénomènes si extraordinaires et si opposés à la nature qu'il avait remarqués en la personne de Catherine, et il repousse toute intention malhonnête en elle. Il dit dans ce traité : « Dès sa jeunesse elle a été fort zélée pour la religion, sans connaître de don du ciel plus désirable que la résignation à la volonté divine, surtout à l'heure de l'épreuve et de la détresse. C'est ainsi qu'elle tâcha de devenir sem-

blable à notre Sauveur crucifié. » De Druffel ne craignit pas de publier cet écrit sous sa signature dans la *Salzburger medizinisch chirurgische Zeitung* (année 1814). Journal medico-chirurgique de Salzburg.

Wesener de même, resta fidèle à son assertion qu'il avait prononcée dès l'abord, en présence du vicaire-général, et qui s'accorde avec celles des deux autres médecins. Lui aussi a écrit dans le même journal, sur les manifestations du surnaturel et du merveilleux en Catherine. Il dit entre autres choses : « Tous mes efforts pour découvrir de la fourberie ont échoué. En homme qui aime et cherche la vérité, j'affirme devant Dieu, la Vérité éternelle lui-même, que je suis persuadé de ce que j'atteste : j'ai trouvé dans cette malade un cœur candide, qui vit en paix avec soi-même et avec le monde entier, un cœur qui adore en tout la volonté de Dieu, et qui se croit le dernier parmi les humains. »

Apportons à côté de ces assertions scientifiques, une autorité protestante, celle du médecin Ruhfuss de Gildhaus. Il désira voir Catherine à l'époque où se faisait l'enquête, et après sa visite, cet homme, qui, une heure avant, avait encore ridiculisé la malade dans une auberge, avoua au doyen Rensing : « Ce que je viens de voir m'émerveille. Nulle fourberie ne se laisse supposer à l'aspect de cette figure si calme et si sereine, qui reflète tant de piété et tant de simplicité chrétienne. Pour le connaisseur enfin, tout doute tombe à l'inspection des blessures. »

Overberg accomplit sa charge d'inquisiteur en trois visites, pour lesquelles il resta chaque fois plusieurs jours à Dülmen. Le choix d'Overberg pour cette mission ne pouvait être qu'excellent. Estimé hautement par tous ceux qui le connaissaient comme directeur de conscience, il savait poursuivre dans les âmes les voies secrètes de Dieu en elles. Catherine donna toute sa confiance à ce digne prêtre. Elle lui déclara dans leur premier entretien : « Je vous ai connu en esprit et je vous ai vu venir. » Ces paroles étaient bien propres à l'étonner. Mais plus il entretint des relations avec elle, plus il se sentit convaincu de la vérité de ses dons d'esprit, de ses privilèges et de sa haute destinée. Aussi, l'enquête terminée, alla-t-il souvent lui rendre visite; jusqu'au dernier jour de la martyre, il demeura son ami, son bienfaiteur et surtout son conseiller spirituel. Ainsi ses notices sur Catherine embrassent toute la vie intérieure de celle-ci, et sont encore aujourd'hui les documents les plus précieux pour les biographes de Catherine Emmerich.

Le doyen Rensing à son tour, remplit avec une précision scrupuleuse ses visites quotidiennes auprès de la malade, pour être à même de donner un compte rendu complet de tous les événements. Jamais occasion n'a été plus favorable à pouvoir tracer un portrait fidèle de l'âme de Catherine, que cette époque de sa vie, où elle fut soumise à l'épreuve la plus dure d'obéissance et d'humilité, de patience et de résignation profonde. Le journal de Rensing qui

repose dans les archives du vicariat épiscopal à Münster nous rapporte un grand nombre de faits et de renseignements précieux sur le haut degré des vertus de Catherine, et sur les voies miraculeuses que Dieu lui fit suivre. Nous empruntons quelques-unes de ses notices pour nous former sur la malade, un jugement en rapport avec celui de son propre curé :

“ Son obéissance, dit Rensing, sa vénération envers l'autorité ecclésiastique étaient sans bornes. Complaisante et serviable, elle se soumit à toutes nos dispositions quelque difficiles et quelque amères qu'elles aient été. Lorsque les douleurs de ses plaies devinrent excessives, son plus grand souci était de devenir désobéissante par faiblesse. Elle suppliait alors Dieu de lui donner la force nécessaire pour souffrir patiemment, et pour ne pas manquer de résignation et de docilité. ”

Le doyen était témoin continuel des douleurs insupportables que lui causaient ses blessures, surtout dans les commencements : chaque jour il remarqua une perte de sang abondante. Celui-ci coulait en raies du front sur les joues et teignait en rouge les croix imprimés sur la poitrine et même mouillait la robe de dessus. Lorsqu'il devint difficile à la pitié du doyen, de persévérer auprès du lit de Catherine, et qu'il ressentit le désir de la quitter, ce furent les instances et le doux regard de la vierge qui le retenaient : sa présence et sa bénédiction la fortifiaient et la consolait, comme elle l'a souvent avoué.

Elle ne montrait jamais la moindre impatience ni la moindre humeur ; au contraire ses traits affables accusaient toujours la plus profonde paix d'âme et le plus grand dévouement. Elle offrait à Dieu ses prières et ses mérites pour le retour des âmes égarées et en faveur de celles du purgatoire. Dans des visions touchantes, Jésus lui manifesta son amour immense pour les pécheurs et la désolation indicible des âmes des défunts. — Plus grande cependant que ses souffrances corporelles, était l'affliction de voir les regards du monde tournés vers elle à cause de ses plaies. Elle aurait préféré de beaucoup, l'humiliation et la honte d'être jugée et traitée comme coupable d'imposture, à la distinction singulière qui la mettait en évidence aux yeux du monde. C'est pourquoi, elle suppliait Dieu de lui enlever ses plaies et priait en même temps le doyen de ne plus admettre de spectateurs en sa présence. L'unique ambition de son cœur était une vie cachée et obscure, passée dans la prière et la souffrance secrètes, ignorée de tous.

Ce sont là des communications du journal de Rensing.

Pendant l'inquisition, le doyen put observer Catherine durant un Vendredi Saint ; il en rapporte ceci : « Les souffrances adoucies par la vertu de la sainte communion, reçue la veille, augmentèrent tellement le Jeudi Saint, qu'elle croyait en mourir. Toutes les plaies commencèrent à saigner vers onze heures du soir et le saignement n'avait pas diminué à ma

première visite le matin à huit heures. La plaie du côté en particulier, avait donné tant de sang, que je frissonnai à l'aspect du linge qui en était abreuvé. « Le temps m'a paru bien long, me dit-elle, car j'ai médité d'heure en heure ce que Notre-Seigneur a souffert dans cette nuit. » Durant la semaine sainte, elle eut à subir sans interruption les peines les plus affreuses ; tous ses nerfs étaient endoloris jusqu'aux extrémités des doigts, et elle ne se sentit soulagée que dans la nuit de Pâques. Consolée par la méditation de la Résurrection, elle passa ce jour de fête dans une sainte allégresse. (C'était le 18 avril.)

Le journal de Rensing nous rapporte encore un autre détail. Après avoir trouvé, à l'heure des premières vêpres de Catherine de Sienne (30 avril), les blessures toutes sanglantes, il continue comme suit : « J'allai la visiter vers trois heures de l'après-midi ; je fus tellement surpris de voir couler le sang si abondamment de sa tête et de ses mains, que je sus à peine remettre mes esprits. Un entretien que j'eus alors avec cette âme pure et humble, me fit pénétrer dans ses secrets, et me fit reconnaître comment Dieu l'avait guidée et protégée depuis son enfance. Je fus surpris et ému de découvrir des notions si justes, si sublimes et si pures de Dieu et des choses divines, dans une personne qui n'avait reçu qu'une éducation purement rudimentaire. Elle me raconta que la nuit précédente, Dieu lui avait demandé : « Voulez-vous mourir, ou préférez-vous souffrir plus longtemps pour moi ? »

Elie avait répliqué : « Si vous voulez, je veux souffrir davantage; mais donnez-moi la grâce de me conformer toujours à votre sainte volonté. »

Voilà des assertions très propres à faire briller sous un jour favorable le caractère vertueux de Catherine devant l'autorité ecclésiastique.

La seconde charge d'accueillir les rapports de ceux qui avaient été en relations avec Catherine, fut exécutée par le doyen du 7 au 16 avril. Toutes les dépositions des témoins furent faites en faveur de la stigmatisée. A la demande de Rensing, le professeur Bertram Rickers, de Coesfeld, entendit les parents et les amis d'enfance et d'adolescence de Catherine, qui ne dirent également que du bien d'elle. Quant aux religieuses de Dülmen, nous savons qu'elles avaient méconnu et maltraité la sœur Emmerich; c'est pourquoi leur témoignage a d'autant plus de valeur. La supérieure et six religieuses déclarèrent que Catherine avait été toujours aimable envers les autres; ses rapports avec les sœurs avaient été les plus humbles et les plus serviables. Résignée, patiente et affable dans la maladie, modeste et soumise en face de la médisance, elle était incapable de haïr. « Son obéissance, dit la supérieure était toujours spontanée, parfaite et prompte. »

Six semaines s'étaient écoulées depuis le commencement de l'enquête, lorsque Overberg put enfin terminer ses interrogatoires. Durant le même espace de temps, le doyen Rensing avait fait, jour par jour

ses annotations ; il les avait de même régulièrement transmises au vicaire-général. Etant importuné par une multitude d'étrangers qui voulaient voir la malade, il désirait ardemment voir arriver la fin de l'enquête.

Catherine aussi ne souhaitait pas moins la fin des discussions ; elle ne supportait que douloureusement l'humiliation de ces visites étrangères. Elle ressentit même une certaine crainte sur l'incertitude de retrouver jamais la paix et l'obscurité. Son esprit prévoyait le chemin de croix de l'avenir, encore plus long et plus pénible que celui du passé.

Le vicaire-général néanmoins, ne voulait pas terminer le cours des inquisitions avant d'y avoir ajouté un acte important. Il voulait justifier la loyauté de Catherine en face du public ; à cette fin, il fit attester l'existence des apparitions miraculeuses (qu'il avait d'ailleurs découvertes lui-même) par une commission représentative et officielle. Elle se composa de vingt citoyens honorables de Dülmen. Après une discussion de plusieurs semaines, il vint enfin le 3 juin et fit surveiller Catherine par cette commission durant dix jours. Du 9 au 19 juin, les membres du comité élu surveillèrent alternativement la malade jour et nuit. Un médecin s'était mis à la tête de cette réunion.

Dans le registre final, tous déclarèrent sous prestation de serment, le manque d'alimentation de Catherine, l'existence et le saignement des plaies, les extases surnaturelles.

Durant ces dix jours, personne, ni la sœur elle-même, ne s'était occupé de ses blessures ; la surveillance avait été exécutée sans interruption, et rien n'avait pu être dit et fait, sans qu'ils ne l'aient aperçu.

Le vicaire-général mit fin alors à l'enquête qui avait duré du 28 mars au 20 juin. Il exprima par écrit ses remerciements au doyen Rensing, car, grâce aux efforts et à la circonspection de celui-ci, l'enquête s'était accomplie à souhait. Clément-Auguste présenta ses louanges à Catherine, se recommanda lui-même et son Eglise aux prières de la malade et la visita souvent en société d'hommes éminents. Il lui offrit le rare honneur d'établir sa demeure dans son château de Darfeld pour lui assurer la paix et la sécurité. Emue et reconnaissante, Catherine cependant, après avoir consulté son confesseur, refusa cette offre généreuse : cela lui semblait une transgression du vœu de pauvreté. Elle n'aurait d'ailleurs su se passer des visites des pauvres et des malheureux, qui trouvaient auprès de son lit de souffrance, aumône, consolation et encouragement.

Considérons cette enquête ecclésiastique dans sa profondeur comme un acte de la Providence particulière de Dieu. Elle devait en effet conserver la vie et la haute importance de la mission de Catherine pour la vénération des temps futurs.

Anne-Catherine Emmerich était alors âgée de trente-huit ans ; elle a vécu encore onze ans sous la surveillance de la même autorité ecclésiastique, c'est-à-dire sous l'égide du vicaire-général Clément-

Auguste, du pieux Overberg et du même confesseur. Les deux premiers l'ont visitée jusqu'à sa mort ; et des rapports détaillés leur furent adressés sur elle par les vicaires Lambert et Limberg, ainsi que par Wesener.

Les documents rassemblés par cette inquisition se trouvent dans les archives du vicariat épiscopal de Münster. Ils ont contribué à l'augmentation de la vénération publique pour Catherine ; car ils occupent une large place dans sa biographie citée plus haut, et composée par le P. Schmöger de l'Ordre du Saint Rédempteur. Cet auteur écrit dans l'avant-propos : « Un cher et incomparable ami, le savant et vénéré doyen de la cathédrale, Dr. Krabbe, m'a procuré la compilation entière de tous les actes originaux de l'enquête ecclésiastique de 1813 sur Catherine Emmerich. » Il continue : « Par l'usage le plus consciencieux des actes que Brentano¹ n'avait jamais vus, l'auteur fut autorisé à baser sa narration sur des témoignages si probants, qu'aucune autre biographie ne puisse en posséder de plus absolus. La matière abondante renfermée dans ces documents, lui donna la clef d'une intelligence profonde de la tâche mystérieuse de la vénérable Emmerich. » Krabbe procura en outre au P. Schmöger l'inspection du journal et de la dissertation de Wesener que nous avons mentionnés plus haut.

(1) Voir plus bas Livre V. Chap. III.



CHAPITRE II.

CONSEQUENCES DE L'IMPRESSION DES STIGMATES EN LA PERSONNE DE CATHERINE.



AINSI, la croix sur les épaules, Catherine était placée comme son modèle divin entre le Prétoire et le Calvaire sur la voie publique du monde. De même que son maître elle a été conduite devant l'autorité ecclésiastique, et, si elle n'y a pas été condamnée avec lui, elle lui est devenue semblable, le crime de tous deux étant l'amour. Comme son modèle divin elle dut plus tard paraître devant l'autorité temporelle, pour être condamnée par celle-ci, à la face du monde entier.

Sur cette voie du Calvaire elle suivait fidèlement les traces de Jésus : elle saigne de toutes les blessures ; elle subit les douleurs de la flagellation, du couronnement d'épines, de la charge de la croix, du crucifiement. Elle partage avec Jésus l'outrage et le mépris ; avec lui elle est obéissante dans l'accomplissement de la tâche difficile qui lui est imposée.

Au commencement les plaies saignaient presque tous les jours; plus tard le saignement de la couronne d'épines et des cinq plaies, se restreignit aux vendredis, et le saignement des croix gravées sur la poitrine, se reproduisit les mercredis; en outre toutes les plaies saignaient les jours anniversaires de la Passion du Seigneur au cours de l'année ecclésiastique. Les écoulements étaient très prononcés : le sang ruisselait autour du bandeau de la tête sur la figure de Catherine, et le sang qui jaillissait des autres plaies mouillait les vêtements et le linge en divers endroits.

On trouve encore de ce linge ensanglanté et empreint des signes de la croix, parmi les objets qu'on conserve encore à Dülmen.

Les mains parurent percées du creux jusqu'au-dessus, tandis que les perforations des pieds pénétraient du haut jusqu'au plan des pieds. Les plaies de ces derniers étaient plus grandes que celles des mains. Celle du côté s'étendait comme si elle était faite par un coup porté de bas en haut ; elle avait la longueur de deux pouces.

Catherine éprouvait des douleurs cuisantes, particulièrement quand le sang coulait ou commençait à couler : le moindre contact, même l'influence de l'air produisait en elle l'effet d'une flamme brûlante. Les douleurs se répandaient des mains et des pieds vers le cœur, où elles se fondaient pour ainsi dire ensemble. Durant ces crises, le doigt du milieu de chaque main semblait mort et déplacé de sa position

naturelle. Quelquefois elle souffrait les douleurs du crucifiement sous une forme miraculeuse : ses talons se croisaient alors comme si on les clouait ; en même temps, elle sentait tous ses membres déchirés et percés. — De toutes ses souffrances, les plus sensibles lui furent causées par la couronne d'épines : celle-ci paraissait entourer sa tête comme d'un large et lourd bandeau. Ses cheveux semblaient se transformer en épines et elle ne pouvait appuyer sa tête sur le coussin sans éprouver les plus vives douleurs. Les impressions douloureuses s'étendaient autour du front, des tempes et des yeux jusqu'à la bouche et la gorge. Dans ses visions du couronnement d'épines, elle avait vu une longue pointe transpercer le palais de Jésus.

En certaines occasions spéciales, Catherine éprouvait les douleurs de la Flagellation. Ces douleurs étaient semblables à des meurtrissures produites par de violents coups de fouet ; ces peines furent toujours accompagnées de frissons, de fièvre.

Dès sa jeunesse, Catherine avait vénéré la blessure de l'épaule de Jésus que lui avait causée le portement de la croix. Elle reçut de Dieu l'assurance qu'il désirait voir honorer cette plaie qui l'avait fait tant souffrir. Elle en ressentit les douleurs sans en porter les marques visibles.

Arrêtons-nous un instant pour la considérer assise dans son lit, berçant de côté et d'autre sa tête couronnée d'épines qu'elle ne peut appuyer nulle part. La sueur couvre sa blême figure ; son

corps est écorché pour être depuis trop longtemps couché dans la même position; elle ne peut se mettre sur le côté droit à cause de la plaie; elle ne peut se tourner sur la gauche sans ressentir des douleurs violentes à la hanche froissée et blessée au couvent d'Agnetenberg, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent. Les tortures accablent jour et nuit le corps entier; l'assistance des hommes lui est inutile, et la sympathie qui, en bien des circonstances console et soulage, lui est même refusée.

A ces peines corporelles, il faut ajouter les souffrances de cœur et d'âme bien plus pénibles encore : c'est là que se montre sa grande ressemblance avec son Sauveur, conduit par les Juifs ingrats au Calvaire, accablé d'ignominies et de traitements sans pareils.

Aucune des dures épreuves que la martyre avait déjà subies, l'avait tant impressionnée que l'apparition des plaies extérieures. D'abord elle les prit pour des marques qui disparaîtraient le soir : elle fut terrifiée par la certitude de les garder pour toujours; sa plus grande douleur cependant fut celle d'apprendre qu'elle ne les porterait pas seulement dans l'obscurité, mais qu'elles parviendraient à la connaissance du monde. Pleine de joie de souffrir avec Jésus-Christ, elle avait souffert des années entières sans jamais penser à des signes extérieurs. Dans l'affliction la plus profonde, elle supplia Dieu de les lui enlever, mais il répondit toujours : " Que ma grâce vous suffise! "

Qui saurait comprendre la grandeur de sa confusion ? Elle qui n'avait aimé et cherché dès sa première jeunesse que la retraite, qui avait mené pendant neuf ans une vie cachée au cloître, elle se vit placée forcément dans le monde, et à cause des signes merveilleux imprimés en elle par Jésus-Christ lui-même, soumise aux tortures d'un examen sévère qui la rendait l'objet de l'attention publique. Dans la modestie et l'humilité de son cœur, elle pratiquait une obéissance complète ; mais elle ne sut déposer sa frayeur, même après une vision céleste ; devant le vicaire-général, elle laissa échapper cette réflexion : « Que tout cela était fort pénible. » Le comble de sa confusion fut le moment de l'arrivée de sa vieille mère, qui était accourue au bruit de l'enquête pour apprendre des nouvelles de son enfant. Durant cette visite, Catherine cacha toujours ses mains sous la couverture pour ne pas montrer à sa mère ses signes distinctifs. Elle avait imploré Dieu d'empêcher que sa mère désirât voir les plaies. Cette demande fut exaucée. Sa mère ne l'interrogea pas sur ses blessures, mais exhorta sa fille au bien. Lorsqu'on louait celle-ci, elle disait : « Si longtemps que l'âme vit encore dans la chair, on ne doit point l'exalter. »

Une autre peine pour Catherine fut la découverte des tracas et embarras qu'elle occasionnait et de la déférence des visiteurs à son égard. Elle était remplie d'un si grand dédain de sa propre personne, que rien ne pouvait l'offenser, et qu'il lui était insupportable d'être l'objet des hommages de son prochain.

« Je dois mourir de honte, dit-elle, quand des prêtres vénérables regardent mes plaies. » Ce sont là des signes certains et indubitables, nous semble-t-il, du haut degré d'humilité et d'abnégation dont était rempli son esprit. C'est pourquoi aussi elle cherchait à soustraire ses plaies aux regards de tous et même de son curé. Pendant les extases, ce sentiment lui restait encore et maintes fois, elle cacha à son insu les plaies, dès qu'on en parlait avec respect. Chaque louange excitait en elle une vive contrariété; elle en éprouvait une terreur comme de la morsure d'une bête venimeuse. Dès le commencement d'ailleurs elle n'avait pas eu égard à ses blessures, et ne s'était pas même aperçue de celles qui étaient couvertes par les vêtements, qu'au moment de l'enquête ecclésiastique. Car dès sa plus tendre enfance elle s'était habituée à ne jamais porter les regards sur une partie dénudée de son corps.

Cependant Dieu ne voulait pas seulement faire paraître les signes extérieurs à la connaissance et à l'édification de l'autorité ecclésiastique et des bons chrétiens, mais il voulait faire luire la prééminence de cette âme privilégiée aux yeux d'un monde blasphémateur. L'impiété, l'athéisme et la négation des choses divines, ayant pénétré alors toutes les classes de la société, le vicaire-général se vit forcé d'éloigner de sa personne et de sa position, tout soupçon et toute calomnie arbitraire. C'est pourquoi il dut permettre au monde instruit, en particulier aux médecins, même incrédules, l'accès auprès de Catherine,

et le doyen Rensing les introduisit pendant de longues années encore après l'enquête. A l'occasion de celle-ci, la célébrité de Catherine se propagea par le moyen des feuilles publiques dans toute l'Allemagne, la Hollande et d'autres pays, pour faire surgir chez les uns l'édification, chez les autres la contradiction. Une multitude d'étrangers vinrent à Dülmen, et il s'éleva à son sujet un grand bruit dans le monde.

De cette manière, le cœur virginal de Catherine fut plongé dans une mer d'amertume indicible. Elle voyait en effet ses signes devenir pour beaucoup d'hommes l'objet d'une curiosité vulgaire; elle devait en entendre d'autres éclater en haine et en dérision contre la sainte foi; un grand nombre voyait en elle un objet d'étude scientifique, « un cas nouveau; » ses extases enfin furent assimilées aux manifestations du magnétisme et du somnambulisme. Bien des médecins, surtout les incrédules, vinrent à Dülmen, pour démasquer par leurs recherches la fraude que De Druffel, Wesener et Krauthausen n'avaient su découvrir. Le martyr le plus sensible pour Catherine, fut la contrainte de découvrir à chacun les stigmates de la poitrine et de lire, dans le cœur de ses spectateurs, des sentiments impies et surtout impurs. Qui saurait exprimer en paroles, l'humiliation intérieure de cette chaste vierge, qui se voyait exposée ainsi aux regards curieux de ces étrangers! « Ah! gémit-elle, faut-il que je souffre tant? » Mais elle se courba aussitôt sous l'obéissance à ses supérieurs ecclésiastiques.

D'ailleurs, ses plaies devinrent un poids à ses amis même, et c'est pourquoi elle en souffrit doublement. Rien ne pouvait répugner davantage à ce temps privé de tout esprit religieux, que la manifestation des stigmates et les dons intellectuels de Catherine. On trouva facilement une explication de ces faits. Le vicaire Lambert, poussé par un fanatisme religieux, avait produit ces plaies par des incisions : les extases de Catherine étaient des chimères malades, elle-même une insolente comédienne. Elle supporta les calomnies personnelles avec un sang-froid admirable, car son humilité exemplaire ne connaissait pour elle-même ni tort ni injure, mais son cœur reconnaissant et sensible ne subit qu'avec peine les tourments que l'on fit endurer au vénérable prêtre, son noble bienfaiteur. Bien qu'éprouvée elle-même, elle dut soutenir le courage du pauvre vieillard.

En outre, elle vit et entendit que ses plaies étaient un sujet de gêne pour son confesseur, qui, timide et peu flexible dans ses relations avec le monde, craignit d'être soupçonné par le jugement public de défendre la fourberie.

Enfin, ses stigmates restèrent depuis l'enquête ecclésiastique et pendant sept années encore, un sujet de contradiction et de persécution de la part du monde. D'après l'opinion des hommes prétendument éclairés de cette époque, elle ne pouvait, elle ne devait pas porter en elle des signes surnaturels. Il s'éleva une discussion publique verbale et écrite

pour et contre elle. Sous la dénomination de la « béguine de Dülmen » elle fut connue dans le monde entier.

Pendant tout ce temps, elle vivait dans l'angoisse incessante d'être privée de son soutien ecclésiastique et de tomber entre les mains de ses ennemis, pour être l'objet de leur examen indiscret et hostile, ce qui arriva réellement en 1819. Avant de poursuivre l'histoire de sa vie, arrêtons-nous un instant, et de même que Véronique consola notre Sauveur en essuyant sa face ensanglantée, cherchons à apercevoir quelques rayons du soleil consolateur, qui tombaient sur le chevet de Catherine au milieu des souffrances et des tristesses qui l'accablaient sur son chemin du Calvaire.





CHAPITRE III.

CATHERINE SUR SON LIT DE SOUFFRANCE.



LE vicaire Lambert resta jusqu'au 23 octobre avec Catherine dans la maison de Roters ; alors il s'installa avec elle dans la partie supérieure de la demeure de François Limberg, frère du confesseur de Catherine. La maison de Roters que Catherine avait habitée une année et demi, et qui était devenue fort vénérable par le séjour de la stigmatisée et l'enquête ecclésiastique, a été réparée et changée dans la suite, mais la nouvelle maison occupe le même emplacement que l'ancienne et la chambre qui donne sur le coin de la Münsterstrasse et de la Nonnenstrasse, est celle qui fut habitée par Catherine. Le vicaire Lambert avait sans doute en vue d'empêcher par là l'affluence des étrangers, vu la situation peu accessible de la nouvelle demeure ; néanmoins, un très grand nombre de visiteurs ont trouvé l'escalier en spirale qui y conduisait. C'est là que Catherine demeura près de huit ans. Son hôte et les descendants de celui-ci, ont

laissé sa chambre dans le même état. Une table, un crucifix, un prie-Dieu et différentes images de saints suspendues au mur, en sont l'unique ornement. Beaucoup d'admirateurs de Catherine ont visité ce lieu après sa mort pour y prier. Ce chapitre sera consacré à considérer Catherine, couchée sur son lit de souffrance en cette nouvelle demeure.

Ne prenant plus de nourriture depuis l'apparition des stigmates, Catherine vivait corporellement ainsi de la sainte communion. Celle-ci la fortifiait toujours ; au contraire elle se sentait affaiblie quand, en raison de certaines circonstances, elle manquait quelques jours de la nourriture céleste ; elle languissait alors comme une personne tombant d'inanition. Mais aussitôt qu'elle avait communié, ses esprits vivifiants se ranimaient à la surprise de son entourage.

En dehors du soulagement que lui procurait la sainte communion, elle puisait encore la force de souffrir dans la contemplation. Le don de contemplation s'était encore accru en elle depuis l'apparition des stigmates. Chaque jour, son esprit était absent pendant des heures entières et gagnait dans les visions des choses divines, un nouveau courage et des forces nouvelles. Elle tombait souvent en prière extatique, ce que De Druffel et Wesener décrivent presque de la même manière : La faible patiente se lève tout à coup dans son lit, et, prompte comme une personne bien portante, elle tombe à genoux et étend largement ses bras ; ceux-ci et le cou sont tout raidis ; quelquefois elle s'incline pour baiser l'image de la

Mère de Dieu suspendue au rideau du lit. Elle persiste à peu près une demi-heure dans cette position merveilleuse et se recouche alors avec la même agilité. Nous parlerons plus loin de l'étendue de ce don de contemplation et de ses fruits.

Ses extases étaient accompagnées par d'autres phénomènes inexplicables, dont les médecins nous parlent également, et qui prouvent à tous le surnaturel de l'Eglise catholique. Catherine était en rapport spirituel avec tout ce qui touchait à l'Eglise, et cette relation fut aussi bien physique que morale. Lorsqu'elle était aspergée avec de l'eau bénite, elle faisait le signe de la croix ; elle ne le faisait pas, quand l'eau n'était pas bénite. De même elle savait distinguer la bénédiction d'un prêtre de celle d'un laïque.

Un jour, le vicaire Limberg entra chez elle avec le Saint-Sacrement ; il voulait le porter en viatique à une malade et le tenait caché sous ses habits dans une boîte d'argent. Aussitôt elle s'agenouilla sur le lit et adora son Dieu en s'écriant : « Mon Sauveur réellement présent au tabernacle vient à moi. » — Lorsqu'on apportait à sa proximité des objets bénits, comme des cierges, des palmes ou des croix destinées à l'usage privé, des médailles ou des objets saints par eux-mêmes, par exemple des reliques, elle les saisissait avec précipitation et les pressait avec bonheur sur sa poitrine, tandis que les objets non bénits ne l'émouvaient aucunement. Quoique pendant ses extases on ne savait influencer sur elle ni

par des secousses, ni par des cris, elle s'éveillait immédiatement sur l'ordre de ses supérieurs, même s'ils le commandaient par écrit ou même en pensée, tandis que, chose vraiment curieuse, d'autres paroles de ses supérieurs, ainsi que les commandements des laïques ne l'éveillaient pas.

Même en état de veille, elle possédait la connaissance et la distinction des reliques, par une force particulière de sa main droite; ici, l'activité simultanée de l'esprit était remarquable; son âme concevait ce que sa main touchait. Afin de se convaincre de ce don surnaturel, on effaça les noms des reliques avant de les lui présenter. Mais, sans se tromper jamais, elle indiqua toujours le nom juste qui convenait à chacune d'elles.

Outre cela elle avait le don de la prophétie. Elle prédit à des habitants de Dülmen, des sorts décisifs pour leur famille. Elle assura au commencement de 1813 au docteur Wesener la chute imminente de Napoléon; elle calma les habitants de Dülmen, disant que la guerre française ménagerait leur ville, ce qui arriva contre toute attente.

Un jour, plusieurs prêtres hollandais, attirés par la réputation de ses stigmates, entourèrent sa couche et lui demandèrent si la hiérarchie serait rétablie en Hollande. Elle répondit d'un ton tout affable : « Certainement, et je vois même un des évêques futurs ici devant moi. » Cette prédiction s'est réalisée, non seulement par le rétablissement de la hiérarchie hollandaise sous Pie IX, mais encore par

l'élévation d'un de ces prêtres à la dignité épiscopale. A différentes reprises, elle se prononça sur l'avenir de plusieurs institutions de l'Eglise et sur les derniers temps.

Admirons ce miracle : admirons l'esprit divin se manifestant à une créature qu'il élève uniquement par sa volonté, au-dessus de son existence infime jusqu'à la participation de sa toute-puissance et de sa sagesse, à la participation de sa splendeur céleste!

A côté de ces dons suprêmes dont Dieu daigna enrichir sa servante, nous découvrons en elle une autre merveille, d'une toute autre espèce, qui prend également sa source en Dieu, je veux dire l'humilité profonde dont le Saint-Esprit avait pénétré, rempli le cœur et l'âme de Catherine. C'est avec la plus humble soumission qu'elle descend de sa hauteur idéale et extatique, à l'accomplissement pénible de son devoir, qui consiste en œuvres matérielles, terrestres et en épreuves douloureuses. L'humilité est la victoire miraculeuse de la grâce divine sur la corruption de la nature humaine ; elle est la marque la plus évidente de la filiation de Dieu, le seul motif, pour lequel Dieu veut élever une créature à une mission supérieure. Bien que la lampe du sanctuaire devant le Saint-Sacrement répande infiniment moins de clarté que le soleil, elle indique néanmoins infiniment plus, le Soleil de la divinité éternelle. Ainsi la lumière apparemment moins rayonnante des vertus, des souffrances et de l'abnégation, vaut incomparablement mieux que les dons d'esprit les

plus splendides ; car l'abaissement et l'humiliation élèvent l'homme jusqu'à Dieu. C'est ce que nous retrouvons à chaque page de la vie de Catherine. Lorsque la violence des douleurs diminuait un peu et que celles-ci n'absorbaient pas toutes ses forces, Catherine employait chaque instant du jour et de la nuit au travail et au règlement de ses affaires domestiques, ainsi qu'à l'ouvrage pour les pauvres et les malades. Elle chercha à faire des épargnes sur la petite pension qu'elle touchait du magistrat depuis la dispersion du couvent, et reçut avec bonheur des aumônes de laine, de toile et d'étoffe pour en confectionner des bas et des vêtements pour les pauvres, et avec des lambeaux de soie elle arrangeait des bonnets de baptême pour les nourrissons de femmes pauvres. On en trouve encore à Dülmen parmi les objets qu'on y conserve en son souvenir. Quand ses souffrances l'interrompaient dans son ouvrage, elle le trouvait achevé miraculeusement par l'intermédiaire de la Mère de Dieu.

Finissons la description de sa charité par les paroles de Wesener : « Dans ses relations avec les hommes, je trouvai la malade simple et naturelle. Elle était affable et affectueuse envers tout le monde : elle soulageait secrètement les pauvres et les aidait à porter leur fardeau avec résignation. Plus tard, j'ai eu plus de lumières sur sa joie de souffrir pour les autres. Elle possédait une adresse particulière à consoler, et j'ai éprouvé sa sympathique charité. Son âme se confondait entièrement

en Dieu, quoiqu'elle dut sans cesse participer au tumulte du monde : une infinité de personnes en effet lui ouvraient leur cœur, en lui demandant allégement et conseil. Elle les a aidés tous et calmé maint cœur oppressé. Il est facile de deviner où elle puisait ses consolations, si l'on considère que son propre cœur était exempt de toute affection pour les créatures. » Wésener continue plus loin : « Par amour de Dieu elle voulait être soumise à tous, et elle aspirait avec une constance admirable à l'immolation parfaite de sa propre volonté dans tous les accidents de la vie. Elle se sacrifiait presque à chaque instant à Dieu par la douleur et la mortification, la patience et la douceur. Connaissant sa modestie étonnante, son entourage s'était habitué à voir en elle une malade qui n'avait pas besoin d'attentions et de sollicitude particulière. Jamais elle ne réclamait des égards à son état souffrant, tandis qu'elle était toujours attentive et serviable envers son hôte, autant par sa propre activité que par des instructions à sa sœur Gertrude, que Dieu lui avait envoyée pour l'exercer à l'humilité et à l'abnégation. Cette fille traitait sa sœur comme une personne qui ne voulait pas quitter le lit par caprice et par mollesse, et qui s'obstinait à rester couchée. Elle alla même jusqu'à refuser pendant des jours entiers un verre d'eau à la malade ; en un mot, elle la rudoyait au lieu de la soigner. Elle ne supportait pas la moindre exhortation de la part de sa sœur. Dans son absence complète d'égards elle faisait sou-

vent entrer des odeurs de cuisine dans la chambre de l'infirmes, et causait par là à Catherine une toux persistante et pénible. D'autres fois, elle lui présentait pendant ses extases, des mets qu'elle devait vomir ensuite avec des efforts de déglutition qui lui occasionnaient des maladies dangereuses. D'ailleurs Catherine lisait tous les jours des pensées détestables dans l'âme de sa sœur. Elle la supportait avec une patience admirable, et opposait à l'humeur morose de Gertrude une suavité et une bonté touchantes : par ses prières et par ses souffrances elle demandait à Dieu d'inspirer à sa sœur de meilleurs sentiments, mais ce fut seulement après la mort de la martyre que ces supplications furent exaucées. Bien que la pauvre malade dût se passer du soin nécessaire à son état précaire, Dieu lui donna la force de faire tout ce que les convenances exigeaient. Les douleurs de ses mains blessées et de l'épine dorsale paralysée gênaient ses mouvements ; et cependant on ne la voyait jamais que dans l'ordre le plus parfait : ses vêtements et sa couche provoquaient toujours l'impression d'innocence et de pureté de cœur.

Catherine a été de tout temps une merveille surprenante de vertus. Racontons encore un trait de son touchant amour filial. Nous savons par son histoire, combien d'abnégation il lui a fallu, pour mettre en pratique la parole : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. » Malgré ce sacrifice cependant, l'estime pour ses parents s'était accrue dans son cœur. Elle avait imploré de

Dieu la grâce de voir mourir sa mère auprès d'elle et d'obtenir les forces nécessaires pour la soigner elle-même jusqu'à sa fin. Dieu l'exauça. Lorsque sa mère, âgée de quatre-vingts ans, sentit les approches de la mort, elle exprima le désir de mourir près de sa fille chérie. Le 3 janvier 1817 elle se fit transporter à Dülmen, où Catherine avait préparé à côté de sa couche le lit de mort de sa mère. Fortifiée merveilleusement durant la dernière maladie de celle-ci, Catherine était à même de remplir parfaitement tous les devoirs d'une enfant reconnaissante. Le 12 mars 1817, la mère de Catherine mourut, et sa fille lui ferma, avec ses mains marquées par Dieu lui-même, les yeux qui avaient veillé sur son enfance avec sagesse et fidélité. Son père était déjà mort à cette époque.





CHAPITRE IV.

FAITS ULTÉRIEURS A L'ENQUÊTE ECCLÉSIASTIQUE.
SECONDE PARTIE DU CHEMIN DE CROIX.



ous reprenons ici notre histoire, interrompue par le chapitre précédent, pour relater les faits qui suivirent l'enquête ecclésiastique (1817-1819). Les bruits répandus sur Catherine augmentèrent de jour en jour au point d'attirer sur elle l'attention de l'autorité temporelle française : aussi le préfet du gouvernement et le commissaire de police Garmir se rendirent à Dülmen. Ces hommes distingués acceptèrent sans résistance l'impression de la vérité, résultant de la conduite et de l'apparence de Catherine, et se contentèrent de l'assurance qu'elle ne se mêlait pas des affaires politiques, mais n'aspirait qu'à la paix intérieure et ne désirait que d'être ignorée du public. Après l'enquête ecclésiastique, le vicaire-général en communiqua le résultat favorable à l'autorité temporelle, avec la promesse de veiller à l'avenir avec soin sur cette affaire et les change-

ments quelconques qui pourraient survenir. Le gouverneur se montra satisfait de ce rapport.

Cependant comme cela arrive toujours en pareil cas, si le magistrat ne combat pas l'Eglise et la foi, la société savante croit avoir cette mission pour éclipser par le flambeau d'une science orgueilleuse autant que vaine, la vérité et les œuvres divines. Un de ces érudits était alors M. Bodde, professeur de chimie à Münster. Cet homme perspicace se chagrina de l'opinion publique qui disait les plaies de Catherine surnaturelles, et il déclara hardiment l'inquisition nulle et la souffrante une hypocrite, avant même de l'avoir vue. Il vint à Dülmen, se montra très hautain envers les médecins présents, mania la malade sans le moindre égard, et après cinq minutes, il prononça ce grand arrêt : les blessures sont taillées avec un canif, le sang séché est collé avec de la gomme arabique et le sang frais est une trace du pinceau. Son désir d'assister à une extase ne fut pas exaucé par le doyen, à cause de son arrogance. De retour à Münster, il publia hautement ses calomnies, y joignant l'assurance qu'il saurait guérir les plaies en peu de temps. Vu l'esprit de l'époque, le vicaire-général se crut obligé de prêter attention à ce criailleur superficiel, qui en sa qualité de professeur passait pour une autorité publique. Il le prit au mot de guérir les plaies, en lui permettant de traiter Catherine dans une maison étrangère sous une garde choisie par lui-même ; il voulait le contraindre par là à reconnaître la vérité et à révoquer

ses mensonges. Cependant le président du gouvernement français intervint en faveur de Catherine, qui était un sujet irréprochable ; il défendit une nouvelle inquisition, le témoignage de la discussion passée ayant été légitime et favorable à la patiente. Bodde la laissa donc en repos.

Mais le soi-disant libre-examen en matière de religion avait pris de telles proportions, que les ennemis de l'Eglise traitaient tout ce qui regardait la foi avec dérision et mépris. Et même bien des catholiques en étaient arrivés à considérer tout événement merveilleux comme un conte d'un autre âge, et se croyaient bien au-dessus des temps passés, que les lumières modernes leur montraient comme plongés dans la superstition la plus ténébreuse. C'est pourquoi il y en eut, même parmi les gens de bien, un grand nombre qui préféra participer au soupçon général : on imputa au vicaire Lambert d'avoir, emporté par un enthousiasme fanatique, produit les blessures par des incisions qu'il entretenait sanglantes. On aime mieux croire à ces suppositions qu'aux démonstrations de l'enquête ecclésiastique, bien que tout le monde dût reconnaître avec quelle rigueur le vicaire-général avait dirigé cette inquisition. Parmi ces sceptiques il y eut même beaucoup de prêtres. Au mois de juin 1815, Catherine dut se soumettre à de nouvelles importunités. Overberg lui-même chercha à la persuader de se faire transporter à Münster pour être examinée de nouveau par des hommes prudents ; il attesta que c'était uniquement

pour convaincre les incrédules, et non pas pour rassurer l'autorité ecclésiastique. Catherine répliqua qu'elle ne tarderait pas à obéir promptement à tout ordre émanant de cette autorité, mais qu'elle ne pouvait entreprendre le plus petit trajet sans risquer sa vie. D'ailleurs, observa-t-elle très justement, ceux qui se défient de la sentence prononcée par Overberg et par tous les autres membres de l'inquisition, ne croiront pas plus à une nouvelle décision. A la réplique d'Overberg que par la persuasion des docteurs de Münster, l'honneur du conseiller De Druffel, blessé publiquement à cause d'elle, serait rétabli, elle répondit : J'ai toujours prié De Druffel de laisser l'histoire de ma maladie inédite, et pour cette raison la considération de l'honneur blessé du professeur ne peut être assez puissante pour risquer ma vie ; et elle ajoutait que c'était une belle occasion pour De Druffel d'exercer l'humilité et la patience chrétiennes. Jamais, remarqua-t-elle, la vérité comme telle, ne triomphera dans les cœurs de la foule dominée par les passions. Overberg ne put que se rendre à ces raisons.

La rumeur élevée par les hostilités des adversaires de Catherine, augmenta encore. La description véridique de son état, publiée dans la meilleure intention par le conseiller De Druffel, dans la « Salzburger medicinische Zeitung » (1814) apparut sous forme de brochure en Hollande. Le journal d'Amsterdam *De Recensent*, s'en émut au point d'injurier d'une manière honteuse l'assertion De Druf-

fel, en persiflant la foi aux miracles au dix-neuvième siècle. La réponse à ces invectives du *Recensent* fut donnée dans un ouvrage intitulé : *Les Catholiques Romains au Recensent*, qui parut en 1815 à Amsterdam : il réfuta sous une forme aussi radicale qu'attrayante le *Recensent* au point de vue religieux et médical. Ce traité était rédigé par des médecins et des prêtres qui avaient visité Catherine. Cette brochure qui parut aussi en allemand¹, donna à Bodde l'occasion de renouveler et de répandre par écrit les diffamations et les outrages qu'il avait prononcés trois ans auparavant sur l'enquête ecclésiastique et les membres qui l'avaient dirigée. Il n'était plus retenu par la crainte du gouvernement, car celui-ci était redevenu prussien en 1815, et ainsi le professeur publia impunément ses articles dans le *Recensent* et dans un journal paraissant à Hagen.

Universellement, on discuta pour et contre la « béguine de Dülmen. » Erudits et ignorants, prêtres et laïques, hommes et femmes, même les enfants participèrent à ces débats et se permirent un jugement. Il en résulta qu'à Münster, plusieurs voix se firent entendre qui imposaient à Catherine le devoir de se soumettre dans cette ville à une nouvelle inquisition, pour délivrer à jamais l'autorité ecclésiastique du reproche de ne pas avoir rempli ses fonctions avec la prudence et la sévérité requises. L'estimable Overberg se trouva prêt à renouveler auprès de

(1) 1816, Drostent, chez Schürholz.

Catherine son désir exprimé par lui précédemment. Cependant il dut reconnaître que la faiblesse corporelle de la malade rendrait un voyage à Münster impossible, et qu'une inquisition pourrait amener sa mort. Dès lors elle jouit du repos de ce côté, mais point encore de la part de l'autorité temporelle.

Wesener répondit aux injures de Bodde par une lettre pleine de douceur, dans laquelle il pria son antagoniste de venir à Dülmen, pour démasquer lui-même la fourberie. Bodde ne lui a jamais répondu.

Le doyen Rensing qui, d'après l'opinion de Bodde, comptait également parmi les complices de la fraude générale, publia une défense de sa personne¹. Catherine l'avait prié instamment de ne pas écrire une réfutation publique contre les attaques de Bodde, qui, dans leur grossière calomnie, se condamneraient par elles-mêmes, tandis qu'une réponse n'aboutirait qu'à provoquer des outrages d'autant plus acerbes. Cette crainte se réalisa en effet. Bodde lança alors un pamphlet rempli du poison de l'incrédulité et des railleries d'un cœur corrompu. Dans ce discours il indiqua le ministère public comme la seule autorité compétente dans l'affaire de Dülmen. On n'impute pas sans raison à cet agitateur d'être la cause de l'inquisition civile. Bientôt après la publication de sa brochure, une commission politique convoquée par le président supérieur (Oberpräsident) De Vincke, se forma sous la direction d'un

(1) Drostén, 1818, chez Hess.

conseiller provincial, pour montrer, par cette nouvelle enquête, que Catherine était en réalité une misérable comédienne. Ce préjugé gagna les apparences de la vérité, lorsque le bruit circula que les plaies avaient disparu. Depuis la fin de 1818, celles des mains et des pieds s'étaient réellement refermées.

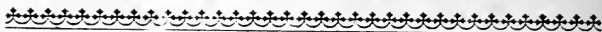
Exauçant la prière fervente qu'elle lui avait adressée depuis six ans, de lui enlever les marques extérieures, Dieu la délivra des plaies visibles et les remplaça par des douleurs d'autant plus véhémentes. Les autres plaies cachées sous les vêtements, celle du côté, les croix sur la poitrine et de la couronne d'épines, lui demeurèrent. Les vendredis-saints des années suivantes, les plaies des mains et des pieds se rouvrirent cependant, pour se refermer chaque fois le lendemain. Il va sans dire que la discussion publique, conduite si impétueusement sur la personne de Catherine, fut un chemin de croix secret pour elle. Elle était instruite de toutes les discussions par sa lumière intérieure et par les communications de son entourage. Parmi ceux qui l'approchaient il n'y en avait pas un seul qui ne fût pas condamné comme complice, et ce fut elle qui les soutint alors par son conseil et l'exemple de sa patience. Toutefois, tout ce que ses supérieurs, son curé, son confesseur, son hôte, les médecins et d'autres personnes eurent à subir de calomnies et d'invectives, frappa le plus sensiblement le cœur de la martyre.

L'année 1819 devait être le point culminant de ses souffrances, l'arrivée au mont du Calvaire. Cette

année devait lui donner l'occasion de rendre témoignage à son Sauveur devant le monde entier. A elle aussi il fut réservé d'entendre la condamnation : Qu'on la crucifie ! L'autorité temporelle la condamna sans inquisition préalable comme imposteur : en elle on voulait constater en même temps un frappant exemple de la superstition catholique sur l'empreinte des plaies de Jésus-Christ, et faire briller pour la première fois la lumière du protestantisme, introduit par le gouvernement nouveau.

Longtemps avant déjà, Dieu avait fait voir à la souffrante, en visions, qu'elle serait livrée sans appui et sans aide à l'astuce de la franc-maçonnerie, qui avait mis en œuvre l'inquisition. De plus, elle dut bientôt subir l'amertume que notre Sauveur a éprouvée au baiser perfide de Judas, en voyant des prêtres catholiques trahir la cause divine, en adhérant à la franc-maçonnerie. Elle eut à subir d'eux, le même traitement auquel fut exposé Jésus-Christ dans son œuvre de la Rédemption.

Pour la consoler, Dieu lui fit connaître qu'il acceptait sa crainte de la persécution et des opprobres, en expiation, pour annuler l'activité des ennemis de la foi qui cherchaient à ébranler l'Eglise catholique dans tous les pays. Il la fortifiait aussi en lui montrant l'exemple des martyrs qui avaient souffert la même ignominie et les mêmes douleurs. Son ange l'exhorta surtout à la dévotion au Saint-Esprit, afin d'obtenir ainsi courage et sagesse dans ses réponses. Il l'assura d'avance de sa victoire finale.



CHAPITRE V.

L'INQUISITION POLITIQUE. TROISIÈME PARTIE DU CHEMIN DE CROIX.



Au mois de février 1819, le docteur R. et le vicaire R. vinrent à Dülmen, comme précurseurs d'une nouvelle enquête pour examiner Catherine, selon l'ordre du gouverneur comme ils le prétendirent. La malade souffrit douloureusement qu'un prêtre rempli de ruse et de méchanceté s'ingérât dans ses affaires. Dans le cœur du médecin, elle lut l'intention de la dénigrer pour plaire aux puissants du monde. Plus elle vit dans ses visions les ennemis s'approcher, plus sa crainte augmenta.

Au commencement du mois d'août la commission, dans laquelle se trouvaient deux protestants et un personnage haut gradé de la franc-maçonnerie, se présenta à Dülmen. Elle se composait d'un conseiller provincial comme président, d'un conseiller du gouvernement, et de quatre médecins. On leur avait adjoint comme membres du conseil, le pharmacien,

le bourgmestre et plus tard un organiste, tous trois habitants de Dülmen. Le vicaire-général ne fut point instruit de cette nouvelle disposition. Auparavant il est vrai, ayant entendu parler de ce projet, il avait proposé au tribunal de convoquer une commission composée d'un commun accord par l'autorité ecclésiastique et par l'autorité séculière. Mais lorsqu'il apprit la participation de trois prêtres à cette enquête nouvelle, il leur fit ordonner par le doyen Rensing, de se séparer immédiatement de cette société et de quitter Dülmen. Cette détermination épargnait à Catherine une douleur d'un genre particulier.

Le président somma Catherine de se soumettre volontairement à une inquisition dans une maison étrangère. Elle répondit que, comme religieuse, elle ne devait obéissance qu'à l'autorité ecclésiastique; celle-ci cependant avait déjà terminé son enquête complète, et elle n'en avait pas reçu à présent d'autre mandat; par ce motif elle ne pouvait s'exposer de bon gré à une inquisition séculière.

Sur ces entrefaites les citoyens de Dülmen présentèrent au gouvernement une protestation rédigée par leur avocat Heuss. Ils protestèrent contre tout acte arbitraire de violence qui pourrait être fait à leur compatriote innocente et universellement respectée. Cette démonstration ne fut pas seulement jugée digne d'une réponse. Au contraire, le conseiller provincial réquisitionna toute la police des environs à Dülmen. Le matin du 7 août, il enleva la malade violemment de son lit, et à l'aide d'une garde étrangère il

la déposa sur un brancard : quatre agents de police, escortés d'une division de gendarmerie, un brigadier en tête, l'emportèrent. Des centaines de spectateurs témoignèrent leur sympathie envers Catherine, en pleurant des larmes amères à la vue de ces procédés barbares. Catherine fut portée dans une maison étrangère, où le brancard fut placé au milieu d'une grande salle,¹ pour que la martyre put être surveillée de toutes parts. Aussitôt qu'elle eut quitté sa demeure, la commission apposa les scellés sur les armoires et les portes pour en empêcher l'accès à tout le monde, et visiter à loisir tous les objets appartenant à Catherine, pour découvrir les caustiques et les instruments qui, à leur avis, produisaient ou entretenaient artificiellement les plaies. Dans la même intention on examina les vêtements et le lit ; cependant les rapports rédigés sur cette enquête entreprise et conduite dans un but si manifestement hostile, ne font mention d'aucune trouvaille de ce genre. Alors, la prisonnière fut surveillée jour et nuit par deux membres de la commission qui étaient assis vis-à-vis d'elle, la regardant fixement. On ne permit à personne de son entourage et de ses amis de venir la voir. Seulement, le doyen reçut la permission d'entendre sa confession au lieu de son confesseur habituel. Au commencement de son emprisonnement, Catherine demanda à Dieu la rési-

(1) Cette salle se trouve dans un étage supérieur de la maison actuelle de Wernekink dans la Lüdinghauser Strasse à Dülmen.

gnation à sa sainte volonté, la patience et la victoire sur les pensées de révolte qui se glissaient dans son esprit, et enfin le pardon pour ses ennemis obstinément aveugles. On lui permit de même la réception de la sainte communion, qui la réconforta au point qu'elle perdit sa tristesse et sa crainte, et lui communiqua la force nécessaire pour subir les interrogatoires.

Pour l'assister, on lui avait envoyé une garde-malade de Münster, qui était recommandée par son ennemi capital Bodde. On ordonna à cette personne, d'observer la malade sans aucun répit pour aider à démasquer la fourberie. Dans la nuit du lundi 9 août, le temps des plus affreuses souffrances commença. Les observateurs lui tenaient toute la nuit la lumière devant les yeux, et l'effrayaient par des appels réitérés. Le lendemain son interrogatoire commença. L'orateur était le médecin R. En même temps ses plaies furent regardées et tâtées sans le moindre égard pour sa pudeur virginale. Le procès-verbal dura toute la journée, jusqu'à ce que la malade s'évanouit d'épuisement. La nuit suivante se passa dans les mêmes tortures que la précédente. Le mardi, les interrogatoires et les expérimentations furent renouvelés par la répétition des mêmes questions auxquelles Catherine avait déjà plusieurs fois répondu en toute sincérité, mais elles étaient posées en termes différents, pour la surprendre en contradiction avec elle-même. Puis on lut l'acte; et pendant la lecture de celui-ci, chaque membre s'arrogea le

droit de scruter les plaies de Catherine, pour se faire un jugement. Ces discussions durèrent de huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Ces heures, dit-elle plus tard, ont été pour moi les plus douloureuses que j'aie jamais passées. Je fus brisée d'affliction et de honte, à cause des dénudations que j'eus à souffrir, et des paroles que j'eus à entendre. Quand je cherchais à me couvrir un peu la poitrine, on m'arrachait le linge. Lorsque l'après-dîner, le martyre dut être répété, Dieu montra à Catherine par une vision, le pénible martyre du saint du jour, saint Laurent : c'était le 10 août. Ce jour-là, plusieurs citoyens de Dülmen lui manifestèrent leur vénération en organisant une procession publique à la chapelle hors de la ville, pour supplier Dieu de rendre la liberté à Catherine!

L'emprisonnement dura trois semaines entières. Nous ne voulons pas faire une description détaillée des scènes déplorables qui se produisirent durant cette période, car elles heurteraient trop le cœur sensible du lecteur ; nous ne dépeignons que quelques scènes caractérisant le sentiment de Catherine et la signification de ses souffrances. Les commissaires ne purent se soustraire à la conviction que les plaies ne prenaient pas leur source dans la nature. Comme ils ne voulaient pas les reconnaître pour des merveilles, ils répandirent le bruit que Catherine était un imposteur. Pour la forcer à avouer l'origine trompeuse de ses blessures, elle fut troublée incessamment de différentes manières. L'un crut s'insi-

nuer dans sa confiance en lui disant qu'il était discret comme un confesseur ; et en vantant sa vie vertueuse dès sa jeunesse, il en concluait qu'elle s'était taillé les blessures par piété, comme d'autres se flagellaient.

Un autre exalta ses dons intellectuels, son entendement, son esprit éclairé et sa mémoire fidèle ; il eut même la hardiesse vulgaire de faire à cette vierge vénérable cette flatterie banale qu'elle était agréable et jolie. Un autre lui fit au nom du président, pour elle et pour sa famille, des promesses splendides de richesse, de liberté et de prospérité. Ensuite on fit succéder à la conduite polie et pleine de ménagements, des paroles grossières, des reproches d'hypocrisie et des menaces terrifiantes. A l'assurance de la martyre qu'elle préférait la mort à l'imposture et au mensonge, et qu'elle pouvait corroborer par serment ses assertions sur ses plaies, on lui répondit que ses serments ne valaient rien.

Outre le sentiment fortifiant de sa présence, Dieu envoya à cette vierge désolée deux appuis humains. Déjà dès la première semaine, la garde fut persuadée de l'innocence de Catherine et de la vérité de ses extases. Le premier vendredi, lorsque les commissaires trouvèrent dans le bandeau de tête le sang de la couronne d'épines, et celui des plaies de la poitrine dans la chemise, cette femme fut interrogée rigoureusement sur l'origine de ce sang. L'assurance qu'il ne provenait d'aucun moyen artificiel fut rejetée, et la garde attristée et stupéfaite, dit à Cathe-

rine : « Oh ! ma pauvre fille, vous êtes trahie et vendue, on a déclaré que le sang de votre linge de corps était du café, et prétendu que le sang de votre bandeau a été produit par vous-même. Que je suis malheureuse d'être venue au milieu de ces impies ! Mais non, je m'en réjouis, puisque j'ai fait votre connaissance et que je puis vous assister. » Catherine exhorta cette femme à se confier à Dieu.

Son second appui fut un nouveau membre de la commission. Au bout de huit jours, un médecin de Münster, nommé Zumbrink vint à Dülmen, envoyé par le président supérieur. On s'était trompé à son sujet ; car il était probe et honnête, approfondissant tout, mais en se comportant en tout comme un homme de bonne éducation : Catherine mit immédiatement sa confiance en lui. Il lui dit : « Ne vous laissez pas déconcerter ; restez fidèle à la vérité, elle ne fait jamais tort à personne. » L'avis qu'il donna plus tard, fut qu'il ne pouvait trouver de tromperie chez la malade, dont il jugeait le caractère incapable de fourberie.

Rapportons encore quelques autres scènes. Un jour, durant une visite nouvelle des enquêteurs, Catherine ne put cacher le désagrément que lui causaient ces visites sans cesse renouvelées, le président lui dit : « Nous sommes tous membres de l'Etat, et il faut que l'un travaille pour l'autre ; vous aussi vous devez rendre compte à l'autorité sur les événements extraordinaires que l'on remarque en vous. » — Je suis prête à remplir mon devoir, dit Cathe-

rine, je respecte le gouvernement, mais je ne vous crois pas juges compétents dans cette affaire. » Questionnée alors par un autre : « Et pour qui nous tenez-vous donc ? » elle répliqua : « Je vous crois tous les satellites de Satan ! »

Le pharmacien Nagelschmitt se leva en disant : « Je ne veux plus être un satellite de Satan ; » lui et tous les autres s'éloignèrent ne sachant quoi répondre. Nagelschmitt ne revint plus et fut remplacé par l'organiste A.

Déjà trois semaines s'étaient écoulées depuis le commencement de l'inquisition, lorsque la garde, impatiente et ennuyée, dit en présence de plusieurs commissaires : « Les frais de l'inquisition, me semble-t-il, seront énormes ; » elle reçut cette réponse : « C'est le roi qui paie tout ! » Alors Catherine répliqua : « Ses sujets obéissent mal au roi. On lui fait de fausses démonstrations, on le trompe, on pille l'Etat de l'argent procuré par la sueur du citoyen et du paysan accablés de charges et d'impôts. A quoi aboutira un examen fait par des hommes, qui n'en ont ni la capacité ni le droit devant Dieu ! » Les employés écoutèrent en silence cette verte réplique, et s'éloignèrent en se faisant part l'un à l'autre de l'étonnement où les plongeait la justesse de ce langage.

Par ordre du magistrat, la sœur de Catherine, Gertrude, les vicaires Lambert et Limberg et le docteur Wesener furent interrogés comme complices prétendus de l'imposture de Catherine. Le vicaire

Limberg ayant fait dire par le maire qu'en sa qualité de confesseur de l'accusée il n'avait à faire aucune déposition, le président le somma d'une manière menaçante de s'exécuter ; mais l'estimable prêtre ne comparut pas. Le président furieux, exhala sa colère devant Catherine qui lui répliqua, qu'un confesseur ne pouvait être écouté sur ses pénitents. « Niaiserie ! interrompit-il, je sais fort bien qu'il faut donner à l'empereur ce qui est à l'empereur, et à Dieu ce qui est à Dieu. On ne demande pas de vous des secrets du confessionnal. Qu'il y réfléchisse ! Jean Népomucène a dû mourir pour ce motif ! » Catherine lui répondit : « Eh bien, pour remplir son devoir et suivre la voix de sa conscience, le vicaire Limberg saura mourir également. » Pendant la troisième semaine, Catherine fut traitée durement par les commissaires, surtout par le président. Les membres se sentaient honteux, vexés, de n'avoir pu découvrir la moindre trace de fraude. Mais Dieu se plut à jeter la désunion et la discorde parmi ces hommes orgueilleux. Le président surtout sentait combien sa position était devenue fausse et pénible : comment allait-il se tirer d'un si mauvais pas vis-à-vis du président supérieur et du public à qui il s'était, dans son étourderie, vanté par anticipation, de livrer les preuves de l'imposture de Catherine. Il craignit, à ce qu'il dit lui-même, perdre son emploi, si ses recherches n'amenaient pas la découverte de la fourberie. C'est pourquoi il chercha à atteindre son but moyennant des menaces et des suspicions,

pour amener Catherine à avouer que les plaies étaient faites artificiellement. « Les prêtres français, » (il y avait auprès d'elle, outre le vicaire Lambert deux curés exilés) lui dit-il, ont vu que vous êtes une personne religieuse et patiente, prête à tout; c'est pourquoi ils ont cru rendre aux usages et aux cérémonies de l'Eglise catholique, leur crédit perdu, en rétablissant la foi aux légendes et autres histoires pareilles, par l'invention d'un conte de cette espèce. »

Catherine ne put s'empêcher de faire voir à sa gardienne combien l'aveuglement volontaire et la méchanceté de ses ennemis lui causaient de douleur. Elle avait reconnu depuis longtemps qu'on cherchait à la décrier comme fourbe et s'attendait au résultat le plus défavorable.

La troisième semaine se termina, et tous souhaitèrent la fin des discussions. Incertaine du sort qui lui était réservé, elle adressa à Dieu, comme elle l'avait fait tous les jours, ces paroles suppliantes : « Mon Seigneur et mon Dieu, mon fiancé, mon unique trésor, voyez, le monde me méconnaît; les hommes qui vous ignorent, ainsi que votre esprit, cherchent à m'attirer. Je me suis unie à vous en vérité et vertu, et on veut me forcer à la trahison et aux mensonges, pour me rendre la liberté et me récompenser par de l'argent. Seigneur, c'est votre ouvrage; je suis impuissante, guidez-moi dans les voies où vous voulez que je marche! » Dieu la secourut en délivrant son cœur de la crainte et de la tristesse; elle se sentit rassurée miraculeusement.

Le jeudi de la troisième semaine elle eut encore à subir un interrogatoire d'à peu près cinquante questions insignifiantes et ridicules.

Le vendredi 27 août, vers trois heures du soir, pendant les vêpres de saint Augustin, le président vint la voir, fit sortir la garde, et ferma la porte à clef. Les dernières heures d'angoisses allaient commencer pour la martyre. Catherine fut consternée de l'air farouche de cet homme; cependant Dieu l'aida à remettre ses esprits et lui donna une force et un courage invincibles. « Tous les jours, à toutes les heures, commença-t-il, on découvre de nouveau que l'affaire devient toujours plus sérieuse et plus embrouillée. Lambert s'est trahi lui-même par ses rapports; il est fort rusé, mais moi je le suis encore davantage. Enfin, les Français ont mis la chose en œuvre, ou vous en êtes vous-même l'auteur. Avouez votre culpabilité! »

Catherine : Je ne révoquerai jamais ce que je vous ai dit.

Le Président (prenant un ton solennel) : Prenez garde! avouez donc enfin! Le tout est une imposture, un artifice des Français.

Catherine se tut.

Le Président (plus affable) : Il ne vous arrivera rien, tout finira aussitôt que vous aurez avoué. Ne craignez rien; on prendra soin de vous et des vôtres.

Catherine : Je ne puis dire ce que vous exigez; car cela serait un affreux mensonge.

Le Président (tout irrité) : Si les Français n'en sont pas les auteurs, ce sont les Allemands. Avouez donc d'avoir occasionné vous-même le saignement de la tête!

Catherine : Cela serait également un mensonge. Interrogez la garde!

Le Président : La garde n'est pas digne de foi. Et votre bon docteur Zumbrink ne me convient pas non plus.

Catherine : Ne vous donnez plus de peine; je vois où vous voulez aboutir; mais tout sera inutile.

Le Président : Vous êtes une hypocrite! Je vous connais, vous ayant observée minutieusement et ayant souvent tâté votre pouls. Je suis convaincu que vous avez assez de force, si vous voulez.

Un torrent d'invectives et de menaces suivit alors; il poussa des cris de fureur. Catherine gardait le silence,

Le Président : Pourquoi ne répondez-vous pas?

Catherine : Je n'ai plus rien à vous dire. Vous ne cherchez pas la vérité.

Le Président : Je vous dis la vérité; c'est tromperie et rien d'autre. Vous pouvez vous sauver et rendre heureuse votre famille, avouez seulement que vous avez joué la comédie. Les plaies ne sont pas d'origine divine; du moins quant à moi, je ne voudrais pas adorer un Dieu qui fit de telles choses. N'avez-vous pas de conscience? J'ai bien quelque chose sur le cœur; mais je ne voudrais pas échanger mon fardeau contre le vôtre!

Catherine : Vous me torturez ! Vous voulez me perdre, moi et toute ma famille ! Mais Dieu me protégera ; la vérité triomphera ! Je n'ai plus rien à vous dire ! — Elle se détourna de lui.

Le Président (s'éloignant) : Vous vous en repentez ; je vous accorde un délai pour délibérer jusqu'à demain ! Acceptez mon conseil !

La scène formidable que nous venons de retracer en quelques mots rapides, avait duré des heures entières. Toute effarée et pleurant amèrement, la garde rentra, après avoir guetté dans l'antichambre et dit en sanglotant :

« Quel homme horrible ! J'ai beaucoup souffert par la crainte incessante qu'il vous maltraitât. »
Catherine la rassura.

Le samedi matin, fête de saint Augustin, le docteur R. vint pour la dernière fois et dit ironiquement : « Etrange affaire, je retourne chez moi ; je ne m'en mêle plus. »

Il partit pour ne plus revenir. Bientôt après le président entra en disant : « L'affaire occasionne encore des formalités. Vous ne pouvez encore rentrer chez vous ; peut-être ne le ferez-vous jamais. Réfléchissez-y jusqu'à ce soir. »

Pendant la journée, le bourgmestre s'efforça de persuader la malade des bonnes intentions du président, pour l'amener à approuver tous ses actes. Elle se refusa énergiquement à cette exigence.

A six heures du soir le président revint en grande agitation, ferma la porte à clef et répéta ses menaces

de la veille. Cette séance dura de nouveau deux heures. La fureur du Président ne connut bientôt plus de bornes, et sa figure devint effrayante à voir, il cria et proféra les invectives et les menaces les plus terribles. Catherine opposa le silence à sa fureur. « Ma patience est épuisée, dit-il enfin, je vous ferai transporter cette nuit même. Je vais écrire l'acte de détention. Je vois clairement qu'un horrible serment vous lie et vous impose un silence absolu sur cette fourberie; mais je relèverai la vérité. Vous serez transportée ailleurs. »

Une heure plus tard il rentra, la lettre en main et recommença ses menaces. « Voulez-vous que j'expédie la lettre? dit-il; il est encore temps de l'empêcher. Pensez-y bien! — Oui, envoyez-la au nom de Dieu! » Cette scène se répéta trois fois. La garde exprima sa crainte et son affliction à la malade; elle craignait que Catherine fût transportée cette nuit là même.

Pendant ces dernières scènes, la malade fut soutenue merveilleusement par l'assistance de Dieu. Elle se sentit, comme elle le dit plus tard, calme et résignée, même sereine, bien que le souvenir de cet homme terrible et de ses paroles la fissent frémir.

La fin du temps des épreuves approchait enfin. Dieu lui envoya pour la première fois depuis le commencement de cette enquête odieuse, un sommeil calme et fortifiant. La nuit se passa tranquille; les menaces iniques de la transporter, ne furent pas exécutées. Elles n'avaient été que de fausses

alertes pour l'amener à un aveu mensonger et coupable.

Le lendemain dimanche, Catherine fut remportée dans sa demeure entre les bras de la servante de la maison. On peut appeler avec raison ce dernier jour de souffrance le grand jour de confession de sa vie, et ce fut par un bel enchainement des circonstances que ce jour coïncidât précisément avec la fête de saint Augustin, son intrépide patron. Dans cette lutte pour la vérité, elle a été la fille fidèle de son père devenu si célèbre par ses combats contre les hérétiques, que les membres de son ordre l'exaltent par ces paroles : « *Prodes plus fidei unicus, omnis quam nocet hæresis.* Toi seul tu es plus utile à la foi, que toutes les hérésies ne lui sont nuisibles. »

Même si nous ne le savions pas par les révélations intérieures, par lesquelles Dieu fit reconnaître à cette vierge que les maux de l'Eglise étaient la cause de sa persécution, les événements extérieurs nous prouveraient suffisamment, qu'elle était établie par Dieu comme le rempart de la puissance spirituelle contre ses ennemis, qui étaient en même temps les persécuteurs de l'Eglise.

La franc-maçonnerie qui n'aspirait qu'à former une Eglise sans Jésus-Christ, n'a pu nier les marques de la Rédemption imprimées à cette vierge privilégiée. Catherine reconnut en vision les agitations pernicieuses de cette secte, fermentant dans toutes les classes de la société et considérant l'Eglise catholique comme anéantie; elle fut destinée par Dieu

à entreprendre la lutte contre les représentants de cette secte, pour confesser Jésus-Christ. Le protestantisme entrant dans la Westphalie catholique à l'aide du nouveau gouvernement, s'unit à la franc-maçonnerie pour nier ces signes surnaturels et pour les condamner comme imposture et superstition catholiques. Mais l'incroyance ne réussit pas à nier l'existence réelle dans Catherine des signes miraculeux de Celui qui a aimé son Eglise, et s'est immolé pour elle, afin de la guider, la protéger et ne l'abandonner jamais.

La ridicule prétention du gouvernement séculier d'être le guide supérieur des consciences de l'humanité, ne fut pas respectée par cette vierge fidèle à l'Eglise. Nous avons appris de sa propre bouche qu'elle s'opposa à ses exigences avec le noble courage d'une martyre : bien que dépourvue de toute assistance dans sa déplorable situation, elle déclara qu'ils allaient trop loin, et qu'ils n'étaient point des juges compétents dans une affaire spirituelle.

Même les prêtres prévaricateurs avaient envoyé leurs représentants à cette persécution de l'innocence ; mais Dieu les en éloigna par la voix de leurs supérieurs.

Bien des membres tièdes de l'Eglise, croyant rendre service à Dieu en cherchant sincèrement la vérité en la personne de Catherine, ont trouvé dans le cœur généreux de cette vierge une place spéciale et ont été sauvés par ses mérites. Nous en parlerons plus loin.

CHAPITRE VI.

CONSÉQUENCES DE L'ENQUÊTE CIVILE. FIN DU CHEMIN DE CROIX.

DENDANT que les ennemis de la foi déployaient leur activité hostile contre la vierge martyre, Dieu se plaisait à entourer sa fidèle servante d'une protection spéciale. En elle il manifesta de nouveau cette vérité qu'il est près de ceux qui ont le cœur opprimé. Dans les situations les plus désagréables, Catherine voyait à côté d'elle un corps lumineux qui lui suggérait ce qu'il lui fallait dire. Sans cette assistance surnaturelle, ses faibles forces n'auraient pas suffi à subir ces épreuves; son âme aurait succombé à la détresse. Quelquefois elle se sentait forte et joyeuse dans les ténèbres de l'affliction, et son cœur ému de pitié se laissait aller à la prière en faveur de ses ennemis. — Qu'elle nous paraît merveilleuse dans sa pudeur et sa force chrétiennes! Dans ses réponses elle ressemble à sa patronne auguste d'Alexandrie, qui par sa sagesse et la sublimité de son caractère

éblouit les juges et les couvrit de confusion. La découverte du plus petit désordre dans la vie de Catherine, aurait été pour ses ennemis un motif suffisant pour la tenir à jamais sous la surveillance la plus stricte et la plus sévère. Mais au contraire, son droit et franc langage envers plusieurs membres de l'enquête, auxquels elle reprocha la perversité de leurs sentiments et de leurs actions, les confondit souvent jusqu'à les faire rougir de honte. Un jeune médecin ayant à peine fini ses études, fut si bien mis à la raison par Catherine, qu'il dit tout perplexe à la garde-malade : « Cette béguine s'entend parfaitement à vous réveiller la conscience. » D'où venait donc à Catherine cette franchise et cette éloquence, sinon du Saint-Esprit que le Seigneur avait promis aux Apôtres pour de semblables situations? Les commissaires aveuglés par leur mauvaise volonté nous rappellent les paroles des Ecritures : « Malheur à vous qui dites que le mal est bien et que le bien est mal, qui donnez aux ténèbres le nom de lumière et à la lumière le nom de ténèbres, qui faites passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux. ¹ »

Ces hommes nous présentent un frappant exemple de la corruption du cœur humain; car malgré leur préjugé de l'origine artificielle des plaies, ils devaient reconnaître le surnaturel des stigmates en ce que les blessures n'accusèrent pendant trois

(1) Is. V, 20.

semaines aucun changement; ceci en effet dérouté et contredit complètement la nature.

Peu de temps après le retour de Catherine dans sa demeure, elle reçut la visite de Wesener qui fut épouvanté de son triste aspect : ses yeux ternes, son regard languissant et sa figure blême, lui rappelaient plutôt un cadavre qu'un corps vivant. Épuisée par les luttes constantes des dernières semaines, elle tomba si gravement malade que l'on crut sa mort inévitable; mais Dieu la guérit et la fortifia pour de nouvelles épreuves.

Overberg écrivit une lettre à Catherine dans laquelle il dit : « Votre esprit ne se réjouit-il pas dans la pensée de devenir semblable à votre céleste époux? Après avoir partagé les douleurs de Jésus-Christ, il vous manquait encore le manteau de pourpre et la robe dérisoire ainsi que l'insulte : Qu'on la crucifie ! Je ne doute pas que ces sentiments ne soient les vôtres. » Il n'aurait pu faire valoir de consolation plus vraie. Bientôt après il vint lui-même en compagnie du conseiller De Druffel à Dülmen, pour rendre visite à Catherine. Il passa avec elle des heures entières pendant lesquelles la martyre épancha son cœur dans celui de cet ami qui la fortifia et l'encouragea.

Le sentiment de ses concitoyens fut manifesté par les paroles suivantes de M. de Schilgen, qui écrit dans le *Rheinisch-Westfälischer Anzeiger*, premier organe du pays : « Aujourd'hui, 29 août, la malade Anne Catherine Emmerich a été reportée

dans son lit. Je ne saurais décrire la joie générale, et la part que toutes les personnes impartiales prennent à ses souffrances. Tout le monde juge qu'on ne l'aurait pas mise en liberté, si cette perquisition de vingt-deux jours avait découvert la moindre chose au désavantage de la prisonnière. » — Non seulement à Dülmen, mais encore dans toute la province, on était indigné qu'une personne déclarée innocente et estimable par l'autorité ecclésiastique, eut été privée de sa liberté sans le moindre droit. Aussi, attendait-on avec impatience la publication du résultat de cette enquête arbitraire. Mais cette publication ne parut pas. C'est pourquoi un médecin, M. C. Lutterbeck de Münster, entreprit de censurer publiquement les torts faits à Catherine. Ce Monsieur avait fait la connaissance de la malade par une visite qu'il lui fit en la société du prédicateur Koch. Il écrit entre autres choses : « On donnait unanimement à Anne-Catherine Emmerich, dès sa première jeunesse, le témoignage d'une vie retirée, candide et irréprochable ; elle n'abusa jamais de ses plaies pour en tirer des profits matériels, car elle a toujours refusé tout présent. Elle ne faisait jamais étalage de ses préférences ; au contraire, elle cherchait à échapper aux visiteurs curieux. En présence de ces faits, je ne sais comprendre comment la police supérieure du pays ait pu se tenir autorisée à déclarer cette personne déchue de tout droit domestique, à la condamner à une détention de trois semaines et à une enquête

publique et tortionnaire, comme on l'exige pour un criminel accablé de preuves et de charges accablantes. Les jours passés nous ont prouvé que chaque citoyen, même s'il ne montrait que peu d'intérêt aux stigmates de Catherine Emmerich, était indigné d'un tel traitement et se sentait atteint et lésé dans sa propre liberté domestique. La police civile avait d'autant moins le droit de se mêler des affaires d'une religieuse étrangère à la vie publique, que la véracité de ses stigmates avait été constatée par des observations faites pendant plusieurs années, par des hommes d'une loyauté incorruptible : qu'il suffise de nommer le doyen Rensing, le comte de Stolberg, le conseiller De Druffel, le médecin Wesener. On pourrait ajouter multitude d'autres médecins et personnes qui attestent la même chose, sans compter que la ruse la plus infatigable de ses antagonistes n'a pas réussi à démontrer la fausseté de leurs assertions. Malgré cela, le public demande néanmoins : Quelles observations et quels résultats la Commission a-t-elle démontrés ? » Cette interpellation était accompagnée des témoignages de la garde-malade, qui avait été présente à toute l'enquête civile : elle déclarait celle-ci complètement injuste et était prête à corroborer ses assertions par serment. Dans ces conditions, le président ne put garder le silence plus longtemps. Il publia une invective intitulée : « Histoire et Résultats préalables de l'examen officiel » (1819), où il ose désigner Catherine comme coupable d'imposture relati-

vement à ses plaies, comme menteuse et hypocrite relativement à son caractère. L'argumentation fut tellement superficielle et insuffisante qu'à force de fausseté, ce fut elle qui, malgré l'esprit du temps hostile à la foi aux miracles, mit l'opinion publique du parti de Lutterbeck. Cependant, malgré sa déclaration finale qu'il ne se mêlerait plus jamais de pareille affaire, le président de l'enquête publia un second écrit, pour se défendre de l'abandon général dont le public l'honora. Dans sa réponse à ce traité, Lutterbeck dit : « Celui qui ose nommer Catherine Emmerich un imposteur sans prouver cette assertion, est autorisé à me placer moi-même sur le même rang. Tous les hommes distingués d'ailleurs sont de mon avis. »

Alors le président publia une seconde réplique dans laquelle il parle de « clinquant miraculeux, » d'une « *Reservatio mentalis* vraiment jésuitique, » de « l'indigne superstition monacale, » expressions qui suffirent à elles seules pour caractériser l'esprit de cet homme. L'écrit finit par ces paroles : « J'espère que je n'aurai plus lieu de parler en public de cette histoire vraiment étrange pour le dix-neuvième siècle. Je n'ai plus rien à faire avec ces fanatiques incorrigibles et ces fous superstitieux ; c'est le devoir des satiriques de s'occuper de ces indignes fourberies. » — Ces dernières paroles se rapportent aux articles chargés de l'ironie la plus amère et des plus basses calomnies que Bodde et le président lui-même avaient lancés contre les prêtres et les médecins

qui étaient en relation avec la martyre; ces articles parurent durant l'enquête dans le *Rheinisch-Westfälischer Anzeiger*. — Cette polémique pamphlétaire dura jusqu'à la fin de 1820.

Le vicaire-général ordonna à Catherine de faire part à Wesener de tous les détails de l'enquête, pour en dresser un compte rendu. Cela eut lieu. Alors le vicaire-général proposa à Catherine d'attirer le président de l'enquête devant le tribunal supérieur du pays, pour lui avoir refusé un procès-verbal sur les observations faites par lui. On ne lui avait remis ni condamnation, ni acquittement. Elle devait l'incriminer aussi de l'avoir calomniée publiquement en la qualifiant fourbe et menteuse dans son pamphlet. Il s'en suit indubitablement que le vicaire-général croyait les commissaires incapables de démontrer, sous prestation de serment, quelque fourberie dans Catherine. En outre, si ce procès avait lieu, la réclamation d'un bulletin sur l'enquête ecclésiastique et sur la conduite morale de l'accusée était inévitable. Le vicaire-général devait donc désirer cette accusation, pour s'opposer avec dignité devant le tribunal à l'assertion insolente du président, qui l'accusait de ne pas être convaincu lui-même de la vérité des stigmates et des extases. Car son état ne lui permettait pas de se lancer dans une polémique de pamphlets avec les prétendus « hauts esprits » du dix-neuvième siècle. Overberg détourna avec raison le docteur Wesener du projet de réfuter les détracteurs, en lui rappelant

la parole des Ecritures qu'il ne fallait pas payer du fer blanc avec de l'or pur.

Catherine ressentit la compassion la plus vive, à la vue des chagrins que des prêtres respectables et des médecins dévoués avaient à subir à cause d'elle; et les encouragea à sauver leur honneur par des réponses publiques. L'invitation de l'autorité supérieure ecclésiastique, à déférer le président en justice, la jeta dans l'embarras et la perplexité, mais comme toujours dans les cas où les opinions humaines contredisent les intentions de la Providence, Dieu l'assista merveilleusement. D'après le cours ordinaire des choses, le vicaire-général ne pouvait agir autrement; mais Catherine privée de ses droits et calomniée publiquement, était l'image de l'Eglise souffrante qui se trouvait être dans le même état; aussi son ange lui défendit-il de se plaindre publiquement. « N'oubliez pas, dit-il, que ces signes ne vous sont pas donnés pour accuser, mais pour expier : n'oubliez pas cela et aimez toujours. » En même temps, Dieu lui fit connaître qu'un procès servirait à ses ennemis de prétexte pour exiger une nouvelle inquisition hors de Dülmen. Et c'était là encore toujours l'intention de ces hommes, qui ne s'étaient séparés que par dépit, de voir leurs efforts incapables d'amener le résultat voulu. La contradiction, dont Catherine eut à souffrir sans cesse, fut la négation complète de tout ce qui n'était pas naturel : on rejeta tout cela simplement comme contraire à la saine raison. Dieu lui fit voir que

ses ennemis avaient eu souvent l'intention de l'emmenner par force de Dülmen, pour l'avoir toujours sous la main. Le cœur timide de Catherine s'épouvanta à la pensée de redevenir le sujet de ces inspections grossières, et d'être forcée à entendre les blasphèmes honteux vomis contre les empreintes miraculeuses des plaies de Jésus-Christ. Elle s'écria en gémissant : « Je ne prévois pas la fin de mes souffrances; elles augmentent toujours! » Son époux divin lui répondit : « Vous souffrez ici des persécutions pour que beaucoup trouvent la vérité! » Catherine réitéra alors l'offrande de ses maux, en disant : « O mon Dieu, que les hommes, s'ils le veulent, déchirent mon corps, qu'il soit immolé pour vous, Seigneur. Me voici votre humble servante! » Dieu la réconforta par l'assurance qu'il agréait la secrète torture de ses angoises, en compensation du mauvais traitement inévitable que ne manquerait pas de lui susciter un nouvel examen, et qu'ainsi il confondrait les ennemis de son Eglise. Les visions ayant trait à ses adversaires durèrent jusqu'à la mi-décembre, où elle les vit confondus et profondément divisés entre eux.

Au commencement de l'année 1820, Dieu lui découvrit le nouveau projet de ses ennemis de l'éloigner de Dülmen, si les plaies recommençaient à saigner. Ce qui l'affligea le plus dans cette vision, fut ceci : ce plan avait été conçu par un prêtre mal intentionné, qui avait en même temps proposé de demander au vicaire-général la permission de faire

cette nouvelle enquête afin de pouvoir procéder avec plus grande sûreté. Mais le vicaire-général refusa cette permission, et Catherine obtint par ses prières l'échec des intentions hostiles : l'attaque n'eut pas lieu. Elle offrit cependant en holocauste ses craintes et nombreuses souffrances de ce temps pour la conversion de ses persécuteurs. Ses prières et ses sacrifices pour ses ennemis pendant le carême 1820, nous montrent une fois de plus, l'incomparable charité qui fut le cachet distinctif de toute sa vie. Comme elle vérifie bien les paroles de l'ange : « Vos marques amènent la réconciliation ! »

A côté de ses instances au Père céleste pour montrer sa miséricorde aux âmes aveuglées de ses ennemis à cause des mérites de son Fils unique, elle fit holocauste aussi des souffrances corporelles que lui occasionnaient ses stigmates. Celles-ci lui causaient des douleurs brûlantes aux mains et au front, au point que le tremblement de ses membres agitait le lit où elle gisait étendue. Dès le dimanche de la Quinquagésime, elle eut à subir pendant une semaine entière, sans aucun répit, les douleurs de toutes les plaies à un si haut degré, que souvent elle perdait connaissance. Son expiation pour ses persécuteurs s'opéra pendant tout le carême par des travaux emblématiques. Elle dut porter le président à l'église sur ses épaules, à travers des marais fangeux, sauver le médecin R. du danger de se noyer, délivrer le curé R. d'un gouffre, où il était tombé meurtri et écrasé; elle dut soutenir le combat

contre des tigres, des chiens furieux, des chats et des porcs, qui représentaient les passions et les noirs projets de ses ennemis. « Je me suis imposée une tâche difficile pour mes ennemis, » soupira-t-elle, cependant Dieu m'a accordé la rémission de toutes leurs dettes contractées jusqu'ici, s'ils se convertissent maintenant. »

Au milieu de ce temps de persécution, Dieu fit soudainement saigner toutes ses plaies le 9 mars, troisième vendredi du carême. Elle paraissait bien portante, une splendeur étrange se peignit sur sa figure, et elle souriait pleine de dévotion et de sérénité.

Le vendredi-saint, les plaies saignèrent de nouveau, et la violence des douleurs rendit en même temps témoignage de l'anniversaire de la mort du Sauveur. Ces peines furent augmentées, par une crainte terrible d'être tourmentée de nouveau à cause de cette nouvelle effusion de sang. Dans cette détresse, elle répéta les paroles de Jésus attaché à la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée? » Mais elle ne fut pas inquiétée, aucun ennemi ne troubla son repos. Les plaies se refermèrent ce jour-là, pour ne plus s'ouvrir jusqu'au vendredi-saint 1821. Après cette journée de vendredi-saint 1820, on cessa de la persécuter directement.

Il y avait sept ans écoulés depuis le carême 1813, où l'enquête ecclésiastique s'était produite, sept ans qu'elle avait été posée, à l'exemple de son Sauveur, comme un signe pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre.

Elle était un signe de contradiction pour les hommes, car la sagesse du monde ne voulut pas reconnaître les œuvres de Dieu. Cependant Dieu s'unit à elle, comme elle à lui, et les contemporains révélaient leurs sentiments en se décidant pour ou contre l'Eglise.

Complétons en peu de mots l'histoire des plaies de Catherine durant les trois dernières années de sa vie. Dans une vision qu'elle eut en 1821, elle apprit que ses ennemis ne l'avaient pas oubliée, et elle y reçut cette exhortation : « Faites attention, vous partagerez la passion de Notre-Seigneur le jour historique, et non le jour liturgique. » Et chose étrange, tandis que le vendredi-saint tombait le 20 avril, les saignements se produisaient déjà dès le 30 mars. Le sang coula de toutes les plaies; sa figure était toute inondée du sang découlant de son front; son corps montrait les traces de la flagellation, remarquées par son entourage sur ses bras. Au jour liturgique elle ne saigna point, c'était la première fois depuis l'origine des stigmates. Mais ce jour-là même, Dieu se chargea de donner l'explication de ce fait. Le matin du vendredi-saint en effet, le maire entra soudainement dans la chambre de Catherine pour s'informer, d'après des ordres supérieurs, comme il le prétendit, si les plaies saignaient. En ce cas, elle aurait été exposée à de nouvelles tortures; mais le maire ne découvrit rien, et elle fut laissée en paix.

Au mois d'août 1821, elle prit son domicile dans

la demeure retirée du vicaire Limberg. Ce changement ayant eu pour effet de restreindre l'affluence des visiteurs, les adversaires de Catherine commencèrent à l'oublier peu à peu. Dans cette habitation, elle passa en toute paix les deux vendredi-saints 1822 et 1823. Cette année devait être la dernière, où, prenant part à sa passion, elle rendit par ses souffrances, témoignage à Celui qui donna sa vie en holocauste pour nous tous. Dans sa méditation, elle suivit l'histoire de la passion de Jésus, de la veille jusqu'au soir du vendredi-saint (le 28 mars); les saignements ne furent pas très prononcés, mais causèrent tant de douleurs qu'elle se sentit épuisée jusqu'à penser mourir.

Exaltons dans le martyre sanglant et non-sanglant de cette vierge, la bonté miséricordieuse de Dieu! La longue persécution qu'elle endurait à cause des signes de notre Rédemption, devint une expiation agréable à Dieu. Dieu l'accepta des mains de l'innocence, pour paralyser les efforts des persécuteurs de l'Eglise, et pour ranimer la foi précieuse et la piété aimante de nos ancêtres, dans laquelle Catherine avait été élevée.

Le doyen Rensing écrivit dans sa brochure contre Bodde : « Les événements merveilleux produits en Catherine Emmerich, sont pour nous un appel à des réflexions sérieuses sur l'esprit corrompu du temps qui, sous prétexte de répandre la lumière et le salut, blasphème le nom unique auquel nous devons la véritable lumière, et dans lequel seul

réside notre salut. » Il affirme de plus, que les apparitions ont été vues et observées dans le même état, par plus de deux cents témoins de toutes les confessions chrétiennes, parmi lesquels il y avait plus de trente médecins, dont plusieurs venaient la raillerie sur les lèvres, et s'en retournaient stupéfaits de ce qu'ils avaient vu.

Un contemporain écrit encore au sujet de Catherine : « Elle est pauvre et éprouvée d'une maladie mystérieuse, sans protection, martyrisée, non-comprise, -jetée par la Providence au milieu d'un monde incrédule, scellée par les signes de l'amour crucifié, pour témoigner la vérité. Quelle tâche difficile de porter sur son corps les marques victorieuses du Fils vivant de Dieu, Jésus de Nazareth, roi des Juifs, en face d'un monde curieux et des hommes adulateurs serviles des princes de ce monde. Il faut pour cela une abnégation vraiment héroïque, et c'est seulement soutenue et fortifiée par la grâce divine, qu'une faible créature peut devenir apte à se laisser bafouer par le monde entier comme un objet de scandale, de fraude et de fourberie, comme une vivante énigme; peut supporter enfin, de se voir un sujet d'observation générale, le centre des comérages les plus divers et les plus contradictoires; d'être jetée, pour ainsi dire, sur la voie publique, où l'incrédulité et la superstition, la malice et l'orgueil, la science humaine et la trivialité prétendument éclairée par elle, se disputent la victoire.





LIVRE TROISIÈME.

CATHERINE

APOTRE DE L'ÉGLISE PAR SES DONN INTELLECTUELS.



CHAPITRE I.

LE DON DE CONTEMPLATION.



NOUS avons vu que la modeste vierge, Catherine Emmerich, était appelée par Dieu, à rendre témoignage de la Rédemption de Jésus-Christ devant le monde entier. Elle devait de même prouver par les dons et les grâces dont Dieu l'avait comblée, les opérations merveilleuses du Saint-Esprit dans l'Eglise.

Nous savons que Catherine possédait dès sa jeunesse, le don de contemplation à un degré extraordinaire. Une lumière surnaturelle et intérieure lui fit voir et approfondir toute science humaine, le passé et l'avenir, et même les choses célestes. Ce don admirable conféré très rarement aux hommes, n'a

jamais été prêté à un mortel à un si haut degré qu'à Catherine : elle en fut informée par une révélation particulière. Nous apprendrons les effets merveilleux de ce don, et les œuvres suprêmes que Dieu y a produites pour son Eglise.

Ce don est comme un supplément à la vertu de Foi qui tend à fortifier celle-ci, soit en celui qui possède ce don, soit en ceux qui l'admirent en la personne du contemplateur. Telle est la doctrine de l'Eglise. Dès sa première jeunesse, Catherine considérait la foi comme condition indispensable de toutes les autres grâces. Bien qu'elle fut accoutumée dès son enfance, à se trouver en la compagnie de son ange gardien visible à ses yeux, et à recevoir de lui des lumières et des éclaircissements de toutes sortes, elle ne connaissait pas cependant de joie plus grande, que de se faire instruire par ses parents dans les vérités de la foi. Et pendant toute sa vie miraculeuse, la foi était la règle qui dirigeait ses actions. « Je n'ai jamais cru en fait de choses spirituelles, que ce que Dieu nous révèle et ce que l'Eglise nous impose de croire. Et je n'ai jamais donné la même appréciation à mes visions, qu'aux dogmes de l'Eglise. » Ce sont ceux-ci qu'elle opposait aux discours contre la foi et la discipline de l'Eglise; mais jamais elle n'alléguait ses visions. « Tout ce qui est érigé par l'Eglise, disait-elle, provient du Saint-Esprit; elle n'a établi aucune fête, aucune dévotion, aucun dogme qui ne soient vrais et nécessaires. » A la prétendue science si fade et si

creuse, très à la mode à cette époque, qui voulait réprover les saints usages, elle répondait : « Si l'Eglise est vraie, tout en elle est vrai ; rien n'est une cérémonie accidentelle, tout est substance et efficacité en symbole. »

Certes, elle fut honorée souvent par l'apparition de son divin Epoux, de la très sainte Vierge, de son ange et de beaucoup de saints, de sorte qu'elle vivait, pour ainsi dire, au milieu des événements véridiques sur lesquels se basent les fêtes de l'Eglise. Et cependant, elle ne connaissait pas de plus grand bonheur ici-bas, que d'assister aux saints offices dans l'église et d'y célébrer les fêtes en communauté avec les autres. Quelle désolation n'était-ce pas pour elle, de se voir empêchée par la maladie d'y assister ! Tout ce qui se rapporte à la foi, le plus petit exercice, le moindre précepte lui était vénérable : aussi ne considérait-elle pas ses dons miraculeux comme preuves de la religion, mais bien le service ecclésiastique et la vie conforme à la foi. Cette foi inébranlable, et la fidélité à vivre toujours du plus pur esprit de foi, nous démontrent la véracité de ses contemplations. Ce n'est que par obéissance à la volonté de Dieu qu'elle donna communication de ses visions. La Providence exigeait cette révélation pour réveiller par là la foi tiède des membres de l'Eglise, selon ces paroles du Seigneur : « Je vous donne ces visions pour montrer que je suis avec l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles ; il faut les révéler pour l'intérêt du règne de Dieu. »

Déjà, au jour de son baptême, le Saint-Esprit avait déposé le don de contemplation dans l'âme de Catherine. Mais ce qui la rendit merveilleusement apte à user de ce don divin, ce fut une angélique pureté de corps et d'âme si grande, qu'elle garda toujours intacte son innocence baptismale. Une observation surtout fait voir l'éclat de sa chasteté. Lorsque le vicaire-général exprima sa surprise de ce qu'elle n'avait pas eu connaissance des signes gravés sur sa poitrine, elle répondit : « Je ressentais bien des douleurs, mais je n'ai pas osé vérifier ce qui en était la cause. Je n'ai jamais regardé mon corps, je n'ai jamais pensé à lui. » Dans la même séance, elle pouvait affirmer à Overberg, qu'elle n'avait jamais senti en elle d'émotion dérégulée. Elle avait alors plus de trente-huit ans.

Nous savons par quelles mortifications et quelles pénitences volontaires, cette pieuse vierge châtia ce corps que le Seigneur trouva digne de porter les empreintes de la Rédemption, et de pouvoir se passer entièrement de nourriture matérielle. En compensation de celle-ci, les souffrances d'expiation devinrent le pain quotidien de cette pure et forte vierge. Une telle vie lui facilita la tâche de garder intacte la grâce du baptême.

Le don de contemplation fut ensuite une récompense de ses douleurs continuelles. Des peines plus douloureuses que les précédentes, étaient réservées à Catherine pour les trois dernières années de sa vie, où Dieu daigna lui faire contempler et décrire

la vie publique et la Passion du Christ. « Votre corps, lui dit le Seigneur, est comprimé et anéanti par la maladie et la souffrance, pour que l'âme puisse déployer une activité d'autant plus grande. »

Sa conduite était celle d'un enfant de Dieu, simple et obéissante; cette candeur lui prêtait un charme particulier de vérité et d'aménité. Dans ses visions, elle se sentait devenir semblable à une enfant. Elle questionna son ange gardien à ce propos et lui demanda d'où cela pouvait provenir, et l'ange lui répondit : « Si vous n'étiez pas en réalité une enfant, la contemplation vous serait impossible. »

Le cœur pur et tendre de cette enfant de Dieu était l'organe de ses visions — l'intelligence n'en était pas l'origine. — Le Saint-Esprit réside dans le cœur, et c'est de là qu'il guide les hommes par sa grâce; la valeur de la créature aux yeux de Dieu dépend du cœur et non pas des capacités intellectuelles. Le cœur de Catherine recueillit miraculeusement toutes les impressions qui lui vinrent de la part de Dieu, des anges et des saints. Dans son cœur elle entendait la voix de son ange; c'est là aussi qu'elle entendait les supplications de ceux qui imploraient son secours dans les maladies, à l'heure de la mort, du danger, de la détresse, de l'abandon. Dieu voulait qu'elle les aidât tous par ses prières et ses souffrances, même si ces personnes désolées et affligées se trouvaient séparées d'elles par des distances énormes et par des océans. Son cœur comprenait les pensées et les sentiments des hommes qui l'approchaient,

comme aussi les pensées et les sentiments de ceux qui l'imploreraient de loin. Ce cœur enfin était en même temps le foyer d'obéissance parfaite envers Dieu, quand il lui plût de l'appeler à prouver par des actes d'expiation et de pénitence, son amour pour lui et sa charité envers le prochain.

De tout temps Catherine possédait le don de contemplation tant à l'état ordinaire qu'à l'état d'extase. Elle fut souvent troublée dans l'accomplissement de ses travaux, par des visions et des images spirituelles. Celles-ci se produisaient plus particulièrement, lorsque Catherine se livrait à des lectures de piété, à des entretiens édifiants et à la prière.

Dans l'état d'extase, c'est-à-dire quand elle était enlevée du monde matériel dans des régions supérieures, elle perdait l'usage de ses sens et elle était insensible à toute influence extérieure. Son corps paraissait alors raide et sans vie. Sa figure habituellement assombrie par la douleur, prenait une expression ravissante de contentement céleste. Son âme était attirée vers Dieu : elle contemplait, elle adorait ou elle priait pour l'Eglise et pour les pécheurs. Cette force spirituelle soulevait souvent le corps de Catherine : ainsi suspendue en l'air, elle offrait un aspect saisissant. Souvent son corps prenait dans les extases la forme d'une croix : les pieds se croisaient l'un sur l'autre, et les bras s'étendaient comme s'ils avaient été cloués à une croix invisible. Devant sortir de l'extase sur l'ordre de son confesseur, elle s'écria quelquefois : « Ah ! délivrez-moi !

je suis attachée! » Durant la contemplation des objets relatifs à la foi, elle exhalait une sainte paix, tandis que les images du péché et des misères de son prochain, imprimaient sur ses traits des signes de douleur et de compassion.

Les relations avec Jésus son fiancé, avec la sainte Vierge, les anges et les saints, avec les âmes des défunts, les personnes absentes ou éloignées, dont nous avons parlé plus haut, durèrent toute sa vie. Les discours des habitants du ciel lui étaient parfaitement compréhensibles; elle comprenait moins bien ceux des âmes du purgatoire. Sa vue intellectuelle était parfaite, celle de ses yeux physiques semblait voilée. « Je vois encore, dit-elle, bien des choses qui ne se laissent pas exprimer. » Saint Paul dit aussi : « Je connais un homme qui croit en Jésus-Christ, qui fut ravi; je sais que cet homme fut ravi dans le paradis; (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien, Dieu le sait); et qu'il y entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. ¹ »

Les chapitres suivants vont nous introduire dans les visions et la connaissance de l'âme de Catherine. Loin de confondre ou d'opprimer l'esprit de cette vierge, elles servaient toutes à augmenter sa perfection, à procurer la plus grande gloire de Dieu, à faire connaître la haute mission de l'apostolat de Catherine, à stimuler enfin l'édification générale des fidèles.

(1) II Cor. xii, 2.



CHAPITRE II.

L'ANNÉE LITURGIQUE D'APRÈS SES VISIONS.



CATHERINE avait la vue interne de toute l'année liturgique d'après ses fêtes et les Temps qui la divisent. Pendant les fêtes, elle voyait les événements célèbres de la vie de Jésus, de sa sainte Mère et des saints. Durant le cours de l'année elle voyait toute l'histoire de notre Rédemption, avec les circonstances de lieu, de temps et de personnes qui y prirent part, le tout en parfait rapport avec la réalité. Elle ne voyait pas seulement les faits, mais elle participait vivante à toutes ces actions. Ainsi le jour de Noël, elle se trouvait à la crèche, unissant ses adorations à celles des bergers; à la fête de la Visitation elle allait avec Marie chez Elisabeth. Son regard pénétrait plus avant que celui d'un témoin oculaire des événements d'alors, car elle concevait en même temps les prophéties et symboles de l'ancienne Loi. Avec cela, elle comprenait la signification mystique et historique qu'avaient eue les fêtes pendant la durée de l'ère chrétienne.

De cette manière elle voyait toute l'histoire de notre salut ; elle dépeint le paradis, le bonheur et la chute du premier homme. Ce qui offre un intérêt tout particulier c'est, à notre avis, son récit du développement des prophéties messianiques, de la bénédiction des patriarches, du sacrifice de Melchisédech, de l'Arche d'alliance, et enfin de la répétition si fréquemment renouvelée par Dieu de la promesse du Messie, depuis Adam jusqu'aux parents de la bénie Vierge Marie.

Lorsque le cours continu de l'année ramenait les fêtes de la sainte Vierge, Catherine voyait apparaître à ses yeux toutes les figures et tous les symboles de la sainte Mère de Dieu : elle voyait se dérouler à ses yeux, la préparation de sa naissance et toute l'histoire de Joachim et d'Anne, ses illustres parents ; elle connaissait également l'histoire de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste et de ses saints parents, ainsi que celle de plusieurs autres contemporains de la Mère de Dieu.

Elle pénétrait dans tous les secrets et tous les événements de la vie de Jésus, depuis sa Conception sainte jusqu'au jour de sa glorieuse Ascension : elle en rapporte des faits dont les Saintes Ecritures ne font point mention. Les descriptions de sa Conception mystérieuse, de l'Adoration des mages, de la Présentation au temple, de Siméon et d'Anne, de la fuite en Egypte, du séjour à Nazareth, sont vraiment remarquables. Elle suivait son divin Maître dans sa vie publique, elle le suivait dans toutes

les circonstances de sa Passion, elle voyait ses miracles et l'accompagnait partout, comme si elle avait vécu du temps de Jésus. Sur l'ordre de Dieu, elle a déposé par écrit, l'histoire de la Résurrection du Seigneur, de même que celle des actes des apôtres jusqu'à l'Assomption de Marie. Les connaissances admirables qu'elle révèle dans sa description des lieux où s'est déroulée la vie du Sauveur, en un mot de la topographie particulière de la Terre-Sainte,¹ comme aussi la description des fêtes, des usages et des mœurs de ses habitants, prouvent la vérité interne des contemplations de Catherine. Elle comprend et dépeint tout avec une exactitude que la science profane n'a su encore atteindre.

Maintenant comment célébrait-elle les fêtes de l'année? Elle contemplait d'abord les faits de l'histoire sacrée sur lesquels cette fête était fondée, puis elle voyait la célébration de cette même fête par l'Eglise triomphante devant le trône de Dieu. Toujours elle contemplait simultanément et la fête des hommes sur la terre et la fête des anges au ciel. Ceux-ci suppléaient aux défauts et aux imperfections de la solennité terrestre, et ainsi toute la vénération due à Dieu par ses créatures, lui était rendue. Catherine assistait à ces fêtes dans toutes les contrées du monde, même dans celles où la foi était morte. Dans ces dernières, elle voyait les mêmes chrétiens qui y vivaient et sacrifiaient autre-

(1) Cfr. Préface de ce livre.

fois, adorer le Seigneur, de manière qu'aucun des endroits, où jadis Dieu était adoré et révééré, ne fut perdu pour l'Eglise. Dans les pays catholiques, elle voyait les églises des monastères supprimés lui apparaître dans leur ancienne splendeur ; car, les membres, aujourd'hui dans la gloire, des communautés d'autrefois, y fêtaient encore aujourd'hui la mémoire des inoubliables bienfaits de Dieu.

Chaque jour de fête, elle voyait en outre les opérations intérieures que la grâce produisait en elle-même, et dans le cœur des membres de l'Eglise en général. Ces grâces spéciales cependant doivent être implorées par chacun, et si quelqu'un ne le fait point, il contracte une négligence regrettable. « Les âmes séparées de l'Eglise — c'est la sœur Emmerich qui parle — ne participent pas aux grâces procurées par les fêtes et les sacrements. Ceux qui vivent de bonne foi dans l'erreur, reçoivent une force spirituelle dans la réception de leur pain,¹ non par le pain lui-même, mais par leur ardent désir du Christ. Nous ferons part de quelques-unes de ses contemplations pendant le cours de l'année ecclésiastique. En cueillant de l'esprit de Catherine ces belles roses de la célébration des fêtes, nous nous arrêtons cependant quelquefois, pour considérer et approfondir en même temps les épines douloureuses cachées sous ces roses, pour nous former une juste idée de cette

(1) Catherine parle ici de la prétendue communion (Abendmahl) des protestants. (Note de l'Editeur français.)

vie aussi méritoire par les souffrances les plus rudes, qu'admirable par les grâces les plus merveilleuses de cette âme privilégiée.

L'AVENT ET NOËL.

Pendant l'Avent, Catherine accompagnait Joseph et Marie dans leur voyage de Nazareth à Bethléem. Ce temps excitait en elle, tous les ans une sainte, allégresse et, autant que ses maladies le permettaient, elle chantait même les cantiques propres au temps de l'Avent. En l'honneur de Jésus et de Marie, elle redoublait alors de zèle dans la confection de layettes, destinées à être données en cadeaux de Noël à des femmes pauvres.

La veille de Noël 1819, elle sentit des douleurs violentes dans toutes les plaies et tous les membres; ses mains tremblèrent de douleur, mais elle supporta tout avec joie. Après avoir distribué ses ouvrages aux indigents, elle se prépara à déposer devant la crèche toutes les souffrances que Dieu lui fit voir visiblement sous forme de roses. Accompagnant Marie, elle dit : « Qui saurait concevoir la beauté, la chasteté, et la profondeur du cœur de Marie ! Elle sait tout, mais dans sa candeur, elle ne se doute pas de tant de merveilles. Elle baisse les yeux et, lorsqu'elle les relève, son regard pénètre les hommes comme un rayon, comme la vérité, comme

une lumière resplendissante ! Cette force prend sa source dans l'innocence parfaite de la vierge-mère, qui n'aime que Dieu et n'aspire qu'à lui ! »

Et la malade rayonnait de joie ; son esprit se vivifiait et s'abandonnait pleinement aux charmes de la grâce de la venue du Messie. « Toute la nature, s'écriait-elle, est riante et ravie dans la joie et l'innocence. Tous les cœurs pieux sont enivrés de bonheur par la naissance du Rédempteur. Les pécheurs sont attendris, la contrition les ranime et leur espoir renaît. Les cœurs endurcis éprouvent une inquiétude, une confusion qu'ils ne sauraient s'expliquer. Dans tous se fait sentir un mouvement incompréhensible, c'est que le jour du salut est proche. L'âme de la plus pure des vierges est enivrée d'une sainte béatitude : elle adore le Sauveur qui se prépare à faire son entrée dans le monde. — Catherine nous décrit la naissance de Jésus-Christ de la manière suivante : « Le soir, Marie dit à Joseph que dans la nuit suivante naitrait l'Enfant qu'elle avait conçu du Saint-Esprit. Joseph se mit en prières dans le vestibule de la caverne. Marie s'était agenouillée pour prier, revêtue d'une large robe blanche, la face tournée vers l'Orient... Soudain, la caverne fut remplie d'une lumière surnaturelle, Marie parut comme entourée de flammes, semblable au buisson ardent que Dieu montra un jour à Moïse. Vers minuit, elle fut ravie tout en priant ; elle croisa les mains sur la poitrine et baissa les yeux. La splendeur qui l'entourait, augmenta ; je ne vis plus la voûte de

la caverne : une voie lumineuse, remplie d'esprits célestes, s'élevait au-dessus de la Vierge jusqu'au ciel. Elle enfanta alors son divin Fils. Un petit enfant lumineux, plus brillant que la splendeur de la caverne, était couché sur une couverture aux genoux de sa mère. La nature jusqu'alors semblait se mouvoir, les pierres du sol et des cloisons paraissaient se remuer. Se réveillant de son extase, Marie appela Joseph, qui plein de dévotion, de joie et d'humilité, se prosterna la face contre terre. Marie lui montra le saint cadeau du ciel et il prit l'Enfant dans ses bras. Ensuite, la sainte Vierge enveloppa son nouveau-né dans une pièce d'étoffe rouge, et le coucha dans la crèche sous une couverture blanche. »

La visionnaire extatique décrit alors les apparitions des anges, l'adoration des bergers, les effets miraculeux qui se sont produits dans la nuit de Noël à divers endroits, par exemple le jaillissement d'une source d'huile à Rome.

Le soir de ce jour si béni pour la malade, de nouvelles souffrances l'accablèrent. Trois petites religieuses lui mirent une robe blanche, marquée d'un cœur rouge et bordée de roses. Elle devait la porter jusqu'au premier jour de l'an, sans la souiller de la moindre tache. Les épines des roses la blessèrent jusqu'au sang. Elle eut à subir pendant ces jours des souffrances morales et physiques qui dépassent toute description. Un jour, sa figure en était toute décomposée et ses traits se tirèrent d'une manière effrayante. Pour l'encourager, Dieu lui montra les douleurs

infinies que Marie subit dans la nuit de l'emprisonnement de Jésus. Le Sauveur lui dit : « Pouvez-vous demander plus que Marie, la plus sainte, la plus chérie de toutes les créatures ? Quelles douleurs souffrez-vous comparativement à elle ? » — Puis il lui montra une infinité de misères, causées par le péché : des mourants non préparés à paraître devant le souverain Juge, les âmes du purgatoire, etc. Il lui prouva qu'un bien petit nombre d'âmes aimaient la prière et la souffrance, et il ajouta : « Voulez-vous les aider, souffrez ! Comment la justice divine sera-t-elle autrement apaisée ? » Elle obtint le courage de souffrir avec allégresse. A la fin de cette semaine de souffrances, bien des âmes, tirées par ses mérites des tortures du purgatoire, vinrent la remercier.

Dans la nuit du premier janvier 1820, les trois religieuses revinrent lui déclarer qu'elle avait gardé intacte la robe blanche : elles la lui ôtèrent, pour lui en mettre une de couleur grise, marquée d'une croix noire. Son Epoux céleste lui apparut et dit : « La robe grise est un habit de pénitence et d'abaissement. Vous devez prendre soin de ne pas déchirer le tissu de soie par des impatiences. » En même temps, il lui ordonna de faire part de ses visions à son entourage, même si l'on s'en moquait : telle était la volonté divine, qui demandait cela pour le bien du monde. Sainte Thérèse la consola par la description de ses propres souffrances, la calma sur ses visions et l'exhorta à les communiquer au public.

Dans cette nuit ainsi que le lendemain, elle subit des tortures semblables à celles de Jésus-Christ, dont les images réelles se présentèrent à son âme pour la consoler et la fortifier. Sur la tête, elle éprouva la réelle sensation de la couronne d'épines : aussi dut-elle tenir constamment la tête droite pour se garantir de la perforation des pointes. Elle sentit tout son corps flagellé et ses mains liées; elle se sentit tirillée et trainée par une corde qui l'entourait. Une sueur froide se montra sur son front où se peignait une angoisse douloureuse. Trois fois une tension violente étendit ses bras; elle se sentit clouée en éprouvant les douleurs les plus véhémentes dans ses plaies. La tête retomba sur sa poitrine comme si la vie avait cessé en elle, et tous ses membres se raidirent comme dans un corps mort. Par le premier martyr mystique du crucifiement, elle délivra du purgatoire des âmes totalement abandonnées; par le second elle secourut les malades impatients et ceux qui devaient mourir sans viatique; la troisième souffrance fut pour l'Eglise, surtout pour celle d'Autriche, où elle vit les francs-maçons livrer l'école à l'incrédulité.

PAQUES 1820.

Catherine avait contemplé pendant tout le carême la Passion de Notre-Seigneur; elle avait souffert et

prié pour la sainte Eglise et pour les âmes égarées auxquelles elle voulait mériter la rémission de leurs péchés. Voici comment on nous dépeint l'état de Catherine le jour de Pâques, dès le matin : La malade qui, hier encore, était véritablement l'image du malheur et de la tristesse, nous apparait tout autre ce matin de la fête de Pâques ; on dirait que c'est elle qui est ressuscitée. Sa parole et son extérieur témoignaient en effet, un sentiment profond et une vive joie de la Résurrection du Sauveur, ce qui rendit ses traits et les mouvements de ses mains extrêmement nobles. La figure rayonnait d'une joie suprême au souvenir de la belle nuit du Samedi-Saint, où elle avait entendu de sa chambre, les hymnes de joie chantées avec tant de foi et de piété, par tous les habitants de la ville parcourant les rues processionnellement. En esprit, elle s'était jointe à ce chœur joyeux. En Westphalie, c'est un usage antique que, dans la nuit de Pâques, le curé enlève la croix du saint Sépulcre et la porte trois fois autour de l'Eglise. Les fidèles le suivent et chantent le cantique populaire en Allemagne : *« Christus ist erstanden : Le Christ est ressuscité. »* A Dülmen, il y a une autre coutume toute particulière ; les rues sont illuminées pour le passage de la procession : le bourgmestre porte la croix, qu'il reçoit des mains du prêtre à la porte de l'église. Cet usage est de très ancienne date : il rappelle les ravages que fit autrefois la peste à Dülmen. Un jour en effet, tous les prêtres de la

ville ayant succombé à cette épidémie, le maire saisit la croix et la porta par toute la ville, suivi de tous les habitants qui implorèrent Dieu de faire cesser le fléau. La peste disparut dès lors. C'est en souvenir de cet événement, que le bourgmestre a conservé l'honneur de porter la croix dans la nuit de Pâques.

Catherine nous dépeint de la manière suivante la Résurrection de Notre-Seigneur : « L'âme très sainte de Jésus plana, dans une splendeur éblouissante, entre deux anges et tout entourée de corps lumineux. Elle descendit d'en haut par les rochers du sépulcre et s'unit à son corps sacré. Après cette union, je vis sortir du linceul ce corps vivant et lumineux de l'Homme-Dieu. Cet aspect me rappela Ève sortant du côté d'Adam. Tout m'apparaissait plein de lumière et comme en combustion. La terre trembla ; un ange descendit du ciel, rapide comme l'éclair, il recula la pierre du côté droit et s'y assit. Les gardes tombèrent à la renverse et privés de connaissance. Au moment de la descente de l'ange, je vis le Seigneur ressuscité, apparaître à sa sainte Mère au mont Calvaire. Il était extrêmement beau, sérieux et resplendissant. Il lui montra ses plaies glorieuses, et lorsqu'elle se baissa pour embrasser ses pieds, il la prit par la main, la releva et disparut. »

PENTECOTE 1820.

Dans la semaine qui précéda la Pentecôte, les souffrances de Catherine atteignirent un si haut degré d'acuité, qu'elle faillit succomber, tant sa désolation intérieure fut grande. Elle ressentit les douleurs les plus violentes; elle languit dans le désir de la sainte Communion et son abandon spirituel la fit fondre en larmes. Sa tristesse fut causée par la misère du monde et par les œuvres sataniques des humains, qui offensent Dieu dans ce temps si riche en grâces de toute sorte. Lorsque même le lendemain, elle ne put se nourrir du pain des anges, elle tomba en extase et poussa cette plainte amère : « Pourquoi, ô mon Jésus, ne me nourrissez-vous pas de votre chair précieuse? Sans vous je meurs; vous seul pouvez me secourir, si vous voulez donc que je vive, donnez-moi la vie! » Revenant à elle-même, elle dit : « Mon Maître m'a dit de voir ce que j'étais sans lui. »

Le lendemain, dimanche de la Pentecôte, Catherine qui la veille encore semblait mourante, eut l'air serein et fortifié; elle parut même rajeunie et profondément heureuse. Voici comment elle nous fait part de ses impressions en ce jour de fête : - Je me trouvais avec les apôtres au cénacle, lorsque je sentis tout à coup un rafraîchissement indéfinissable. Un flux luisant coula dans ma bouche; mais je ne voyais pas la main qui me tendait cet aliment mystérieux.

J'assistai alors à la descente du Saint-Esprit sur les disciples et à son arrivée sur la terre. Il enrichit de ses dons tous les cœurs qui sont désireux de le recevoir, pourvu qu'ils soient des vases purs. Je vis des communautés, des villes, des églises et des individus illuminés soudainement. Des âmes priant dans la solitude sont comblées de grâces et de lumières. Une allégresse inconnue, une confiance sans bornes, s'emparèrent de moi dans la certitude inébranlable où je fus alors, que malgré les tribulations croissantes de jour en jour, l'Eglise ne succomberait pas. Je vis en effet le Saint-Esprit susciter à cette Eglise des forces invincibles. Les tourments extérieurs de l'Eglise, provenant de la puissance mondaine, la préparent à l'accroissement de ses forces intérieures. Dans la Basilique de Saint-Pierre à Rome, j'assistai à une grande solennité : le Saint-Esprit descendait sur le souverain Pontife et un grand nombre d'assistants. » Elle prédit ailleurs encore à l'Eglise, une renaissance future qui s'est réalisée, en toute vérité, depuis 1837, d'une manière croissante jusqu'à nos jours.

D'après sa vision, l'effusion du Saint-Esprit se fit ainsi : Un nuage étincelant de lumière, dont la clarté augmenta au milieu d'un bruit sourd, était suspendu sur la maison où Notre-Seigneur avait institué la Sainte Eucharistie. Vers trois heures du matin, des torrents d'une lumière blanche se croisèrent sept fois et s'abaissèrent sur la maison. Le point où les sept torrents se rencontrèrent, brilla des

couleurs de l'arc-en-ciel : j'en vis sortir un corps rayonnant qui semblait avoir des ailes. Toute la maison était comme une mer de feu ; les assistants furent ravis et relevèrent involontairement leur face languissante. Tout à coup, des langues brûlantes s'introduisirent dans la bouche de chacun. Selon la diversité des personnes présentes, ce feu avait une force et une coloration différentes. Tous furent émus et enivrés de joie et d'espérance. Ils entourèrent la sainte Vierge, qui assistait à ce spectacle dans une sainte et silencieuse attitude. Les apôtres s'embrassèrent mutuellement, les autres assistants firent de même.

Je vis alors les effets de l'effusion du Saint-Esprit dans les apôtres, les disciples et les saints. Animés d'un nouveau courage, ils souffrirent héroïquement pour Jésus et sa sainte Eglise ; ils devinrent ainsi les intermédiaires qui firent descendre sur l'Eglise les mérites des souffrances expiatrices du Sauveur. Les martyrs furent le canal choisi par Dieu, pour conduire le sang précieux de Jésus dans des milliers de cœurs, pour laver leurs souillures. Non seulement pour leur vie temporelle, mais même dans la gloire céleste, leur mérite garde son efficacité pour l'Eglise, par l'intermédiaire de la célébration des fêtes, par la même foi vivante, par la prière, la dévotion et les bonnes œuvres. C'est surtout aux fêtes des saints que ces grâces célestes sont distribuées à tous ceux qui les implorent. »

FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Catherine continue ainsi : « J'eus une vision de la sainte Trinité. Sur un trône lumineux j'aperçus la figure d'un vieillard entouré de splendeur ; autour de son front rayonnait un feu indescriptiblement clair et sans couleur ; une traînée lumineuse, faiblement colorée s'épanchait de sa bouche, tandis que le cœur répandait une lumière chromatique. Tous ces rayons formaient, en s'entrecroisant, une croix étincelante devant la poitrine du vieillard. Celui-ci semblait poser ses deux mains sur les bras de la croix. Des rayons innombrables dardés de cette croix sur les phalanges célestes et sur la terre, remplissaient et ranimaient tout. Plus bas à droite, je vis le trône de la très sainte Vierge. Deux rayons de lumière partant de part et d'autre, établissaient une communication mutuelle entre le vieillard et Marie. Les anges tout radieux environnaient le trône. Au-dessus d'eux, vingt-quatre patriarches aux cheveux argentés, formaient la garde de la sainte Trinité. Dans un espace sans limites, j'aperçus les chœurs des anges et des saints.

» Tout est accompli par Jésus-Christ, et par la croix du Fils, tout prend son chemin vers la lumière du Père. — La Mère de Dieu était entourée d'une phalange de saintes femmes. C'étaient des vierges qui portaient des couronnes et des sceptres. C'étaient les âmes qui avaient précédé ou suivi Marie dans

son esprit d'humilité et de chasteté. Elles servaient Marie comme les vingt-quatre patriarches servaient la sainte Trinité. — Cette scène dont l'ensemble s'harmonisait à merveille, ne se laisse comparer qu'à une belle symphonie musicale. Une procession solennelle de tous les élus se dirigea vers le trône de l'auguste mystère. Portant mes regards sur la terre, j'y remarquai des fêtes et des processions qui s'unissaient aux solennités célestes. Les fêtes d'ici-bas étaient bien pâles et bien imparfaites auprès de celles-là, mais elles avaient toujours un grand mérite devant Dieu.

» Introduite parmi les élus, je vis en particulier la gloire céleste de saint Augustin. Il était assis sur un trône; des rayons lumineux s'échappèrent du siège de Dieu et tombèrent sur lui : il les répandit ensuite sur les saints qui l'entouraient et qui recevaient en même temps leur lumière immédiate de Dieu. Augustin était environné d'une multitude de prêtres et d'un grand nombre d'églises, toutes fondées par lui, et dispersées comme de petits nuages au firmament. Cette auréole était la figure de sa magnificence céleste. J'aperçus le même saint dans un jardin de délices qui était l'emblème de son secours perpétuel à l'Eglise militante. Là, il n'était pas assis comme sur un trône, mais il agissait : il distribuait aux vivants les fruits et les fleurs merveilleux qui représentaient les mérites et les actions de sa vie. »

LA FÊTE-DIEU.

Catherine décrit ensuite l'institution du très saint Sacrement : « Le Seigneur était assis au centre du côté long d'une table, instruisant ses disciples. Ensuite, il se leva avec les apôtres, qui regardèrent leur maître silencieusement, désireux de voir ce qui allait se passer. Il enleva l'assiette de pain et dirigea son regard vers le ciel. Il rompit le pain et le distribua à ses disciples. Puis il étendit la main en bénissant, tandis qu'une splendeur céleste s'échappait de sa bouche. Le pain prit une forme humaine lorsqu'il fut distribué aux apôtres. Jésus présenta lui-même des parcelles à chacun, en commençant par sa sainte mère qui s'était approchée de la table des apôtres. Jésus prit aussi le calice, leva les yeux et l'ayant béni, il le donna à boire à tous. Pendant cette scène, sa main levée bénit les apôtres qui reflétèrent tous une lumière éclatante ; le traître Judas seul demeurait obscur ; tous les autres étaient émus et attendris. »

Ce même jour, Catherine eut une vision détaillée sur les mystères du Saint-Sacrement et de la sainte messe ; elle en vit les figures de l'Ancien-Testament jusqu'à l'époque du christianisme. Elle vit la croix de Jésus-Christ s'élever précisément au-dessus de la tombe d'Adam et d'Eve ; elle discourut sur toute l'histoire de la vénération de l'Eucharistie dans les temps chrétiens ; elle nous relate les circonstances dans

lesquelles fut instituée la procession de la Fête-Dieu. Nous ne saurons jamais suffisamment apprécier le grand bonheur, dit-elle, de ce que tant de saintes messes sont célébrées ; car elles détournent de l'homme des dangers et des vicissitudes sans nombre. Il vaut mieux que les prêtres ne voient pas ce qu'ils font, car s'ils le voyaient, leur terreur les empêcherait de terminer le saint sacrifice. Les fruits que l'on retire de l'audition de la sainte messe, sont supérieurs à tout bien terrestre ; loin de nuire au travail, cet exercice de piété accélère plutôt la besogne.

Un jour, dans une extase, elle fut transportée au milieu d'une procession, dont elle nous parle comme suit : « Des anges d'une gloire et d'une splendeur éblouissantes planaient autour du très saint Sacrement, qui se montra sous la forme d'un enfant lumineux au milieu d'un soleil de clarté. Ce que je vis, est inexprimable ; mais si les hommes portant ce trésor, l'avaient compris, ils se seraient prosternés à terre pour l'adorer, et la crainte et l'effroi les auraient paralysés. »

LA FÊTE DES SS. ANGES.

« Sous la conduite de saint Michel, continue Catherine, nous entrâmes dans un monde splendide et merveilleux. Sous une coupole se trouvaient neuf anneaux lumineux représentant les neuf chœurs

des anges, qui étaient présidés par les archanges Michel, Gabriel et Raphaël. Les deux derniers portaient de longs habits blancs. Saint Michel tenait dans une main la croix et une bannière avec l'image de l'agneau mystique, dans l'autre un glaive enflammé. Les chérubins et les séraphins entouraient en grand nombre le trône divin; ils célébraient sans cesse la gloire de Dieu. Au-dessus de saint Michel, la vierge Marie était assise sur un trône, environnée d'une multitude d'âmes pures, d'anges et de vierges.

» Les anges suppléent à tout ce qui fait défaut au service de Dieu sur la terre. Admirable est surtout l'activité des anges gardiens pour les hommes; ils sont les messagers dociles de Dieu, qui nous aident dans tous nos besoins, et portent au ciel les supplications de leurs protégés. A sa naissance, chaque homme reçoit deux esprits, son bon ange et un esprit malin. Aussitôt que l'homme suit les insinuations du bon ange, le démon se retire, mais aussi l'ange gardien se retire à son tour, quand l'homme s'abandonne aux perfides conseils du tentateur. Souvent Dieu donne un ange d'un rang supérieur aux hommes appelés à une mission particulière, ou à une perfection spirituelle qui exige une direction spéciale. Moi-même, j'ai eu un autre guide en diverses occasions. Les anges ont aussi le devoir de veiller à la prospérité des champs, de protéger ou de défendre les villes et les nations, qu'ils abandonnent cependant quelquefois pour les punir. »

Pendant les temps d'insurrection et de guerre, Catherine voyait clairement l'activité des anges comme celle des démons parmi les humains. Elle continue ensuite : « Les anges gardiens chassent les mauvais esprits et leurs convoitises au péché, en nous inspirant de bonnes pensées et de bons désirs. Les tentateurs des hommes sont les démons qui demeurent jusqu'au jugement dernier sur les planètes, pour être repoussés alors dans les abîmes de l'enfer. Ils visitent la terre pour infuser à l'homme des passions telle que l'opiniâtreté, la colère, l'étourderie, la débauche, pour lui inspirer des pensées et des désirs vicieux. De cette manière, ils détruisent dans l'âme les influences de la grâce, l'assoupissent dans les idées mondaines et attirent ses penchants vers la matière. L'homme qui se laisse prendre dans ces illusions, finit par le péché, tandis que l'humilité et la réception des sacrements amortissent les influences pernicieuses. La proximité de l'ange gardien fortifie et ranime notre faible nature. »

Le lecteur peut ici se rendre compte et juger combien ces contemplations de Catherine s'harmonisent bien avec l'expérience commune, qui constate que l'oisiveté et le manque de vigilance sur soi-même inclinent l'âme à suivre la voie du démon. Il faut donc que l'homme aspire dès son enfance à vaincre ces fortes émotions de l'âme, comme la mélancolie et l'irascibilité, la tristesse et la légèreté; car le diable s'empare de ces sentiments pour éteindre la volonté humaine et pour la faire tom-

ber dans le péché, dont les faux charmes l'enjôlent et le captivent.

LA TOUSSAINT.

« En ce jour, dit Catherine, je vis une multitude innombrable de saints, tous variés à l'infini, mais tous étaient semblables entre eux en ce qui concerne leur état d'âme, et les sentiments qui animaient leur cœur. Ils jouissaient d'une vie d'allégresse et de béatitude indicible, se pénétrant et se reflétant les uns les autres. L'espace où ils séjournaient, ressemblait à un dôme infini, rempli de trônes, de jardins, de palais, d'arcs de triomphe enguirlandés et d'arbres magnifiques; le tout était entrecoupé par des sentiers étincelants d'or et de pierres précieuses. Au milieu, dans un éclat de lumière, se trouvait le siège de la Divinité, autour duquel se groupaient les saints d'après leurs liaisons spirituelles. Tous les prêtres réguliers se rangeaient d'après leur ordre et étaient élevés plus ou moins selon leurs combats et leurs mérites personnels. Les martyrs se tenaient ensemble rangés d'après le degré de leur victoire. Les états qui n'avaient pas de consécration ecclésiastique sur la terre, étaient placés d'après leurs combats intérieurs. Ils étaient dispersés parmi les jardins et les habitations. Ces jardins étaient d'une magnificence indescriptible; les arbres produisaient de petits fruits jaunes. Les membres des commu-

nautés religieuses portaient une auréole comme emblème de leur vocation ; les ordres se distinguaient par des trophées différents ; tous portaient des couronnes et des guirlandes de fleurs qui représentaient diverses contrées et divers Etats. Parmi eux, je vis un prêtre qui me dit : « Votre affaire est loin d'être terminée ! » Je vis beaucoup de mes connaissances ainsi qu'une foule de soldats portant l'uniforme romain. Tous chantaient une suave mélodie et je me joignis à leurs chants. Abaisant les yeux sur la terre, je la vis flotter au milieu de l'océan comme une petite île ; autour de moi, l'espace était infini. Ah ! que la vie est courte et pourtant combien je puis gagner de mérites pour le ciel ! Je n'ai nul droit de me plaindre. Oui, mon Dieu, j'accepte toutes les afflictions qu'il vous plaira de m'envoyer ! »

Une autre fois elle connut la puissance de l'intercession des saints. « Je vois tous les saints d'après leur rang, dit-elle, et me trouve plus près de ceux que j'invoque ou dont je porte les reliques sur moi. Je vis la puissance des saints d'une manière miraculeuse. A ma demande ils s'adressèrent à la sainte Trinité, qui les entoura de rayons lumineux. Puis ils secouèrent les arbres et les arbustes merveilleux ; je moissonnais des fruits, de la rosée et du miel ; c'étaient les images attrayantes de leurs mérites. Les anges leur prêtaient leur concours. Rapides comme le vent, ils apportèrent la bénédiction sur la terre en augmentant encore les dons que les saints avaient obtenus. » Elle vit opérer ces grâces dans

les humains ; plusieurs furent éclairés, émus et attendris, des souffrants furent soulagés ; dans les contrées lointaines, les païens embrassèrent notre sainte foi qui se propagea merveilleusement ; des âmes pieuses se rassemblèrent pour la prière commune. « Les saints aiment surtout, dit-elle, bénir les lieux où gisent leurs dépouilles mortelles. »

Elle nous rapporte aussi que les saints exercent un grand pouvoir sur les plantes, en les délivrant des influences nuisibles : elles reçoivent, lorsqu'on s'en sert sous l'invocation du nom des saints, des effets sanitaires contre les maladies.

Les anges et les bons esprits répandent la rosée et la pluie sur la terre ; ils dispersent les nuages funestes et détournent l'influence des comètes dangereuses pour la terre. — Elle vit bien des maladies causées par des tempêtes ; mais d'après une révélation intérieure, la prière règne en dominatrice sur le monde atmosphérique.



CHAPITRE III.

DE QUELQUES AUTRES VISIONS DE CATHERINE.

AJOUTONS encore quelques contemplations que Catherine avait des choses soit naturelles soit surnaturelles. Son esprit lucide savait approfondir le but et la fin des choses de la matière et des choses de l'esprit. Elle comprenait tout ce qu'il y a sur la terre, dans l'univers et dans le ciel ; elle concevait la signification et la vérité intrinsèque de tout ce qui existe, et nous trouvons dans ses écrits des appréciations sur les mystères et les vérités de notre foi, qui sont d'une profondeur et d'une justesse dignes d'un saint Augustin ou d'un saint Thomas. La même élévation d'esprit se manifeste dans ses renseignements sur l'histoire de l'humanité, sur la signification des fêtes, des usages et des cérémonies de l'Eglise. Admirons les opérations prodigieuses du Saint-Esprit dans son humble servante, dont les écrits prêtent à tous les lecteurs animés de bonne volonté, de la lumière pour leur intelligence, du zèle et de la vigueur pour leur volonté.

Ses œuvres nous décrivent en outre l'activité des antagonistes de l'Eglise et de la foi : elle dépeint l'essence des hérésies anciennes et modernes, de la franc-maçonnerie, du faux magnétisme et montre leurs intentions hostiles à l'Eglise, d'une manière absolument conforme à la vérité et aux investigations de la science : ces détails ont à cause de cela un intérêt particulier pour les érudits.

Ses données historiques sur l'ancien et sur le nouveau Testament, sur les conditions particulières, les lieux saints, leurs habitants et coutumes, sur Jérusalem et le service du temple dans ses moindres détails et sur la chronologie de notre ère, sont des chefs-d'œuvre d'exactitude. Nous lui devons ensuite beaucoup d'autres relations qui sont devenues des points d'appui et des sources pour l'archéologie scientifique, comme l'ont reconnu publiquement de doctes savants.

Son don de discernement est bien fait pour exciter notre admiration : Catherine sait distinguer avec une certitude absolue l'utile du nuisible, le naturel du surnaturel, le bien du mal, le saint du profane, les choses bénites de celles qui ne le sont pas. Ce talent se manifestait durant l'extase comme dans l'état ordinaire. Elle sondait l'essence de chaque objet jusqu'au plus intime, de sorte que le saint et le bien l'attiraient, tandis que le profane et le mal la rebutaient. La bénédiction d'un prêtre la soulageait et la réconfortait dans la maladie ; au contraire elle ressentait une horreur invincible des lieux où

des crimes non expiés avaient été commis et où les sacrifices du paganisme avaient été offerts.¹ — Elle voyait la malédiction reposer sur les biens mal acquis : les bonnes actions des ancêtres étaient récompensées dans les descendants ; au contraire ceux-ci portaient la peine des crimes non expiés de leurs aïeux. — Elle avait connaissance de l'état spirituel du prochain pendant la communion. Les effets de celle-ci se présentaient à sa vie spirituelle sous forme de rayons lumineux, qui entouraient ou fuyaient le communiant selon son état intérieur. — Elle dit de la prière : « Rien de tout ce qui se fait dans l'Eglise en union avec Jésus-Christ, ne reste inefficace, toute bonne pensée, tout vœu sincère, toute œuvre de charité porte ses fruits pour l'Eglise, et celui qui n'agit pour le salut de ses confrères que par la prière continue et fervente produit par cela seul un véritable apostolat. »

Elle fut instruite que dans la prière une confiance forte et vivante unie à la simplicité chrétienne sont des gages sûrs d'être exaucé. Dieu lui fit voir les merveilles et les dons intellectuels que les âmes ferventes avaient obtenus par leurs oraisons.

Quant aux images miraculeuses, Dieu lui manifesta qu'elles étaient érigées comme des remparts solides contre la malice et le péché : « Des rayons étincelants, mais invisibles partent de l'image vénérée

(1) Dans son enfance elle avait souvent indiqué de ces endroits dans les champs près de Coesfeld.

et inondent de lumière le pèlerin en prières devant elle. »

Il suffisait à Catherine de toucher un objet, tel que croix ou image, pour savoir s'il avait été béni ou non. « Il faut, observe-t-elle, honorer ces objets et dans les tentations il faut les presser contre la poitrine. » Elle sentit même un jour qu'une petite image qui lui avait été présentée, avait touché une statue miraculeuse. Nous pourrions citer encore une multitude de faits semblables; mais ce que nous avons rapporté jusqu'ici, nous suffit pour reconnaître que dans des cas nombreux, Catherine prouve incontestablement la divinité de l'Eglise et de toutes ses institutions.

Telle était donc la science surnaturelle de Catherine Emmerich; mais outre cela ses connaissances naturelles atteignirent un degré inouï. Elle possédait non seulement toutes les connaissances élémentaires sans étude préalable et toutes les aptitudes requises à gagner sa vie, mais encore l'intelligence parfaite de la nature et la pénétration de toute autre science humaine.

Écoutons-la se prononcer sur les astres : « Le soleil poursuit une voie elliptique; il est dirigé par des esprits célestes. Il n'engendre pas lui-même la chaleur, mais la lumière et la chaleur naissent autour de lui; il est blanc et agréable à voir, ses rayons sont composés de belles couleurs. La lune paraît très grande au pôle arctique où la terre est fortement aplatie. Elle contient de hautes mon-

lagnes et des volcans, ainsi que des cavernes et des ravins; sa température est froide; le sol pierreux montre des formations de corail. Très rocheuse en général elle a peu de terrain mou : ce dernier est jaunâtre et produit des végétaux semblables à la pulpe, aux éponges et aux champignons. Les eaux fluant et refluant attirent les vapeurs de la terre et remplissent toutes les vallées et toutes les hauteurs de nuages; c'est alors qu'elle influe fortement sur la terre ce qui rend les hommes mélancoliques. La chute de ces masses produit sur la terre les grands nuages qui se perdent d'ordinaire dans l'océan. La lumière de la lune est sombre et bleuâtre et ce n'est qu'à quelque distance de la planète qu'elle augmente en clarté. La lune a évidemment une cohérence intime avec la terre sur la nature de laquelle elle exerce une influence attractive et vexatoire. La lune, à cause de son calme enchanteur produit une influence suave sur les hommes, mais elle les excite aussi à la tristesse et à la rêverie. « Ni la lune ni les autres astres ne sont habités par des hommes. Mais il y réside des esprits déchus qui attendent le jugement dernier. Un grand nombre d'astres sont inhabités. »

Catherine décrit aussi le système solaire par rapport à notre planète terrestre. Elle indique de nouvelles sphères d'étoiles parmi les planètes. Sur celles-ci il y a des plantes semblables à celles de la lune; on y voit et des eaux limpides et des eaux troubles. Sur chaque planète on trouve enfin quelque peu de métal.

D'après la sœur Emmerich, les comètes sont remplies de poison. « Comme le feu fait monter la fumée, ainsi elles font partir cette trainée lumineuse qu'on leur remarque. Les tempêtes paralysent souvent leur mauvaise influence sur la terre. Les comètes sont habitées par des esprits courroucés. »

La voie lactée se compose de nombreuses flaques d'eau, dispersées çà et là et limpides comme le cristal. Elle semble d'ailleurs affirmer toujours que toute l'atmosphère est entourée d'eau. Ce renseignement correspond aux assertions des Ecritures.¹

« De tous les corps planant dans l'univers, aucun ne possède la dignité et la force créatrice de la terre ; celle-ci réunit en elle les qualités de tous les autres corps célestes. » Elle compare la diversité et le cours des astres à un ménage où Dieu préside, où rien ne manque et où chaque chose remplit sa fin.

A l'occasion de maladies pour lesquelles on la consulta, Catherine témoigne une connaissance réelle des herbes salutaires et d'autres remèdes naturels, ainsi que de leur usage en médecine. Ces indications s'accordent parfaitement avec la science. — Elle désigna aussi quelques actions de la nature, qui sont d'ailleurs peut-être inconnues : Tels effets sont dus à l'influence nuisible de l'ombre du noyer, l'odeur du laurier préserve contre la foudre, etc. Son intelligence extraordinaire ne distingua pas

(1) Cfr. Gen. I, 7. — Ps. CXLVIII, 4. — Dan. III, 60. — Ps. CIII, 3.

seulement les plantes salubres des pernicieuses, mais encore l'importance et la signification spéciale de chaque plante : elle connut le monde végétal dans sa pureté originaire, avant la chute des habitants du paradis, et dans sa déchéance postérieure.

Elle avait la vue intime et des connaissances approfondies, même des moindres détails de tous les pays qu'elle vit dans ses visions. Son œil voyait les villes et les villages avec tout ce qu'il y avait de remarquable. Elle pénétrait intimement dans l'histoire de la religion, des fêtes, des mœurs, des usages, et même des vêtements et des costumes des peuples. Les rapports qu'elle donne sur le genre humain et son développement après le Déluge, contiennent des données remarquables sur l'érection de la tour de Babel et la dispersion des hommes. Elle parle de l'Egypte, de sa chronologie et de son architecture. Elle discourt sur des personnages bibliques tels que Noé et Job avec une fidélité historique qu'on chercherait probablement en vain autre part.

La Terre Sainte avec ses villes; ses villages et ses bourgs, Jérusalem avec sa cité de Sion, son Temple, son Cénacle, ses places et ses rues, tout cela lui est connu comme Flamsche et ses alentours. — Elle affiche les mêmes connaissances sur Rome et les autres villes où elle fut conduite en vision. Elle les dépeint toutes avec une justesse et une exactitude qui surpassent la science des explorateurs les plus instruits. Nous avons là une preuve incontestable de la vérité et de l'authenticité naturelle des

contemplations religieuses, si fréquentes chez Catherine, et dont ces connaissances scientifiques n'étaient qu'un accessoire fortuit.

Une chose surtout nous est démontrée par ces faits : c'est que le bien le plus désirable du ciel et de la terre est l'amour de Dieu. Ce père miséricordieux donne quelquefois dans un moment à celui qui l'aime par-dessus toute chose, une érudition plus profonde que celle que donnerait toute une vie humaine écoulee dans l'étude la plus infatigable et la plus acharnée. Une âme privilégiée de la sorte, reçoit souvent déjà dans sa vie terrestre, des instructions sur les choses divines qu'il est impossible d'atteindre par l'étude continuelle et les recherches les plus minutieuses d'un génie observateur. Nous voyons par là jusqu'à quelle hauteur de pénétration Dieu daigne un jour élever l'âme glorifiée ! — Considérons en même temps la folie et la sottise de ces hommes qui, fiers de leurs connaissances forcément incomplètes, critiquent et désavouent l'Auteur de toute science, le Créateur de toute force naturelle, notre Dieu, la Vérité infinie et infallible.



CHAPITRE IV.

SON DISCERNEMENT DES RELIQUES.



CHAQUE jour Catherine contemplait la vie d'un saint, tant dans ses combats sur la terre, que dans sa transfiguration au ciel. Ces contemplations l'engageaient à imiter les vertus du saint et à souffrir sans plainte à son exemple. Nous avons entendu qu'elle jouit en diverses occasions de l'apparition personnelle des saints, qui lui apprenaient par leurs enseignements la manière la plus parfaite pour accomplir en toute chose la volonté divine.

Chaque fois qu'elle priait devant les Reliques des saints, elle jouissait de la vision intuitive du saint auquel ces reliques appartenaient. Pour elle ces Reliques étaient étincelantes de lumière; en même temps une autre splendeur lui venait d'en haut. C'était dans l'union de ces rayons lumineux que le saint se présentait à sa vue. A travers les reliques, elle remarquait en même temps le nom du saint, pour les hommes au-dessous des pieds, pour les

femmes du côté droit. La différence de gloire était indiquée par des couleurs diverses, et par un éclat différent. La même chose se retrouve dans la pratique de l'Eglise. Celle-ci en effet symbolise la différence de la gloire par les diverses couleurs d'après la parole de l'apôtre : « Le soleil a son éclat qui diffère de l'éclat de la lune, comme l'éclat de la lune diffère de l'éclat des étoiles ; et entre les étoiles l'une est plus éclatante que l'autre.¹ »

A propos de la similitude entre la splendeur du saint et l'éclat de ses Reliques, Catherine dit : « Il y a une merveilleuse corrélation entre l'âme et le corps, et cette corrélation existe au delà de notre vie ; c'est pourquoi les saints peuvent influencer immédiatement sur les fidèles par leurs reliques, toujours d'après la mesure de leur foi et de leur amour envers Dieu. » Le Seigneur fit voir à Catherine des hommes et surtout de simples paysans qui présentaient leurs hommages respectueux aux dépouilles des saints. Elle fut remplie de joie en apercevant son frère parmi ces âmes dévotes. En récompense de sa foi Dieu lui accorda la prospérité de ses champs. Catherine eut aussi la connaissance de l'existence d'une relation bienfaisante entre les bienheureux du Ciel et leur parenté sur la terre, lorsque celle-ci compte des membres vivants du corps de Jésus-Christ. Et elle reconnut dans le souvenir sou-

(1) I Cor. xv, 41.

dain et vif des âmes défuntés, un effet de leur rapprochement de nous.

Le don de pouvoir discerner le naturel du surnaturel, le saint du profane s'appliquait aussi d'une manière spéciale à la distinction des reliques. Aussitôt qu'on approchait d'elle une véritable relique, elle en avait la compréhension. La regardant, elle la voyait luire et sentait s'exhaler de cette relique un suave parfum. Sans la moindre hésitation, elle savait désigner le saint auquel appartenait la relique. Ce saint en effet s'offrait à la vue de Catherine avec tout son extérieur, son histoire et toutes les particularités de sa vie. — Elle savait séparer d'une quantité de reliques celles qui appartenaient à un même corps, et alla jusqu'à savoir reconnaître à la dureté des os, le degré des vertus et surtout de la chasteté du saint.

Dans l'extase aussi bien qu'à l'état naturel Catherine avait ce don. Dieu l'avait douée de cette faculté d'une manière suprême, afin de procurer par son intermédiaire, le relèvement d'un culte qui était alors voué à l'oubli. Par cette grâce, la sœur Emmerich était donc posée comme signe à son temps impie et énervé pour exciter non seulement les laïques, mais même bien des prêtres à la vénération des reliques et des sacrements. Lors de la suppression des églises et des couvents, beaucoup d'ecclésiastiques péchèrent par rapport à cette dévotion. Ils laissèrent tomber les reliques aux mains des profanes ou les rejetèrent comme objets sans valeur.

Dans les églises il n'y avait plus de reliquaire pour les recevoir. La mission de Catherine dans cette affaire est définie par ces paroles de son ange :
« Vous jouissez de la lumière qui sort des dépouilles des saints, pour tous les membres du corps de l'Eglise. »

Dès que ce don de Catherine fut connu dans le monde, on soumit à sa décision des reliques de toute sorte : Overberg surtout et son confesseur lui en présentèrent. Grâce à ce don merveilleux de Catherine, beaucoup de chrétiens, à cette époque, se vouèrent avec un zèle nouveau, au culte et à la vénération des Reliques des saints. Grâce à ces contemplations, l'histoire de bien des saints nous a été communiquée d'une manière à la fois exacte, attrayante et instructive. Les martyrs la conduisent dans l'ancienne Rome. Elle nous décrit la distribution d'une maison romaine avec ses mœurs et sa vie ; elle s'arrête à la description des familles patriciennes, entre autres celle de sainte Agnès et de sainte Cécile ; elle dépeint le Colysée avec ses jeux cruels, ses bêtes féroces et ses scènes abominables.

« Je passai par les Catacombes, dit-elle ; j'y venais avec plusieurs saints. Je vis des corridors, des chambres et des espaces circulaires ressemblant à des chapelles. Des niches carrées se trouvaient çà et là dans le mur. Tour à tour l'un ou l'autre de mes compagnons me dit : Regardez ici notre séjour pendant l'exil ; c'est là que nous avons enseigné les fidèles, c'est là que nous avons célébré les saints

mystères. Ils attirèrent mon attention sur les autels qui étaient des blocs quadrangulaires apposés au mur. Ils me dirent ensuite : « C'est là que nous avons vécu dans l'obscurité, dénués de toute splendeur; mais la lumière et la force de la foi étaient toujours avec nous. »

A la fête des saintes Reliques, son ange la conduisit par toutes les contrées dans les endroits où l'on conserve des reliques dès les temps les plus reculés. Elle pénétra même là où elles étaient enfouies en terre ou dans les caves et les sacristies. « A Rome, à Cologne et à Aix-la-Chapelle, il y a des trésors immenses de reliques et on leur y témoigne la vénération qui leur est due. » Elle vit briller les reliques cachées et comprit qu'elles étaient un sujet de bénédiction pour les lieux où elles étaient conservées. Ces lieux furent protégés contre les maux qui affectaient d'autres endroits dépourvus de reliques. Elle prévit de plus la chute et le péril de certaines églises, sous lesquelles étaient enfouis des ossements outragés.

Pendant une extase lorsqu'un jour on lui présenta une parcelle de la Sainte Croix de Notre-Seigneur, elle la saisit en disant : « J'en possède une pareille, je la porte dans le cœur et sur la poitrine. (Elle portait toujours une parcelle de la Sainte Croix). Quel objet serait plus digne de ma vénération! La Croix est l'instrument de notre salut; la lance nous a procuré l'accès d'une source abondante d'amour, dans laquelle je viens de me plonger. » A l'offrande d'une relique qui d'après une pieuse tra-

dition contenait du sang de Jésus-Christ, elle dit : « Il s'y trouve véritablement du sang de notre Sauveur. Le sang essentiel de Jésus n'est pas resté sur la terre, mais seulement sa forme et sa couleur. J'ai vu les anges recueillir le sang qui coulait à terre pendant la passion du Christ. Cette relique opère un effet différent de celui des saints membres; elle m'attire puissamment et me fait languir après Jésus. Elle brille comme le soleil de midi. »

Souvent Overberg envoyait à Dulmen des petits paquets de reliques, qui en partie portaient le nom du saint. Le 8 janvier 1820 il remit au vicaire Niesing un vase en forme de tourelle, que le vicaire porta sous le bras, tout le long de la route de Münster à Dulmen. Bien qu'elle n'eut pas la moindre idée de l'intention d'Overberg, qui voulait lui envoyer ce vase, elle vit dans une extase que le prêtre portait tout le temps une flamme blanche sous le bras. Lorsqu'il s'approcha de la ville, elle discerna les reliques, que, le lendemain, Niesing lui apporta à sa grande joie.

Elle raconte de ce fait : « Recevant les reliques d'Overberg, j'eus une vision; je vis nos premiers évêques transporter solennellement ces reliques de Rome à Münster, où elles furent parées et distribuées avec le plus profond respect. Des femmes pieuses distinguées par leur vie pure et sainte, s'étaient réunies pour les envelopper. Des prêtres distribuaient les reliques. Celles-ci après avoir été décorées de broderies et de fleurs furent rangées en

pyramides. La première exposition se fit avec de grandes solennités; toute la ville en fut comblée de bonheur. Beaucoup de membres de saints furent enterrés dans l'église d'Ueberwaner.¹ Plus tard je connus quelques pieux chanoines de la cathédrale qui avaient une grande vénération pour les reliques. A la suite d'un changement d'architecture dans cette église et de reconstruction des autels, toutes ces reliques ont été confondues. On trouva aussi les corps de plusieurs saints dont les membres furent mêlés aux autres reliques. Entre autres, on découvrit le corps d'une vierge dont je possède une parcelle. Mais les riches bénédictions répandues sur les hommes par ce culte des reliques, s'évanouirent par la profanation qui suivit bientôt. Ce fut la volonté divine qui livra ces dépouilles aux mains d'Overberg, qui, sans les connaître, leur avait cependant assigné une place. » Elle nomma le vase qui contenait ces reliques « son église » et elle l'avait toujours près de son lit; à présent il se trouve parmi les objets que l'on conserve en souvenir d'elle, dans son ancienne demeure à Dulmen.

(1) Ueberwaner signifie outre-le-fleuve (au delà de l'eau). C'est le nom d'une des plus anciennes églises de Münster; elle a été nommée ainsi parce qu'elle se trouve de l'autre côté de la rivière, par rapport à la partie la plus ancienne de la ville.





CHAPITRE V.

CATHERINE ET LES AMES DU PURGATOIRE.



DE même qu'avec l'Eglise triomphante, Catherine entretenait aussi des rapports avec l'Eglise souffrante du purgatoire. Par ses visions elle confirme admirablement l'union intime des saints au ciel, des âmes des défunts et des pèlerins sur la terre; elle confesse clairement cette communion des saints que nous reconnaissons dans le *Credo*, cette communion dont Jésus-Christ est la tête, le sauveur et la fin suprême. Comme elle vérifie bien les paroles de l'Apôtre : « Or vous êtes le corps de Jésus-Christ, et membres les uns des autres; que tous les membres conspirent mutuellement à s'entr'aider les uns les autres! Et si l'un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui; ou si l'un des membres reçoit de l'honneur, tous les autres s'en réjouissent avec lui.¹ » Les événements de la vie extraordinaire de Cathe-

(1) I Cor. xii. 25. 27.

rine nous commentent d'une manière admirable le dogme, qui dit : Nous, pauvres pèlerins de cette terre, nous pouvons accomplir des œuvres de satisfaction pour les âmes des trépassés ; mais la mort met fin à toute action méritoire, soit pour nous, soit pour les autres. Seulement les membres des trois églises peuvent implorer la miséricorde divine l'une pour l'autre, en priant ceux-ci pour le salut de ceux-là.

On appelle d'ordinaire les âmes du purgatoire « pauvres » parce qu'elles sont incapables d'expier elles-mêmes leurs peines ; c'est pourquoi elles demandent instamment le secours de nos prières. Nos œuvres de réparation et d'expiation nous acquièrent une double récompense, savoir celle du service de Dieu et celle de la charité envers le prochain. Par leur prière efficace d'ailleurs, ces âmes deviennent pour nous des intercesseurs puissants au ciel. Tout cœur animé de foi et de dévotion aime son prochain et fait aussi pour cela des œuvres expiatoires pour les âmes souffrantes. Et comme l'amour du prochain était pour ainsi dire la vie de Catherine, il est naturel que la dévotion aux âmes du purgatoire fût une des premières de son âme. Dès sa plus tendre enfance elle prit en pitié leur entier délaissement et leur complet abandon. Les âmes des défunts étaient instruites par une révélation de la charité de Catherine à leur endroit ; c'est pourquoi elles lui apparaissaient souvent pour implorer son aide. Pour enflammer davantage son zèle, son ange gardien

conduisait la malade au purgatoire, surtout le jour de la Commémoration des morts. L'aspect saisissant de ce lieu de deuil et de misère l'excitait à de plus austères pénitences. C'est là qu'elle devait apprendre ce dont chaque âme manquait le plus, par exemple les saintes messes négligées, les pénitences non accomplies, les vœux inexécutés, la non-restitution du bien mal acquis. Elle reçut la mission d'exhorter les vivants à s'acquitter des obligations des membres défunts de leur famille. Il lui fut permis de consoler elle-même ces âmes abandonnées. Elle accuse la négligence ou l'omission des messes fondées comme un vol cruel fait aux pauvres les plus indigents.

La sœur Emmerich nous décrit le purgatoire comme un vaste empire de tristesse et de tourments. L'état des habitants de cet empire diffère selon la grandeur et le caractère de leur culpabilité. Une obscurité profonde règne dans les parties extrêmes du purgatoire; là des esprits malins ont accès : ils y bourrèlent les âmes de remords, par des reproches incessants; d'autres parties sont moins ténébreuses. Une partie des âmes sont incarcérées; d'autres jouissent d'une liberté plus grande; les unes sont condamnées à l'isolement, les autres vivent en société. D'après notre manière de concevoir, les punitions consistent et dans des souffrances extérieures et dans des souffrances spirituelles. Elle vit au purgatoire des endroits où les peines ne se distinguaient de celles de l'enfer que par la durée. Les tourments extérieurs correspondent aux misères

corporelles d'ici-bas. Elle vit des âmes flagellées, mises en pièces par des chiens, maltraitées par des ennemis, d'autres étaient mises aux fers, enfermées entre les murailles; elle les vit subir la faim, la soif, la chaleur, le froid, l'angoisse et la désolation. Les douleurs spirituelles se rapportent au genre des péchés commis et consistent en peines de cœur et de conscience. La tiédeur et la paresse dans l'accomplissement des devoirs se transforment en regrets amers de la grâce et du temps perdu; l'étourderie est punie par le sentiment d'entraves insupportables; la conviction d'avoir mené une vie frivole et inutile, se change en désirs intenses, mais jamais accomplis; ces âmes en effet ne peuvent rien gagner et sont condamnées à souffrir et à attendre dans une désolation douloureuse et une tristesse sans bornes. Leur situation déplorable explique le souhait ardent de secours et de délivrance qui les consume, et c'est pourquoi aussi l'Eglise met dans leur bouche les paroles de Job : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé. »

Leur seule consolation est l'espoir d'être bientôt délivrées et en attendant cette heure, elles s'édifient mutuellement par la patience et la charité. Les unes participent aux différents maux des autres : elles se réjouissent de voir leurs confrères admis au ciel ou de les voir soulagés par une diminution de leurs souffrances. Celles-ci d'ailleurs sont de différents degrés selon la durée de la purification, et les

douleurs diminuent peu à peu d'intensité : elles échangent par exemple l'emprisonnement contre la société avec les autres, les ténèbres avec un endroit moins sombre. C'est ainsi qu'elles arrivent peu à peu dans les régions plus claires, où des anges descendent pour les rafraîchir.

Les âmes parvenues à ces degrés supérieurs de purification, obtiennent de Dieu la faveur de pouvoir apparaître aux âmes dans les degrés inférieurs et aux hommes pieux sur la terre. Elles engagent ceux-ci à mener une vie plus vertueuse et à secourir par leurs bonnes œuvres les âmes des défunts et les pécheurs endurcis. Elles les sollicitent à prier pour leur prochain et pour les besoins de l'Eglise. Nous trouvons des exemples de ces apparitions dans la vie de Catherine.

L'âme d'une mère implora Catherine de détourner sa fille de la voie du péché qu'elle suivait sur la terre. L'âme d'un époux la supplia de ramener à Dieu sa femme qui plaidait une cause injuste, et étourdissait sa conscience en se plongeant dans des plaisirs folâtres. Parmi ces apparitions nombreuses, citons encore celle de sa mère. Trois ans et demi après sa mort, la mère de Catherine lui apparut et la conduisit dans un lieu débordant de désolation : elle lui demanda ses prières pour les âmes qui y étaient retenues. Qui n'admirerait ici ces liens insolubles de l'amour mutuel entre la mère et la fille, qui se rencontrent toutes deux dans l'amour surnaturel du prochain ?

Catherine ressentit une compassion d'autant plus vive pour les âmes du purgatoire, qu'elle savait celles-ci plus abandonnées ; et parmi celles-ci figuraient celles qui avaient le plus de péchés à expier. Elle admire la miséricorde inconcevable de Dieu à l'égard de chacun. Rien de ce qu'il y a de bon¹ dans le cœur de l'homme sur la terre, ne sera perdu pour l'éternité ; mais toute action méritoire mène à la lumière céleste, tout péché aux ténèbres éternelles. Elle priait de préférence pour les âmes totalement oubliées. Elle intercédait aussi pour ceux dont les vertus avaient été vantées outre mesure, et auxquels les survivants ne croyaient pas devoir appliquer de mérites à cause de leur sainte vie. Elle voit en même temps que chaque louange outrée devient un sujet d'abaissement pour celui qui en est l'objet.

Les âmes des enfants non baptisés, celles des chrétiens séparés de l'Eglise, enfin celles des juifs et des païens que Dieu daigne recevoir en paix à cause de leur vie morale, sont réunies dans un lieu particulier. Toutes cependant sont pauvres et délaissées ; car elles ne peuvent pas participer aux trésors de l'Eglise et aux grâces du saint sacrifice. Plus une âme est coupable, plus elle est séparée de la communion des saints ; plus il en coûte aussi à Catherine d'opérer en sa faveur. Dans ce cas elle sollicite d'un saint quelconque de l'accompagner au purgatoire.

(1) Catherine parle ici de l'état de l'homme qui a préservé son âme du péché mortel, malgré une vie tiède et indifférente.

pour adoucir les peines d'une telle âme; en même temps elle offre à Dieu le mérite de ce saint. Bien plus, souvent les élus du ciel, hors d'état de pouvoir accomplir des œuvres expiatrices pour les âmes du purgatoire, mais capables d'exciter les vivants à de telles actions, disposèrent le cœur de la religieuse à faire ce qui leur était impossible; ils joignirent alors leurs prières aux supplications de Catherine. Un jésuite jouissant de la béatitude céleste, auquel Catherine s'était autrefois confessée, la conduisit près de sa sœur au purgatoire : grâce à la fervente prière de Catherine, elle fut soulagée aussitôt. Une femme admise à la gloire éternelle lui apparut et la supplia de travailler à la conversion de son mari et de sa seconde femme qui vivaient tous deux dans le péché. Catherine entreprit cette œuvre de charité et obtint la conversion demandée. Un enfant mort dans l'innocence de son baptême, se présenta à elle dans sa splendeur céleste en disant : « Je vous rends grâce de m'avoir obtenu le baptême; sans vous je serais mort dans le péché et j'aurais été condamné comme les païens. » Et en effet une femme accouchée avait demandé intérieurement l'intercession de Catherine. Celle-ci entendit cette voix et grâce à ses prières l'enfant déjà mourant pût encore recevoir le baptême. Elle nous enseigne que ces enfants savent tout obtenir de Dieu au ciel, mais qu'on néglige de les invoquer. Les enfants lui révélèrent aussi que Dieu était toujours prêt à empêcher les nouveau-nés de mourir sans baptême, mais que personne ne le priait

pour cela. A cet égard Catherine eut à diverses reprises des visions qui prouvaient le succès de ses prières.

Dieu nous montre combien grande était la charité de Catherine, en permettant que même des âmes protestantes et juives implorassent son secours. L'âme d'une pauvre juive vint la supplier de l'accompagner dans le séjour de ses corréligionnaires. Dans cet endroit écarté, elle trouva les plus tristes calamités. Le fait de voir que beaucoup de ces âmes n'étaient pas perdues pour l'éternité, l'attendrit et elle leur parla du Messie. La plupart de ceux qu'elle voyait avaient été indigents pendant leur vie. L'âme d'une juive émut Catherine au point de l'intéresser aux juifs vivants pour les amener à la vérité. Ainsi elle remua intérieurement une juive de Coesfeld; celle-ci avait commis maintes fraudes durant sa vie et pour réparer ses torts, elle distribua des aumônes à de pauvres chrétiens. Cette aumône fut agréée pour l'expiation de ses péchés. Catherine produisit le même effet près d'une juive de Dulmen. Il n'en fut pas de même auprès du rabbin : elle n'avait pas réussi à s'approcher de lui ; car il opposait un cœur endurci aux inspirations de la grâce. Dans une grande ville, elle émut beaucoup de juifs pieux : ils firent une réunion dans laquelle ils formulèrent leur conviction de la venue du Messie. Au mont Sinaï elle avait su empêcher des juifs de piller les pèlerins chrétiens. Elle réprimande le manque général de zèle pour la conversion des juifs.

Catherine, il est vrai, ne se lassait pas d'opérer et

de mériter pendant toute l'année pour les âmes des défunts ; mais cependant elle estimait le 2 novembre comme le jour spécial du pardon céleste. Ce jour-là, différents saints, entre autres saint Augustin enflammaient le zèle de Catherine à faire ouvrir le ciel à beaucoup d'âmes souffrantes. A cette fin, elle se servait de la prière et de l'invocation des saints ; elle appliquait aux âmes des défunts, les mérites des élus, le fruit du sacrifice de la messe, de la sainte communion et des indulgences. Les âmes souffrantes éprouvent une consolation toute particulière par le combat que nous livrons à nos passions et par la mortification de nos sens. On peut les secourir par la répression de la colère et de l'impatience, par l'exercice des vertus, l'oubli des injures, enfin par la bienveillance sincère envers le prochain. Ces exercices en effet font amende honorable pour les péchés d'omission en la pratique de ces vertus. L'ange de Catherine l'exhorta à supporter patiemment le chagrin, les misères et les tristesses si nombreuses dans les différentes phases de son existence, et elle offrit volontiers tout cela pour les âmes des défunts. Outre cela, elle demanda encore à Dieu des souffrances corporelles pour pouvoir ressembler à ces âmes. C'est ainsi que souvent elle se sentait enchaînée et hors d'état de se mouvoir ; tantôt elle était affectée d'une chaleur dévorante, tantôt elle ressentait les tourments d'une soif inaltérable. Pour expier les péchés des âmes du purgatoire, Dieu lui fit subir les peines et les obstacles d'un voyage à

pied en lui opposant sur sa route de l'eau, de la neige, des haies épineuses, etc. Enfin à part cela, elle offrait à Dieu toutes ses prières, toutes ses souffrances pour les pauvres âmes; et celles-ci, à leur tour, offraient à Dieu ses œuvres de charité qui augmentaient par là de mérite en fructifiant non seulement pour les âmes, mais encore pour Catherine elle-même.

La sainte religieuse accomplissait des œuvres particulières d'expiation que lui demandaient ces âmes, comme la réparation des négligences et des scandales. Une de ces âmes lui demanda de récolter des aumônes pour acheter un certain nombre de chemises qu'elle aurait à distribuer ensuite aux pauvres. Des prêtres la chargeaient de travailler dans la vigne entre des échaldas pointus, pour expier leurs négligences. Elle exécuta cet ordre en joignant ces travaux d'esprit aux souffrances corporelles. « Ah! qu'il est triste, soupirait son cœur, de voir accorder si peu d'importance au soulagement des âmes; chaque œuvre de propitiation, toute aumône, toute souffrance les soulagent à l'instant et les rendent si heureuses. Elles en témoignent la reconnaissance d'un homme mourant de soif, auquel on fait cadeau d'un verre d'eau fraîche. Les prêtres peuvent les secourir par la récitation du bréviaire, ainsi que par leur bénédiction sacerdotale. Cette dernière entre au purgatoire comme une rosée rafraîchissante. Catherine demanda souvent pareille bénédiction à son confesseur.

Ce sont les anges qui font part aux âmes des œuvres offertes pour elles sur la terre ; ce sont également des anges qui les introduisent dans les demeures célestes. Leur aspect si sombre devient alors de plus en plus clair et plus resplendissant, jusqu'à leur entrée dans la gloire éternelle. Catherine vit souvent cette introduction des âmes dans le ciel ; c'était la récompense de ses sacrifices d'amour ; elle entendit souvent des voix célestes lui dire : « Nous te remercions, nous te remercions ! »

C'est par le pôle nord que Catherine descendit au purgatoire. En société de son ange, elle voyagea d'abord vers l'est jusqu'au Gange, monta l'Himalaya, d'où son guide la conduisit vers l'ouest par le pays Duhemsid, dont les montagnes sont peuplées de singes. En descendant peu à peu, elle parvint dans un pays froid : c'est la demeure d'une race d'hommes à longue chevelure qui traversent la contrée sur des charettes attelées de chiens, des bêtes à forte toison, aux pieds courts et aux oreilles longues, leur fournissent des fourrures pour vêtements. Plus au nord il y a un pays plein de marais et de régions sauvages ; çà et là on y aperçoit encore des hommes misérables avec des nez étranges. Elle avance jusque dans une terre inhabitée, s'enfonce toujours davantage dans la sphère du brouillard et du froid et arrive enfin à une mer remplie de glaciers gigantesques. Les sommets vont en déclinant et le circuit de la terre se restreint. Elle voit la terre en forme ovale allongée de l'occident à l'orient. A la fin elle

gravit une couche épaisse de métal et le purgatoire s'offre à sa vue comme un demi-cercle noir.

C'est par la même route, que son ange la conduisit aux enfers. Elle descendit sous la terre au pôle nord, se dirigea vers le centre du globe et arriva au-dessous du purgatoire à l'endroit des abîmes du désespoir. Un jour, Catherine découragée de toutes ses douleurs, demanda à Dieu le répit d'un jour de calme ; car elle croyait son état semblable à celui de l'enfer. Son ange gardien la réprimanda de cette pensée et lui dit : « Pour vous empêcher désormais de comparer votre état à l'enfer, je vous montrerai celui-ci. » Et voici ce qu'elle en dit : « Quand je pense à ce que j'ai vu, tout mon corps tressaille. Une nuit impénétrable enveloppe à jamais ce lieu où règnent d'indicibles tortures. »

La sœur Emmerich reconnut aussi que certaines planètes étaient la demeure des anges déchus. Des esprits différents de ceux-ci demeuraient sur neuf étoiles qu'elle apercevait au milieu d'un anneau qui entourait la terre. Ce séjour était plus agréable ; il avait été accordé à ces habitants grâce à une sorte de contrition qu'ils avaient éprouvée lors de leur chute ; au jugement dernier ils seront livrés à la damnation éternelle.¹ Des esprits analogues séjournent dans la lune et les comètes. Ce sont eux qui

(1) Leur contrition n'était donc qu'une attrition naturelle semblable à celle du traître Judas.

visitent la terre et excitent l'homme au péché;¹ ce sont ceux-là aussi qui tourmentent les âmes du purgatoire.

Elle aperçut aussi beaucoup d'esprits malins causant la destruction sur la terre. Elle affirme qu'un grand nombre d'âmes maudites séjournent dans des lieux solitaires, dans lesquels ils ont commis leurs forfaits. C'est là qu'elles doivent séjourner au milieu des tourments jusqu'à la fin des temps.²

(1) Cfr. Ephes. II, 2 et 6, 12, où saint Paul dit, que nous avons à combattre contre les puissances de l'air.

(2) « Les âmes damnées, dit saint Augustin, n'apparaissent que rarement. Néanmoins on peut admettre qu'elles apparaissent quelquefois pour instruire et terrifier les vivants. On peut admettre ici une sorte de bilocation, car elles sont en même temps dans l'enfer et dans le lieu de leurs crimes. »





LIVRE QUATRIÈME.

CATHERINE

APOTRE DE L'ÉGLISE PAR SES SOUFFRANCES.



CHAPITRE I.

SA VIE DE SOUFFRANCES.



LA vocation principale, à laquelle Dieu avait appelé Catherine sur cette terre, était celle de se charger de souffrances expiatrices pour le bien de l'Eglise et pour le salut des âmes. Elle avait à vérifier cette parole de l'apôtre : « Je me réjouis maintenant dans les maux que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, en souffrant moi-même pour la formation de son corps qui est l'Eglise.¹ » Quand les propres membres eux-mêmes affligent et déshonorent ce corps par l'apostasie et

(1) Col. 1, 24.

l'infidélité, quand les ennemis extérieurs le poursuivent de haine et d'hostilité, Dieu choisit des âmes animées d'un amour héroïque envers lui et leur prochain, qui s'offrent à lui en holocauste, comme victimes propitiatoires. Ces âmes acquièrent ainsi le consentement du Seigneur et deviennent l'objet de ses complaisances. Il agréa leurs mérites que les mérites de son divin Fils ont ennoblis, pour les appliquer à l'Eglise et à tous ses membres; « car, dit l'apôtre, nous sommes le corps de Jésus-Christ et membres les uns des autres, et tous les membres conspirent à s'entr'aider les uns les autres.¹ » A diverses reprises Dieu manifesta à Catherine qu'il la faisait souffrir dans ce sens. Il lui montra aussi d'autres âmes qui étaient affectées des mêmes douleurs expiatriques.

La patronne de ces âmes est la mère des Sept Douleurs, la bienheureuse vierge Marie. Deux fois par an l'Eglise célèbre ces souffrances augustes. En tout conforme à son divin Fils, elle a partagé toutes ses douleurs et toutes ses humiliations pour apaiser et fléchir la Divinité, et sauver l'humanité. Elle s'est volontairement jetée dans une mer d'amertume pour remplir les desseins de la Providence.

Une tâche semblable était la vocation de Catherine Emmerich. Elle a rempli cette mission de la manière la plus héroïque et avec une fidélité admirable. En véritable fille de la Mère des Douleurs, elle a persé-

(1) Cfr. 1. Cor. xii, 25.

vére avec celle-ci au pied de la croix. Semblable à Marie elle a gardé toujours son humilité profonde et sa simplicité enfantine. Malgré ses dons si extraordinaires, elle n'a jamais eu d'autre parole que celle-ci : « Me voici la servante du Seigneur ! Aussi longtemps que je puis souffrir pour votre gloire, ô mon Dieu, et pour le salut du prochain, faites-moi souffrir et ne m'envoyez pas la mort ! »

Le don de la contemplation l'a préparée à sa grande œuvre d'expiation . « Mon fiancé me conduisit dans la maison nuptiale, » dit-elle ; en d'autres termes Dieu introduisit dans les mystères impénétrables de l'Eglise, la fiancée de Jésus-Christ.

Ainsi que Dieu présentait à Catherine toutes ses prières, toutes ses œuvres pour l'Eglise sous l'image d'un travail ou d'une peine terrestre, il lui symbolisait la maison de noces spirituelles, c'est-à-dire l'Eglise, par une maison nuptiale sur la terre comme était celle de Jérusalem, où Marie célébra son mariage avec saint Joseph. Dans cette réelle maison de noces elle reconnut la maison spirituelle de l'Eglise, tout comme autrefois on nommait l'Eglise juive la « maison de Jacob. » Et comme dans une maison on s'aperçoit facilement de tout ce qui s'y passe, son ange la conduisit chaque jour dans la dite maison de Jérusalem, pour lui montrer tout ce qui se passait dans la maison spirituelle de l'Eglise. Elle était la servante fidèle de Jésus-Christ, qu'il avait chargée de pourvoir au ménage de son Eglise. Dans cette maison de noces Dieu illumina son esprit, pour

lui faire reconnaître et admirer la sublimité de l'Eglise dans sa fondation divine, ses trésors immenses de grâces et ses promesses célestes, dont la réalisation nous unit à jamais à Jésus-Christ.

Après avoir ému le cœur généreux de la pieuse vierge, en lui faisant voir la beauté de l'Eglise rachetée par le sang divin de son Fils unique, Dieu lui montra le reniement, les outrages et la persécution que l'ingratitude des hommes oppose à cette Eglise. Elle vit en même temps le tort que se font à eux-mêmes et au prochain ces âmes aveuglées. Non seulement l'état de l'Eglise en général, mais encore celui des nations et des diocèses particuliers lui était connu ; elle connaissait également les dispositions des chefs de ces églises.

C'est ainsi que Dieu émut ce cœur qui était toujours prêt à aimer et à souffrir pour son Seigneur et son prochain. Il a accepté l'offrande de ce cœur innocent qui lui avait appartenu toujours comme celui de sa fiancée ; et ainsi elle a expié par des souffrances indescriptibles les impiétés de son temps.

La vie de Catherine nous montre et nous décèle tant de souffrances de toute sorte, que sans aucun doute, Catherine doit briller d'une manière extraordinaire entre tous les élus. La compassion, sa vertu dominante, la poussa déjà dans son enfance à implorer pour elle-même les douleurs des autres, et à s'imposer des pénitences pour expier les défauts de ses compagnes. Pour ne pas perdre la crainte de Dieu, elle torturait son corps de la manière la plus

cruelle. A sa première communion elle s'offrit en victime pour l'Eglise; à sa confirmation elle fut instruite intérieurement que la grâce du Saint-Esprit l'avait affermie et disposée à pouvoir mieux souffrir pour expier les crimes et les péchés commis dans l'Eglise.

Dieu lui fit connaître le degré d'abaissement où était tombée la religion catholique en France en 1792, et le mépris satanique qui, en ce malheureux pays, animait les ennemis de son Eglise. Catherine avait dix-huit ans à cette époque. Les dix années qui précédèrent son entrée en religion furent remplies par toutes les souffrances imaginables d'un corps faible succombant sous le faix de maladies douloureuses, dont elle s'était chargée à la suite de ces visions. A toutes ces souffrances physiques, il faut ajouter les souffrances morales, telles que la désolation, la tristesse, des contrariétés extraordinaires que lui causait la résistance ouverte et opiniâtre de ses proches et même des étrangers, à sa vocation religieuse, qu'elle ne parvint à suivre qu'après des années passées dans le chagrin, l'attente pénible, la pauvreté et l'abnégation la plus complète d'elle-même. Maintes fois durant ce temps, elle allait au grand calvaire près de Coesfeld; mais la croix intérieure qu'elle portait fut si agréable à Dieu, qu'il se la rendit semblable par l'impression dans son corps virginal, de ses stigmates douloureux. A l'âge de vingt-quatre ans, elle vit Jésus dans l'Eucharistie; il lui imposa les souffrances de

la couronne d'épines. Elle devait souffrir pour l'Eglise dont les maux croissaient de jour en jour. Cela eut lieu en 1798, l'année même où Napoléon fit emprisonner le vénérable vieillard, le pape Pie VI.

Plus tard Catherine, se sentant plus intimement liée au corps de l'Eglise par sa profession religieuse, dut éprouver plus sensiblement les souffrances de l'Eglise et les imperfections des prêtres et des religieux. Ces souffrances de l'Eglise augmentèrent les souffrances physiques de la martyre, et les imperfections du corps ecclésiastique lui causèrent un véritable percement de cœur. La manière dont elle fut traitée au couvent, où sa pauvreté la fit considérer comme la servante de tous, où elle fut raillée et méconnue à cause de ses dons intellectuels et de sa piété édifiante, tout cela correspondait assez bien à la situation même de l'Eglise, dépouillée de tout droit et de toute propriété par le Congrès de Vienne.

Les souffrances d'expiation de Catherine allaient croissant à chaque nouvelle période de sa vie, aussi la dernière partie de cette vie crucifiée 1811-1824 devint-elle la plus douloureuse sous tous rapports, et cela conformément toujours aux maux grandissants de l'Eglise.

Par toutes sortes de vicissitudes en effet, la constitution de l'Eglise avait été amoindrie et presque détruite en Italie, en France et en Allemagne. Napoléon s'emparant par la force des Etats de l'Eglise retenait le saint Père en captivité. En 1811 il convoqua le triste conciliabule de Paris, où le

suffragant de Münster, Gaspar Maximilien, baron de Droste-Vischering, frère du Vicaire-Général, déclara franchement au despote, que tous les arrêts du Concile n'avaient aucune valeur sans l'approbation du pape. Néanmoins, Napoléon s'efforça de nommer le baron de Spiegel évêque de Münster, sans autorisation papale aucune; on avait déjà fait la même chose ailleurs en 1813. Pour la province natale de Catherine comme pour toute l'Allemagne, ce temps a été une des plus dangereuses périodes que l'Eglise ait eu à traverser depuis son établissement dans le monde. Des dispositions qui existaient depuis des siècles avaient été détruites; la plupart des diocèses n'eurent plus que des évêques illégitimes nommés par la puissance séculière. Des princes protestants gouvernaient les anciens diocèses, et leur influence réussit à faire entrer le schisme dans les cercles catholiques.

Dans tous les rangs de la société la pratique de la religion avait dû céder à la tiédeur et à l'indolence; et il y avait des districts entiers où toute pratique de piété était morte.

Par le moyen de ses contemplations Catherine fut instruite de toutes ces calamités, qu'elle eut à réparer par ses instantes prières et par ses œuvres expiatoires. Sa mission spéciale cependant, fut d'accompagner Pie VII dans sa voie douloureuse, et de l'aider par ses souffrances à rétablir l'ordre dans l'Eglise d'Allemagne.

Nous commençons notre récit des souffrances de

Catherine au printemps de l'année 1812. C'est alors que, malgré sa répugnance intérieure, elle fut forcée par la sécularisation des couvents à rentrer dans le monde. Elle aurait certainement préféré la solitude, mais Dieu voulait la placer bien en vue des regards du monde, pour que, par ses stigmates, elle rendit témoignage de lui et s'immolât en victime propitiatoire pour la culpabilité de tous. Les descriptions des trois parties du chemin de croix, dans le second livre de cette histoire, nous ont montré ce que ces signes lui ont valu, dès leur empreinte, de peines corporelles, d'angoisses et d'amertumes, de dédains et de persécutions.

Outre cette croix publique, elle portait pendant les dernières années de sa vie une croix intérieure, bien plus douloureuse encore : elle consistait dans des maladies continuelles et accablantes. Durant l'espace de onze ans, elle n'a pu quitter le lit. Elle sacrifiait son corps pour le salut du corps de l'Eglise, qu'accablaient tant de maux ; elle prenait sur elle des douleurs et des peines effrayantes pour obtenir en échange la guérison spirituelle des membres malades du corps de l'Eglise. Et, chose frappante, les maux et les maladies qui accablaient Catherine se diversifiaient, d'après la nature des maux de l'Eglise, que Dieu lui montrait en ses visions. L'angoisse, l'abandon intérieur, le poids de la culpabilité étrangère venaient s'y ajouter encore. Cette dernière peine disparaissait aussitôt après l'expiation accomplie, mais seulement pour être remplacée

après un peu de relâche, par d'autres souffrances. Jusqu'à sa mort elle resta la fiancée fidèle de Jésus-Christ : ses stigmates et ses souffrances, ses maux physiques et ses angoisses spirituelles la rendaient l'image parfaite du Dieu-Sauveur.

Le but essentiel de la vie de Catherine consiste dans les souffrances réconciliatrices qu'elle endura pour l'Eglise et le prochain, comme Dieu le lui manifesta par ces paroles : « Je vous ai étendu sur mon lit nuptial de souffrances ; je vous ai comblée de grâces, de trésors d'expiation et de bijoux célestes. Il faut que vous souffriez. Moi, je ne vous abandonnerai pas ! »

Peu de jours avant sa mort Catherine dit : « Il y a vingt ans que mon fiancé m'a introduite dans la maison de noces et qu'il m'a donné sa couche nuptiale amère et douloureuse, sur laquelle je suis encore étendue ! » Ces fiançailles célestes furent célébrées, au dire de Catherine, par l'empreinte de la couronne d'épines, que lui imposa Jésus en se présentant à elle comme le divin fiancé de son âme. Dès lors il l'a élevée de jour en jour davantage à sa similitude, en daignant la faire participer à ses plaies et à ses souffrances. Lorsqu'un jour elle crut succomber sous le poids des douleurs qui la crucifiaient, son ange l'exhorta à la résignation. « Le Christ, dit-il, n'est pas encore descendu de la croix, il faut persévérer jusqu'à la fin. » Il en fut réellement ainsi ; les quatre dernières années devinrent les plus douloureuses.

Catherine puisait des forces nouvelles dans la méditation du noble but de son martyre. Dès que l'engourdissement causé par l'excès de ses souffrances lui faisait oublier cette pensée, elle perdait sa vigueur et ne se sentait plus en état de supporter ses peines.

Ses tortures duraient souvent des journées, parfois des semaines entières. Au lieu de jouir du sommeil qui ne la soulageait que dans des cas exceptionnels et pour peu de temps, elle subissait durant toute la nuit des douleurs indicibles. Les douleurs de la malade furent souvent si prononcées, que son entourage même, d'ailleurs accoutumé à voir son état malheureux, en était ému de compassion; et cependant personne ne pouvait l'aider; car aucun remède naturel ne procurait de soulagement à cette mystérieuse maladie. Souvent on la crut à l'agonie, et ni son confesseur ni le médecin ne comptaient plus la voir revivre.

Et en effet, la nature seule ne pouvait pas soutenir cette vie plus longtemps. Mais Dieu donna à sa fille de prédilection des forces surnaturelles, uniquement pour obtenir par cette prolongation de sa vie, de nouveaux sacrifices de réparation. Plus d'une fois les anges du ciel demandèrent à la malade si elle voulait mourir pour entrer dans la gloire, ou si elle voulait encore continuer sa vie de souffrances. C'est là un signe évident de la prédestination extraordinaire de cette âme. Quelle ne doit pas être sa gloire céleste! Car toujours ce cœur héroïque a répondu :
« Si je puis aider encore, laissez-moi souffrir, guérir

et sauver ! » C'est alors que Dieu l'assistait par des remèdes surnaturels : il lui envoyait un ange ou des saints qui la fortifiaient par des baumes célestes, comme nous l'avons raconté ; ou Jésus-Christ lui-même la visitait pour la nourrir de sa chair précieuse, ce qui rétablissait inopinément ses forces abattues. D'autres fois elle fut élevée à l'intuition de la gloire céleste, et sortit toute fortifiée de l'extase.

Mais dans les souffrances elles-mêmes elle fut souvent soutenue aussi par un secours spécial. Ainsi Dieu lui montra parfois des scènes saisissantes de la passion du Sauveur, il lui montra la résignation et l'amour de son divin Fils grandissant en raison directe de la véhémence des douleurs qu'il endurait, et, à cette vue, Catherine resta fidèle à son propos de ne jamais murmurer, mais de demander des souffrances plus grandes encore. Une autre fois elle fut réconfortée par la vue des supplices des martyrs qui lui apparurent pour la consoler et l'encourager à persévérer dans l'espoir d'une gloire éternelle.

Pour la préparer à des souffrances extraordinaires Dieu lui envoyait souvent des visions intuitives de la vie des martyrs, et elle en recevait un courage nouveau. Quand toutes ses épreuves excitèrent en elle le découragement, Dieu releva son cœur abattu en dirigeant son attention sur le trésor inestimable des reliques qu'elle avait toujours près d'elle, et qui l'accoutumaient à vivre sans cesse avec les saints, dont la vie et les épreuves lui servaient de modèle.

Plusieurs fois sa mère défunte lui apparut et

l'exhorta à la patience, en lui montrant des fleurs, des fruits et des guirlandes, qui n'étaient autre chose que les combats terrestres que Catherine avait livrés. La malade elle-même déclara, que si elle n'avait pas été secourue par les mérites des saints, elle n'aurait pas été en état de souffrir patiemment. Elle retirait donc une nouvelle force d'âme de l'offrande faite à Dieu de ces nombreux mérites. Enfin, Dieu vivifia le courage de Catherine en lui montrant les souffrances d'autres personnes contemporaines, qui étaient destinées comme elle à prier et à souffrir en faveur de l'Eglise et de leur prochain. Le Seigneur lui révéla que toujours sa providence suscitait pour son Eglise des âmes privilégiées qu'elle oppose à la corruption de leur temps.

Elle trouva aussi une force merveilleuse dans les bénédictions de l'Eglise. Son confesseur lui donna souvent la bénédiction sacerdotale et prononça sur elle des prières liturgiques, et en plusieurs occasions particulières il appela aussi au chevet de Catherine les vicaires Niesing et Hilgenberg, et le curé Büttner de Haltern, lequel avait la réputation de posséder le don des miracles. Ce furent les bénédictions de ce prêtre pieux qui parvinrent à adoucir les souffrances les plus véhémentes de Catherine. Son confesseur lui donnait souvent de l'huile sacrée ou de l'huile de Wælbürgis, ou bien encore il approchait ses doigts consacrés de la figure de Catherine ce qui lui procurait un soulagement instantané. Mais avant tout, elle obtenait du secours par la vénéra-

tion et l'imposition de reliques, dont les saints à qui elles avaient appartenu, lui apparaissaient aussitôt pour la fortifier et souvent pour la guérir.

Et non seulement Catherine offrait à Dieu le sacrifice agréable de ses immenses mérites en faveur de l'Eglise en général, mais sa charité envers le prochain était si grande, qu'elle l'offrait aussi en faveur de telle ou telle personne en particulier, pour attirer sur elle et sur ses besoins spirituels et même temporels, l'abondance des bénédictions divines. Dans ses visions elle voyait des pécheurs, des malades, des indigents, des prisonniers, des malheureux de toute espèce, des mourants et des âmes de défunts qui lui demandaient son intercession. Aucun Etat, aucun pays, aucune confession religieuse n'étaient exclus de sa charité. Dieu daigna agréer ses offrandes pour tous ; car il avait mis ses complaisances dans ce cœur pur et simple qui renonçait à soi-même, pour procurer à son prochain secours et délivrance. Elle rendit le mérite de ses douleurs plus efficace par la prière, l'abnégation, et la charité envers ses ennemis, et les aumônes que malgré la modicité de ses ressources, elle trouvait moyen de faire à plus pauvre qu'elle. Sa devise était : Tout par amour pour le prochain ! Passons maintenant à la description des faits particuliers de son apostolat de souffrance.





CHAPITRE II.

CATHERINE APOTRE DU DIOCÈSE DE MUNSTER,
SA PATRIE.



CATHERINE Emmerich était dans les mains de Dieu un instrument secret, par lequel sa providence a servi son Eglise et les membres de celle-ci. Il est certain que à la fin de la domination française en Allemagne, cette vierge souffrante a été un moteur puissant de la renaissance extérieure et intérieure de l'Eglise de son pays. Dieu lui fit voir ou par des allégories symboliques ou par les événements de l'époque, dans quel état se trouvait alors l'Eglise en plusieurs pays. C'était pour ce triste état d'abaissement où était l'Eglise, qu'il plut à Dieu d'agréer en expiation les souffrances de Catherine. Ces détails nous sont connus par ses propres communications, qui ont été fidèlement annotées depuis 1819 jusqu'à sa mort. Nous y voyons qu'elle s'est occupée en premier lieu du diocèse de Münster, sa patrie, dont elle vit le triste état dans des allégories frappantes.

Chaque année, nous l'avons vu, elle accompagnait

Marie à Bethléhem durant l'Avent. En 1819 elle veut préparer la réception de Marie dans une maison. Dans cette maison, elle trouve une société d'hommes qu'elle connaît ; il y a parmi eux des protestants et quelques-uns des persécuteurs du temps de l'enquête : ils s'amuseut à chanter et à faire bonne chère. Ils déclarent ne plus avoir de place pour Marie. Mais Catherine s'obstine à demeurer là, et prend patience tandis qu'elle est poussée et bousculée par les danseurs. Enfin, elle découvre une misérable chambrette, dans laquelle elle trouve une vieille femme, la propriétaire légitime de la maison, entourée d'une toile d'araignée. Catherine se met à la nettoyer, et la délivre de sa prison. Elle reproche ensuite vivement ce procédé indigne à la réunion des noceurs, et ceux-ci effrayés de ses paroles, s'empressent de quitter la maison. La vieille femme se hâte d'établir un nouvel ordre dans la maison ; rajeunie et embellie par les bons soins de Catherine, elle assemble autour d'elle beaucoup de jeunes personnes et de vierges, qui vivent chez elle selon l'état de de choses nouvellement établi. Assistée des saints et des bienheureux de sa province natale, Catherine arrange alors une chambre pour la sainte Vierge. Le mauvais traitement enduré par Catherine, est pour nous le symbole des souffrances et des persécutions qu'elle avait à subir de la part de ses contemporains, pour rétablir les droits de la vieille femme qui représente la piété perdue et surtout la vénération de la Mère de Dieu.

Au mois de décembre 1819, elle trouve la maison nuptiale de Münster gardée par un homme inconnu en uniforme. A côté de lui, elle voit une femme grossière, qui parle avec animosité du pape et de l'antéchrist. Catherine balaye la maison de noces, lorsque tout à coup la femme, se riant de ses efforts se met à jeter des ordures parmi les appartements déjà nettoyés : mais Catherine recommence de nouveau avec la même résignation. Cette parabole nous montre d'une manière frappante la vocation de la martyre, d'être l'antagoniste infatigable de la nouvelle puissance anti-catholique, qui exerçait alors sa pernicieuse influence contre la sainte Eglise. Le nettoyage signifie ses souffrances méritoires.

En 1820, elle voit les nouveaux gouverneurs du pays introduire dans le jardin de l'Eglise un enfant illégitime et rébarbatif. Il porte des livres et des écrits, montre au commencement une amabilité factice et flatteuse et finit bientôt par poursuivre de son persiflage pédant tout ce qu'il voit et entend. Le pieux instituteur (Overberg) dédaigne d'abord de s'en occuper il laisse s'agiter l'enfant, mais bientôt il s'oppose sérieusement à lui; le doyen R. admet le petit flatteur dans sa maison. Là, il se raille des institutrices, mais il évite avec soin toute rencontre avec Catherine. Cet enfant représente le nouveau système scolaire. — Après cette vision, Catherine eut à subir de grandes douleurs.

Après que l'enfant se fût introduit avec beaucoup d'insolence, sa mère arriva. C'était une grande per-

sonne sans modestie aucune; sa poitrine était parée de chaînes auxquelles pendaient des images d'écrevisses, de grenouilles, et de sauterelles; ensuite des cercles, des cornets et des pipes; un hibou sautillait d'une épaule à l'autre en chuchotant toujours avec la femme. (Le Rationalisme et la Franc-Maçonnerie.) — Cette personne lascive voulait même se marier avec un prêtre catholique. Celui-ci la maudit solennellement; alors elle mourut et fut rongée par les vers.

La signification de ceci est facile à comprendre. Cette personne ne voulait pas seulement nuire à la croyance catholique, mais aspirait à la détruire complètement par une union entre elle et l'Eglise; mais ses efforts échouèrent et se brisèrent contre la fermeté de l'Eglise catholique. Mais en ce qui concerne Catherine, cette vision nous prouve que ses prières et ses souffrances méritoires ont contribué essentiellement à la conservation de la foi dans son pays.

Dans les temps ultérieurs elle eut souvent des visions sur l'instruction publique; elle ressentit en même temps des douleurs si atroces qu'elle ne trouvait plus aucun repos sur sa couche. Elle voyait la prédominance du protestantisme dans l'organisation des écoles; elle reconnaissait d'ailleurs que beaucoup de prêtres catholiques embrasseraient cette idée des écoles neutres, et coopéreraient ainsi à la déchéance morale de la vie catholique. « Puissé-je proclamer dans le monde entier, combien ces images

sont lugubres! » s'écriait-elle. Son activité spirituelle embrassait non seulement l'organisation de l'enseignement supérieur, mais même celle des écoles élémentaires. L'instruction rationaliste des collèges et des universités a certainement infligé des plaies profondes à la vie catholique; mais l'intention finale de nous incorporer dans l'Eglise luthérienne de l'Etat, n'a pas été atteinte. Catherine s'affligea fort du décret gouvernemental qui interdit les cours publics de l'Académie de Münster (1820), parce que le vicaire-général avait défendu aux théologiens de fréquenter l'université de Bonn; mais elle dit déjà alors : « Les choses deviendront encore plus tristes qu'elles ne le sont déjà actuellement. »

Au mois d'avril 1823, elle gémit sur la confusion qui existait partout dans l'Eglise de Münster, et elle prit sur elle de grandes œuvres d'expiation. Il s'agissait d'obvier au malheur des jeunes étudiants de Bonn et de Münster. Elle vit des faisceaux de serpents dans leurs mains : c'étaient les symboles des faux systèmes philosophiques d'Hermès. Elle plaint la décadence des écoles primaires par les paroles suivantes : « De simples et pieux maitres d'école que le temps moderne nomme ignorants, ont élevé des enfants pieux et bons; les excellents maitres et maitresses de notre époque inspirent peu de piété aux enfants; parce que leur orgueil pédant paralyse leurs efforts; car enfin là où il n'y a ni amour ni simplicité, il n'y aura jamais grand succès. »

Catherine regretta les grandes solennités devenues

à la mode pour les fêtes de la première communion. Ces inutilités luxueuses écartent de l'âme d'un grand nombre d'enfants la dévotion et le recueillement si nécessaires au parfait accomplissement d'un acte si grand et si vénérable, et dirigent leurs pensées vers la parure et le luxe. Elle apprit et reconnut que la première communion faite après une préparation digne, est d'un effet décisif pour toute la vie.

Un autre sujet concernant les nouvelles conditions de l'Eglise, fut confié par Dieu à cette vierge si zélée pour sa gloire. Elle fut instruite de l'intention où était le gouvernement, de forcer l'Eglise à permettre que dans les mariages mixtes les fils embrassassent la religion du père et les filles celle de la mère. Un diplomate rusé et flatteur, en uniforme bleu, avait déjà réussi à brouiller le clergé dans la maison nuptiale de Münster. L'opinion du vicaire-général et d'Overberg s'éleva contre cette prétention, et ces deux dignes prêtres finirent par vaincre l'opinion contraire. Dès ce temps là, Catherine s'est toujours chargée des plus pénibles souffrances pour sauver les enfants issus de mariages mixtes, du danger de perdre leur foi. Dieu la fit assister en esprit à des assemblées de prêtres, pour influencer sur leurs résolutions et pour les empêcher de faire des concessions injustes au gouvernement.

Un exemple remarquable de la grande place occupée par Catherine dans le Cœur de Dieu, est la prédiction qu'elle fit alors que son supérieur, le

vicaire-général Clément-Auguste se couvrirait plus tard d'une grande gloire par son apologie de la liberté de l'Eglise, dans la question des mariages mixtes. Cette prophétie s'accomplit dix-sept ans plus tard, en 1837, lorsque Clément-Auguste, revêtu de la dignité d'archevêque de Cologne, soutint vaillamment et constamment les droits sacrés de l'Eglise catholique. Il dit qu'elle ne peut admettre les mariages mixtes, qu'à la condition de conserver ses droits sur les enfants issus de ces mariages. On sait aussi que l'archevêque devint un confesseur de la foi, préférant souffrir la prison plutôt que d'abandonner ses principes! Görres écrit au sujet de l'émotion extraordinaire que cet acte de violence provoqua : « Cet emprisonnement a été le coup de canon qui réveilla l'Allemagne endormie, à une nouvelle vie de foi. »

D'après ce que nous venons de rapporter, on ne peut méconnaître que dans la grande crise que produisit dans le diocèse de Münster la transition d'un gouvernement épiscopal de mille ans à un nouveau régime luthérien, Dieu a daigné accepter les sacrifices et les prières d'une vierge modeste, pour maintenir la foi et les droits de l'Eglise. N'est-il donc pas juste que ses compatriotes la révèrent et rendent grâces à Dieu de tout ce qu'ils doivent à l'activité méritoire de Catherine?

Au mois de septembre 1820, elle contempla dans une vision touchante les oppressions de l'Eglise de Münster; elle la vit dépourvue de toute liberté comme une épouse séparée de son mari, c'était

l'Eglise sans évêque. Mais en même temps, elle eut la consolation de voir, que même si l'hérésie - incendiait la cathédrale¹ » tout serait sauvé par le secours de saint Ludger, premier évêque de Münster. Elle vit ce saint se réfugier dans la chapelle mortuaire de l'évêque Bernard de Galen, qui au dix-septième siècle déjà avait protégé le diocèse contre les influences des novateurs. Cette vision consola la malade; car elle augurait un avenir heureux pour le diocèse. Sur ces entrefaites, elle vit l'époux de cette Eglise opprimée : c'était un pauvre orphelin qui en errant dans les bruyères, s'était écorché les pieds. Catherine reçut l'ordre de guérir ses plaies et de l'emmener sur un gazon de fleurs; en d'autres termes, Dieu ordonne à Catherine de prier et de souffrir, pour rendre au diocèse un nouvel évêque.

Le 16 octobre 1820, cette mission lui fut de nouveau recommandée. Elle voit le nouvel évêque avec la mitre et la crosse planant au-dessus de son diocèse. Des protestants s'efforcent de le faire descendre; mais leurs conditions ne sont pas celles du pape, et si l'évêque avait cédé à leurs désirs, son installation aurait été illégitime.

Pendant ces contemplations elle souffrait toujours les tortures les plus cruelles. Son fiancé céleste lia le corps de Catherine de la même manière qu'on l'avait lié lui-même à la colonne de la flagellation;

(1) Les persécutions de l'Eglise se présentaient à elle sous forme d'incendies, qui ravageaient les édifices sacrés et publics.

il lui dit : « C'est ainsi qu'on lie à présent l'Eglise, on restreint tous ses droits, pour empêcher son essor. » La malade elle-même sentit la peine de cette ceinture ; ses souffrances étaient accompagnées de vomissements de sang ; elle eut la tête couronnée d'épines, et son front comme ses plaies saignaient sans discontinuer et en abondance.

Elle souffrait de préférence pour le diocèse de Münster et pour les autres diocèses vacants de la province ecclésiastique de Cologne. Elle vit la mitre de son diocèse suspendue dans les airs ; Catherine se trouve avec quelques personnes pieuses dans une petite cabane. Là, elles prient Dieu de vouloir empêcher l'irruption d'un pasteur qui n'entre pas par la porte du bercail, en un mot, elles demandent l'élection d'un évêque digne. La malade vit à côté d'elle le pieux maître d'école. Dieu prévint la nomination d'un faux pasteur ; car le Concordat intervenu entre le pape et le gouvernement prussien régla les affaires de la métropole de Cologne et de ses évêchés suffragants.

La part que Catherine prit à ces dispositions fera le sujet du chapitre suivant.



CHAPITRE III.

ACTION ET INFLUENCE MÉRITOIRE DE CATHERINE
EN FAVEUR DU PAPE PIE VII
ET DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE COLOGNE.

DIEU se servit de Catherine, pour consoler le souverain pontife Pie VII. Par elle il envoya à ce grand martyr la force et le conseil qui devaient le rendre vainqueur de ses ennemis: Après la chute de Napoléon, le Saint-Père retourna à Rome, il est vrai, (1814) mais pouvait-il se réjouir en ne recouvrant que la seule liberté? Les révolutions et la guerre qui duraient depuis vingt-cinq ans d'une part, et l'impiété audacieuse et dévastatrice de l'autre, n'avaient laissé que des ruines dans l'édifice de l'Eglise du Christ. En vérité, en contemplant du haut de son siège cet état déplorable, le Souverain Pontife pouvait s'écrier avec Jérémie : « Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités ; toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir ; ses vierges sont toutes défigurées de

douleur, et elle est plongée dans l'amertume. Ses ennemis se sont élevés au-dessus d'elle; ceux qui la haïssent, se sont enrichis, parce que le Seigneur l'a condamnée, à cause de la multitude de ses iniquités.¹ » Dieu confia à notre vierge la tâche de collaborer à la réorganisation de l'Église en Allemagne, sa patrie. Elle vit l'ancien état extérieur de la plupart des évêchés complètement méconnaissable; ils étaient dépouillés de tous leurs biens et de tous leurs droits et privés de leur chef. Les anciennes principautés épiscopales étaient administrées par des gouverneurs protestants; la province ecclésiastique de Cologne appartenait à la Prusse. C'est avec ces princes que Pie VII avait à réorganiser les affaires de l'Église. En Allemagne les principes du Joséphisme et du Febronianisme, dirigés contre la puissance spirituelle du Saint-Père, étaient partout répandus. L'esprit ecclésiastique et de la science sacrée avaient fait place au rationalisme et à la franc-maçonnerie. Ceux enfin qui n'appartenaient pas directement à ces sectes, montraient néanmoins une grande tiédeur et une complète indifférence en matière de religion. Parmi ces âmes indifférentes il y avait, chose triste à constater, un grand nombre de prêtres, tant en Allemagne qu'en Italie; et même plusieurs des conseillers du pape étaient infectés de cet esprit néfaste.

Catherine avait une connaissance parfaite de la

(1) Thren. 1, 4, 5.

situation où se trouvait l'Eglise, elle était au courant des discussions qui la divisaient, et elle connaissait très bien les intentions et les actes du Saint-Père, comme elle connaissait d'ailleurs les intentions et les actes de toutes les personnes traitant avec lui. Cette connaissance, dont ses communications nous prouvent l'exactitude, la poussa à s'offrir à Dieu en sacrifice de propitiation pour l'Eglise et la foi de sa patrie.

Depuis l'année 1819, son ange la conduisait souvent en esprit auprès de Pie VII et de son successeur Léon XII. Elle avait à communiquer au Souverain Pontife les conseils ou les remontrances respectueuses que lui inspirait son guide céleste. Cette communication se produisait ou par des inspirations intérieures ou par des paroles intelligibles. Puisque Dieu acceptait ses prières et ses souffrances pour le bien de l'Eglise, on peut facilement admettre qu'elle devint sa messagère auprès de son représentant terrestre. Ici d'ailleurs son activité était plus grande que celle de son ange, car celui-ci était incapable de mériter pour l'Eglise.

Catherine nous dépeint Pie VII comme un vieillard doux et bienveillant, que l'âge et les persécutions ont affaibli. Sa tête s'incline de droite à gauche, et quelquefois la tristesse et les soucis qui le minent au sujet de la déplorable situation de l'Eglise, produisent en lui des évanouissements. Il puise sa seule force dans la prière et dans sa confiance illimitée en Dieu. Elle le décide à revêtir le

pallium plus souvent que ce n'était sa coutume. Ce vêtement sacré lui obtient la force et les grâces du Saint-Esprit, comme autrefois, l'éphod du grand-prêtre chez les Israélites. Elle l'excite aussi à se prononcer devant les cardinaux sur l'état de l'Eglise opprimée.

La Prusse traita avec Pie VII sur le règlement de l'archevêché de Cologne et des évêchés de Trèves, de Münster et de Paderborn. Il était à craindre que cette puissance anticatholique fit prévaloir autant que possible ses principes religieux dans les pays catholiques. On pouvait prévoir que par ses professeurs elle enseignerait sa doctrine aux classes aisées de la société, et l'introduirait par ses employés parmi le peuple. Et ainsi elle se serait peu à peu insinuée dans les affaires ecclésiastiques. En face de ce danger, qu'elle reconnut aussitôt, notre vierge héroïque s'opposa comme un rempart insurmontable aux assauts du protestantisme. Mais cependant, malgré ses sacrifices pénibles, qui empêchèrent, il est vrai, de très grands maux, Catherine a prévu et prédit alors déjà quel ascendant prendrait le protestantisme sur les pays catholiques, et comment par la puissance séculière, il entraverait la liberté de l'Eglise et des ses membres fidèles.

Combien cette prophétie s'est déjà souvent réalisée depuis les années écoulées, depuis qu'elle a été faite par Catherine!... Qui, entendant parler la malade des entraves de la liberté, ne se rappelle pas les tristes circonstances du « Culturkampf » à

peine disparu aujourd'hui ? D'ailleurs, comme dès le début de ses négociations à Rome, la Prusse y établit une chapelle pour la Légation protestante, Catherine prévint l'établissement futur de beaucoup d'incrédules dans la ville éternelle. Nous savons que ces paroles s'accomplissent sous le gouvernement actuel de l'Italie.

Lorsque dans sa profonde affliction elle implora le secours de Dieu, son fiancé divin lui apparut et lui dévoila la vie méprisante des chrétiens et des prêtres de son temps. Il lui montra en même temps pour l'encourager, tout ce qu'il avait fait pour son Eglise : « Je suis la force et le soutien des martyrs, dit-il ; continuez à souffrir et à prier pour l'Eglise. Elle remportera la victoire malgré son abaissement momentané, car elle n'est pas une institution humaine. »

Le jour de sa fête, le 29 septembre, l'archange saint Michel lui inspira l'ardent désir d'endurer pendant sept jours consécutifs des souffrances extraordinaires, et de distribuer entretemps ses hardes parmi les enfants pauvres. De cette manière elle devait assister saint Michel dans le combat contre le protestantisme, qui voulait porter ses créatures sur les sièges épiscopaux de l'Allemagne. Dans la nuit suivante elle eut à subir des douleurs atroces, comme si un feu intérieur consumait ses entrailles. Quelques jours plus tard, elle eut à lutter contre une foule de démons ; elle les repoussa malgré sa faiblesse et sa débilité. Le dernier des sept jours

elle souffrit de nouveau les tourments de la Passion du Seigneur qu'elle médita en même temps pour y puiser force et constance. A cette fin aussi Dieu lui fit voir les souffrances analogues de ses prédécesseurs : elle vit sainte Thérèse assise au milieu d'épines, et sainte Claire de Montefalco entourée d'un anneau qui la déchirait. Jésus lui dit que sa passion serait continuée avec fruit dans ceux qui imiteraient sa vie de souffrances.

En 1821, le temps qui s'écoula depuis la fin du mois de mai jusqu'à la mi-juin, fut une des époques les plus douloureuses de la vie de Catherine. Un mal d'oreille extraordinaire dominait toutes les autres souffrances. Son état fut si déplorable qu'on ne peut comprendre comment un corps si affaibli et si maltraité par tant de maladies à la fois ne succomba point à l'excès des souffrances. Pendant une nuit elle fut maltraitée par Satan, sous la forme d'un monstre hideux, qui avec ses serres abominables et glaciales la tira à moitié hors du lit. Comme il ne cédait pas à l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie, et aux reliques, Catherine couvrit ses épaules de l'étole de son confesseur qui se trouvait près de son lit. Aussitôt le démon s'enfuit en reprochant à Catherine qu'elle démolissait tout ce dont il se croyait le propriétaire. Elle lui répliqua : « Prends ce qui t'appartient, le péché, et retourne avec lui aux abîmes de l'enfer. »

D'accord avec l'ambassadeur prussien, Pie VII publia le 16 juillet 1821 la Bulle « *De salute ani-*

marum » qui fixa la nouvelle organisation de la province ecclésiastique de Cologne. Les sièges épiscopaux vacants furent occupés. Le nouvel évêque de Münster était l'ancien abbé de Corvey.



CHAPITRE IV.

APOSTOLAT DE CATHERINE
POUR LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DU HAUT-RHIN.
(FRIBOURG-EN-BRISGAU).

ALORS qu'on réglait les affaires de la métropole de Cologne, on traitait en même temps la réorganisation de la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Les évêchés de l'Allemagne centrale et méridionale, à l'exception de la Bavière, étaient échus à cinq princes protestants. Le Wurtemberg, Bade, Hesse-Darmstadt, la Hesse électorale et Nassau en avaient la domination. Ces cinq pays se mirent d'accord pour organiser le nouveau régime de l'Eglise catholique dans leurs districts. Mais leurs intentions étaient mauvaises : ils voulaient soustraire l'Eglise à la direction du pape : leur rêve était une église nationale allemande dans laquelle les princes auraient l'autorisation de nommer les évêques sans le consentement du pape, et de fixer les traits fondamentaux du gouvernement épiscopal. Ils aspiraient à faire pré-

valoir en Allemagne l'esprit de lumière alors à la mode ; ainsi ils seraient parvenus peu à peu à dissoudre l'Eglise catholique, et alors il aurait été facile d'en confondre les débris avec le luthéranisme. Dieu dirigea les yeux spirituels de Catherine sur ces intentions, et il lui montra, à sa profonde douleur, la décadence pitoyable de la vie religieuse parmi les catholiques de ces contrées. Personne ne faisait usage des sacrements ; les préceptes de l'Eglise n'étaient plus observés. Catherine vit la sainte Vierge qui cachait le Rosaire sous son manteau, comme pour le soustraire au mépris général. Elle observe en même temps que cette décadence déplorable est due à la négligence du clergé. Ce sont les prêtres qui ont perdu leur foi et méprisé les ordonnances de l'Eglise ; ils ne récitent plus leur bréviaire et les excommunications passent inaperçues au-dessus de leur tête. De grandes phrases, des mots creux, mais sonores, tels que « Lumière, Esprit, Amour, » remplacent chez eux la vie de foi. Pour sauver les apparences, les princes protestants envoyèrent en 1819 deux diplomates à Rome. L'un d'eux était, d'après les visions de Catherine, un petit homme aux cheveux noirs du type sémite. Il s'efforça de captiver les cardinaux par des adulations hypocrites. Avant son départ déjà, il s'était vanté de son succès par ces paroles orgueilleuses : « Nous verrons bientôt ce qui adviendra de la pierre, sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Eglise. » — Au mois de janvier 1820, la malade dut affermir le pape

dans son refus de signer les fallacieuses propositions de cet individu. Elle voit les mauvaises intentions de ce diplomate : il soustrait et falsifie tout ; il obtient la déposition de plusieurs savants qui gênent ses desseins ; il fait enfin des avances continuelles au protestantisme et au schisme grec, dans le but d'anéantir l'Eglise romaine. Qu'on nous permette ici la description des souffrances que la sœur Emmerich avait demandées à Dieu pour amener cette crise fatale à un heureux dénouement. « J'espère pouvoir aider, dit-elle, en prenant sur moi les douleurs de la Passion du Christ. » Tout à coup, elle sentit qu'on tirait ses bras d'un côté et ses pieds en sens contraire, ce qui causa une dislocation violente de ses os. Tout son corps prit la position d'une personne étendue sur la croix ; elle poussait des gémissements de douleur, et une sueur froide décollait de son front. Cet état dura dix minutes et se répéta trois fois le même jour ; à la fin elle s'affaissa toute épuisée, et sa faiblesse dura quelques jours. Sa langue était engourdie, et ce ne fut que la bénédiction de son confesseur qui lui en rendit l'usage.

Les propositions des deux diplomates furent rejetées à Rome. Alors les princes convoquèrent au mois de mai 1820 une assemblée de leurs représentants à Francfort-sur-le-Mein, pour agir en dehors du pape. Il y avait dans cette assemblée beaucoup de prêtres catholiques, qui tous étaient pénétrés des mêmes sentiments d'hostilité. Le plus dangereux de ces prêtres était, au dire de Catherine, le vicaire-

général Wessenberg de Constance. Cette assemblée rédigea deux projets d'organisation : le *Foundations-Instrument* (instrument de fondation), et la *Kirchen-Pragmatik* (pragmatique de l'Eglise), dont le premier traitait des affaires extérieures, le second de l'organisation intérieure de l'Eglise. Devant la salle de délibération, Catherine vit le démon sous la forme d'un chien nonchalant qui dit : « Ces hommes-là font vraiment mon ouvrage. » Dans la vision suivante, elle vit l'esprit et les conséquences de ces déterminations. Les diocèses lui étaient représentés par une église noire et sombre. Une fumée épaisse en sortait et transformait les champs voisins en marécage. Les sièges de ces diocèses étaient tous vacants. Wessenberg s'était fait vicaire du Chapitre de Constance contre la volonté du pape. Ses partisans, prêtres et laïques, étaient très nombreux. Leur premier but était d'abolir le célibat du clergé. Catherine supplia Dieu de ne pas permettre la réalisation des stipulations de Francfort, et surtout de prévenir le scandale que causerait le mariage des prêtres.

Dieu agréa l'holocauste de cette vierge héroïque qui s'immolait pour son prochain. Elle supporta par amour pour les conseillers de Francfort des douleurs intenses. Elle implora Dieu de changer durant les fêtes de Pâques, qui étaient proches, les cœurs de ses ennemis acharnés. Mais, hélas ! ces cœurs endurcis s'obstinèrent à demeurer fermés.

Après la fête de Pâques, Dieu imposa à Catherine

une œuvre d'expiation extraordinaire pour quinze jours. Avec la plus grande des fatigues, elle devra traîner Wessenberg le long d'un grand fleuve, pour le déposer dans une grande ville de l'autre côté d'un lac immense.¹ Là il ne peut plus persécuter l'Eglise, en public du moins.

Apprenons les difficultés de ce transport et les fatigues qu'elle endura pour faire reverdir de nouveau la terre marécageuse des districts ecclésiastiques. Le premier dimanche après Pâques, elle fut atteinte d'évanouissements, de paralysie des membres et de sueurs d'agonie; elle souffrit des douleurs atroces dans les entrailles; une chaleur fiévreuse la tourmenta, lui occasionnant une soif insatiable; mais le manque de souffle et de respiration l'empêcha de boire; la plaie de son côté se mit à saigner et à la brûler, il lui fut impossible de prononcer un mot. Elle gémissait de douleur sur sa couche, sans ressentir un seul instant le moindre adoucissement. Son état devint si périlleux et si extraordinaire, qu'il excita l'inquiétude de son entourage; on s'épuise à lui prodiguer des remèdes, mais on n'en trouve point d'efficace. Sa sœur, si dure et si insensible jusqu'alors, s'émeut à présent au point de pleurer. La mort semble proche, mais Catherine supplie Dieu de la sauver, si elle pouvait encore souffrir davantage pour lui. Et le Seigneur lui répond : « Il faut que le feu que vous avez allumé

(1) C'est l'image d'un transport de Francfort à Constance.

brûle et se consume. » — Grâce à la bénédiction du curé Buttner de Haltern, il se fit une pause dans ses souffrances et elle rendit grâces à Dieu de l'avoir fait souffrir. Les peines décrites avaient duré sept jours. Elles furent suivies d'une seconde semaine semblable à la première. Les souffrances atteignirent alors un degré vraiment effrayant d'acuité, la chaleur de la fièvre alterna avec des frissons glacés ; le siège des douleurs était aux entrailles. Le médecin craignit l'invasion de la gangrène, et conséquemment la mort. Catherine elle-même demanda l'Extrême-Onction. Depuis plusieurs jours elle avait languï après le Saint-Sacrement qu'on ne pouvait lui donner à cause d'une maladie de gorge. On attendait l'arrivée de vicaire-général de Münster qui devait lui administrer le saint Viatique, lorsque soudainement elle se souleva dans son lit en joignant les mains. Ses traits se ranimèrent et montrèrent l'expression d'une piété profonde. On reconnut à son extérieur qu'elle recevait invisiblement une nourriture divine. Puis elle se recoucha fortifiée en disant pleine de joie : « Je viens de recevoir une parcelle de la table glorieuse, et je me sens tout à fait réconfortée. » — A plusieurs reprises la sainte communion fut donnée à Catherine par la main du Sauveur ou d'un ange à la fin d'une série de souffrances. C'était le sceau divin qui marquait l'acceptation de l'holocauste et en même temps la guérison temporaire de la martyre.

Plus tard Dieu lui fit voir les effets de ses souff-

frances. Transportée par trois anges dans une oasis de verdure située au milieu des marécages, elle vit tomber entre elle et l'Eglise noire des pierres précieuses brillantes et de toute couleur. Et en frottant les pierres les unes contre les autres, les anges rendirent la vie et la végétation à ce lieu désert. Dans une autre vision elle fut chargée de préparer un banquet pour les étudiants d'un séminaire. Son esprit divinement éclairé prévint alors, qu'après sa mort, le clergé et les divers ordres monastiques se réorganiseraient selon les vœux les plus chers de l'Eglise.

Cette période de souffrances ne fut pas la dernière que la malade subit pour paralyser les efforts des cinq princes protestants. Du premier août jusqu'à la fin d'octobre 1820, elle offrit toutes ses prières pour le Souverain-Pontife. Les souffrances de cette période ne furent pas moins intenses.

Sans le moindre égard aux déterminations de Francfort, Pie VII promulgua le 16 août 1821 la bulle *Provida solersque*, par laquelle il érigeait les nouveaux diocèses, un dans chacune des cinq principautés. L'évêché de Constance fut supprimé; Fribourg en Bade eût un archevêque; des sièges épiscopaux furent établis à Rottenburg pour le Wurtemberg, à Mayence pour la Hesse-Darmstadt, à Fulda pour la Hesse électorale et à Limburg pour le Nassau. Les États respectifs nommèrent alors les évêques et se contentèrent d'envoyer leurs noms à la préconisation du pape. C'était un nouveau danger

pour l'Eglise, et le saint Père ne pouvait que refuser son consentement à un tel procédé.

Dieu instruisit notre héroïne du progrès des affaires, et l'engagea à prier pour obtenir de dignes pasteurs à ces nouveaux diocèses. En automne 1822 elle s'occupe assidûment de ces affaires de l'Eglise. Le Christ, tout brillant de gloire, de beauté et de tendresse, apparaît à Catherine semblable à l'amant à la recherche de sa fiancée. Il aime tendrement sa future épouse et sacrifie tout pour la posséder. C'est à Catherine qu'est confiée la mission de lui amener la fiancée, qui cependant, influencée par son frère (le gouvernement séculier) paraît dédaigner la recherche dont elle est l'objet. Le fiancé la poursuit de regards affectueux, jusqu'à ce que enfin elle consente à lui appartenir.

Cette vision dut embraser le cœur sensible de Catherine d'un amour brûlant; mais elle devait le prouver par d'immenses peines tant physiques que morales.

Catherine a donc, nous venons de le voir, contribué puissamment à empêcher la fondation d'une église nationale et schismatique dans l'Allemagne du sud. Les effets principaux de ses souffrances ne se firent sentir qu'après sa mort, comme son ange le lui avait prédit d'ailleurs; ce ne fut qu'en 1830 que les combats cessèrent et que des pasteurs légitimes occupèrent librement les sièges épiscopaux. A partir de cette époque aussi les principes religieux et la vie de foi augmentèrent de jour en jour.

Après l'accomplissement des œuvres expiatrices dont nous venons de parler, Catherine Emmerich n'avait plus que quinze mois à vivre sur cette terre. Elle les passa dans des souffrances toujours croissantes pour le bien de l'Église. Dieu lui montra la grande et funeste influence, que la franc-maçonnerie exerçait alors dans toutes les relations entre l'État et le Saint-Siège. Catherine voit l'Église sous l'image de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Celle-ci est démolie par les membres de la secte qui viennent de toutes les parties du monde. Aux yeux de la martyre, la franc-maçonnerie est le royaume de l'Antéchrist. Elle la décrit avec les paroles même de l'Apocalypse : elle dit en effet : « La secte, » reçoit son signe de l'animal qui, sorti de la mer, séjourne chez elle en l'excitant à la lutte contre le troupeau de Jésus-Christ. » Bien des prêtres prévaricateurs, non seulement en Allemagne, mais même des prélats romains comptant parmi les premiers conseillers du pape, servaient les intentions de cette secte. Car ils s'efforçaient de soustraire à la connaissance et au châtement du pape, les démarches entreprises dans un but hostile à l'Église. Le but des francs-maçons était la débacle générale de la Constitution, de la liturgie et du célibat des prêtres de l'Église catholique romaine tant en Allemagne que dans les autres pays. On voulait unir les croyances catholique, luthérienne et grecque dans une seule Église, dont le pape, destitué de tout pouvoir séculier et spirituel, ne serait que le chef apparent.

Dans ce temps Catherine était envoyée par Dieu pour déjouer, par son influence, les desseins de ses adversaires. Dieu lui montra comme modèle, le pape Gélase, dans ses luttes contre les Manichéens dont les projets étaient semblables à ceux des franc-maçons. Elle poussa Pie VII à revoir les actes des anciens conciles. Dieu lui permit d'expier les égarements des prélats aveuglés, et d'obtenir la conversion du premier conseiller du pape. Cette tâche rendit son état extrêmement lamentable. Ce prélat tomba gravement malade. En face de la mort il se convertit, confessa sa culpabilité au pape, et lui remit tous les écrits qui contenaient les coupables arrangements et complots ourdis entre lui et les ennemis acharnés de l'Eglise. Parmi ces arrêts, il y avait une détermination qui regardait plus particulièrement l'Eglise de Münster et qui était tout opposée à la volonté du pape. Le prélat ne mourut point mais se remit peu à peu, et continua à régler les affaires ecclésiastiques selon l'esprit de Pie VII.

Admirons et bénissons ici les dispositions merveilleuses de la Providence, car bientôt après la conversion du conseiller papal, Pie VII mourut, le 20 août 1823. Catherine assista en esprit au trépas du Souverain Pontife qui se brisa l'os iliaque dans une chute faite dans sa chambre, et termina son existence si pieuse et si active à la suite de ce regrettable accident. Catherine vit sa fin et elle en raconta tous les détails à ses amis stupéfaits de l'entendre.

Elle vit alors que le successeur de Pie VII serait

Léon XII, homme d'une énergie inébranlable. Celui-ci mit la main sur le traité dont nous venons de parler, traité conclu entre le conseiller et les princes protestants. Par manque de temps, il n'avait pu encore être détruit. Cette disposition déloyale voulait non pas une union fidèle et généreuse entre le pasteur et l'Eglise fiancée, mais plutôt un divorce déplorable. Catherine voyant le saint Père irrité recommença en automne 1823, de nouvelles expiations pour cette affaire. Elle fut chargée de confectionner des vêtements sacerdotaux pour les futurs évêques. Cependant le manque d'étoffe lui occasionna de grandes difficultés ; celles-ci signifient les souffrances affreuses qu'elle avait à subir dans un degré toujours croissant vers la fin de sa vie. Elle meurt comme une martyre dans l'arène de l'Eglise, déchirée et torturée à cause des ennemis de cette sainte épouse du Christ.

Mais qui donc ne consacrerait pas un souvenir ineffaçable et une vénération sincère à cette vierge qui s'est offerte à Dieu, pour conserver par son héroïsme la foi et le catholicisme à sa patrie, la grande et noble Allemagne!



CHAPITRE V.

ŒUVRES DE CATHERINE POUR LES MEMBRES SÉPARÉS ET NÉGLIGENTS DE L'ÉGLISE.



CATHERINE ne priaît pas seulement pour la conversion des païens et des juifs, mais encore pour les chrétiens séparés de l'Église, surtout pour les sectes orientales et pour les protestants. Les chrétiens renégats lui apparurent un jour, symbolisés par un corps gigantesque mutilé et blessé d'une manière horrible. Son guide lui dit : « Un membre de ce corps de l'Église ne doit-il pas désirer l'union avec les autres membres, et ne sera-t-il pas prêt à tout souffrir pour la guérison de ce corps? Après ces enseignements intérieurs Catherine redoubla de zèle dans son apostolat et Dieu daigna lui en faire connaître les résultats favorables. Un jour Catherine supplia ardemment la mère de Dieu pour obtenir, par son intercession puissante, la conversion de tous les cœurs qui penchaient vers la vérité. Dieu lui imposa alors des

souffrances propitiatoires, et il lui révéla que deux cent vingt âmes de toutes contrées s'étaient réunies et soumises à l'Église. Une autre fois elle mérita, pour un protestant, homme sincère et de bonne foi, qui admirait le catholicisme, l'entrée définitive dans l'Église, à laquelle il voua dès lors toutes ses facultés.

Plusieurs sectes de l'Orient qui, par la succession non interrompue des évêques possédaient encore le véritable pouvoir ecclésiastique, lui furent montrées sous l'image d'une grande dame couverte d'ulcères. Catherine suça ses blessures, et alors une lumière bienfaisante éclaira ces âmes égarées.

Elle coopéra aussi à la guérison de ce que, en Allemagne, on appelle « vieil homme, » c'est-à-dire le schisme grec, dont l'orgueil faisait obstacle à sa conversion et l'excitait à couvrir le monde de malheurs (en Russie). Il portait toujours sur lui une croix grecque en bois qu'il chérissait extrêmement. « Hélas, vieil homme, » dit-elle, à quoi vous servira cette croix en bois, si elle ne vous rappelle pas le Sauveur ? » Durant cinq ans Catherine s'était chargée d'une œuvre de piété pour obtenir la conversion d'une secte chrétienne qui demeurait au bord de la Mer Rouge. Cette secte lui fut représentée sous la forme d'une vieille femme opiniâtre et ignorante. Catherine la persuade avec une douceur sans pareille de renoncer à la persécution de l'Église et de se réfugier auprès du Saint-Sacrement, qui est la source de la vie et le remède à toutes les misères. Mais la femme inflexible résiste aux bonnes sugges-

tions, se vante et s'énorgueillit de son origine et de ses mœurs qu'elle prétend être celles des premiers chrétiens. L'activité de Catherine pour ces dévoyés finit par un voyage pénible jusqu'aux pieds du saint Père, qu'elle eut à exécuter sous la direction et d'après les renseignements du prophète Malachie. La secte dont nous parlons, ressentit le désir de se faire instruire dans la vérité. Mais Catherine, pour vaincre l'ignorance complète de leur archiprêtre, devait conduire celui-ci à Rome pour qu'il se fit instruire et qu'il travaillât ensuite à rapprocher sa secte de l'Église catholique.

Catherine eut aussi à s'acquitter de certaines œuvres particulières pour l'Église et ses membres, surtout pour les prêtres. Elle les accomplit sous la forme des paraboles de l'Écriture sainte, par lesquelles le Seigneur caractérise ses relations avec l'Église. Puisqu'il nomme celle-ci une vigne, un jardin, un champ, il est naturel que Catherine dut parfaire ses travaux mystiques sous forme d'ouvrages dans une vigne, un jardin ou un champ. Ces travaux allégoriques se transformèrent pour elle en des douleurs diverses, qui furent accompagnées par des signes visibles des efforts que demandent ordinairement de pareils travaux. Bien plus, souvent elle contracta même des lésions corporelles. La forme de ses souffrances ne dépendait pas de son choix, mais correspondait intérieurement à la nature de l'œuvre expiatoire que le Seigneur lui avait imposée. Elle avait à accomplir toutes les

besognes dans la vigne du Seigneur; elle la creusait et la tondait, cueillait et pressurait les grappes, pour en récolter le vin. Ce dernier signifie la vie spirituelle, tandis que les travaux nécessaires à sa production, représentent les défauts et les besoins de la vigne. Les orties sont les négligences du clergé, les épines le manque de charité, le bois superflu des ceps de vigne, la mondanité et la nonchalance des gardes. Elle devait avec la plus grande peine séparer les bonnes grappes des mauvaises, en d'autres termes, elle avait à protéger les membres vertueux des communautés contre les scandales et les faux principes des méchants. Enfin, de tout ce qu'elle avait arraché, elle devait faire un rempart, et entourer la vigne d'une haie d'orties, pour mettre le vin à l'abri de toute attaque. Ces travaux lui valurent des fruits abondants de grâces pour les prêtres, les communautés, et même pour des diocèses entiers.

Un fait de ce genre eut lieu au cours de l'été de l'année 1820 : Catherine travailla dans la vigne d'un diocèse dont nous tairons le nom. Ce diocèse est à l'abandon faute de soins et de culture; l'évêque gémit dans l'exil. Les saintes reliques du patron du diocèse ne sont plus vénérées; le chemin de l'église, où elles sont conservées, se couvre de ronces et d'épines. Les curés ne s'en soucient guère : ils passent leur temps à la lecture de livres frivoles et superficiels, et confient le gouvernement des paroisses à leurs ménagères! L'ange conduisit Catherine dans

les vignes du Seigneur, pour y travailler du 20 juin au 2 juillet. Durant ces douze jours elle éprouva les douleurs que cause nécessairement, au bout de quelques heures une position courbée vers le sol : elle se sentit couchée dans les épines et les orties ; ses mains portaient, en effet, des traces visibles des piqûres d'orties. Sa main droite était enflée par l'usage prolongé de la serpe avec laquelle on rogne le tronc des vignes ; elle ressentait les entailles du couteau dans son propre corps et les jointures de ses membres fatigués et endoloris. Ses souffrances furent si violentes, que son confesseur redoutait la mort. L'excès de la douleur fut tel, qu'elle pressa sur sa poitrine des reliques de saint Ignace et de saint François Xavier, les implorant de la soulager un peu. Les saints lui apparurent, répandirent leur lumière sur elle et la soulagèrent. Au mois de septembre de la même année, des anges demandèrent son travail à différents endroits de la même vigne. Ils lui montrèrent plus tard les fruits de son activité dans différentes paroisses à la campagne ; elle avait eu moins de succès dans la capitale du diocèse.

Une tâche particulière de Catherine était de vivifier et de ranimer l'amour mutuel parmi le clergé. Sa sœur spirituelle, sainte Claire de Montefalco et sainte Françoise Romana l'instruisirent, et furent ses inspiratrices dans l'accomplissement de cette mission difficile. Catherine dut s'étendre sur les branches obliques et aigües des vignes, ce qui lui causa une douleur cuisante. Une autre fois elle dut

se jeter sur une couche d'herbes parsemée de longues épines qui la déchirèrent tellement, qu'elle en poussa des cris de douleur.

Une autre forme de ses souffrances pour l'Eglise était le labourage des champs de froment. Elle y dut creuser et semer, couper et moissonner; elle eut à battre le blé dans la grange, et à séparer les graines de semence du froment d'usage. Durant les mois d'août et de septembre 1821, elle fut invitée à procurer du blé de semence aux administrations spirituelles qui étaient dans l'alternative de se décider à prendre le parti de la sainte Eglise ou à s'insurger contre elle. Le démon ne pouvant empêcher le travail de Catherine ni dompter l'ardeur de son zèle, lui appliqua un coup de truelle si violent, qu'elle en reçut une blessure visible en dessous de la plaie qu'elle portait au côté. Sans se laisser déconcerter, elle combattit avec vaillance, et après de grands et pénibles efforts, elle eut la consolation d'atteindre son but; les administrations se décidèrent enfin à embrasser le parti du bien et de la justice.

Ceci se passait à l'époque où les diocèses étaient encore administrés par des vicaires-généraux, et où le fébronianisme appuyé par toutes les forces de la franc-maçonnerie, cherchait, par la propagande, à pénétrer partout et à prendre partout la prépondérance sur l'Eglise.

Une autre espèce de ses souffrances expiatrices qu'elle avait à endurer, consistait dans la confection ou le nettoyage de toutes sortes de vêtements ecclé-

siastiques. Tantôt c'était un tas de linge que plusieurs églises avaient apporté dans la cathédrale de Münster, ou quelque autre centre ecclésiastique, et qu'elle devait laver et repasser; tantôt c'étaient des ornements sacrés qu'elle devait confectionner. La forme de ses souffrances correspondait à la forme et à la difficulté de ces œuvres spirituelles.

Dans le courant de l'été de l'année 1820, elle s'opposa aux faux mystiques d'alors, surtout aux Pöschliens qui ravageaient alors l'Autriche, la Bavière et la Suisse.¹ Comme toutes les actions de Catherine consistaient en sacrifices et souffrances en Jésus-Christ, tous ses travaux ordinaires jouissaient de la plus riche bénédiction de Dieu. Bien que forcée à rester au lit, elle s'occupait néanmoins de la couture de linges et de vêtements pour les pauvres, si ses trop grandes souffrances ne l'en empêchaient pas. Un autre mérite de Catherine consistait en ce qu'elle donnait jusqu'à sa dernière obole, pour acheter les étoffes

(1) On sait à quelles extravagances en sont venus les membres de cette secte fanatique qui doit son origine aux prédications d'un prêtre autrichien Thomas Pöschel, qui se prenait pour un martyr de la foi. Voici sa doctrine : Le Christ demeure dans le cœur du pur et dirige toutes ses actions. Qui ne se laisse pas purifier, s'expose aux peines de l'enfer et a mérité la mort, qui seule peut le purifier de nouveau. L'observation de cette nouvelle doctrine doit aller jusqu'au sacrifice de la vie; sans cela le fruit de la nouvelle révélation se perd et revient aux juifs. Car Dieu veut fonder une nouvelle religion qui embrasse le judaïsme et le christianisme et qui commencera à Jérusalem un règne de mille ans. Les disciples de Pöschel s'adonnèrent au fanatisme et aux crimes les plus atroces (*Note de l'édit. franç.*)

nécessaires aux confections dont nous venons de parler. Souvent même elle alla jusqu'à mendier les guenilles que d'autres avaient rejetées comme inutiles et hors d'usage. Et jamais elle ne négligeait de joindre la bonne intention à tout ce qu'elle faisait.

Dieu récompensa les œuvres de charité de son humble servante par une grâce toute particulière : il lui révéla que sa Providence divine éveillait dans beaucoup de ces enfants pauvres, auxquels Catherine vouait sa sollicitude, la vocation ecclésiastique. Elle vit que ces enfants recevaient une bonne instruction pendant leur enfance ; elle vit germer des grappes dans le cœur des garçons, et des épis de l'âme des fillettes. Ce fut aux soins de Catherine que Dieu confia ces fruits, pour nourrir dans les cœurs de ces petits enfants le penchant à la vie religieuse. A diverses reprises elle eut à exécuter des œuvres pour la renaissance spirituelle de l'état religieux, ou pour la résurrection des congrégations d'autrefois. Et, chose étrange, après la suppression générale des monastères les premiers ordres religieux se fondèrent à proximité de cette vierge zélée et encore de son vivant. Son supérieur, le vicaire-général Clément-Auguste, fonda à Münster la première congrégation religieuse : celle des Filles de la Miséricorde, qu'on aime et révère encore aujourd'hui dans tout le diocèse sous le nom de Sœurs de Saint-Clément.



CHAPITRE VI

RÉPARATION ENVERS LE SAINT-SACREMENT.

L va sans dire que Catherine voua surtout son amour et son zèle aux saints mystères de nos autels. Le lecteur sait déjà, d'après ce que nous avons dit de l'enfance et de la jeunesse de Catherine, que la sainte eucharistie l'attirait de loin, comme l'aimant attire le fer. Souvent Jésus-Christ s'était manifesté à elle en des visions miraculeuses.

Durant tout le mois de juin, dans lequel nous célébrons la Fête-Dieu, et qui est consacré par l'Eglise à honorer le Sacré-Cœur de Jésus, Catherine fut favorisée de visions sur le très saint Sacrement. Elle vit saint Antoine de Padoue plongé dans l'adoration du saint mystère : elle en vit sortir l'enfant Jésus tout resplendissant de beauté, se reposant sur l'épaule du saint, le caressant avec gentillesse et retournant ensuite dans le tabernacle. Elle vit le même saint persuader les incrédules de la présence de Jésus sous les saintes espèces, par l'opération d'un

miracle : le spectacle inouï d'un âne se prosternant à terre pour vénérer la sainte Eucharistie. Une autre fois elle fut transportée dans une église de Liège, pour assister à la célébration de la Fête-Dieu. Elle y vit dans un couvent sainte Julienne, à qui Dieu avait donné la mission, d'introduire et de faire célébrer avec pompe cette fête auguste dans l'Eglise universelle. Elle contempla ensuite le miracle qui se produisit à la mort de sainte Julienne de Falconieri : le Saint-Sacrement enveloppé dans un linge consacré et placé par un prêtre sur la poitrine de la mourante, disparut dans le cœur de celle-ci et y imprima l'empreinte sanglante d'une croix. Des vomissements ininterrompus avaient jusque-là empêché cette sainte religieuse de recevoir son Sauveur de la manière ordinaire. Un jour elle implora par le Sacré-Cœur de Jésus saint Ignace, dont elle portait toujours une relique sur elle. Le saint lui apparut tout brillant de gloire, et la splendeur de son auréole s'unit à la splendeur de sa relique. Il lui dit qu'il avait reçu tout pouvoir de Jésus et lui promit, d'adoucir ses peines. Elle le vit célébrer la sainte messe, la figure tout illuminée par un feu qui flamboyait au-dessus de lui. Une autre fois le saint lui apparut planant dans les cieux sur une voie lumineuse; de son cœur resplendit comme un soleil le saint nom de Jésus. Elle eut la vision de saint Louis de Gonzague quand il se préparait à la première communion. Avec une dévotion vraiment édifiante, il se tournait vers l'endroit de l'église où se trouvait

le très saint Sacrement. Elle le vit plusieurs fois aussi occupé à dessiner un ostensor ou un calice surmonté d'une hostie et adressant à Notre-Seigneur ses prières toutes brûlantes d'amour. « Cela, ajoute Catherine, — me rappelle sainte Barbe que j'ai vue s'occupant de la même manière dans sa prison. — Je vis alors saint Louis recevoir la sainte communion dans l'église. L'hostie brilla, lorsqu'elle fut approchée de sa bouche. » Nous allons citer ici quelques exemples qui nous montrent combien Catherine a enduré de souffrances expiatrices en l'honneur de son Jésus présent sur l'autel. Nous verrons comment elle a réparé bien des fautes commises contre les saints mystères. Le grand évêque d'Hippone et les membres de l'Ordre établi par lui dans l'Eglise, l'appuient dans cette amende honorable. Saint Augustin, sainte Claire de Montefalco et Rita de Cassia la préparèrent aux mêmes souffrances qu'ils avaient subies ici-bas pour l'honneur du Saint-Sacrement. Saint Augustin lui apparut revêtu de ses vêtements sacerdotaux et lui adressa les paroles suivantes : « Tu es mon enfant. Tes souffrances ne te quitteront jamais complètement, car ton chemin est une voie de douleurs ; mais chaque fois que tu imploreras mon secours, il te sera accordé. » Il tint sa promesse, et quand elle croyait succomber à ses douleurs, il la consolait et réconfortait son cœur défaillant. Un jour après lui avoir procuré du soulagement par l'odeur suave d'une fleur bleue, il lui ordonna de se lever et de dire en actions de grâces

un *Te Deum* à la sainte Trinité. A ces paroles la malade se soulève subitement dans son lit ; sa figure rayonne de félicité ; elle lève les mains et dit avec la voix suave d'un enfant qui remercie un père bien-aimé, le *Te Deum* en entier. En prononçant certains mots, elle joint les mains et courbe la tête humblement. Ce fait était bien de nature à émouvoir et à attendrir tous ceux qui en furent témoins.

Durant la même extase elle fut conduite par son ange dans le jardin céleste de sainte Claire de Montefalco, pour se faire instruire par celle-ci sur les nouvelles souffrances réparatrices qu'elle aurait à subir sous forme de travaux agricoles. Catherine en raconte ce qui va suivre : « Je vis des plaies aux mains de sainte Claire, et autour de sa tête une couronne d'épines éblouissante. Sans avoir porté les marques extérieures de ces plaies, elle en a cependant ressenti les douleurs. Le jardin était divisé en huit parties égales et bien soignées. Des vignes grimpaient aux murailles. Sainte Claire m'apprit la signification et l'utilité de chaque plante. J'y remarquai le cresson d'eau et le cerfeuil ; elle me conseilla de prendre une bouchée de cresson, quand je sentais trop de douceur, et une bouchée de cerfeuil, pour adoucir l'amertume. Déjà dans mon enfance j'aimais ces herbes. Le plus difficile pour moi était de comprendre la culture de la vigne, qui devait être liée, retroussée, coupée, etc. Ensuite elle me montra les instruments de la passion de Jésus ; elle les portait imprimés dans son cœur. Elle me parla des grâces

extraordinaires qu'elle avait reçues en la fête de la très sainte Trinité et m'exhorta à me préparer à de nouvelles souffrances pour cette fête. Elle avait l'air pâle, mortifié et débile.

» Je vis de même Rita de Cassia, qui par humilité n'a demandé à Jésus qu'une épine de sa couronne. Un rayon lumineux sortit de la couronne qui blessait son front. Pendant toute la durée de sa vie elle eut à souffrir des peines indicibles. Elle m'a parlé longuement de la dévotion au très saint Sacrement. »

En se chargeant de souffrances réparatrices pour les injures faites au Saint-Sacrement, Catherine fut d'abord instruite de la culpabilité des hommes à l'égard de ce saint mystère. Elle fut conduite dans les églises de son pays natal et dans celles des pays étrangers, pour comprendre tout ce que Dieu souffrait dans le tabernacle de l'incrédulité, des communions sacrilèges, de la préparation insuffisante et négligée, des irrévérences de la part des prêtres et des laïques. La forme spirituelle de ses souffrances consistait alors en ce qu'elle devait retirer les pécheurs de la boue et de la fange, nettoyer leurs habits et les traîner enfin au confessionnal. A la fin de ces douleurs, elle avoua qu'elle était écrasée de lassitude. Pour expier l'indifférence et la tiédeur de nombreux chrétiens qui s'attardent et s'entortillent dans les soins terrestres, sans penser aux trésors de l'Eucharistie auxquels se rapporte cette invitation du Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui êtes opprimés et je vous soulagerai, » elle avait à porter

un lourd fardeau au pied de l'autel. Elle porta ce fardeau de préférence sur l'épaule droite en souvenir de la croix de Jésus et de la blessure qu'elle avait imprimée sur son épaule. Elle vit et honora cette plaie comme étant la plaie la plus douloureuse du Sauveur.

Plusieurs fois elle eut des visions sur les mystères de la sainte messe. Tous les symboles de l'Ancien Testament, depuis les sacrifices des patriarches, lui furent montrés comme étant une figure et une préparation de ce mystère divin.

A ces visions des temps écoulés se mêlèrent les visions du temps présent. Catherine fut tourmentée par des douleurs indicibles, en voyant des prêtres doués de grâces inappréciables prêcher, instruire et sacrifier avec tiédeur et indifférence. Elle vit des prêtres se livrant à des amusements frivoles, et cherchant à se justifier par cette vaine excuse qu'il faut se réjouir avec ceux qui aiment la gaité. Et ces mêmes prêtres offraient tous les jours au Père céleste son Fils unique dans le saint sacrifice de la messe.

Elle soumet à la méditation de tous les prêtres les paroles suivantes : « C'est une chose terrible que de dire mal la sainte messe. » Les manquements et les négligences dans le service de Dieu sur la terre augmentent la culpabilité des hommes ; mais la vénération due à Dieu, est suppléée par des êtres supérieurs.

Je vois par exemple des prêtres qui s'occupent

d'autres choses durant les offices divins, se trouver réellement là où se trouve leur pensée, tandis qu'un ange les remplace à l'autel et célèbre les mystères d'une manière digne de Dieu.

A la vue des péchés commis contre le Saint-Sacrement, son cœur s'attendrit de la compassion la plus vive pour ceux qui s'en rendent coupables, et elle ne se lasse pas d'implorer leur pardon. Le Seigneur agréa l'holocauste de sa fidèle servante s'unissant au service des anges, en compensation des négligences des hommes.

Elle raconte à ce sujet : « Guidée par mon ange, je visitai le Saint-Sacrement dans sept églises. J'offris les mérites de la passion du Sauveur, en amende honorable pour les ignominies et les profanations que commettent les mauvais prêtres à l'égard du saint Sacrement. » A la fête de saint Augustin on la vit longtemps plongée en extase, les bras étendus : « J'avais, dit-elle, à accomplir une mission de prière. J'ai offert à Dieu son Fils crucifié et élevé pendant la Consécration de la messe, en réparation des fautes commises par les prêtres et les laïques ; j'ai imploré sa miséricorde divine en offrant mes douleurs en expiation. C'est ce que j'ai réitéré dans un millier d'églises, où j'ai été conduite aujourd'hui. »

Ces prières et ces œuvres étaient ordinairement accompagnées de peines insupportables. Ce fut la veille de la fête de la très sainte Trinité, que commença le sacrifice de propitiation que lui avait

annoncé sainte Claire de Montefalco. Des rayons de douleur dardèrent sur elle, paraissant venir du dehors. A l'approche de la nuit ses douleurs augmentèrent. Elle sentit son cœur entouré d'une flamme qui dévorait tous ses membres, pénétrait ses mains et ses pieds, brûlait la tête jusqu'à l'extrémité des cheveux. Les plaies et le cœur étaient le foyer principal de ces souffrances. Accablée de tant de maux, elle supplia saint Augustin de les adoucir. Il lui apparut aussitôt, et lui promit de la soulager, si elle patientait jusqu'à trois heures : elle participerait ainsi à la Passion du Christ. Dès lors elle éprouva une consolation intérieure dans cette pensée de souffrir en Jésus-Christ et de faire par là amende honorable à la justice divine. Le saint rappela à sa mémoire que trois ans auparavant, lorsqu'elle avait failli mourir, son fiancé divin lui avait laissé le choix entre la mort et une vie de souffrances. Elle s'était alors décidée pour cette dernière, afin de secourir le prochain. Elle souffrit beaucoup, mais avec calme et résignation jusqu'à trois heures du matin ; alors elle se sentit soulagée. Ce temps était pour ainsi dire le prélude d'une amende honorable de huit jours qu'elle accomplit durant l'octave de la Fête-Dieu. Pendant les huit nuits suivantes elle eut à subir des peines atroces : elle avait à cultiver les huit parties du jardin de sainte Claire, sous la surveillance continuelle de cette sainte. Son martyre surpasse toute description ; elle était tout inondée de sueur, et sa langue se

paralysa par suite de l'excès de sa douleur. Durant la journée elle fut tourmentée incessamment par toutes sortes de tribulations qui mirent sa patience à l'épreuve la plus dure. Par des visions intuitives Dieu lui montra des négligences nombreuses, dont des personnes ou des communautés entières se rendaient coupables à l'égard de l'Eucharistie, et pour lesquelles il demandait les œuvres expiatrices de Catherine. Plusieurs de ces personnes apparurent même à son chevet, pour implorer son intercession. Quand elle avait à travailler dans la vigne elle sentait ses bras étendus attachés avec des cordes tandis que ses plaies lui causèrent des douleurs violentes. Ce fut une bien grande consolation pour elle que de voir d'autres membres de la sainte Eglise, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, combattre eux aussi et s'opposer avec énergie à la décadence de la religion, par la prière, la souffrance, la parole et leurs exemples.

Cette constatation lui communiqua plus de force et de constance pour subir avec résignation toutes ses douleurs. Catherine eut connaissance de l'étendue de la dévastation produite par l'incrédulité dans l'Eglise de son époque ; elle prévit en même temps la renaissance future, à laquelle elle eut le bonheur de coopérer.¹

Catherine eut plusieurs visions sur l'institution de

(1) Elle prévit entre autres choses consolantes : la fondation de l'archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie. Douze ans après la

la sainte Eucharistie et sur l'histoire du culte de ce divin mystère depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Elle éprouva une consolation et une joie ineffables en voyant les effets merveilleux que Jésus produit dans le cœur et l'âme de ceux qui l'honorent et le visitent en son saint Tabernacle.

Le soir du huitième jour les douleurs disparurent, pour faire place à une faiblesse effrayante; la malade ne pouvait ni se mouvoir, ni proférer un mot, et ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'elle eut repris assez de force, pour balbutier une réponse aux questions qu'on lui adressait. On crut alors à sa mort prochaine. Mais Jésus s'approcha d'elle et lui rendit quelques forces; et sainte Claire lui apparut en disant : « Vous avez bien cultivé le jardin de l'Eucharistie, c'est pourquoi je viens vous rafraîchir. »

Après lui avoir donné un breuvage rafraîchissant elle disparut. Catherine ranimée d'un nouveau courage dit aux personnes présentes : « La vie m'a été rendue par la grâce de Dieu. Je vis encore; je suis encore à même d'aimer mon Sauveur, de souffrir avec lui, de lui rendre grâces, de le glorifier. » La réminiscence de ses douleurs la fit fondre en larmes sur les opérations de la miséricorde divine, et elle déclara que sans la grâce de Dieu l'œuvre

mort de Catherine, en 1836, cette association qui a amené la conversion de tant de pécheurs, fut fondée à Paris par le curé de Notre-Dame des Victoires, le digne abbé Desgenettes.

accomplie aurait été inexécutable. Le lendemain elle dit le *Te Deum*, les psaumes de la Pénitence et les litanies. Dieu lui fit voir les péchés expiés par ses souffrances, ainsi que les peines remises aux pécheurs repentants.

Ses mérites célestes lui furent montrés pendant une fête que les bienheureux du ciel célébraient pour se réjouir de toutes les grâces que l'adoration du Saint-Sacrement avait procurées au monde. Ces grâces étaient exposées sous forme de vases précieux, de diamants, de perles, de fleurs et de fruits.

En cette procession céleste sainte Julienne de Liège conduisait les religieuses, et saint Norbert se mit à la tête de tous les ordres religieux et du clergé.



CHAPITRE VII.

CATHERINE DURANT LA DERNIÈRE SEMAINE DE L'ANNÉE LITURGIQUE.



LA dernière semaine de l'année ecclésiastique était pour Catherine une période de souffrances spéciales, Dieu lui révéla alors, combien de grâces étaient restées inefficaces pour les membres de l'Eglise durant l'année qui allait finir. Elle vit une Eglise céleste, possédant des trésors de grâces surabondants qu'elle faisait descendre comme une rosée bienfaisante, sur l'Eglise terrestre, qui se trouvait au-dessous de la première ; mais l'incrédulité, la tiédeur et l'étourderie empêchaient les hommes d'en profiter, et les trésors du ciel se transformaient pour eux en accusateurs sévères. Dieu lui fit connaître que la force de ses œuvres satisfaitoires était en état de regagner le temps perdu et de faire revivre la grâce négligée. Car son amour immense et ses souffrances indicibles avaient fait amende honorable pour l'aveuglement de tant d'âmes qui n'auraient su atteindre leur but

sans le secours puissant de la martyre. Le Seigneur lui montra surtout les péchés d'omission, commis par les pasteurs qui manquaient du soin requis à préparer leur troupeau à la réception de la sainte Eucharistie. Elle vit des malades auxquels la réception des saints Sacrements fut refusée ou retardée : elle plaignait tout particulièrement les prêtres qui étaient négligents dans les offices divins ou dans le service des autels et des reliques. « Je suis éprise, dit-elle, du désir ardent de secourir mon prochain. En unissant mes souffrances à la passion infiniment précieuse du Seigneur, je vois des anges réparer d'une manière sublime les défauts commis par les prêtres dans le service de Dieu et le salut des âmes. Catherine nous décrit une telle semaine de souffrances de réparation. C'était la semaine s'écoulant entre le 25 novembre et le 2 décembre 1820. Pendant ce temps ce fut surtout la Mère de Dieu qui l'assista de ses conseils et de ses instructions. Elle la vit sortir de l'air, et voici comment Catherine nous la dépeint : « Elle est grande, magnifique et blanche comme la neige. Son habit resplendissant n'a point de ceinture : tous les plis de ce vêtement brillent comme des rayons ; on ne peut apercevoir aucune forme corporelle, et néanmoins c'est une apparition surnaturelle et pleine de noblesse. »

Marie révéla à sa servante, qu'elle partageait les souffrances actuelles avec trois autres femmes et trois hommes. L'une des premières était une stigmatisée de Cagliari (capitale de la Sardaigne) ; une

autre s'appelait Rosa Serra et la troisième était une personne accablée de maux physiques. Les hommes étaient un Père Franciscain du Tyrol qu'elle a souvent aperçu dans ses visions, un prêtre succombant pour ainsi dire sous le poids des souffrances réparatrices qu'il endurait pour les imperfections de l'Eglise ; et enfin un homme marié, très bienfaisant envers les pauvres et très patient à subir les mauvaises humeurs d'une femme acariâtre.

L'image que Catherine voit dans ses souffrances, est le manque de lait dans l'Eglise. C'est le lait de la doctrine chrétienne que nous chantons dans l'introït du premier dimanche après Pâques.

Pour remédier à cette disette, elle doit soigner et traire avec les plus grandes difficultés les vaches de la maison de noces à Münster ; elle doit aller pieds nus cueillir des herbes parmi les pierres et les épines, pour pourvoir à leur entretien et à leur nourriture. En même temps elle doit tirer de ses plaies saignantes, un lait spirituel : c'étaient les souffrances expiatrices que lui faisaient endurer ses stigmates sanglants. Le lait qu'elle préparait fut distribué aux prêtres, aux instituteurs et aux institutrices.

Il manquait ensuite dans le ménage divin quantité de miel, ou, en d'autres termes, des grâces qui opèrent dans la vie surnaturelle les mêmes effets que produit le miel dans la nature. Cependant toutes les fleurs étant fanées à la fin de l'année ecclésiastique, à l'exception du chardon aride, Catherine devait en

pressurer le suc et en préparer le miel demandé, ce qui fit saigner ses mains avec abondance. Cette parabole nous donne une idée du martyr que devait endurer notre chère sainte, si humble et si obéissante, toujours prête à souffrir dès qu'il s'agit du salut des âmes. « Nous vivons dans un temps saint, dit-elle, la nouvelle année ecclésiastique s'approche, et tout ce qui a été négligé dans l'année qui s'achève, doit être racheté par des souffrances. Je me suis chargée de cette réparation; c'est pourquoi je souffre tant. » Et elle ajoute au sujet de ses œuvres d'expiation : « Ces réconciliations sont difficiles à décrire. Toute la nature de l'homme est si corrompue et dans un état si débile, que les visions, sous l'influence desquelles j'agis essentiellement, me paraissent aussi étranges qu'à tout le monde, dès que je reviens à moi. »

Pendant ces souffrances d'expiation Catherine se trouvait dans un état pitoyable; des épines semblaient percer tout son corps; les douleurs de la tête étaient les plus atroces; parfois elle ressentait des douleurs d'entrailles si aiguës, qu'elles étaient capables de lui faire perdre courage; un froid glacial se fit sentir dans ses mains, ainsi que dans le cœur et l'estomac. Vers la fin du huitième jour elle offrit l'aspect d'une personne morte dans les tortures du chevalet.

Après l'accomplissement de sa tâche, Dieu lui montra les fruits de ses souffrances sous forme de couronnes, d'ornements et de fleurs. En même temps

elle put voir les trésors de grâces perdus dans cette année écoulée, surpasser infiniment ses souffrances et ses amendes honorables. Cette révélation excita en elle une tristesse immense, à ce point qu'elle fondit en larmes amères, comme si son cœur allait se briser. Elle ne fut calmée que par l'apparition du Sauveur qui lui dit : « Ces larmes qui manquaient à votre travail, ont complété l'expiation. »

Elle sut aussi par révélation, que tous les prêtres auraient à rendre compte un jour de toute omission, commise par nonchalance, de toute bénédiction non-donnée, et de toute consolation refusée aux âmes malheureuses.

« Il y aura une grande terreur au jour redoutable du jugement, lorsque les âmes demanderont compte au clergé de tous les biens célestes, dont Dieu a rendu les prêtres dispensateurs. »

Son ange gardien lui dit : « Le prêtre est appelé à diriger les travaux dans l'Eglise; vous au contraire, vous avez la charge de procurer les provisions spirituelles pour le ménage ecclésiastique; obéissez donc aux ordres qui vous seront donnés, sans en demander la raison, tout comme Isaac a fait quand son père ne l'instruisit pas au sujet de la victime du sacrifice qu'ils allaient offrir sur la montagne. »

Ce chapitre nous montre combien le clergé doit à cette vierge héroïque qui s'immola volontairement, pour rendre efficace leur activité, ainsi que pour assurer leur salut éternel.

Que tout prêtre révère donc en Catherine, sa bienfaitrice, en rendant à Dieu des actions de grâces et des hommages pour tous les effets extraordinaires que sa miséricorde divine a daigné produire par la médiation de cette humble vierge !





CHAPITRE VIII.

CATHERINE, AUXILIATRICE DES CHRÉTIENS
ET MÈRE DES MOURANTS.



LOUÉE sur son lit de douleurs, Catherine connaissait les affaires externes et internes de toutes les personnes que Dieu fit paraître à la vue de son esprit, pour lui demander l'aumône de ses prières. Parfois Catherine entendait une personne implorer le secours du ciel, et, d'après les desseins mystérieux de la miséricorde divine, elle devait aider cette personne pour qu'elle fut exaucée. D'après les circonstances données, elle lui portait secours soit par la prière et les souffrances, soit par une visite spirituelle dans laquelle elle exhortait et consolait le nécessiteux selon ses besoins. Son secours se manifestait de différentes manières. Tantôt ces hommes entendaient des paroles intelligibles, tantôt ils voyaient la réponse briller devant leurs yeux, quelquefois enfin ils étaient favorisés d'un éclaircissement intérieur et lucide.

Quelque étranges que nous paraissent ces manifes-

tations qui échappent à notre faible intelligence, nous devons bien les reconnaître et dire avec l'évangéliste « qu'il n'y a rien d'impossible à la puissance de Dieu.¹ » L'Eglise d'ailleurs déclare qu'une bilocation, non seulement spirituelle, mais même physique peut être admise comme une chose possible et vraie : la vie des saints nous le prouve du reste. La vie de Catherine aussi nous en fournit des exemples frappants, comme nous l'avons déjà vu précédemment. A plusieurs reprises elle se montra à des endroits différents, pour donner des renseignements et des admonitions à des personnes qui s'étaient adressées à elle et qui vinrent plus tard lui témoigner leur gratitude. C'étaient en effet des œuvres surprenantes que Dieu voulait consommer par l'intermédiaire de cette vierge humble et modeste.

Selon les tâches différentes qu'elle doit accomplir pour les malades et les mourants, pour les pécheurs, les âmes égarées et les défunts, son ange la conduit par toute la terre et dans toutes les parties du purgatoire. Aucun pays, aucune religion, aucune personne n'est exceptée et écartée de la jouissance des fruits de ses œuvres charitables. Rappelons ici, par exemple, que son ange l'emmena un jour auprès d'une païenne au Japon, et d'une juive en Abyssinie. Ces deux âmes servaient Dieu conformément à la loi naturelle, et Catherine devait leur porter la connaissance intérieure de la vraie religion.

(1) Luc. 1, 57.

Le 2 juillet 1820, elle fut conduite par toute la terre, pour voir les infortunes du monde. Ce voyage l'avait fortement émue et ébranlée, un océan de misères s'étant présenté partout à sa vue spirituelle. Des faits si désolants se déroulèrent à ses yeux, que d'après sa parole, la grâce de Dieu seule était capable de soutenir la faiblesse humaine et de l'aider à supporter cette détresse sans bornes.

Ses voyages la laissaient exposée à tous les dangers, à toutes les fatigues causés aux hommes dans la vie quotidienne par de semblables pérégrinations. Avec une patience inimitable elle se soumettait à toutes les incommodités d'un trajet pénible, telles que des routes impraticables et semées d'épines, la neige et la gelée, les angoisses et les appréhensions de toutes sortes. Son ange lui apprenait en même temps le nom des pays, des montagnes, des fleuves, des océans, des peuples, avec lesquels elle venait en contact. Elle vit et connut au cours de ces voyages la religion, l'histoire, les édifices, les particularités de ces pays et de ces peuples, et ses communications concordent parfaitement avec l'histoire et la géographie.

En réfléchissant sur ces faits, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus ou la toute-puissance de Dieu qui daigne communiquer à une vierge illettrée son omniscience et sa toute présence, ou le cœur vigoureux de notre héroïne qui offre chaque moment de sa vie en holocauste pour l'honneur de Dieu et le salut du prochain.

Détaillons ce que nous venons d'avancer. Avant tout elle consacra sa sollicitudé à ses frères impénitents. Dieu les lui montra en vision, pour que par ses prières et ses souffrances elle leur obtienne une confession pleine de repentir. Pendant ces jours d'expiation elle fut atteinte par toutes sortes de maladies auxquelles se joignirent des angoisses terribles et une désolation désespérante : c'étaient les conséquences des péchés, dont elle avait entrepris de payer la rançon. Une tâche spéciale de Catherine était de relever et de retirer les pécheurs de la crasse et de la fange, où ils étaient ensevelis pour les traîner sur ses épaules au confessionnal et à la sainte Table de communion. Cette œuvre pénible et fatigante pour la malade, produisait des chocs terribles à son cœur qui faillit en être brisé. Ces souffrances se répétèrent souvent pendant des semaines entières pour une seule personne.

Les jours du carnaval étaient pour Catherine un temps de martyre vraiment redoutable. Elle avait alors à souffrir des peines continuelles pour les péchés commis durant ces jours d'extravagances et surtout pour les fautes commises dans les salles de danse. « Ces réjouissances apparemment innocentes, dit-elle, deviennent pour beaucoup d'âmes l'occasion et la cause de grands péchés; car le démon prend en peu de temps une influence invincible sur ces cœurs ingénus. » A côté de ces plaisirs folâtres, elle voyait en même temps comment ces âmes mondaines flagellaient le corps ensanglanté de notre Rédemp-

teur. Un jour de mercredi des Cendres elle parut toute brisée et écrasée. Elle se crispait sous la douleur, et ses pieds étaient agités de tremblements. « J'ai éprouvé, dit-elle, cette nuit toutes les douleurs, tous les martyres qu'un corps humain puisse supporter. Le tout finit par un mal d'oreilles insupportable, que j'ai offert pour ceux qui s'amuse à danser en ce jour de pénitence. » Une fois elle eut à expier pendant sept jours des paroles lascives. Elle souffrit une prosopalgie-terrible et un grand gonflement des lèvres, ce qui l'empêchait de parler et de boire. Outre cela, son ange lui ordonna de dire chaque nuit plusieurs litanies et cent *Pater*. Elle endura des maux de gorge et de poitrine pour les personnes qui s'adonnaient à la coquetterie, et qui ne recevaient les saints sacrements que par habitude.

Bien qu'elle ne prit presque pas de nourriture, elle éprouva des déglutitions réitérées, sans pouvoir vomir. Ces crises lui causèrent des évanouissements semblables à la mort, et elle gémit en ces termes : « Il faut que les péchés sortent, il faut qu'on les confesse. » Elle avait en effet pris sur elle d'empêcher les confessions invalides et sacrilèges. A la suite de ces pénitences, elle vit bien des pécheurs convertis s'approcher du confessionnal.

Enumérons encore quelques exemples de la puissance de son intercession. Elle pria pour un homme qui depuis longtemps n'avait plus reçu les sacrements à l'époque des fêtes de Pâques, et elle supplia Dieu, de le fortifier dans la lutte qu'il soutenait

contre sa passion dominante. Aussitôt elle eut à combattre elle-même de violentes attaques de colère : ses traits en étaient tout défigurés. L'homme, saisi d'une inquiétude intérieure, alla trouver aussitôt le P. Limberg, et il se confessa tout pénétré de repentir. Un autre, pour lequel elle avait beaucoup prié, vint lui demander pardon des calomnies qu'il avait prononcées contre elle ; puis il alla chez le P. Limberg faire une confession générale.

Son confesseur recommanda à ses prières un homme malheureux que la perte de deux chevaux avait plongé dans le désespoir, et qui avait juré une haine mortelle à l'auteur de cette perte. En même temps il s'était livré à un acte répréhensible de superstition. Quatre jours entiers, Catherine eut à combattre l'angoisse et le désespoir, la fureur et le courroux. Cette lutte dut s'exercer en même temps contre le démon : Catherine implora pour cet infortuné le secours de sainte Anne, patronne de ceux qui sont tourmentés d'une manière spéciale par le diable. Le malheureux se calma et revint à de meilleurs sentiments.

Catherine fut conduite aussi en beaucoup de maisons de force et de prisons, pour émouvoir et attendrir les cœurs de ceux que la misère et la séduction avaient poussés au crime. Dans des prisons souterraines elle trouva des hommes à barbes longues qui se repentaient de leurs délits, tandis que bien des scélérats incorrigibles restèrent sourds à ses remontrances et à ses exhortations. Catherine ne se char-

gea pas seulement des maladies spirituelles de son prochain, mais, poussée par sa charité sans bornes, elle prit aussi sur elle des maux physiques et des dangers corporels qui menaçaient les autres.

En ces occasions, elle se trouvait subitement atteinte de la même maladie et des mêmes dangers, dont elle délivrait les autres. Quelques exemples suffisent pour prouver cette charité secrète. Un citoyen de Dulmen qui souffrait d'une violente névralgie, en fut délivré sur les instances de Catherine qui subit les douleurs à sa place. Elle demanda pour elle les douleurs d'une personne à qui on avait dû enlever un fragment de l'os crural; et en effet elle fut affectée des mêmes douleurs. Le père d'un enfant atteint d'une ophthalmie dangereuse lui demanda son intercession; elle consentit à se charger du mal et à l'instant même ses yeux s'enflammèrent et la firent souffrir pendant huit jours. Pour amener la guérison complète de l'enfant, elle suçà en outre, de ses lèvres, les principes morbifiques.

Il faut admirer encore davantage son pouvoir merveilleux à délivrer les autres du danger de la mort. Elle intercepta un coup de pistolet, qui était dirigé contre la tête d'un autre; elle éprouva ensuite la douleur que peut ressentir une tête écrasée. Elle prévint ou arrêta la chute de personnes qui tombaient et sauva plusieurs naufragés. Voici un exemple surprenant de cette merveilleuse prérogative de Catherine d'intervenir en faveur des personnes menacées. Le 11 janvier 1823, elle parut soudain hors

d'haleine; son côté s'enflamma et elle gémit : « Je ne puis y passer que par un miracle. » Plus tard elle raconta ceci : « Je devais aller à Rome pour prévenir un grand danger. On voulait égorger le Serviteur des serviteurs de Dieu, *servus servorum*; je me précipitai au-devant des assassins, et le couteau frappa mon côté droit et sortit par le dos. J'avais à peine reçu le coup, que le démon me poussa de part et d'autre, en s'écriant plein de rage : « Que faites-vous ici, faut-il donc que vous séjourniez partout ? » Catherine avait un abcès intérieur; son côté était enflé, et elle souffrait des douleurs atroces. Un mois plus tard elle vomit le sang et le pus; elle en faillit mourir et ne se remit que lentement.

Elle empêcha les voleurs d'exécuter leurs iniques projets, prévint une femme qui voulait tuer son enfant, préserva certains malades d'une mort impénitente, pria pour un juif de Maestricht qui se fit chrétien, en un mot elle était un instrument secret dont la Providence se servait pour secourir et sauver les hommes.

Si elle voyait des souffrances et des péchés, elle demandait à Dieu de pouvoir les expier. Aussi lui reprocha-t-on qu'en prenant sur elle les misères d'autrui, elle ne faisait qu'augmenter ses propres souffrances. Elle répliqua à de tels propos : « Qu'on en pense ce qu'on voudra; je sais que j'accomplis la volonté de Dieu en agissant ainsi. Dès ma jeunesse je m'y suis conformée; car Dieu m'appelle à ces œuvres de miséricorde. A l'âge de quatre ans déjà

j'éprouvais une telle compassion pour le prochain que je demandais déjà alors de pouvoir souffrir pour les autres. »

Ses contemplations des maux de l'Eglise furent souvent accompagnées de l'intuition des infirmités physiques ou morales de certains hommes, et ainsi elle poursuivait un double but par la même souffrance, qu'elle offrait en outre pour le soulagement des âmes du purgatoire. Cela nous explique comment elle pouvait faire amende honorable pour tant de péchés à la fois. Ces expiations pouvaient être d'autant plus nombreuses qu'elle ne passait pas seulement les journées, mais encore les nuits entières en prières et en souffrances.

Dans les dernières années de sa vie son activité d'expiation et de réconciliation en faveur du prochain, se consacra principalement aux âmes qui se trouvaient aux prises avec les angoisses de la mort. Elle devait leur obtenir la grâce de bien mourir. Dieu lui fit connaître que cet apostolat lui était extrêmement agréable, et que pour cela seul déjà il prolongeait la vie de Catherine, afin d'augmenter ses mérites. Elle avait donc à se charger des maladies ainsi que des penchants vicieux de toutes ces âmes. Dans ce conflit elle était appuyée par l'assistance des saints, dont elle possédait les reliques dans son « Eglise » (le reliquaire dont nous avons déjà parlé). La très sainte Vierge, saint Augustin et saint Ignace venaient la reconforter et lui fournissaient des renseignements au sujet de toutes ses

œuvres satisfactoires, et Dieu lui-même l'armait de la force nécessaire pour chaque cas particulier.

Aussi tomba-t-elle dès lors plus souvent mortellement malade; elle eut à combattre les tentations les plus insensées, par exemple, l'amour du monde, l'avarice, la gourmandise, etc., et son confesseur lui-même s'écria : « Qu'est-ce que cela peut bien signifier? » Ces tentations prenaient leur source dans des états d'âme et des inclinations sensuelles des mourants, pour lesquels elle luttait, afin de leur obtenir une mort heureuse. Elle contracta des paralysies, des blessures et des névralgies, l'hydroisie et la fièvre, des crampes et des sueurs mortelles, des bronchites et des maladies de foie, enfin la pierre et des affections néphrétiques. L'impatience, le découragement, la désolation, l'angoisse et le désespoir, s'emparèrent de son âme. Elle ne sut se soustraire à tous les épouvantails qui la tourmentaient. La tâche la plus pénible à remplir, était la pénitence qu'elle devait accomplir pour les mourants qui avaient passé leur vie dans la débauche, l'ivrognerie et l'impudicité. Quant aux souffrances supplémentaires de Catherine, elle n'eut pas seulement à vaincre les mauvaises pensées, mais des scènes entières, des crimes les plus horribles l'excitaient au péché et la mirent aux prises avec le démon. Ses traits, ses paroles et même ses gestes étaient alors ceux de la personne étrangère pour laquelle Catherine livrait ce combat. Dans cette lutte, elle paraît, pour ainsi dire, une personne

double qui tantôt se tort en face des tentations les plus terribles, et qui tantôt représente une image de paix et de calme, que rien ne saurait troubler.

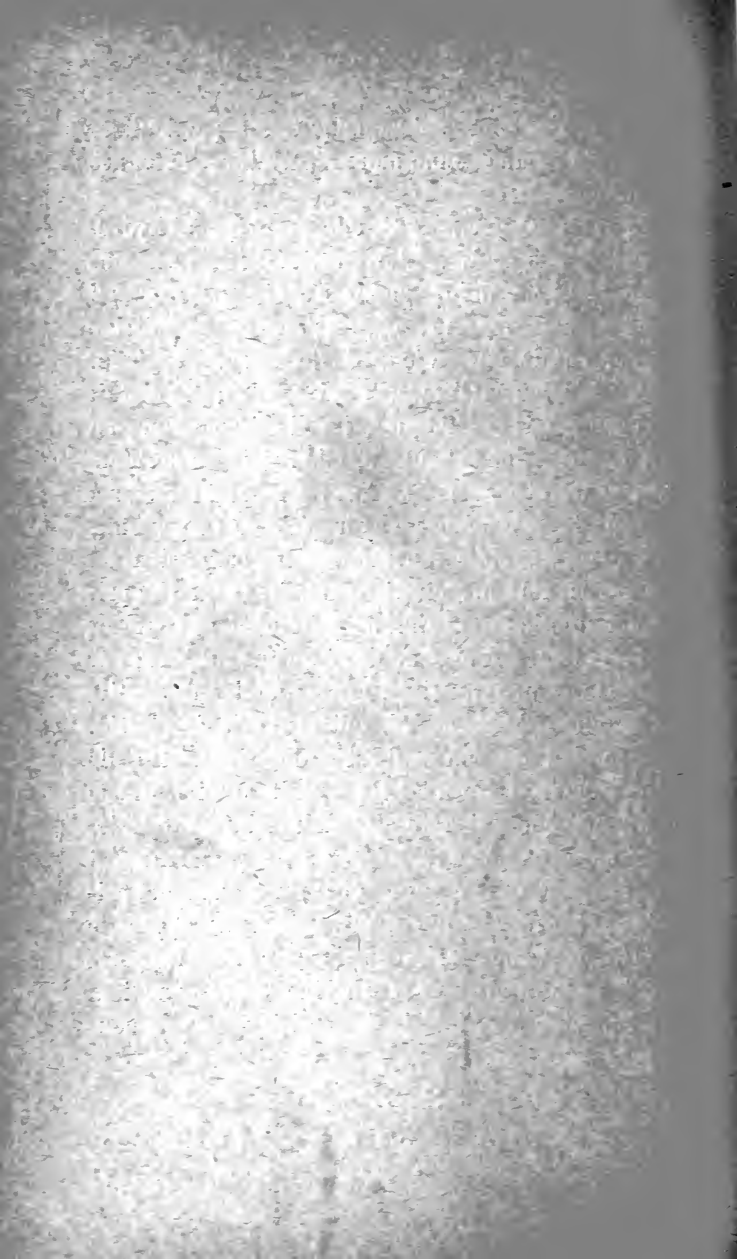
Ces maladies acceptées pour des mourants, avaient toujours une connexion intime avec les souffrances et les lutttes endurées pour l'Eglise; car la malade appliquait en même temps les mêmes souffrances et aux membres séparés et au corps complet de l'Eglise.

Voici un exemple d'une telle souffrance simultanée : Elle sentit un jour ses bras et ses jambes tellement liés par des cordes, que les tendons et les nerfs semblaient se déchirer. Le gosier s'enfla; la poitrine se gonfla et la langue se paralysa dans sa bouche. Elle parut mourir, tandis que d'autres éprouvèrent un soulagement merveilleux. Ces mêmes souffrances se répétèrent plusieurs fois. Son confesseur s'émut tellement à l'aspect pitoyable de la malade, qu'il voulait mettre fin à cet état par l'invocation du nom de Jésus. Elle s'y opposa, « car, dit-elle, je veux finir ce que j'ai commencé en invoquant ce même nom. » Le lendemain les douleurs devinrent si intenses, que son confesseur lui donna de l'huile sacrée et commanda au nom de Jésus la cessation du mal; elle fut guérie à l'instant même. Mais après ces souffrances, quelle n'était pas sa satisfaction de voir combien elle avait soulagé de mourants. Un jour, Dieu lui en montra une vingtaine. Une autre fois, elle subit les douleurs du crucifiement et soulagea ainsi cinquante prêtres et jeunes gens à l'heure de la mort.

Rapportons pour finir quelques cas particuliers où elle obtint une bonne mort à certaines personnes de Dulmen.

Du 3 au 10 avril 1823, elle participe à l'hydropisie de Madame Br. Elle faillit étouffer, ses sens se troublent, et il lui semble n'avoir pas accompli son devoir pascal. Les oppressions de la poitrine augmentent de jour en jour et elle se sent à l'agonie. C'était là justement l'état de Madame Br.; elle n'avait pas encore fait ses Pâques. La charitable compassion de Catherine la soulage, elle reçoit les derniers sacrements et meurt en paix. Sa mort fit cesser à l'instant les symptômes d'hydropisie en la personne de Catherine. Mais son infatigable compassion lui procura bientôt de nouvelles calamités; car elle prit sur elle une inflammation de poitrine dont souffrait Madame Sch. Cet état ne dura qu'un seul jour; car la femme mourut aussitôt. Catherine donna ensuite ses secours à Madame W. qui souffrait de phtisie. Elle se chargea non seulement des souffrances de cette malade, mais lui fit parvenir aussi les mets fortifiants que lui refusait un mari impitoyable. Ainsi cette femme fut préservée de l'amertume et du désespoir, et elle put se disposer à une mort paisible. Clément Brentano, ordinairement appelé le pèlerin, dont nous parlerons plus loin, nous rapporte que les souffrances de Catherine correspondaient parfaitement à celles de la phtisique dont nous venons de parler.







LIVRE CINQUIÈME.

CATHERINE ET SES CONTEMPORAINS.
SES VISIONS ET LES TEMPS POSTÉRIEURS.
SES DERNIERS JOURS ET SA MORT.

CHAPITRE I.

RELATIONS DE CATHERINE
AVEC PLUSIEURS DE SES CONTEMPORAINS.

DURANT le cours de sa vie Catherine fut instruite de bonne heure, sur mainte personne qui entrerait en relations avec elle, pour retirer des fruits de son activité méritoire. Par cette activité, elle devait faire de ces âmes des instruments aptes à accomplir une triple mission. Ces âmes devaient d'abord amener Catherine à la plus haute perfection ; elles avaient ensuite la mission de faire parvenir la connaissance des dons intellectuels et des visions de Catherine au monde contemporain et futur. Enfin Catherine

devait les amener à leur tour, à suivre fidèlement leur vocation pour opérer leur propre salut et défendre les droits de l'Eglise.

Certes, il est étonnant de voir cette vierge humble et illettrée, entretenir des relations intimes avec des hommes de distinction, universellement reconnus comme les porte-étendards de la foi et de la science ecclésiastique. Mais Dieu les conduisit au chevet de notre humble malade pour leur montrer, que même à une époque d'indifférence et de dépravation, sa main puissante n'abandonnait pas son Eglise.

Catherine était la contemporaine de ces hommes excellents qui, unis par les liens d'une solide amitié et animés des mêmes tendances scientifiques et religieuses, se groupèrent sous le nom de « *Familia sacra* » autour de la princesse Galitzin à Münster, en Westphalie. C'était une association d'esprits éminents, unique alors dans toute l'Allemagne. Cette réunion de savants, s'opposant à l'esprit du temps pour la défense de leurs convictions religieuses, nous apparaît comme une oasis rafraîchissante, au milieu du désert aride de la dissolution, du désordre, et de la décadence générale. Les membres de cette société ont presque tous entretenu des relations suivies avec Catherine. Elle était considérée comme une amie, respectée et vénérée par des hommes d'une célébrité incontestable, tels que Frédéric Léopold de Stolberg, Overberg, Clément Auguste de Droste-Vischering, les professeurs Katerkamp, Kellermann, etc. Ces érudits amenèrent chez notre vierge d'autres

personnes éminentes, telles que le grand Sailer, Chrétien et Clément Brentano, Louise Hensel, Melchior et Apollonie Diepénbrock, qui se sentaient tous vivement attirés vers l'humble fille de Flamsche, que la Providence divine avait établie comme le centre des esprits distingués de son temps.

Nous avons appris que les deux hommes les plus considérables du diocèse de Münster, le vicaire-général Clément Auguste de Droste-Vischering et Overberg, Régent du grand séminaire et le professeur le plus célèbre de son temps, sont demeurés en liaison perpétuelle avec Catherine. Nous avons vu plus haut ce qu'elle fit pour le vicaire-général. Elle opéra de même pour Overberg, qui d'ailleurs a toujours été son conseiller spirituel et son père consolateur. Chaque année il lui rendait visite pendant plusieurs jours. La confiance de Catherine dans ce prêtre nous est prouvée par une lettre que l'on conserve à Dülmen, et dans laquelle la malade appelle Overberg son père bien-aimé.

Le premier membre de la *Familia sacra*, la princesse de Galitzin, était morte en 1806, alors que Catherine se trouvait encore dans le cloître. Catherine ne connut donc pas la princesse personnellement, et cependant celle-ci a été certainement montrée à la vue spirituelle de la stigmatisée lorsque Dieu l'initia aux affaires ecclésiastiques du diocèse. La fille de la noble princesse, M^{me} de Salm Reifferscheid, fut introduite auprès de Catherine en 1813 par Overberg lui-même. Ces deux visiteurs qui

séjournèrent plusieurs jours au chevet de la martyre, furent témoins oculaires du saignement de toutes ses blessures. Cette dame excellente renouvela fréquemment ses visites, et resta en communication continuelle de prières avec Catherine. Plus tard elle amena à son tour Louise Hensel.

Le 23 juillet 1813, le célèbre historien de l'Eglise, Frédéric Léopold comte de Stolberg ainsi que son épouse, furent conduits par Overberg auprès de Catherine. Dans une lettre à sa sœur, le comte atteste la vérité de toutes les plaies, et témoigne en même temps sa profonde vénération pour la martyre, dont il devint plus tard l'apologiste intrépide. Il fait partie dès lors du nombre des personnages, pour lesquels la malade sacrifiait principalement ses prières et ses souffrances. Nous devons reconnaître une faveur spéciale du Ciel dans cet enchaînement curieux de circonstances, qui amena bientôt après la première enquête, un des hommes les plus éminents de l'époque, dans la modeste chambre de la malade, pour laquelle il rendit hautement témoignage devant le monde entier.

Sa lettre qui est réellement un petit traité sur la vie et le caractère de Catherine, a été souvent répandue dans le public; elle restera toujours un document précieux à cause de son illustre auteur.

Entendons-le raconter lui-même quelle bienfaisante édification il a puisée dans cette pauvre chambrette.

« Le matin à 9 heures, Overberg nous conduisit

près d'elle. Elle est extrêmement propre; dans la petite chambre il n'y avait pas la moindre odeur. Elle nous reçut avec une grande amabilité. C'était un vendredi. A la prière d'Overberg elle ôta son bonnet et son mouchoir, non sans éprouver une profonde affliction d'être obligée de se montrer. Le front et la tête étaient comme transpercés de larges épines; on vit distinctement les plaies d'où coula du sang encore frais. Tout le cercle autour de sa tête était sanglant; les plaies de ses mains et de ses pieds saignaient de même. Catherine se prononça sur la religion dans un langage noble, qui manifesta non seulement de la dignité et de la modestie, mais encore un esprit éclairé. Son regard lucide, son affabilité sereine, sa sagesse éclatante et son amour profond s'exhalèrent de tout ce qu'elle dit. Elle parle bas, mais d'une voix sonore et pure. Il n'y a rien d'extravagant dans ses paroles, car l'amour ne connaît pas d'exagération. Elle parle de choses sublimes, de l'amour souverain et universel de Dieu, de sa longanimité envers les pécheurs, de la charité mutuelle des hommes. Loin de s'enorgueillir des signes extérieurs qui attestent son élection et sa mission divines, elle s'en trouve bien indigne, et porte humblement les trésors du ciel dans le vase fragile de son corps. » Le noble comte mourut d'une mort sainte et digne de sa vie en 1819. Il expira en présence du doyen de la cathédrale Kellermann, son ami, qui affirme que cette mort marque l'une des heures les plus édifiantes de sa vie. Dans une

vision Catherine vit la transfiguration de son âme au ciel.

Faisons encore mention de la visite d'un autre personnage considérable de ce temps, le professeur Sailer, plus tard évêque de Ratisbonne. Passant un jour par le pays, Sailer avait demandé à Overberg la permission, de visiter et d'examiner la malade. Overberg y consentit avec d'autant plus de joie, qu'alors une multitude d'adversaires déclaraient que les événements de Dülmen n'étaient que des impostures évidentes; ils osaient même accuser l'autorité ecclésiastique d'ambiguïté et de connivence dans cette affaire. On ne pouvait donc souhaiter mieux que d'entendre le jugement d'un homme aussi célèbre et aussi respecté que Sailer. C'est pourquoi Overberg crut l'occasion favorable de faire taire l'opposition par le témoignage aussi sérieux que solide de Sailer, auquel il accorda l'autorisation d'entendre la confession de la malade. De plus, le P. Limberg fut chargé, par lettre, de communiquer à Catherine le désir de ses supérieurs, de rendre à son visiteur le compte le plus détaillé de son état de conscience.

Le lendemain de son arrivée à Dülmen étant un vendredi, Sailer en passa la plus grande partie au chevet de Catherine. C'est avec un attendrissement sincère, qu'il put se convaincre de la réalité de ses états extatiques, de son obéissance envers les ordres de l'autorité ecclésiastique et de la pénétration de son esprit. Il vit les saignements merveilleux de ses

plaies et s'entretint longuement avec elle. Elle se confessa à lui, et puisa une consolation véritable dans les enseignements de ce digne prêtre. Le lendemain il lui donna la sainte communion. Après avoir rendu visite au comte de Stolberg à Sondermühlen, accompagné des frères Brentano, il retourna encore une fois à Dülmen. Avant de prendre définitivement congé de Catherine, il lui donna l'assurance de son entière amitié, et de l'assiduité qu'il apporterait à se souvenir d'elle en ses prières; il lui demanda également son intercession puissante pour attirer les bénédictions du ciel sur les travaux de son ministère.

L'indifférence en matière de religion réveillant dans beaucoup de personnes la nécessité de croire au surnaturel, l'esprit corrompu du temps les conduisit aux erreurs du faux magnétisme, de la clairvoyance spirite et à d'autres effets magiques qui arrêtaient l'essor de la foi en la révélation divine et aux opérations salutaires de l'Eglise. Nous pouvons donc voir un effet particulier de la Providence en ce que tant de médecins et de physiciens furent appelés à se réunir au chevet de Catherine, pour se convaincre de ses dons surnaturels et pour parvenir ainsi à voir en elle l'opération miraculeuse de la grâce. Par eux cette conviction devait se propager parmi le monde éclairé et distingué de cette époque. Ajoutons aux noms connus de Wesener et de Druffel, ramenés par elle dans le sein de l'Eglise, celui d'un érudit qui a joui d'une grande et salutaire

influence sur son temps. Chrétien Brentano bien qu'élevé dans la religion catholique, mais séduit par les fausses lumières d'une civilisation mal comprise, en était arrivé au mépris complet de la foi et de la religion de ses aïeux. Il fut ramené à la vérité principalement par ce qu'il vit de miraculeux en la personne de Catherine.

Instruit sur la malade par Sailer, Chrétien la visita accompagné d'un médecin de Francfort en 1817. N'ayant pas de notions sur la vie de Catherine, il vit d'abord en elle une de ces personnes, nombreuses alors, dans lesquelles les forces de la nature, telles que le magnétisme, produisaient des apparitions problématiques, des hallucinations et des enthousiasmes étranges. Il séjourna des semaines entières à Dülmen, et Catherine le traita avec la plus grande amabilité et douceur, bien qu'elle n'ignorât pas son jugement erroné à son sujet. Cependant l'auréole de sincérité et de vérité, brillant sur le front de la modeste vierge, l'impression de son innocence inviolable, à laquelle personne ne savait se soustraire, ont éclairé le savant docteur aussi bien que tant d'autres, que la sœur Emmerich a ramenés dans la voie du bien. Le temps passé à Dülmen lui a valu d'abondantes grâces, et afin de faire participer son frère Clément à cette même bénédiction, il quitta Dülmen, pour se rendre auprès de lui à Berlin. Plus tard il visita encore Catherine à plusieurs reprises.

Avant de décrire la rencontre de Catherine avec

Clément Brentano, relatons d'abord celle de la poète Louise Hensel avec notre humble vierge. Cette dame célèbre, née 1798, était la fille d'un pasteur protestant à Linum, près de Berlin. Après la mort de son père, Louise demeura avec sa mère à Berlin. Non seulement elle montrait dès son enfance des propensions à la piété, mais elle se sentait même vivement poussée par une voix intérieure à embrasser et à pratiquer la religion catholique. Elle éprouva toujours une grande vénération pour la sainte Vierge; elle soupçonna très tôt la vérité de l'institution divine du sacrement de pénitence, et elle aspira à en goûter les fruits, malgré son éducation sévèrement morale. La confirmation luthérienne qu'elle reçut à l'âge de quinze ans ne lui suffit pas; car aux yeux de la jeune fille, elle ne s'accordait pas avec les enseignements de l'Écriture et du *Credo*, et elle n'équivalait point aux forces et aux secours augustes procurés par l'Église catholique à ses membres défaillants. Elle se mit à la recherche de la véritable Église fondée par Jésus-Christ pour tous les temps, et qui seule devait posséder toute la richesse de sa doctrine sublime. C'est pourquoi, elle ne se lassa pas de prier et de scruter et de chercher, jusqu'à ce qu'elle parvint à obtenir un catéchisme catholique. Elle avait alors dix-neuf ans. Là elle trouva enfin la réponse à toutes les questions qu'elle s'était vainement posées jusqu'alors à elle-même, ainsi qu'à ses amis et même à des pasteurs protestants. Et ce qui lui parut inappréciable, ce fut la découverte

que ces réponses étaient argumentées par des sentences de la Bible.

L'année suivante elle se rapprocha davantage de sa conversion. Jamais personne ne lui avait inculqué de notions catholiques; mais celles-ci s'étaient développées en elle dès son enfance comme par un effet mystérieux de la grâce divine. Personne au monde n'avait la moindre idée de ses recherches et de ses combats intérieurs. Elle ignorait que dans la petite ville inconnue de Dülmen, elle fut montrée au regard spirituel d'une pieuse et humble vierge, qui acheva cette conversion par ses prières et ses souffrances.

Louise était une de ces âmes prédestinées douées de la grâce divine, et qui, par la coopération de notre martyr, furent destinées à l'accomplissement d'une mission difficile dans un temps dépourvu de tout esprit religieux.

C'est à la fin de septembre 1818, que Clément Brentano, un ami de Louise, arriva de Berlin à Dülmen, pour voir Catherine. Comme partout, la réputation de la « béguine de Dülmen » avait pénétré jusque dans les hautes sphères de la société berlinoise : on parlait d'elle dans les réunions protestantes, et même à la Cour, l'existence de cette humble fille n'était pas ignorée. Plus que tout autre, Louise avait ardemment désiré apprendre des détails sur la vierge célèbre, et pour atteindre ce but, elle avait poussé Clément à entreprendre le voyage de Dülmen. Ce dernier, bien qu'ayant entretenu des

relations amicales avec Louise et sa famille, ne savait rien de ses vœux intimes, ni de son intention de devenir catholique. Maintenant il allait devenir sans le savoir le correspondant entre ces deux âmes distinguées. Sa surprise fut donc très grande, lorsque Catherine lui découvrit qu'elle le connaissait déjà lui et son amie Louise, et lorsqu'elle le chargea d'écrire à la poète qu'elle appuyait son grand dessein, par sa prière et ses souffrances.

Cette nouvelle excita le plus vif étonnement de Louise; elle y reconnut un avertissement d'En-Haut et y trouva un affermissement précieux dans son combat. Cette lettre calma les vagues ondoyantes de son esprit agité; et elle se sentit heureuse, d'avoir conquis l'intérêt de celle, qui, comme elle écrit dans son journal, « porte le blason de la Passion du Christ. »

Dès lors Clément eut souvent à écrire au nom de Catherine, des lettres encourageantes à Louise. Celle-ci persuadée depuis longtemps de la vérité de l'Eglise catholique, se sentit obligée en conscience d'entrer formellement dans cette Eglise malgré les difficultés que lui opposerait, dans ce pas décisif, son entourage protestant.

Lorsque le temps béni de l'Avent s'approcha, Louise commença la préparation prochaine à sa conversion officielle. Elle se fit instruire par le curé Taube, prévôt de l'église de Sainte-Hedwige à Berlin. Ce fut entre les mains de ce prêtre que Louise Hensel déposa à l'âge de vingt ans, l'acte d'abjura-

tion au protestantisme, pour entrer dans le giron de l'Eglise catholique, le 7 décembre 1818. Le lendemain, en la fête de l'Immaculée Conception, elle fit sa première communion. Elle accomplit ce grand acte en secret, forcée qu'elle y était par certaines circonstances indépendantes de sa volonté.

Quelques jours plus tard, Brentano, ne sachant nullement ce qui était arrivé adressa une lettre à Louise, pour lui communiquer que le 8 décembre Catherine avait offert pour elle le chemin de croix, ainsi que toutes les douleurs et toutes les consolations éprouvées ce jour-là.

Peu de jours après, cette nouvelle étonnante fut suivie par une autre qui la convainquit encore davantage que la main de Dieu la guidait par l'intermédiaire de l'humble malade de Dülmen. Le passage de la lettre qui n'était intelligible que pour elle seule, était le conseil, « d'exécuter la résolution conçue tel... soir, lorsqu'elle se promenait entre deux jardins, et de considérer comme décisif pour sa vie future, les vers qu'elle avait récités alors à voix basse ; car, disait la lettre, ce vers vous a été inspiré par votre ange gardien, non moins que la pensée qui l'accompagnait. »

Cette pensée n'était autre que le vœu de virginité perpétuelle, que fit Louise, alors qu'elle avait l'occasion de contracter une alliance distinguée et honorable sous tout rapport.

Quant aux vers en question les voici :

Je dois encor sur cette terre,
Me sanctifier par l'Esprit-Saint,
Je dois t'aimer, toi seul, mon Père :
Sois mon secours, donne-moi ta main.¹

Le message de Dülmen que Louise respectait comme un avertissement envoyé du Ciel, remplit son cœur de confiance et d'espoir. Ses luttes intérieures pour la vérité d'abord, et pour sa vocation ensuite étaient terminées, et l'œuvre de la grâce était accomplie parfaitement. Elle sacrifia sans restriction sa virginité au Seigneur, en écrivant dans son journal : *Ich habe einen Liebsten funden, Derselb'ist nicht von diesor Welt, etc.* » (J'ai trouvé un amant qui n'est pas de ce monde, etc.)

Cette merveilleuse conversion de Louise étant en rapport direct avec les mérites de Catherine, se présente à nos yeux comme une œuvre spéciale de la Providence. Dieu a ennobli ses éminentes qualités morales et ses dons intellectuels extraordinaires, par les ornements de sa grâce céleste, afin de la rendre pour des milliers d'autres vierges un modèle digne d'imitation, et cela, dans un temps où la virginité n'était plus guère en honneur, et les principes féconds de notre sainte religion oubliés et

(1) Le texte allemand est celui-ci :

Ich muss noch mehr auf dieser Erden
Durch Deinen Geist geheiligt werden;
Der Sinn muss tiefer in Dich gehn
Der Fuss muss unbeweglich stehn.

disparus, pour ainsi dire, de la pratique ordinaire de la vie.

Pour pouvoir suivre ouvertement les préceptes de sa nouvelle confession Louise se vit forcée de quitter la maison paternelle où elle avait été si heureuse. Son regard se dirigea vers la Westphalie ; Catherine l'attirait puissamment, « comme l'aimant attire le fer. »

La Providence lui vint en aide. Elle reçut une invitation du prince Salm-Reifferscheid, habitant alors Münster, en qualité de chef du régiment. Dans cette maison dont la maîtresse était une fille de la célèbre princesse de Galitzin, Louise allait devenir dame de compagnie des jeunes princesses. Après avoir fait à sa famille des adieux naturellement pénibles et douloureux, Louise entra au mois de mars 1819 dans cette maison princière à Münster. Et quelques semaines plus tard, son désir le plus ardent eut son accomplissement ; la princesse l'accompagna elle-même à Dülmen pour visiter Catherine. Cette dernière embrassa son amie, et la combla de tant de marques et de bienveillance et d'amour, que Louise en fut profondément touchée. Mais Catherine lui dit : « Votre résolution est bonne. »

Louise manifesta dans une de ses lettres l'abondance de sa félicité, par cette exclamation échappée à sa plume : « Oh ! que cette rencontre m'a procuré de joies et de consolations ! »

Louise révérait sa chère stigmatisée comme son

ange tutélaire. Elle la visita souvent durant les cinq dernières années de la vie de Catherine; et elle séjourna des jours entiers auprès de son lit de douleur. Elle aurait aimé rester à jamais près de « celle qu'elle affectionnait le plus sur la terre; » mais d'autres tâches lui incombait.

Pendant une de ces visites Louise demanda la bénédiction de Catherine. Celle-ci lui fit le signe de de la croix sur la bouche, les oreilles, la poitrine; en lui bénissant les épaules, elle dit : « Qu'elles soient fortes, pour porter la croix du Seigneur! » Elle lui parla de choses édifiantes et futures; leurs adieux furent un tendre et affectueux embrassement. Louise resta intimement liée avec Catherine et ne cessa de la vénérer et de garder un souvenir ineffaçable de la martyre. Peu de temps après la mort de celle-ci, Louise vint à Dülmen, pour recueillir l'héritage des reliques, et planter un rosier sur la tombe qu'elle visita à plusieurs reprises. Les objets ayant appartenu à la bienheureuse étaient pour elle des reliques précieuses qu'elle légua plus tard, et consacra ainsi que sa fortune à procurer la vénération de Catherine parmi les hommes, et s'il plaît à Dieu, à procurer sa glorification et sa canonisation.

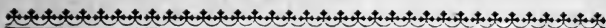
Louise a fidèlement suivi les traces et les exemples de Catherine, durant toute sa vie, qu'on peut appeler à juste titre une chaîne non interrompue d'œuvres de charité. L'esprit d'abnégation, fruit d'un sincère amour du prochain, abnégation, qui était en parfaite opposition avec l'égoïsme de l'époque, anima

toute son âme. Ce n'était qu'une conséquence directe de son immense amour pour son Dieu. Elle a consacré sa longue vie à l'éducation des jeunes filles, tantôt dans des instituts, tantôt dans des familles nobles, tout comme le voulait la Providence.

La graine qu'elle a semée dans les jeunes cœurs a produit des fruits merveilleux : presque toutes ses élèves favorites se sont vouées à la vie religieuse ; trois d'entre elles sont devenues fondatrices d'ordres et ont porté et répandu les bienfaits d'une éducation chrétienne dans les pays de l'Ancien et du Nouveau monde. Clara Fey fonda la Congrégation des « Sœurs du Pauvre Enfant-Jésus » à Aix-la-Chapelle ; Pauline de Mallinckrodt, sœur du célèbre chef du Parlement, celle des « Sœurs de la Charité Chrétienne à Paderborn. » D'autres élèves de Louise sont devenues Supérieures de couvents. Par son exemple édifiant, par son éducation pieuse des jeunes filles, ainsi que par ses poésies exhalant une foi vive et sincère, elle est devenue comme une étoile brillante à l'horizon de la vie chrétienne.

Elle mourut, âgée de soixante-dix-huit ans, après une vie pleine de mérites. Ses dépouilles mortelles reposent dans le cimetière de Paderborn.





CHAPITRE II.

APOLLONIE ET MELCHIOR DIEPENBROCK.



OUS rencontrons mêlée à la vie de Catherine Emmerich et à celle de Louise Hensel, une personne de race, dont la vie n'est pas moins méritoire. C'est Apollonie Diepenbrock, fille du Conseiller d'Etat Antoine Diepenbrock, de Horst près Bocholt. Les parents d'Apollonie étaient chrétiens dans le vrai sens du mot, et ils donnèrent à leurs huit enfants une éducation véritablement vertueuse. La mère aimait à cultiver dans les âmes de ses enfants la compassion envers les pauvres et la joie de faire du bien en secret. Cette éducation trouva un sol fertile surtout dans la jeune Apollonie, qui par la simplicité exquise de son cœur et par sa tendre piété fut l'ornement de sa famille. De bonne heure elle se sentit portée à soigner les malades délaissés et à veiller à leur chevet. Dans cette inclination elle se plut à reconnaître toujours davantage, l'appel divin à la vocation qu'elle aurait à suivre dans sa vie. Dieu se

servit de sa fidèle servante de Dülmen, pour la mise en œuvre du projet d'Apollonie. A l'âge de seize ans elle vint pour la première fois à Dülmen. L'esprit lucide de Catherine approfondit le cœur et la tâche de la jeune fille. Celle-ci, à son tour, trouva dans la parole et l'exemple de Catherine l'enseignement d'un amour pur et héroïque à l'égard des pauvres et des souffrants, et cette charité prête à tous les sacrifices est devenue le motif puissant de toutes ses actions.

Un souci bien grave affligeait alors cette noble famille de Diepenbrock. Le fils aîné, Melchior, qui avait pris part aux campagnes de 1815, s'était éloigné peu à peu des pratiques religieuses. Jusqu'alors personne n'avait réussi à le ramener et à lui faire recevoir les sacrements. Apollonie aimait tendrement ce frère, auquel l'avenir devait la lier encore plus intimement, à cause de leur vocation commune à tous deux. Elle ne cessa pas d'adresser au ciel des prières ferventes, jusqu'à ce que sonna l'heure, où la grâce émut enfin ce cœur opiniâtre.

La visite de Sailer à Catherine Emmerich, eut lieu le 22 octobre 1818, en compagnie de Chrétien Brentano, lequel avait fait la connaissance de la stigmatisée en 1817. Ces deux personnages rencontrèrent à Dülmen Clément Brentano qui y était depuis quatre semaines. Tous les trois alors allèrent saluer le comte Frédéric-Léopold de Stolberg en sa terre de Sondermühlen, près Bielefeld. De retour à Dülmen, ils se rendirent ensemble à Bocholt, pour

revoir le juge Bostel, ami des frères Brentano. Comme l'épouse de Bostel était une fille de Diepenbrock, il est tout naturel que le juge introduisit ses hôtes dans cette dernière famille. Apollonie avait alors dix-neuf ans.

La mère confia au bon et savant professeur Sailer, le chagrin de son cœur maternel au sujet de Melchior. Le savant s'intéressa à l'affaire. Il invita Melchior à un entretien particulier, et au bout d'une demi heure la brebis errante était regagnée à la vérité. Le jour même il se confessa à Sailer. Chose étrange! Sailer avait uniquement demandé la permission de pouvoir confesser dans un autre diocèse, pour s'approcher de la martyre de Dülmen. Et grâce à cette permission il fut mis en état de ramener au bercail une brebis égarée, qui devait devenir plus tard une si grande lumière et un si bel ornement de l'Eglise! Ne sont-ce pas les rayons lumineux qui partaient de la couche de Catherine, qui ont accompagné le zélé professeur dans cette nouvelle mission? Nous sommes enclin à l'admettre, si nous considérons ce qui se passa une année plus tard, dans la chambrette de Dülmen. Mais avant de rapporter ce fait, arrêtons-nous encore un peu dans la maison de Horst.

Pour toute la famille, le lendemain de cette confession était un jour de fête, dont la conclusion fut une amitié perpétuelle entre la maison Diepenbrock d'une part, et Sailer et Brentano de l'autre. Elle eut en même temps pour résultat, de vivifier les rapports de la famille avec la martyre de Dülmen, dont

tous devinrent les amis et les visiteurs enthousiastes. Catherine leur témoigna une amitié et une sympathie particulières, surtout à Melchior et à Apollonie.

Melchior qui portait une affection sincère à Sailer, suivit bientôt son « père spirituel » à Landshut, pour y faire ses études de Cammeralia. Lorsqu'en automne 1819 il revint en vacances dans sa famille, il ne manqua pas d'aller à Dülmen. C'est alors qu'arriva l'événement dont nous parlions tantôt, et que Mgr Forster nous rapporte en ces termes : « Quand plus tard Melchior parla de cette visite chez Catherine, il le fit toujours d'une manière singulièrement mystérieuse qui, en disant beaucoup, faisait deviner encore davantage. D'après ce que je pouvais conclure de son récit, Melchior accompagna le poète¹ jusqu'à la porte de la maison de Catherine, pour y attendre son retour. Clément fut reçu par Catherine par cette question : « Pourquoi le jeune homme reste-t-il devant la porte ? Faites-le venir. » A peine Melchior fut-il entré que les plaies de Catherine commencèrent à saigner, tandis qu'elle se levait, pour saluer le nouveau-venu. Elle paraît même avoir ajouté à ce salut une prédiction qui ébranla tellement Melchior qu'il ne sut quitter la chambre qu'appuyé sur son compagnon. Il était pâle comme la mort. »

Ce que l'on sait de cette prophétie ne sont que des hypothèses ; mais certaines allusions ultérieures

(1) Clément Brentano.

que Melchior fit à ce sujet, nous font croire qu'elle se rapporta à sa dignité future de prince de l'Eglise. En tout cas il est incontestable que, les vacances terminées, Melchior commença l'étude de la théologie pour pouvoir se vouer à l'état ecclésiastique. Comme évêque de Ratisbonne, Sailer l'ordonna prêtre; il en fit son confident intime et son secrétaire privé, jusqu'à ce que Melchior devint lui-même prince-évêque de Breslau, afin de prêter main forte à l'Eglise et à l'Etat à une époque dangereuse et difficile.

Melchior et Clément ont entretenu une correspondance suivie. Différents passages de leurs lettres nous prouvent combien cette alliance de cœurs nobles était inséparable; et en effet elle était basée en Dieu; leur bien suprême et s'appuyait sur une fidélité mutuelle. A la mort de Catherine, Clément écrivit à son ami : « Cher Melchior, épanchez à présent votre cœur; vous êtes un enfant chéri de la défunte. Qui est-ce qui aurait partagé comme vous mes afflictions de même que les siennes? »

Poursuivons maintenant le récit de la vie de sa sœur Apollonie. Certes, c'est l'effet d'une Providence particulière, qu'à la couche de Catherine, deux des vierges les plus distinguées de son temps, Louise Hensel et Apollonie Diepenbrock, s'unirent par une de ces alliances de cœur qu'aucun orage ne saurait ébranler.

Durant toute leur vie les deux amies se prodiguèrent les marques d'un amour sincère et partagé,

et montrèrent une vénération profonde pour la martyre de Dülmen. Comme Louise, Apollonie a marché sur le chemin de la vie, fortifiée par la bénédiction de la sœur Emmerich. Comme Louise elle est devenue pour tous un exemple édifiant de vertus virginales et de charité. Toutes les deux ont tracé et aplani la route à la vie religieuse et virgine de l'avenir, vie dont leur époque avait perdu toute idée. Nous avons vu quelle part Louise a eue dans cet apostolat.

Immédiatement après la mort de Catherine (1824) les deux amies se rencontrèrent à Dülmen, pour pleurer ensemble sur cette perte irréparable, et payer à une tombe bien chère à leurs cœurs leur tribut de prières et de larmes. Après y avoir achevé un petit reliquaire, commencé par Catherine, elles se séparèrent. Elles prirent avec elles plusieurs souvenirs de la défunte, pour s'assurer par là la bénédiction céleste de la bienheureuse; car comme telle elles ont toujours vénéré Catherine. Elles ont légué ces objets à la maison où Catherine s'était éteinte, pour contribuer ainsi à augmenter sa vénération.

En automne 1825, ces deux nobles filles se revirent à Coblenze. Elles s'étaient chargées du soin des malades de l'hôpital nouvellement fondé par le conseiller de Dietz et par Clément Brentano. Elles devaient garder cette charge jusqu'à l'arrivée des Sœurs de la Charité. Pendant huit mois les deux amies ne se lassèrent pas de soigner les malades avec le plus grand amour et la patience la plus

admirable. Elles ne se soustrayaient pas aux veillées les plus pénibles ; elles priaient avec les mourants et ranimèrent le zèle des âmes tièdes. Leur exemple engagea beaucoup de jeunes filles de la ville à consacrer leur jeunesse et leur vie à une si noble mission. Leur dernier service dans l'hôpital fut de préparer la réception des Sœurs de Charité qu'elles servaient même à table le jour de leur arrivée. Puis elles se retirèrent pour faire germer ailleurs la semence du bon exemple. Louise Hensel se dirigea vers Aix-la-Chapelle, où elle s'occupa de l'éducation de jeunes filles, comme nous l'avons dit. Après une courte absence Apollonie retourna à Coblençe, pour se vouer à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse dans un asile de jeunes filles. Ses compagnes étaient la comtesse Amélie de Merveldt et Caroline Settegest.

En 1833, elle se rendit à Ratisbonne afin d'être près de son frère Melchior, qui se sentait orphelin depuis la mort de son père en Jésus-Christ, Mgr Sailer. Dans cette ville elle continua ses œuvres de charité envers les pauvres et les malades ; elle dépensa même sa propre fortune, pour pouvoir augmenter le chiffre de ses aumônes.

Dans une maison louée à ses frais, elle abrita des enfants pauvres et des malades qu'elle ne négligeait pas de laver et de panser elle-même.

Plus tard elle conçut, d'accord avec son frère, le projet de fonder un hôpital aménagé pour recevoir six ou huit femmes malades ; cette maison existe

encore aujourd'hui à Ratisbonne sous le nom de
" Maison de saint Joseph. "

A peine cet hôpital fut-il fondé que son frère, élu prince-évêque de Breslau, dut la quitter, et lui laisser tous les soins de l'établissement. Mais pleine de confiance en Dieu, Apollonie accomplit sa tâche jusqu'à sa mort, durant plus de trente-cinq ans. Des années entières elle soigna les malades, aidée d'une amie seulement ; lorsque les forces de toutes deux diminuèrent, elle remit l'institut aux pauvres franciscaines, et ne s'en réserva que la direction.

C'est dans cette maison qu'elle a achevé sa vie vertueuse et méritoire à l'âge de quatre-vingt-un ans en 1880.





CHAPITRE III.

CLÉMENT BRENTANO, LE PÈLERIN. — SA CONVERSION
ET SA VOCATION.



DIFFÉRENTES reprises, Dieu révéla à la sœur Catherine Emmerich qu'il l'avait douée de l'intelligence profonde des saintes vérités de la religion, et de l'intuition de toutes ses œuvres accomplies depuis la création du monde, non pas tant pour elle-même, mais plutôt pour l'édification des chrétiens, afin de prouver que jamais son Eglise n'était privée de sa miséricorde et de sa sagesse. Car c'était l'erreur du temps de Catherine, de reconnaître non pas une Eglise fondée par Jésus-Christ et possédant son saint Evangile, mais plutôt la pseudo-église de la franc-maçonnerie dont la doctrine était de ne croire qu'aux enseignements de la seule raison humaine.

Dès sa jeunesse, Catherine avait toujours entendu une voix intérieure qui l'exhortait à communiquer au monde les visions et les révélations dont elle était favorisée. Ce ne fut que dans sa quarante-troisième

année, qu'elle trouva quelqu'un à qui elle crut pouvoir révéler ses visions. Souvent elle avait supplié ses confesseurs de l'entendre pour l'amour de Dieu ; mais aucun ne s'était donné la peine d'entendre les détails ou d'examiner la véracité de ses communications.

Rapportons ici quelques-unes de ses déclarations qui nous prouvent qu'elle fut obligée à se communiquer, pour révéler par là aux hommes, la volonté divine. « Toutes les manifestations merveilleuses m'étaient données par un effet de la miséricorde de Dieu, non seulement pour m'instruire moi-même ; car il y avait beaucoup de choses que je ne pouvais comprendre, mais encore pour instruire les autres, pour révéler des mystères inconnus ou oubliés. Cet ordre me fut réitéré sans cesse. » Une autre fois elle dit : « Lorsque je me plaignis auprès de mon fiancé de ce que j'avais tant de visions, sans les comprendre, il me consola en me disant que ces révélations m'étaient données non pour moi, mais pour les communiquer à d'autres qui m'en expliqueraient le sens. Il me dit qu'à présent ce n'était pas le temps convenable, pour opérer des miracles extérieurs. Aussi s'il m'accordait ces visions, c'était, comme il avait coutume de le faire toujours, afin de prouver qu'il restait avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles. »

En une autre occasion, Catherine ayant supplié Dieu, par crainte de sa responsabilité, de faire cesser les visions, elle reçut cette réponse : « Racon-

tez autant que vous pouvez, même si vous courez le risque d'être raillée. Vous n'en reconnaissez pas l'avantage. C'est une affaire de l'Eglise. Un jour Dieu demandera rigoureusement compte aux hommes de tout ce qui s'est perdu ainsi, et le clergé qui n'éveille pas la foi en ces merveilles, aura un jour à répondre de cette négligence. » Nous remarquons d'ailleurs dans sa vie que la sainte Mère de Dieu, son ange gardien et plusieurs saints, surtout sainte Thérèse, lui ont recommandé à diverses reprises de ne pas omettre ses communications, même si elle en souffrait les plus grandes contrariétés, ou si elle ne pouvait les faire que par fragments.

Dieu condescendit même à s'approcher davantage de Catherine. Comme le clergé montrait peu d'empressement sous ce rapport, Dieu désigna à Catherine l'homme dont il voulait se servir pour accomplir sa volonté. Mais elle dut le gagner et le préparer elle-même à cette haute mission, par le mérite de ses souffrances. Cet homme était le poète Clément Brentano, de Berlin. Plusieurs années déjà avant son premier voyage à Dülmen, il s'était présenté à elle dans ses visions comme un homme du grand monde, mais dont la foi, malheureusement, avait fait naufrage. La tâche de Catherine était d'obtenir par sa prière et ses œuvres réconciliatrices la conversion de son ami, pour qu'il devint apte à remplir sa vocation, qui était de noter et d'écrire les visions dont Catherine était si fréquemment favorisée. Avant même d'avoir fait la connaissance personnelle

de Brentano, celui-ci lui avait été montré plusieurs fois en vision. Aussi lorsque pour la première fois il entra dans la chambre de Catherine, elle le reconnut à l'instant, et il fut vraiment surpris de la réception aimable et de la confiance particulière qu'elle lui témoigna dès son arrivée. Son étonnement, bien compréhensible d'ailleurs, augmenta encore lorsqu'elle lui dit : « Vous ne m'étiez pas étranger ; je vous connaissais avant votre arrivée ici. Souvent j'ai vu dans mes visions un homme au teint bruni, assis à côté de moi et écrivant ; et en vous voyant entrer, je me dis : c'est bien lui ! » Admirons ici, une fois de plus, les voies admirables de Dieu, qui, par la puissance de sa grâce, attire à lui ce Clément Brentano, tout rempli cependant des désirs de la gloire et des honneurs du monde, pour l'envoyer malgré lui auprès de cette vierge inconnue, afin d'y être élevé et préparé à la mission finale qu'il veut bien lui confier.

Clément Brentano, fils d'Antoine Brentano, de Francfort sur le Mein, naquit en 1778 à Ehrenbreitstein, dans la maison de sa grand'mère, madame La Roche qui avait épousé le Chancelier de la province électorale de Trèves. Cette dame, célèbre romancier, qui entretenait des relations avec Gœthe et Wieland, garda l'enfant pendant deux ans. Le petit Clément fut alors confié aux soins d'une tante, madame Möhn à Coblençe, où il demeura jusqu'à l'âge de neuf ans. Mais ni la grand'mère, ni la tante Möhn ne savaient élever

un enfant. Celle-là était protestante, et celle-ci n'avait guère de religion, et ainsi il advint à cet enfant si bien doué, d'être privé de toute éducation solide. Cette lacune regrettable devint un facteur important dans les phases de sa vie. Après avoir passé une année chez ses parents à Francfort et six mois dans un pensionnat, on le retrouve encore pendant une année élève de cinquième du Gymnase de Coblenz sous la fausse direction de sa tante Möhn. Il entra alors comme apprenti dans la maison de son père, où il passa quatre années, malgré son grand désir de continuer ses études. Au bout de ce temps son père reconnut enfin qu'il ne deviendrait jamais un bon commerçant. Son génie poétique, qui s'était éveillé depuis longtemps, dominait toute sa vie et tous ses désirs. Il rédigeait en vers les lettres et les quittances paternelles.

C'est pourquoi son père lui fit suivre les cours de l'université de Bonn. Mais Clément alors âgé de quinze ans (1793) n'avait pas de maturité suffisante pour embrasser les études supérieures et des précepteurs devaient remplir ce vide.

Mais une année plus tard, son père reprit le dessein, abandonné d'abord, de faire de lui un commerçant. Le jeune poète passa de nouveau trois ans dans cette carrière, qui, cela va sans dire, n'était pas la sienne. C'est alors que mourut son père ; Clément se rendit à l'université de Iéna. Mais hélas ! sa jeunesse était passée, et elle avait été inutile : il ne fit jamais d'études complètes et ne parvint pas

à se former le caractère. Les circonstances indiquées plus haut étaient la cause de ce malheureux état.

Ne jugeons donc pas avec trop de rigueur, un homme qui ne porte pas seul la faute de ses erreurs. Celui-là seulement, qui, après une telle jeunesse si négligée, est devenu homme parfait, pourrait jeter la première pierre à celui qui fut le poète Clément Brentano.

Ainsi donc, ce jeune homme, naturellement enclin à la religion, entra dans la vie publique doué d'un esprit pétillant, mais sans discipline et n'ayant pas pour fondement des connaissances solides.

Bonn, Marburg et Iéna sont les Universités qu'il a fréquentées. Mais il ne savait dompter son esprit impétueux, pour le soumettre à une étude sérieuse. Il s'adonna à la littérature et à la poésie, et se fit introduire dans un cercle de savants et de poètes, dont Fichte, Schelling, Goëthe, Schiller, Wieland étaient les membres principaux et assidus.

Cependant au lieu de déployer une activité positive, pour se préparer à une carrière quelconque il dilapida et son temps et son talent.

Il composa des romans, des dramés et des poésies, qui lui valurent bientôt une grande réputation dans le monde lettré. Mais ses écrits d'alors sont loin d'être irréprochables au point de vue moral. Il fut entraîné par le torrent irréligieux de son époque : il embrassa les idées joséphites et finit par perdre la foi. C'est ainsi que, dépourvu de tout soutien extérieur ou intérieur, ce caractère volage flotta

dans l'océan de la vie en proie à toutes les tempêtes : vraie image de son temps, qui fut une époque de guerre et de dissolution générale (1798-1814.) Ainsi écarté du vrai chemin, il devint malheureux de cœur et d'esprit ; car dans le secret de son âme il éprouvait le désir ardent de posséder la vérité, et de goûter la vertu chrétienne. En 1814 il se rendit à Berlin, et se mit en relations avec des érudits, dont la plupart étaient protestants. Néanmoins il se convainquit toujours davantage de sa propre perversité et de sa misère intérieure. Dieu toucha son cœur, grâce aux supplications et aux sacrifices expiatoires de la béguine inconnue de Dülmen. La grâce divine le prévint de différentes manières. Elle lui envoya deux jeunes gens catholiques, animés d'une foi inébranlable : l'un Ringseis de la Bavière, une de ses anciennes connaissances, vint séjourner à Berlin pour achever ses études de médecine. L'autre, le jeune comte Chrétien de Stolberg, était le fils de Frédéric Léopold, l'ami de Catherine. Ces deux amis lui furent d'un grand secours dans ses recherches de la vérité.

Lorsque un soir, dans une réunion le comte Chrétien lut à toute l'assemblée une lettre de son père, contenant des détails sur les apparitions merveilleuses de la bienheureuse Anne-Catherine Emmerich, tous furent émus, mais Clément le fut plus que tous les autres. C'était la première fois qu'il entendait prononcer le nom de la stigmatisée, et il fut envahi comme d'un vague pressentiment.

Il conçut alors l'heureuse pensée de révéler sans

réserve, tout son intérieur à son ami le professeur Sailer à Landshut. Comme un enfant à l'égard d'un père bien-aimé, il lui demanda le secours de ses lumières et de ses conseils. Cette démarche fut très efficace; Sailer prit part à ses douleurs et une seule lettre procura à Brentano, instruction, espoir, conseil et consolation. Son frère Chrétien, retourné également à Dieu après une vie d'égarements pareils, s'unit aux instances de Sailer, et exhorta son frère à se rapprocher de l'Eglise et de ses bénédictions célestes. Mais Clément ne pouvait encore se décider à poser l'acte définitif de sa conversion. Il fallut pour le ramener définitivement à Dieu, un événement singulier. Dans un salon de Berlin, il fit la connaissance de mademoiselle Louise Hensel alors âgée de dix-huit ans. Le caractère solide de cette jeune fille, les capacités rares de son esprit et de son cœur, sa pureté morale et son innocence, le captivèrent singulièrement. Il se sentit saisi d'une inquiétude étrange, en comparant son cœur déchiré avec la paix et la candeur de cette âme innocente. Bien plus, il initia la jeune protestante à toutes les misères qui opprimaient son âme. Louise lui répondit par ces paroles excellentes et ineffaçables : « A quoi bon ouvrir votre cœur à une jeune fille? Vous êtes catholique; vous avez le bonheur de pouvoir vous confesser, dites à votre confesseur ce qui vous oppresse! »

Ces paroles de vérité émurent Clément au plus profond de son cœur; il éclata en sanglots, et s'écria :

« Et c'est là ce que la fille d'un pasteur luthérien me conseille ! » Dès lors il en vint à des réflexions sérieuses qui étaient d'autant plus profondes, que mademoiselle Hensel lui répéta cette admonition à plusieurs reprises. Outre ce renvoi aux sources intarissables de grâces dispensées par l'Eglise catholique, ce furent aussi les chants religieux de Louise qui firent vibrer les cordes les plus tendres de son âme sensible. Il en écrit à son frère Chrétien : « Ces chants pieux ont fendu la dure écorce de mon âme ; ils m'ont fait fondre en larmes ; ils sont réellement pour moi ce qu'il y a de plus saint parmi ce qui m'est encore venu jusqu'à ce jour d'une source humaine. »

Ces événements amenèrent sa conversion définitive. Il consacra tout un mois à se préparer à une confession générale qu'il fit au prévot Taube le 27 février 1817. Il avait vécu dix années sans se confesser. Le vénérable prêtre lui ayant donné l'absolution, l'embrassa avec des larmes de joie. Le lendemain Clément reçut la sainte Communion. Il était au comble du bonheur d'avoir retrouvé sa mère l'Eglise, et il ne négligea plus jamais de s'approcher souvent des saints Sacrements. Il avait de rudes combats à subir, avant de posséder le calme et la paix que donne au cœur de l'homme la victoire sur les passions. Mais pour compléter sa purification intérieure, pour apaiser sa douleur de ne pas avoir de vocation propre à se rendre utile à son prochain, Dieu se servit de l'humble fiancée du Christ qui dans la lointaine Westphalie, avait tant prié pour Clément.

Ce fut dans la même année que son frère Chrétien visita Catherine à Dülmen comme nous venons de le voir. Profondément étonné à l'aspect de la pieuse stigmatisée, il retourna à Berlin, pour engager son frère à le suivre à Dülmen, afin de le faire participer, lui aussi, aux impressions ineffaçables qu'il venait d'y recevoir. Mais tandis que, même ses amis protestants, écoutaient avec le plus vif intérêt les paroles de Chrétien, Clément seul persévérait dans une retenue froide; il s'efforçait même de mettre un terme à ces rapports trop animés sur Dülmen. Clément ne voulait plus quitter Berlin. Il y avait retrouvé la paix, et il s'était lié d'une amitié intime avec la famille Hensel. Il lui fut très pénible de voir Louise elle-même l'engager à ce voyage de Dülmen. Son cœur se révolta à la pensée de devoir quitter Louise; car elle était devenue pour lui un idéal supérieur, à côté duquel il voulait établir à jamais son séjour. Il aimait à voir en elle sa future épouse. Mais Dieu les avait prédestinés tous deux, Brentano non moins que mademoiselle Hensel, à être guidés par Catherine à des voies supérieures. Qu'ils sont admirables les décrets du Seigneur, qui destinèrent ces deux âmes à se porter mutuellement à leur vocation future!

Sur ces entrefaites, une autre année s'était encore passée, lorsque soudain Clément reçut une lettre de son ami Sailer. Le digne professeur l'invitait à aller avec lui passer les vacances à Sondermuehlen dans les terres du comte Frédéric Léopold de Stolberg.

Le comte, qui avait fondé sa réputation par son grand ouvrage sur l'histoire de l'Eglise, jouissait de l'estime la plus profonde auprès des savants catholiques. Clément accepta cette invitation, quoi qu'il lui en coûtât beaucoup de quitter Berlin. L'unique motif de son voyage, était de revoir Sailer, avec lequel il voulait s'entretenir au sujet de ses combats intérieurs. Leur route étant différente, ils voulurent se rencontrer à Sondermuehlen.

Clément y arriva ; mais Sailer n'y était pas encore. La famille du comte supposait que probablement Sailer se serait arrêté à Dülmen. C'est pourquoi Clément s'y rendit le troisième jour, pour revoir son ami.

Pour le cas où il n'y serait pas encore, il se fit donner à Münster une lettre d'Overberg, qui autorisait le docteur Wesener à introduire Brentano auprès de Catherine Emmerich. Le 24 septembre, il arriva à Dülmen, encore sans y trouver son ami.

Lorsqu'il entra avec Wesener dans la chambre de Catherine, celle-ci lui tendit les mains en disant : « Soyez le bien-venu ! » Aussitôt elle reconnut en son visiteur celui qu'elle avait vu depuis longtemps en vision. Elle l'honora dès le commencement, de plus de confiance qu'elle n'en témoignait à d'autres, et lui, qui n'était venu que pour une courte visite, se sentit retenu auprès d'elle par une force intérieure. Un nouveau monde s'ouvrait tout à coup aux yeux de son âme, et il résolut de demeurer à Dülmen jusqu'à l'arrivée de Sailer. Celui-ci arriva au bout

de quatre semaines, - avec Chrétien Brentano, comme nous l'avons raconté plus haut.

Clément, décidé à rester chez la malade aussi longtemps que possible, alla même jusqu'à ne plus vouloir la quitter du tout; et de concert avec Catherine, il soumit cette décision au jugement de Sailer.

Le sage professeur estima qu'un séjour continu de Clément à Dülmen, serait très utile à la rédaction écrite des visions de la malade.

C'est ainsi que, d'une simple visite, résulta un séjour prolongé, et même une vocation. C'était en effet une vocation du Ciel! Car le cours de cette histoire nous montre clairement que Dieu seul l'a conduit au chevet de Catherine. Il devait échanger les splendeurs d'une vie mondaine contre le spectacle des misères d'une pauvre malade. Auprès de ce lit de souffrance il ne trouvait pas, il est vrai, la sagesse du monde, mais les perles de la vérité céleste, pour l'obtention desquelles, il devait tout sacrifier. — Déjà durant les premiers mois de son séjour à Dülmen il écrivit : « Je sens que je trouverai ici un domicile, et que je ne pourrai plus quitter cet être merveilleux avant son décès; mon cœur me dit que c'est ici que j'aurai désormais ma tâche terrestre à remplir. Dieu a exaucé mes instances; il m'a donné une mission proportionnée à mes forces et tendant à sa gloire. Que Dieu appuie mes efforts à recueillir et à garder de mon mieux le trésor inépuisable de grâces que j'aperçois ici! » Depuis de nombreuses années, cet homme s'était

plaint douloureusement de ce qu'il vivait sans vocation positive lorsque son cœur avait le désir de se rendre utile à son prochain. Car la charité envers les hommes était la note principale de ce noble caractère.

Catherine ne l'a jamais appelé autrement que le Pèlerin ; car après avoir flotté au gré des vents sur les vagues inquiètes et agitées du monde, il était devenu comme un pèlerin cheminant vers le ciel. Son plus grand désir était d'expié tous les scandales causés par ses écrits. Dieu qui ne se montre jamais plus généreux qu'envers les pécheurs pénitents, daigna réaliser ce désir. Après avoir ramené son cœur à la vérité, il lui donna une tâche à Dülmen, qui était aussi honorable pour ses facultés intellectuelles que profitable pour son prochain : cette tâche était l'annotation exacte et consciencieuse des visions de notre martyr.

Dieu seul sait pour combien d'âmes fidèles ces rapports de Brentano sont devenus une instruction salutaire. « Je serais déjà morte depuis longtemps, (c'est ainsi que parle la malade), si le Pèlerin n'avait dû livrer tout cela au public. Il devra noter tout : communiquer au monde toutes mes visions, c'est là mon premier devoir. Et lorsque le Pèlerin aura réglé toute cette affaire il mourra lui aussi. »

Clément demeura pendant cinq années au chevet de Catherine, occupé sans cesse à l'accomplissement de sa tâche. Il notait les visions, que la malade lui communiquait sur l'ordre de Dieu. Après

l'arrivée du Pèlerin, son ange gardien exhorta la stigmatisée à rendre fidèlement compte à Brentano de tout ce qu'elle voyait. Elle avoua plus tard : « C'est en vain que j'ai reçu tant de grâces et de visions, et cela parce que je n'ai pu en faire part à personne. »

Telle était la volonté divine; celle de l'autorité ecclésiastique n'était pas différente. Catherine avait déjà fait part à son confesseur de l'injonction de son ange gardien. Mais le vicaire général et Overberg qui vinrent bientôt après à Dülmen, lui ordonnèrent de communiquer ses visions au Pèlerin; car celui-ci avait été évidemment envoyé par Dieu dans ce but.

Après un séjour de trois mois et demi à Dülmen, Clément se rendit à Berlin pour y régler ses affaires, afin de fixer son séjour définitif à Dülmen. A son départ la sœur Emmerich lui dit d'un ton affable : « Nous nous reverrons. Vous trouverez encore souvent de la consolation ici, et vous écrirez beaucoup. »

Arrivé à Berlin, le Pèlerin reçut de Lambert et de Wesener des lettres pleines de reproches : ils exigèrent de lui de ne plus revenir à Dülmen, afin de ne pas troubler de nouveau la paix de la malade. Wesener écrivit dans le même sens à Overberg. Le Pèlerin fut consterné en recevant ces lettres. Il répondit humblement à ses correspondants et leur affirma que ses intentions étaient bonnes. Il leur demanda pardon de ses fautes. Cette modeste réponse changea leurs sentiments. Clément

écrivit aussi à Overberg, remettant à celui-ci de décider sur la question de son retour. Overberg se décida pour la présence de Clément à Dülmen. En même temps il fit part de cette détermination à Wesener, auquel il dit entre autres choses, que le séjour du Pèlerin à Dülmen correspondait aux intentions divines. Le Pèlerin retourna donc à Dülmen, et l'accueil qu'il reçut, fut des plus aimables. D'ailleurs le père Limberg se rendit à Münster pour délibérer avec Overberg en sa qualité de confesseur. Catherine avait désiré ce voyage pour que ses communications au Pèlerin fussent approuvées définitivement. Cette approbation fut accordée.

Quelques mois plus tard, Overberg parut lui-même dans la chambre de la malade, et persuada encore une fois tout le monde de ce que les ouvrages du Pèlerin étaient conformes à la volonté divine.

Muni ainsi de l'autorisation ecclésiastique, le Pèlerin commença son grand ouvrage. Mais il dépendait complètement de cette autorité; car dès que le confesseur défendit à Catherine de se communiquer, ses visions surnaturelles disparurent, et elle n'eut plus rien à rapporter. Pendant les cinq années suivantes, le confesseur fut le témoin oculaire et le confident du travail du Pèlerin, et par des visites renouvelées de temps à autre, les deux supérieurs de Münster se tenaient au courant de l'œuvre.

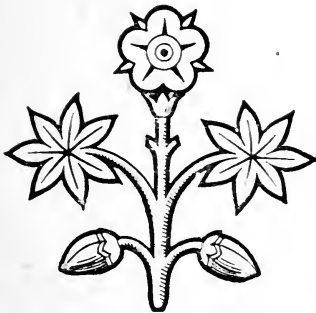
Ces visions décrites dans les circonstances les plus pénibles, gagnent sans contredit un haut

intérêt et captivent par l'esprit qu'elles exhalent l'attention des fidèles de presque tous les pays. Aussi ne peut-on attribuer qu'à l'ignorance et à l'étourderie, l'assertion ridicule émise par les incrédules, que les visions de Catherine n'étaient que de pures fictions poétiques du Pèlerin. Ce jugement atteindrait en même temps et Catherine et l'autorité ecclésiastique. Pendant le cours de ces cinq années, la malade se serait facilement aperçue des infidélités narratives de Brentano, s'il en avait commises, et jamais elle n'aurait consenti à s'ouvrir à une personne indigne de sa confiance.

Et, du reste, les supérieurs de Catherine n'auraient-ils pas eu assez de jugement sain pour reconnaître si le Pèlerin était capable et propre à exécuter une œuvre qui demandait une loyauté incorruptible? Sans parler des raisons surnaturelles qui l'autorisaient à ce travail, une telle affirmation serait une injure infâme adressée aux trois hommes éminents qui avaient été choisis et établis par Dieu, pour diriger cette affaire divine. En effet, la sévérité incorruptible que pratiqua le vicaire général envers Catherine et qu'il était forcé de pousser à outrance, eu égard aux circonstances défavorables de l'époque; la sagesse éprouvée du pieux Overberg, qui observa de la manière la plus minutieuse tout ce qui concernait la martyre; enfin la réserve du confesseur que rien n'eut pu incommoder davantage que ces visions, n'auraient pu manquer de démasquer de bonne heure la fourberie d'un écrivain déloyal. Au

lieu de cela, ils ont non seulement permis au Pèlerin de séjourner cinq ans auprès de la malade, mais ils ont encore approuvé publiquement son ouvrage.¹

(1) Dans une vision Catherine fut instruite des jugements erronés que l'on faisait sur ses rapports avec le Pèlerin. Elle en dit ceci : « On s'empara de moi, en me raillant et me couvrant d'opprobres de ce que j'entretenais des relations avec le Pèlerin pour former une nouvelle secte. » Un prêtre répliqua à ces accusations : Il faut pourtant que cet homme soit probe et raisonnable, et que nous jugions mal ses actions ; car enfin le confesseur est d'une probité exemplaire ; il ne souffrirait certainement pas ces relations, s'il y avait quelque mal.





CHAPITRE IV.

L'ÉCOLE DE VERTU PRÉPARATOIRE A LA VOCATION DU PÈLERIN.



L'APPEL de Dieu trouva un écho dans le cœur de Clément Brentano. Il était prêt à tout quitter pour suivre l'impulsion de cette voix intérieure; sa bonne volonté lui fit prendre la ferme résolution de mériter et d'amasser de son mieux le trésor qui lui avait été indiqué par Catherine. Mais le changement dans son existence était trop subit, et la différence entre la vie qu'il venait de quitter et celle qu'il abordait était trop grande pour être franchie sans danger, s'il n'avait pas, pour le guider, une direction sage et sûre. Son intelligence éprise de sa propre valeur et pleine de propensions mondaines, devait se renoncer à elle-même, pour se soumettre aux lumières de la foi; son caractère impétueux et impressionnable, ses sentiments passionnés devaient être vaincus par une humble soumission au joug de Jésus-Christ. Sa vie intérieure, qui échangeait Dülmen contre Berlin,

la chambre d'une malade contre les salons à la mode, demandait de lui abnégation, humilité, indulgence et charité à l'égard d'un entourage mal instruit et peu éclairé.

« Nous sommes tous les apprentis de Dieu, » dit la sainte Ecriture. Chaque œuvre extraordinaire demande une préparation essentielle. Après sa conversion, saint Paul passa trois ans dans la solitude en Arabie, avant de paraître en public pour enseigner les peuples. Ce ne fut qu'après un long séjour à Manrèse que saint Ignace fonda sa noble société de Jésus. Il en fut de même du « Pèlerin. » Il ne commença qu'au bout de presque deux ans la description de la Vie et de la Passion du Sauveur et de sa sainte Mère.

Durant ce temps, Catherine avait à préparer le Pèlerin à devenir un homme de Dieu qui serait à même d'annoter toutes les visions. Sa direction sage et ses douces admonitions réussirent à le gagner et à le transformer. Le cœur de Clément était prêt à tous les sacrifices.

Catherine gagna la confiance du Pèlerin par l'abandon et la confiance franche et sereine qu'elle lui témoignait presque à un aussi haut degré qu'à son confesseur. Elle ne se lassa pas de s'entretenir des heures entières avec lui. Elle lui révéla tous les événements, toutes les circonstances particulières de sa vie extérieure et intérieure. Quelquefois aussi elle dévoila des secrets du cœur de Clément, et il reconnut humblement la vérité de ses paroles. Ces pieux entre-

tiens lui rendirent les justes notions de la vie chrétiennes, notions qu'il avait perdues depuis longtemps. Mais les exemples héroïques de Catherine l'impressionnèrent bien plus que toutes ses paroles.

Brentano observa la dureté rigoureuse de cette martyre innocente, il vit la simplicité candide de ce cœur enfantin tout rempli de Dieu, il admira enfin la béatitude d'une âme absorbée dans le plus pur esprit de foi. De jour en jour, la vérité inaltérable et la puissance invincible de la foi catholique se révélèrent à sa vue illuminée de lumières ignorées jusqu'alors. Dans son journal il résuma ses impressions intérieures par les paroles suivantes : « Les événements merveilleux que j'aperçois autour de moi, l'innocence enfantine, la paix, la patience et la sagesse profonde de cette pauvre paysanne illettrée, dont la parole découvre à mes yeux un monde nouveau, me font ressentir douloureusement les erreurs coupables de ma vie passée. Hélas ! je vois maintenant la valeur inappréciable de tant de biens que j'ai perdus. La simplicité, la foi et l'innocence m'apparaissent dans une telle splendeur, que je pleure des larmes amères d'avoir perdu de si grands trésors. Lorsque, dans ma profonde affliction, je me recommandai à ses prières, la martyre me fit chercher de la consolation auprès de la Mère de Dieu. »

Catherine ne se lassa pas d'instruire le Pèlerin peu à peu ; et sa patience infatigable, assistée de la grâce de Dieu, parvint à lui rendre l'humble foi de son enfance. Avant tout elle aspirait à lui donner

des notions exactes et justes sur l'Eglise de Jésus-Christ. Une instruction défectueuse, une indifférence absolue en matière de religion, une vie purement mondaine ainsi que ses relations intimes avec des protestants, parmi lesquels se trouvaient des personnes de bonne volonté et d'une conduite irréprochable, tout cela avait affermi en Brentano cette idée éminemment protestante d'une église universelle et invisible, embrassant tous les enfants de Dieu. C'est pourquoi Catherine chercha à le convaincre et à lui persuader cette vérité que le bien et le bon qu'il admirait en ses amis leur étaient communiqués par l'heureuse influence qu'exerçait sur eux la sainte Eglise catholique, et que Dieu ne condamnait à leur faire grâce et à les épargner que parce que leur erreur n'était pas coupable. L'erreur néanmoins sera à jamais l'ennemie de la vérité; celle-ci en effet ne peut être qu'une, tout comme l'Eglise de Jésus-Christ. Le Pèlerin comprit cette vérité et il écrivit dans son journal : « A présent je reconnais ce que c'est que l'Eglise : elle est infiniment plus qu'une simple réunion d'hommes. Oui, elle est le corps de Jésus-Christ : Lui, il en est la tête qui communique sans cesse avec tous les membres et les assiste jusqu'à la fin des siècles. A présent je reconnais quels trésors inépuisables de grâces et de biens l'Eglise tient de Jésus-Christ; et ces grâces là on ne peut les recevoir que par elle et en elle. »

Pour plusieurs autres doctrines concernant l'Eglise, Catherine lui fut non seulement une intermédiaire,

mais aussi une preuve miraculeuse elle-même ; car Clément aperçut en elle la vérité et le surnaturel de l'Eglise. L'acceptation des souffrances d'autrui et les suites de celles-ci lui faisaient connaître immédiatement et dans toute sa beauté la doctrine de la communion des saints. Les opérations merveilleuses de la bénédiction du prêtre catholique et des objets bénits, et surtout les effets miraculeux qu'exerçait la Sainte Hostie sur le corps et l'âme de Catherine, lui étaient la preuve apodictique que l'Eglise catholique seule possédait le sacerdoce fondé par Jésus-Christ et l'autel institué par lui.

Assez souvent Brentano se laisse aller, dans son journal, à l'émotion profonde produite en lui par ces merveilleux spectacles. « Un monde entier s'ouvre à ma vue maintenant éclairée ; maintenant je pressens ce que c'est que l'Eglise. » — La grâce céleste trouvant en lui un cœur honnête et contrit, il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour épurer ses convictions de l'influence pernicieuse de l'incrédulité et de l'hérésie. Bientôt il embrassa sa foi avec une telle ferveur qu'il pratiqua la vertu jusque dans les moindres actions.

Les exhortations aussi douces qu'énergiques, les préceptes d'une pieuse vie chrétienne, prononcés par la bouche de l'innocence et de la pureté la plus parfaite, saisirent puissamment le cœur impressionnable du Pèlerin. Peu de temps suffit pour lui faire prendre la résolution inébranlable de servir en toute perfection ce Dieu qui reste toujours invisible

et qui opère néanmoins chaque jour les plus grandes merveilles. Il écouta les admonitions et les instructions de Catherine avec un cœur avide de la vérité; il aspira en toute sincérité à la vertu, à la perfection chrétienne et elle stimula son zèle pour la prière fréquente, la réception des Sacrements, la charité active, les visites des malades et la distribution des aumônes.

Elle l'encouragea surtout à la prière et aux œuvres de charité faites en faveur des âmes du purgatoire. « Nous vivons, dit-elle, des biens de nos aïeux et de nos bisaïeux, mais nous oublions trop facilement ce que nous leur devons. Ils nous supplient : Priez, souffrez, jeûnez, faites l'aumône pour nous; présentez à Dieu le sacrifice de la messe! » Elle lui conseilla d'appliquer aux âmes du purgatoire toutes ses mortifications intérieures, ses actes d'abnégation et ses exercices de patience.

Quant aux fautes de sa vie passée, elle l'exhorta à la confiance en Jésus qui l'avait absous de ses péchés. Elle ranima son courage abattu en lui montrant la source intarissable de grâces, dont Dieu avait institué son Eglise dispensatrice, afin de nous reconforter dans notre faiblesse. Du reste, elle lui promit de lui enlever son chagrin, pour le subir à sa place. Cependant malgré la participation de Catherine, lui-même ne put se soustraire complètement à l'école de la croix pour devenir un véritable chrétien. Tous les jours il eut à endurer des luttes pénibles contre ses défauts naturels, et surtout

contre l'impétuosité de son tempérament et les conséquences funestes d'une éducation négligée. Enfin son séjour à Dülmen fut un sacrifice perpétuel d'abnégation et de mortification.

Catherine toucha sa conscience par des paraboles, des préceptes moraux et des exemples frappants qui enchantèrent l'esprit de Brentano et l'entraînèrent malgré lui à s'y conformer.

Et comment sa vie s'est-elle réglée sous la direction de Catherine? Il se levait de bonne heure, pour assister à la sainte messe, où il édifiait tous les fidèles. Jusque dans ces dernières années, nous avons entendu des vieillards parler de cet homme pieux qui se mêlait au peuple et récitait son rosaire avec une si visible dévotion. Il ne manquait pas de participer à tous les offices de la paroisse. Chaque jour il disait le chapelet en commun avec ses colocataires; toutes les semaines il allait faire le Chemin de la croix; tous les huit jours aussi, il s'approchait des saints Sacrements. Dans ses lettres il allait même jusqu'à demander à ses amis de lui obtenir par leurs prières la contrition parfaite. Il se sentit même le désir de devenir prêtre et s'y prépara par des études théologiques privées. Mais, comme il avait été marié deux fois, une loi canonique vint mettre obstacle à ce grand et noble projet:

Son genre de vie était simple, on pourrait même dire pauvre, eu égard à sa grande fortune; il se donnait la discipline, et après sa mort on le trouva revêtu d'un cilice. C'est avec une sévérité sans

exemple et une persévérance infatigable qu'il a combattu ses mouvements d'impatience et d'irascibilité. Il pratiquait avec soin la charité envers le prochain, donnait des aumônes abondantes et visitait lui-même les pauvres et les malades, pour les consoler et s'enquérir de leurs besoins.

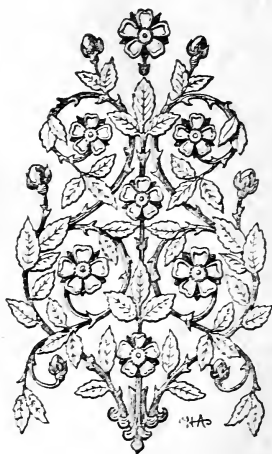
Sa charité embrassait avant tout les enfants qu'il attirait par des cadeaux et par le récit de contes charmants. Bien que son extérieur fut en quelque sorte étrange et fort sérieux, il se montrait toujours très affable envers les petits : aussi l'entouraient-ils dès qu'ils l'apercevaient dans la rue ; ils lui tendaient leurs mains et l'accompagnaient par troupes à sa demeure.

C'est ainsi que ses jours se passaient, partagés régulièrement entre l'oraison, l'étude et les visites à la sœur Emmerich. Sa tâche principale de chaque jour consistait dans l'annotation des visions qu'il déposait par écrit, étant assis à côté de la malade. Arrivé chez lui, il ajoutait d'autres détails qu'il avait retenus. Il faisait ensuite la lecture de ces notes à Catherine elle-même, et si celle-ci avait quelque chose à changer, il répétait la lecture pour éviter toute in correction.¹

Clément demeura pendant cinq ans à Dülmen.

(1) L'auteur tient ce détail d'un témoin oculaire, d'une nièce de la bienheureuse, portant le même nom Catherine Emmerich. Elle vit encore aujourd'hui à Coesfeld. Elle a passé plusieurs années dans la maison de sa tante, en même temps que le Pèlerin.

Après la mort de la martyre, son exemple et ses paroles inoubliables réglèrent sa vie jusqu'à son dernier jour. Il marcha fidèlement sur les traces de son saint modèle, en restant à jamais un fils pieux et obéissant de sa mère, la sainte Eglise catholique.



CHAPITRE V.

LE PÈLERIN APRÈS LA MORT DE CATHERINE.



MENTIONNONS encore en traits fugitifs et rapides, les fruits précieux que Brentano amassa pour le reste de sa vie, de ses rapports journaliers avec la sœur Emmerich. La première conséquence essentielle de ces entretiens édifiants, fut une charité sans bornes envers le prochain. Ayant sans cesse devant les yeux la seule chose nécessaire au salut, selon la célèbre parole du Christ à la bienheureuse Marthe, sœur de Lazare et de Marie : “ *Porro unum est necessarium,* ” il se sentait poussé à mener son prochain dans la voie du bien. C’est avec une douceur admirable que souvent il instruisait les coupables, conseillait les dévoyés, consolait les affligés et soutenait les faibles ; et par ses bons et charitables offices il a préparé et facilité à maints protestants leur retour à la religion catholique. Sa vie était une suite non interrompue d’œuvres de charité, comme nous l’avons déjà dit plus haut. De pauvres

apprentis, des étudiants et des artistes dans le besoin ont vécu des mois entiers de ses aumônes. Il les soutenait par ses conseils et ses exhortations, et dans la vie chrétienne et dans leur position précaire, et les profits de tous ses ouvrages ont passé dans les mains des pauvres. Il lui arriva souvent de presser la publication d'une œuvre achevée, afin d'en consacrer les bénéfices à soulager les misères d'autrui.

Il passa les deux années qui suivirent la mort de Catherine à Coblençe, où il travailla avec le conseiller Dietz à l'organisation d'un hospice pour les pauvres, dont la direction fut confiée aux sœurs de saint Charles Borromée. Brentano devint également le fondateur d'un orphelinat à Coblençe.

En 1831 il publia son beau livre sur les Sœurs de la Charité, dont il se plaisait à célébrer l'héroïsme et le dévouement. Görres ayant écrit la préface de cet ouvrage, en envoya un exemplaire au roi Louis de Bavière, qui lui répondit par une lettre charmante écrite de sa propre main. Ce n'est donc pas sans une certaine apparence de raison que l'on a prétendu que l'apparition de ce livre a été le premier moteur du rappel des Sœurs de la Charité en Bavière et en d'autres parties de l'Allemagne. L'école des pauvres à Coblençe qui recueillit les revenus de cet ouvrage, toucha de la première édition la somme de trois mille trois cents marks. Dans son testament, Clément Brentano légua le tiers de sa fortune à cinq institutions religieuses du diocèse de Limbourg.

Comme saint Augustin, arraché aux passions du paganisme, n'a jamais souillé la grâce reçue au jour de son baptême, mais est devenu un vase d'élection dans la main de Dieu; de même le Pèlerin, choisi par la Providence pour une haute mission, n'a jamais trahi, ne fût-ce qu'un instant, les résolutions qu'il avait prises lors de sa conversion.

Retraçons en peu de mots son activité jusqu'à sa mort. Sa tâche principale était l'arrangement des annotations faites à Dülmen, pour les livrer à la publicité. Voici ce qu'il disait de ce travail : « Je suis occupé à mettre en ordre le trésor immense des communications de notre chère défunte Catherine Emmerich. Ainsi je serai à même de dominer les manuscrits (4 in-folios) par un aperçu général des choses homogènes. La matière est accablante; on n'a jamais vu de tels dons d'esprit : ils sont en relation directe avec les misères de notre époque. » Ce qui lui fut surtout pénible alors, ce fut de ne pouvoir compter sur aucune aide, aucune assistance de la part du clergé. Il n'accepta même pas une invitation de son frère Chrétien de venir le rejoindre à Rome (1826), afin de ne pas devoir se séparer de ses chers manuscrits. Pendant son séjour à Coblençe et à Francfort, il travailla, hormis quelques interruptions de peu de durée, à rassembler les visions de Catherine sur la Passion du Sauveur et les emblèmes de l'Eucharistie. A cet ouvrage il voulut joindre une biographie de la défunte.

Sailer, qui l'avait excité en 1818 à entreprendre

ce grand ouvrage, reçut quelques fragments du livre sur la Passion. Alors évêque à Ratisbonne, il écrivit en 1832 au Pèlerin : « Je te salue, mon cher Clément. Merci de ton aimable lettre : je prie Dieu pour toi, afin que sa sainte volonté se fasse en toi et par toi. » Sailer mourut bientôt après. Alors Melchior Diepenbrock invita Brentano à venir à Ratisbonne pour pleurer avec lui la mort du cher défunt. Clément accéda à ce désir. La première entrevue avec Melchior étant finie, il reprit son ouvrage sur la Passion du Sauveur.

Le nouvel évêque, le vénérable Mgr Wittmann, prit la plus vive part à l'œuvre du Pèlerin et le stimula à faire imprimer les Méditations sur la Passion. Mais hélas ! il suivit bientôt son prédécesseur dans la tombe. Au mois de février 1833, Melchior et Clément s'agenouillaient au lit de mort de Mgr Wittmann. Celui-ci dit en serrant les mains à Melchior : « Merci, grand merci de tout ce que vous avez fait pour moi. Puis il prit les mains de Brentano entre les siennes, en disant : « O mon très cher ami, continuez à travailler fidèlement pour l'honneur de Jésus-Christ, oui, travaillez-y infatigablement ! » Ensuite il le bénit. — Fortifié par cette bénédiction, Clément acheva le livre à Ratisbonne ; il parut dans le courant de la même année (1833). Une édition suivit l'autre, et trois ans plus tard le Pèlerin eut la satisfaction de voir paraître une traduction de ce livre en français et en italien. Ce livre reçut partout un accueil favorable.

En 1834 Brentano alla s'établir à Munich. Là son esprit vif et son enthousiasme pour la religion, la science et l'art firent de lui le plus bel ornement d'un cercle de savants et d'artistes, qui s'étaient réunis sous la présidence du célèbre Görres, le « prophète » de son temps. Cette assemblée d'hommes de lettres, parmi lesquels nous trouvons les noms des Phillips, Möhler, Reithmayr, Klee, Cornelius, Hess, Windischmann, Haneberg, Dollinger, Guido Görres, Montalembert et d'autres, fut pour ainsi dire une continuation de la « *Familia sacra* » de Munster, éteinte par la mort de la plupart de ses membres. Les principes des deux cercles étaient en effet les mêmes : réveiller et réchauffer par le culte de l'art et de la science chrétienne, l'esprit attiédi de l'Eglise d'Allemagne ; c'était là l'unique objet de leurs désirs. La tâche de Catherine qui vivait à l'époque la plus florissante du cercle catholique de Munster et mourut peu de temps avant l'établissement de celui de Munich, avait été d'amener cette renaissance spirituelle par ses prières et par ses souffrances. — Dans cette dernière société Clément a donné des conférences publiques sur les visions de la vénérable Emmerich, et ce fut principalement le pieux et savant Mohler qui prit une part active à cette affaire. Il se fit lire maints passages des manuscrits et assista Brentano de ses conseils et de ses lumières.

Après la publication de l'ouvrage mentionné plus haut, Clément conçut le projet de faire paraître un

second livre sur la vie de Marie et l'enfance de Jésus. Une troisième partie enfin traiterait de la vie publique de Notre-Seigneur. Mais ce fut un travail bien pénible que d'extraire et de mettre en ordre tous ces passages parsemés çà et là dans le vaste manuscrit. Affaibli par l'âge et l'infirmité corporelle, le poète conçut la pensée de transmettre l'exécution de l'œuvre à des forces plus jeunes. « Je voudrais, écrivait-il à un ami, être plus près de toi. Je te donnerais mes journaux à toi et à F. W. avec la somme nécessaire pour subvenir aux frais de l'édition. Malheureusement, à cause de notre éloignement, cela ne peut se faire. Il faudrait en effet beaucoup d'explications verbales, des recherches particulières et une grande prudence; car le sujet est délicat, comme les tableaux de poussière sur les ailes des papillons. »

Clément n'a plus édité les livres lui-même; mais les manuscrits étaient quasi-achevés et la Vie de la sainte Vierge se trouvait sous presse lorsque la mort le surprit. Le tout a été compilé d'après ses instructions et la Vie de Marie apparut en 1852 à Munich. Brentano a légué tous ses manuscrits au savant professeur Haneberg. Tous les deux avaient demeuré dans la même maison à Munich et Haneberg avait déjà aidé son ami dans la composition du livre sur la sainte Vierge.

C'est de Haneberg que le père Schmöger a reçu les notices, d'après lesquelles il a édité la Vie publique de Jésus-Christ en trois volumes. (1858 et 1860.)

Mais avant de le voir mourir, reportons nos regards sur la vie de cet homme si intéressant pour nous, afin de le considérer sous un autre point de vue. Durant les dix-huit années qui s'écoulèrent entre la mort de Catherine et la sienne, le Pèlerin devint par son cœur magnanime et son regard prévoyant, le centre et le promoteur de beaucoup d'institutions qui aspiraient à réveiller alors l'esprit religieux de l'Allemagne catholique. Et ce qui faisait entièrement défaut, la presse catholique, fut avant tout l'objet de sa sollicitude particulière. La littérature du jour était entre les mains des protestants et de catholiques de nom qui ne rougissaient pas de proférer chaque jour des blasphèmes et des ignominies. Lui-même fut rayé de la liste des littérateurs dès son retour à l'Eglise. Il fut le premier qui donna, par ses propres écrits, un nouvel essor à la littérature catholique; avec la coopération du vieux Görres, il a affermi l'existence de la nouvelle Revue « Le catholique. » Quelques années plus tard (1838) il provoqua la fondation des « *Historisch-politische Blätter* » (feuilles historico-politiques), dont deux de ses meilleurs amis, le professeur Phillips et Guido Görres étaient les rédacteurs. Maint écrivain et maint éditeur ont reçu de Brentano d'énergiques exhortations à publier un livre catholique. Son activité se montra avec toute son intensité, dans un fait qui lui assure à jamais la gratitude de la postérité. Il a été en effet la cause unique de ce que Görres fut nommé

professeur à la nouvelle Université de Munich. Cet appel, qui eut lieu en 1827, donna occasion à Görres de faire valoir devant toute l'Allemagne le prix éminent de la foi et de la science catholique. Le Pèlerin avait demandé à Mgr Sailer, de faire valoir son amitié personnelle auprès du roi Louis pour amener l'installation de Görres à l'université de Munich. On connaît le zèle infatigable dont le Pèlerin faisait preuve pour ranimer et vivifier partout en Allemagne la vie chrétienne, il n'est donc pas étonnant que le culte de la propagation de l'art chrétien parmi le peuple lui tint si fort au cœur. Dans le but de rehausser le culte et de perfectionner l'art chrétien, il poussa à la fondation d'une association qui s'occuperait de propager les bonnes images. Cette réunion s'est fondée plus tard à Düsseldorf. Il entretenait des relations avec les artistes les plus distingués de sa patrie, tels que Cornelius, Overbeck, Settegast, Führig, Schlotthauer, mademoiselle Limder, Steinle, Déger et d'autres. Grâce à ses connaissances artistiques il fut souvent leur aide et leur conseiller. Il exerça une influence particulière sur Steinle qui a dessiné plusieurs images pour les œuvres de Catherine Emmerich.

Il ne pouvait manquer qu'un homme intéressé à tout ce qui regarde la vie chrétienne, s'intéressât aussi à l'éducation de la jeunesse. A cet égard il a favorisé et appuyé de ses conseils et de ses visites la première école supérieure de jeunes filles catholiques à Boppard sur le Rhin. De même il entretint

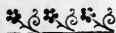
des relations avec les dames du Sacré-Cœur à Paris, qui s'étaient adressées autrefois à Catherine, pour demander le secours de sa prière, et qui espéraient pouvoir s'établir en Allemagne par l'intermédiaire de Clément.

Pressentant sa mort prochaine, il prit congé de tous ses amis de Munich pour suivre l'invitation de son frère Chrétien, qui l'appelait à Aschaffenburg. Là il se prépara sérieusement à la mort, et donna l'exemple le plus héroïque de la patience et de la résignation.

Dieu mon Père! Je vous salue, Marie! Jésus pour vous je vis! Jésus pour vous je meurs! Mon Jésus, venez à moi; mon cœur languit après vous! Tels furent les derniers soupirs d'amour qu'exhalèrent ses lèvres et son cœur. Il mourut au mois de juillet 1842, et fut enterré à Aschaffenburg.

« Il s'est éteint comme un héros chrétien; je veillai à sa couche une partie de sa dernière nuit, et cette nuit a mûri ma vocation. » Voilà les paroles qu'écrivait quelques jours après la mort de Clément son jeune ami spirituel Van der Meulen, professeur à Francfort. Cet homme plus tard se fit trappiste et fut longtemps abbé à Oelenburg en Alsace. Dans sa jeunesse il avait fait ses études à Dülmen, c'est ainsi qu'il avait connu Catherine et le Pèlerin.

Toujours admirateur zélé de la martyre, il a emporté au couvent plusieurs souvenirs de la sœur Emmerich.





CHAPITRE VI.

LE SECRET DE SOUFFRIR ET SES FRUITS.



LE chemin de souffrances et de douleurs que Catherine a suivi pendant tout le cours de son existence nous est suffisamment connu. « Je vous ai couchée sur un lit de souffrances ; mais aussi je vous ai comblée de grâces, de trésors d'expiation et de bijoux célestes. Il faut que vous souffriez. » Telles étaient les paroles adressées par le Sauveur à sa fidèle servante. Tout ce que Catherine voulait acquérir pour l'Eglise et pour son prochain, devait être mérité par des souffrances. De même elle devait gagner les personnes nécessaires pour atteindre son but, par les trésors de la réconciliation.

C'est ainsi qu'elle avait attiré le Pèlerin, mais en même temps elle était obligée de lui mériter par ses souffrances, la communication de ses vues intérieures.

Une grande utilité devait en résulter pour le salut des hommes qui, par la lecture de ces merveilles seraient ramenés au saint Evangile tant

oublié à cette époque. Mais le Seigneur lui imposa une grande douleur qui la tourmenta du commencement jusqu'à la fin de ses communications. Cette souffrance servit en même temps à la conduire à la vertu la plus idéale et à un degré éminent de mérites. Et chose étrange ! cette tribulation devait lui venir du Pèlerin lui-même, que Dieu avait envoyé comme instrument de sa sainte volonté. On s'étonnera peut-être de voir ce même homme devenir d'un côté l'exécuteur des vœux les plus ardents de la martyre, et troubler d'autre part la paix domestique et personnelle de cette même personne. Et cependant il en fut ainsi. Néanmoins on aurait tort d'en imputer la faute uniquement au Pèlerin que nous connaissons comme un homme aspirant à la plus haute perfection. La souffrance résulta en partie des qualités naturelles du Pèlerin, en partie des circonstances extérieures. Le Pèlerin était appelé à la couche de Catherine, pour lui faire atteindre le sommet de la vertu la plus pure et pour lui faire expier le dédain de l'Évangile, trop à la mode en ce malheureux temps. En première ligne c'était le caractère susceptible et rebelle de Brentano. Emu, par la moindre chose, il n'avait nul égard à la situation de Catherine et de son entourage. Et rien d'étonnant ! Le Pèlerin, homme entièrement indépendant sortait à peine des salons du grand monde de Berlin, et de là entrait sans transition dans la triste chambrette d'une pauvre malade. Sa vie antérieure ne lui avait pas appris

à pratiquer la patience chrétienne dans des circonstances pareilles, ni à exercer la charité envers les autres.

De plus, cet homme d'une intelligence extraordinaire, et d'une rare expérience amassée dans ses rapports avec le grand monde, était placé ici en face de trois hommes, instruits, il est vrai, mais très simples, qui avaient comme lui leurs obligations à l'égard de Catherine. Il ne faut donc pas nous étonner, si Clément tantôt blâma telle chose, tantôt proposa des changements ou s'insinua dans les affaires de ces trois autres personnes. La paix extérieure de la maison fut troublée. Ce fut encore la sœur Emmerich qui en souffrait le plus; car elle devait entendre les plaintes de chacun. Ah! quelle aurait souhaité ne pas avoir de visions ou de n'avoir pas à les communiquer! Mais sachant ce que Dieu demandait d'elle, elle subit patiemment les agitations et les perturbations causées par le Pèlerin. Néanmoins, elle lui enseignait la patience, et l'exhortait toujours et sans cesse avec la même longanimité. Que de fois elle a dû redoubler d'amour et de patience, pour l'amener à montrer plus de douceur et plus de charité, afin de conserver ou rétablir la paix de la maison. C'est cette situation tendue qui avait provoqué de la part de Lambert et de Wesener les lettres dont nous avons parlé dans un chapitre précédent, et qui ne tendaient à rien moins qu'à empêcher le retour du Pèlerin auprès de Catherine. Mais nous avons vu la réponse pleine d'humilité de

Brentano et nous savons aussi qu'Overberg se décida à lui permettre de revenir à Dülmen.

Chaque jour, deux heures étaient consacrées aux annotations ; tel était le désir de Catherine et par suite la prescription d'Overberg. Mais les tribulations n'en cessèrent point pour cela. Une autre cause de perturbation naissait encore des circonstances défavorables. Ce n'est pas que le Pèlerin ait manqué de bonne volonté, ou qu'il n'ait pas pratiqué les vertus d'abnégation et de charité envers son entourage. Mais son irascibilité naturelle s'enflammait quand il ne trouvait pas toujours le temps voulu à ses annotations, et cela ne manquait pas de donner lieu à des scènes pénibles. Il avait certainement raison de considérer sa tâche comme un devoir qui lui était imposé par Dieu et par l'Eglise ; il était très juste de considérer les visions de la malade comme un trésor précieux, dont la perte serait à jamais irréparable ; pour l'acquisition de ce trésor, il avait d'ailleurs abandonné sa vie commode et insouciant pour se soumettre aux privations les plus diverses ; - mais d'autre part, il alla trop loin en s'arrogeant un droit général et absolu sur la malade et sa vie, pour la forcer à abandonner tout le reste au devoir de lui communiquer ses visions. Il n'appréciait pas et ne tenait pas compte des devoirs supérieurs de la malade, moins encore de ceux des trois hommes que Dieu lui avait adjoints. Ainsi il ne comprenait pas qu'elle pratiquât comme premier devoir, l'amour de Dieu et du prochain. A

ce devoir elle faisait céder ses communications, car elle obéissait en premier lieu à son confesseur. Notre-Seigneur Jésus-Christ approuva cette manière d'agir, en disant à Catherine : « Je vous donne des visions, dont vous devez faire part aux autres, afin de prouver que je suis avec mon Eglise jusqu'à la fin des siècles. Cependant les visions ne peuvent vous procurer la béatitude, mais bien la pratique de l'amour, de la patience et de toutes les vertus. » Un jour Catherine ayant demandé à Dieu de lui enlever les visions, pour ne plus en avoir la responsabilité, il lui répondit : « Racontez-en autant que vous le permet la pratique quotidienne de vos devoirs religieux. » Citons encore quelques paroles qui décidèrent Catherine à communiquer ses visions malgré toutes les difficultés qu'elle y éprouverait. « Dites tout de votre mieux ; car vous ne savez pas combien d'âmes liront un jour ces pages pour y puiser du courage et du zèle. » Il existe beaucoup de visions analogues, Dieu me montra un grand nombre de saints auxquels il avait fait voir des choses multiples en diverses visions, mais faute d'intelligence et de bonne volonté de la part des auditeurs, elles n'ont pas été efficaces. « Ce que vous racontez, sera compris et fructifiera, même s'il vous paraît devoir en être autrement. »

Le Pèlerin cependant ne comprit pas ce que « la pratique quotidienne de ces devoirs religieux » signifiait. Il exigea d'elle de faire cesser son « ménage peu réglé, » en congédiant sa sœur Gertrude. Elle

devait laisser à d'autres ses soins pour le vicaire Lambert, dont les visites d'ailleurs n'avaient d'autre but que de lui faire oublier pour quelques instants les incommodités de la vieillesse. Et puisque les maladies de Catherine avaient des causes spirituelles, il déclara également les visites réitérées du docteur Wesener superflues et ses prescriptions inutiles. Il s'efforça de mettre fin aux visites de sa parenté, de ses anciennes compagnes de couvent, des pauvres et des affligés, qui tous ne faisaient que le priver d'un temps précieux pour ses annotations. Enfin il désira la voir changer de demeure, pour n'être accessible qu'à lui et au confesseur. A différentes reprises le Pèlerin, empêché ou interrompu dans son ouvrage de la manière susdite, ne put faire taire le chagrin que cela lui causait. Les remarques faites en marge de ses traités, nous en rendent témoignage; Clément se plaint de ce que des trésors ineffables ont été perdus non pas par sa faute, mais par l'indolence et l'insouciance d'autrui.

L'épreuve la plus dure pour la malade furent les reproches qu'il lui fit à elle et au confesseur, en disant qu'elle n'était pas à même d'apprécier ses visions et qu'elle avait tort de se faire empêcher dans cette affaire, par la pratique des œuvres de charité et par des souffrances d'expiation et de réconciliation. Il alla même jusqu'à prétendre que le confesseur ne possédait ni l'intelligence, ni l'intérêt requis pour ces mystères augustes, et cela parce qu'il n'interdisait pas à Catherine de pratiquer la charité.

Malgré cela, Catherine a toujours continué ses œuvres pour le prochain. Comme par le passé elle a conseillé et consolé les uns et fait ses aumônes aux autres. Elle préférerait même le travail pour les pauvres à la dictée de ses visions. Dieu lui révéla qu'elle devait se perfectionner dans la patience, en face de toutes ces contrariétés. C'est pourquoi elle souffrit avec résignation les caprices de sa sœur et continua, comme par le passé, de régler les affaires du petit ménage. Lorsqu'un jour elle supplia Dieu de lui enlever ces soins de ménagère, son ange lui ordonna de porter sa croix à l'exemple de son Epoux divin, qui avait porté la sienne sans murmurer.

Au milieu des souffrances de sa vie, Catherine eut une suite non interrompue de visions miraculeuses et se soumettant humblement aux ordres du ciel, elle s'épancha au Pèlerin. Celui-ci, impatienté des perturbations continuelles du dehors, ne cessait d'exiger toujours de nouveau un changement dans le ménage de Catherine. Les larmes aux yeux, elle le pria de ne pas rendre sa situation insupportable; elle le supplia de s'adapter aux circonstances présentes; car, dit-elle, « Dieu le veut ainsi et je n'y puis rien changer. » Souvent elle l'exhorta à se défaire de son emportement contre le confesseur, dont elle eut également à fortifier la patience épuisée par les injures de Clément.

Une fois il arriva que Limberg, indigné des reproches injustes du Pèlerin, que par sa faute une grande partie des visions de la malade ne pouvait

être écrites, retira à Catherine toute permission de les lui communiquer encore. Elle en fit part au Pèlerin : « Mon ange ma commandé de vous refuser désormais ce trésor. » Mes regards étaient troublés, dit-elle, je ne voyais plus rien. Déjà depuis neuf jours, elle n'avait plus eu de visions ; alors le Pèlerin, confus et honteux, se rendit à Münster pour obtenir d'Overberg le renouvellement de la permission abrogée. Overberg l'accorda, en exhortant le Pèlerin à la douceur et à la patience. Le confesseur retira lui aussi sa défense, et les visions eurent lieu comme auparavant.

Limberg était un guide excellent pour Catherine. Ce prêtre simple et droit n'avait pas l'intention de cultiver dans la malade ses dons extraordinaires et surnaturels ; l'unique objet de sa direction était de faire parvenir sa pénitente à la plus haute perfection chrétienne. Ce n'était donc pas une indifférence déraisonnable (comme le Pèlerin se l'était imaginé) qui l'empêchait de faire valoir son autorité auprès de Catherine, pour la faire accéder au désir du Pèlerin. Il n'admirait pas ses visions, il n'empêchait pas ses souffrances et ses maladies réparatrices, il ne la protégeait pas contre les occasions de se perfectionner dans l'humilité, l'amour de Dieu et la patience ; il n'interdisait pas les remèdes naturels, malgré le caractère surnaturel des maladies. Mais pourquoi agissait-il ainsi ? Était-ce par indifférence ? Certainement non. Mais c'était son devoir d'être bref, prudent et réservé à l'égard de sa fille spiri-

tuelle, pour lui conserver ainsi sa simplicité et son humilité pleine de candeur. Catherine à son tour le suivait avec une obéissance parfaite; elle estimait sa mâle énergie et se soumettait à ses ordres sans aucune restriction. Cette obéissance absolue nous prouve évidemment la profondeur de ses vertus et la sincérité de ses visions. D'un autre côté cependant, on ne peut méconnaître que différentes raisons autorisaient les plaintes du Pèlerin sous plusieurs rapports. Suivant la volonté divine, Limberg stimula et détermina la malade à se communiquer à Clément; mais encore pouvons-nous approuver sans réserve certaines manières d'agir du confesseur? Pourquoi par exemple ne s'opposa-t-il jamais à des troubles souvent renouvelés que causaient à Catherine des soins vraiment futiles, tels que le lavage du linge? Outre cela il aurait bien pu empêcher certaines visites oiseuses et onéreuses qui n'avaient d'autre but que de recueillir quelques paroles édifiantes de Catherine. Les notes de Brentano accusent maintes fois pareille interruption fâcheuse. C'est pourquoi, l'on doit peut-être imputer au caractère froid et timide du confesseur, la faute de ce que beaucoup de rayons lumineux composant les visions de Catherine, ne soient pas parvenus jusqu'à nous. Il n'est pas nécessaire d'ajouter, que ces situations devinrent pour le Pèlerin une école particulière d'abnégation et de renoncement à lui-même. Car malgré son zèle impétueux pour la solution de son grand problème, il n'a jamais cessé d'être affable à

l'égard des trois autres personnes prémentionnées ; il s'est humblement soumis à leur bon plaisir. Sa présence auprès de Catherine était donc la cause de beaucoup de souffrances secrètes et mutuelles, qu'ils durent souffrir pour mériter les grâces dont le ciel les comblait.

Sur ces entrefaites presque deux années s'étaient passées ; pendant ce temps le Pèlerin avait noté toutes les visions que Catherine avait eues sur l'année liturgique, sur la vie de Jésus, de Marie et des saints, ainsi que sur les circonstances et événements de son époque. En 1820, Dieu révéla à Catherine qu'il lui donnait le choix ou de mourir, ou de vivre dans le but d'exécuter une grande œuvre pour le salut de son prochain, à savoir : la contemplation et la narration de la Vie publique et la Passion douloureuse du Christ. Il lui révéla ensuite qu'il ne pouvait la faire participer à cette grande grâce qu'à la condition suivante : Elle devait non seulement lui offrir toutes les souffrances de sa vie passée, mais encore être prête à se charger de sacrifices bien plus pénibles et bien plus sublimes encore. Tel était le chemin de Dieu : et Catherine comprenait très bien, que de plus grandes grâces de la part du ciel, exigeaient aussi de sa part de plus grands sacrifices et de plus héroïques vertus.

Catherine savait parfaitement que la plus pénible des souffrances qui l'attendaient, viendrait de ses communications au Pèlerin. Elle voyait aussi que cette souffrance durerait jusqu'à l'accomplissement

de la tâche qu'elle allait entreprendre. Elle ne prévoyait donc que des souffrances jusqu'à la fin de sa vie ; et cependant, dans son héroïsme elle accepta cette nouvelle mission. Ici encore elle était guidée par le trait fondamental de sa vie, qui n'était autre que le désir ardent de se rendre utile au prochain et à lui procurer le bonheur éternel. Dieu agréa son sacrifice, et regarda avec complaisance la pureté de son intention, qui ne tendait qu'à sa plus grande gloire et au salut des âmes.

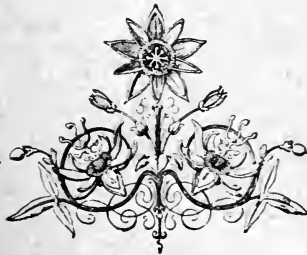
Déjà dans sa vie antérieure, Catherine avait eu la contemplation intuitive de certains traits de la vie et de la Passion du Sauveur. Les faits qu'elle vit alors, l'avaient aidée à marcher sur les pas de Jésus. Ce temps, qu'on pourrait considérer comme une préparation à sa grande œuvre, réconforta l'esprit de l'humble vierge pour l'avenir, où Dieu daigna révéler à sa vue intérieure l'histoire entière de notre Rédemption. La vie publique du Sauveur, ses miracles et sa doctrine sublime furent aussi présentés à Catherine. Elle vit en même temps le pays, la nature, les villes et les villages de la Palestine ; enfin les scènes les plus intimes et les plus minutieuses, si l'on peut s'exprimer ainsi, de sa vie publique, de sa Passion et de sa mort, de sa Résurrection, de son Ascension et de la descente du Saint-Esprit.

Ainsi les souffrances méritoires d'une pauvre malade, ont donné naissance à un des livres les plus remarquables du monde. Nous avons ici l'œuvre la plus importante de la vie de Catherine. Remer-

cions-en Dieu, et souvenons-nous des paroles du Sauveur : « Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux simples et aux petits.¹ »

Les grands et les sages du monde d'alors reniaient le saint Evangile et la vie terrestre de l'Homme-Dieu. — Mais voilà que Dieu suscite une simple fille de campagne, qui devient par ses souffrances l'oracle de la Divinité! — L'accomplissement de cette tâche sera pour Catherine le terme de sa vie.

(1) Matth. xi, 25.



CHAPITRE VII.

DERNIER OUVRAGE ET MORT DE CATHERINE.

LES contemplations et la dictée de la vie publique de Jésus-Christ, étaient accompagnées de souffrances continuelles, qui augmentèrent de jour en jour jusqu'à la mort de Catherine. C'étaient les grandes souffrances, que Dieu daigna lui imposer alors pour déjouer, par ses expiations, les desseins des ennemis de Pie VII, et pour rendre à l'Allemagne la constitution ecclésiastique. C'étaient encore ces souffrances innombrables par lesquelles elle a mérité une bonne mort à tant de mourants. Cette charité héroïque qui se chargeait des souffrances physiques et morales des autres, n'était pas moins agréable à Dieu. Et c'est au milieu de tous ces sacrifices, que le Seigneur a communiqué à sa servante les mystères augustes de sa vie et de sa mort.

Une autre affliction pour Catherine fut à cette époque la mort de son bienfaiteur et ami, le vicaire Lambert. Ce bon prêtre tomba malade au printemps 1820 ; à l'automne suivant son état empira, et bientôt Catherine prévint sa mort prochaine.

Saint Ignace et saint Augustin lui apparurent en disant : « Préparez-lui une robe blanche, pour qu'il échappe au purgatoire. » — Dans la vision suivante Dieu lui révéla l'espèce de souffrance, par laquelle elle obtiendrait à son ami une mort heureuse, et la délivrance des tourments du purgatoire. Elle se vit placée sur un bûcher, qu'un vieillard (Lambert) avait élevé et embrasé. Elle-même se sentait mourir dans les douleurs les plus atroces, jusqu'à ce que le bûcher fut réduit en cendres blanches comme la neige, que le vieillard répandait sur les champs. Cette image nous rappelle les paroles des saintes Ecritures : « L'ouvrage de chacun paraîtra enfin, et le jour du Seigneur fera voir quel il est... Si l'ouvrage de quelqu'un est brûlé, il en souffrira la perte; il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme en passant par le feu.¹ »

Le décès de son protecteur et ami donna à Catherine l'occasion de lui prouver sa gratitude pour tout ce qu'elle lui devait. C'est pourquoi elle redoubla de prières ferventes et de supplications assidues pour le délivrer des peines et des châtements de l'autre monde. Dieu l'exauça : durant les trois derniers mois de la vie du prêtre Lambert, elle était tellement accablée de douleurs qu'elle en faillit mourir. La bénédiction et les prières seules de ses amis Limberg et Niesing l'arrachèrent à la mort.

L'abbé Lambert jouit des effets merveilleux de

(1) I Cor. III, 13.

ce sacrifice ; ses peines furent adoucies, la crainte et la pusillanimité firent place en son cœur à la foi, à l'espérance et à la charité ; et les attaques du démon furent chassées par les suggestions de son ange gardien et par la protection de saint Martin, son patron.

Catherine se fit porter à son lit de mort, et fondant en larmes tous deux, ils prirent congé l'un de l'autre. Le père Limberg, profondément ému, dit à Catherine qu'elle ne retrouverait plus en ce monde, un ami pareil.

En ces jours-là, le Pèlerin écrivit à Overberg : « M. Lambert vient de recevoir les saints Sacrements ; jusqu'à l'avant-dernière semaine il a toujours dit son bréviaire, et jusqu'à avant-hier il n'a pas manqué un seul jour depuis ses années d'études, de dire le chapelet. Sur le point de mourir, le digne prêtre dit : J'attends que Dieu m'appelle ! » Il mourut le 7 février 1821.

Catherine distribua à son intention sept pains aux pauvres. Pendant la célébration de ses funérailles, elle tomba en extase, et pria les mains jointes. Plus tard elle en rapporta ce qui suit : « Après avoir fait le chemin de la croix pour lui, j'allai à la rencontre du cortège funèbre, que je vis accompagné de plusieurs âmes portant des cierges. J'assistai aussi à ses obsèques. A présent je vois l'abbé Lambert dans un jardin céleste, parmi des prêtres et des âmes pieuses. A l'heure de sa mort il a été assisté par saint Martin et sainte Barbe, dont j'avais imploré le secours. » Elle s'était donc parfai-

tement acquittée de sa tâche, et avait procuré le bonheur du ciel à son ami Lambert.

Peu de temps après la mort de ce prêtre vénérable, son fiancé céleste dit à Catherine : « Le nombre de ceux qui aiment la souffrance est si petit, et cependant il y a tant à expier ! » En même temps il lui mit une robe noire, marquée de beaucoup de croix, symboles de nouvelles souffrances causées par le Pèlerin.

A peine Lambert fut-il décédé, que le Pèlerin essaya de faire changer de demeure à Catherine pour mettre définitivement fin à ses liaisons d'autrefois, et pour gagner plus de temps à consacrer à ses annotations. Il chercha à exécuter ce dessein sans le consentement ni de la martyre, ni du confesseur, ni des autres amis de Catherine. Mais celle-ci s'en tint à l'arrêt de son confesseur, et le changement n'eut pas lieu. Le Pèlerin lui fit des reproches de ce qu'elle s'opposait à son désir de lui faire du bien, tandis qu'elle suivait les conseils inutiles d'autrui. Tous étaient exaspérés contre Brentano, surtout l'hôte François Limberg qui refusait absolument de laisser partir ce trésor précieux de sa maison.

Catherine elle-même eut à subir les conséquences de toutes ces contrariétés, qui altéraient la concorde parmi son entourage. Ses angoisses grandirent ; car elle connut intérieurement toute la persistance et l'absolue tenacité de l'intention du Pèlerin. Elle tomba malade au point de mourir, et fut exposée sans cesse à des combats terribles contre Satan.

Quelques mois plus tard la confusion et l'animosité augmentèrent dans son entourage de la manière suivante. A la nouvelle du décès de l'abbé Lambert, le conseiller Diepenbrock invita la malade à passer le reste de ses jours au sein de sa famille. Il offrit en même temps au père Limberg la position d'aumônier dans sa maison : de telle sorte que Catherine ne fût pas privée de son secours. Cet intérêt témoigné à son sort remplit le cœur de Catherine de la plus vive gratitude. Et lorsqu'au bout de quelques semaines M. Diepenbrock fit renouveler cette offre et cette invitation par la bouche de sa fille Apollonie, qui venait voir Catherine à Dülmen, celle-ci tint à lui exprimer par Apollonie, sa reconnaissance profonde. Mais elle lui assura néanmoins qu'elle agirait contre les vues de la Providence en quittant Dülmen, pour améliorer sa situation matérielle. Mais Brentano ravi à la pensée que le séjour de la malade à Bocholt, lui procurerait enfin la liberté voulue pour ses communications, lui reprocha si amèrement son refus, que Catherine fondit en larmes et tomba de nouveau malade.

Au mois de juillet Overberg vint à Dülmen. Il la consola en disant qu'elle n'était pas coupable de ces tiraillements ; « car, dit-il, votre refus était légitime ; maintenez toujours votre résolution. »

Les jours suivants elle dit : Je vois une grande croix qui me sera imposée. Et en effet, elle fut atteinte d'une grave maladie. Le 6 août, la signification de cette croix se révéla. Ce jour-là, une voiture louée

par le Pèlerin s'arrêta devant l'habitation de la malade, pour la conduire sans retard à Bocholt. Mais le confesseur s'opposa au départ. Des discussions éclatèrent de part et d'autre; les amis de Catherine se déclarèrent à l'unanimité contre les intentions du Pèlerin. Catherine éprouva la plus grande affliction de se voir le sujet de toutes ces aigreurs.

Pour prévenir des dissensions et des embarras futurs, elle donna son assentiment à l'opinion de Limberg, et se fit transporter dans la propre demeure de ce prêtre. C'est ainsi qu'elle vint dans la nuit du 6 au 7 août, habiter la maison de Limberg dans la rue Neuve (Neustrasse).¹ C'est là qu'elle a passé les deux dernières années de sa vie.

Cette détermination semblait avoir réalisé les souhaits du Pèlerin et Catherine jouit d'un peu de calme. Mais hélas! ce repos fut de courte durée, et les instigations du Pèlerin recommencèrent bientôt tout comme auparavant, pour ne plus jamais cesser.

Dans cette nouvelle demeure, Brentano lui reprocha vivement qu'elle se fût opposée à son désir. « C'est vous, lui dit-il, qui avez amené tout le monde à ourdir ce complot. » Catherine était profondément attristée de ces reproches, et sa maladie s'aggrava. A plusieurs reprises elle transpira du sang et devint si infirme et si caduque, qu'elle

(1) Cette maison est encore aujourd'hui accessible à la vénération du public.

savait à peine parler ; mais malgré tout, ses traits reflétaient une paix profonde.

Sa sœur Gertrude qui ne l'avait pas suivie dans sa nouvelle demeure, fut remplacée par une garde-malade, madame Wissing, qui s'occupa des soins du ménage. Néanmoins l'éternelle plainte du Pèlerin s'éleva de nouveau, lorsqu'il apprit, à son grand chagrin, que les pauvres et les affligés continuaient à visiter Catherine dans cet asile, et qu'elle ne cessait pas de les écouter, de prier, de souffrir et même de travailler pour eux.

Elle reçut, tout comme avant, les visites de ses anciennes compagnes, de ses amis et même de sa sœur Gertrude. Elle se chargea de l'éducation de deux enfants, d'un neveu étudiant, qui venait la voir à l'époque des vacances, et d'une nièce qui a passé plusieurs années chez elle. Tout cela semblait inutile au Pèlerin, et il reprocha à Catherine son humanité qui ne faisait que perdre un temps précieux et qu'il était impossible de recouvrer. Telles furent leurs relations jusqu'à la mort de Catherine. Mais malgré ces tribulations incessantes, la malade n'avait négligé aucun jour de communiquer ses visions, quelque pénible que dut être ce devoir dans les circonstances décrites. Depuis le mois de juillet 1820 jusqu'à peu de temps avant sa mort, elle a vu et dépeint avec une cohérence et une liaison admirables, la vie publique et la passion du Sauveur.

Peut-être le lecteur ne comprendra-t-il pas, pourquoi on n'a pas éloigné le Pèlerin de Dülmen afin

d'assurer à cette pauvre martyre le don le plus désirable, dans l'état où elle se trouvait réduite, la paix domestique. Mais Catherine savait qu'il lui était envoyé par la providence, et jamais son ange ne lui avait ordonné le renvoi de Clément. Au fond de son cœur il était loin de vouloir offenser Catherine; mais son désir trop ardent de sauver ces trésors célestes, c'est-à-dire le récit de ses visions, l'a souvent poussé à des exagérations, et il eût aussi plus tard, l'humilité de s'accuser ouvertement lui-même de sa conduite erronée. Il n'a jamais compris qu'il voulait lui-même annuler l'unique condition de ce don de prophétie, à savoir les souffrances et les vertus de la martyre. Il ignorait que celui qui devait conserver ces visions précieuses était appelé en même temps à procurer les plus pénibles souffrances, et par là la haute perfection de Catherine. Elle était convaincue d'accomplir la volonté de Dieu, en se soumettant avec résignation aux épreuves les plus dures; car elle avait été avertie en vision qu'elle avait à vaincre ces importunités à force de patience.

Achevons la biographie de notre héroïne, en méditant brièvement les neuf derniers mois de sa vie. Nous reviendrons de son lit de mort avec la persuasion de sa haute destinée, qui était d'être un sujet de douleurs et de souffrances et une martyre pour l'Eglise.

Le vendredi saint de l'année 1823, elle dit à son entourage : « Je ne reverrai plus ce jour. » Vers la Fête-Dieu, les œuvres de réconciliation pour l'Eglise

lui causèrent de si grands tourments, qu'elle se sentit mourir, et pourtant elle avait à souffrir encore pendant neuf longs mois. Ses douleurs atroces augmentèrent de jour en jour. Elle ressentit les tortures du crucifiement et semblait écrasée sous la douleur. Sainte Barbe et sainte Catherine l'encouragèrent en lui montrant leurs propres souffrances; et l'exhortèrent à ne pas désespérer, mais à vider le calice jusqu'à la lie.

Sur ces entrefaites elle expia les péchés des impénitents. Elle souffrit longtemps d'une forte inflammation des paupières; une toux convulsive accompagnée de vomissements lui firent à différentes reprises perdre l'ouïe et la vue. Elle connaissait le sujet en faveur duquel elle expiait; mais elle ne l'a jamais révélé.

Au mois de décembre, la supérieure des Dames du Sacré-Cœur à Amiens, lui demanda ses prières pour la nouvelle Congrégation, et Dieu seul sait quelle part la malade de Dülmen a eu dans l'efflorescence de cet institut; car pour le bien de l'Eglise elle était prête à creuser une source dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Le jour de la fête de Noël, elle parut devoir succomber aux douleurs extrêmes qu'elle avait acceptées par compassion pour plusieurs malades. Cette fois, elle était dépourvue de toute consolation et de toute lumière.

Des souffrances indescriptibles l'introduisirent dans l'année 1824. Elle avait encore six semaines à passer

sur cette terre. Durant ce temps encore elle aida les mourants dans leurs souffrances, et l'Eglise dans ses combats. Le pape, dit-elle, m'a imposé un fardeau pesant; il était très malade; il a beaucoup à souffrir de la part des protestants. Je lui ai entendu dire qu'il préférerait se laisser massacrer sur le seuil de l'Eglise de saint Pierre, plutôt que de souffrir plus longtemps l'intervention des novateurs, et que le siège de saint Pierre devait être absolument libre.

Le 12 janvier, ses peines augmentèrent encore. Elle en dit : « Je ne puis plus me charger d'une nouvelle tâche; je suis épuisée. Jusqu'aujourd'hui je n'ai souffert que pour d'autres; à présent je souffre pour moi-même. L'enfant Jésus m'a fait cadeau de beaucoup de douleurs à la Noël; maintenant il est revenu, pour m'en donner davantage encore. Il m'a montré ses souffrances et celles de sa mère, en disant : « Vous êtes ma fiancée; souffrez ce que j'ai souffert moi-même; ne demandez pas pourquoi! » Dès lors elle ne reçut plus d'éclaircissements sur le motif de ses souffrances. « Je souffre, dit-elle, sans voir pourquoi, des peines terribles. Que la volonté divine soit faite en moi! »

Quatre semaines nous séparent encore du jour de sa sainte mort.

Ses souffrances s'accrurent de nouveau par une inflammation dangereuse, et le docteur Wesener déclara qu'elle pouvait mourir à chaque instant. Elle fit part à Limberg de ses dernières volontés.

Ensuite elle prit congé des membres de sa famille ; elle exhorta surtout le jeune étudiant, son neveu, à une vie pieuse. Il est devenu prêtre et mourut jeune durant les premières années de son ministère.

Dès lors l'état de la malade empira encore. Nuit et jour elle tressaillait de douleur sur sa couche, et était en proie à des évanouissements et à des sueurs mortelles. Les traces des plaies aux mains brillèrent comme de l'argent à travers la peau tendue. Ses traits respirèrent une paix céleste et une résignation parfaite durant son martyre atroce. Parfois elle balbutiait quelques prières pour demander à Dieu quelque soulagement ; on lui donna de l'huile de sainte Walburge qui adoucit un peu ses souffrances.

Le 27 janvier, elle reçut l'extrême-onction en présence de son ancienne supérieure la sœur Hackebam. Ce jour là elle se sentit merveilleusement réconfortée.

Le 1^{er} février, elle réprima ses soupirs, et le râle qui les accompagnait cessa, tandis que les cloches annonçaient par leurs volées joyeuses la fête de la Purification de Marie. Le lendemain matin elle dit : « Oh ! la Mère de Dieu a produit de grandes choses en moi ! Elle m'a enlevée, pour m'unir à elle à jamais ! mais je ne puis en parler ! » Evidemment Marie lui avait fait voir la béatitude éternelle.

Dans la dernière semaine de sa vie, elle ne parla plus qu'à son confesseur ; elle ne faisait que prier ; mais jusqu'au dernier soupir elle a toujours gardé sa patience et son regard aimable. Ne pouvant

plus parler, elle serra les mains à ses visiteurs.

Le 6 février, elle fit célébrer une messe pour l'anniversaire de la mort de l'abbé Lambert. Le lendemain 7 février elle dit à diverses reprises : « Mon Seigneur, mon Jésus, je vous rends des actions de grâces pour ma vie entière ; qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous le voulez ! » Le 8 elle soupira : « Jésus, pour vous je vis ! Jésus, pour vous je meurs ! Grâce à Dieu, je ne vois plus, je n'entends plus ! »

Lorsqu'elle parut perdre l'usage de ses sens, le Pèlerin était agenouillé près de sa couche. Il lui donna une capsule contenant des Reliques qu'elle avait portées jadis, et qu'elle lui avait données autrefois. Elle la serra quelques minutes dans sa main et la rendit ensuite à Clément. Le lendemain l'anneau d'argent qu'entourait cette capsule se trouvait brisé.

Le 9 février, fut le jour fixé par Dieu pour son passage de ce monde à un monde meilleur. Vers deux heures du soir, les approches de la mort se firent remarquer. Elle se plaignit des peines cruelles qu'elle éprouvait dans le dos, en disant : « Je suis étendue sur la croix ; la fin approche. »

L'abbé Limberg lui donna l'absolution générale, et dit les prières des agonisants. Catherine saisit sa main, le remercia et prit congé de lui. Alors aussi sa sœur Gertrude lui demanda pardon des torts qu'elle avait eus envers elle.

Cependant la mort se fit attendre encore jusqu'au soir. « Venez donc, Seigneur Jésus ! » gémissait-

elle. Et elle ajoutait : « Je crois que je ne pourrai mourir, parce qu'il y a des personnes qui, par erreur, pensent du bien de moi. Ah ! puissé-je proclamer à haute voix, pour que le monde entier l'entende, que je ne suis rien qu'une misérable pécheresse, bien pire que le larron sur la croix ! »

Le soir tous ses amis et les voisins pieux s'étaient rassemblés autour de sa couche ; le vicaire Hilgenberg était agenouillé à son chevet, les autres priaient dans l'antichambre.

La martyre tint ses yeux fixés sur un crucifix que son confesseur lui tendit à baiser ; mais dans sa grande humilité elle chercha à ne toucher de ses lèvres que les pieds.

Immédiatement avant sa mort elle prononça pieusement un acte de contrition, et ranimée d'une consolation intérieure, elle dit : « Maintenant j'ai une confiance sans bornes, une espérance aussi grande que si je n'avais jamais péché. »

Son confesseur lui donna un cierge bénit, pria sur elle et agita une petite cloche de Lorette, comme c'était l'usage à Agnetenberg lors du décès d'une religieuse. A huit heures et demie il dit aux assistants : « Elle meurt ! » Un dernier soupir et elle tomba sur son côté gauche, la tête inclinée sur la poitrine. Elle était morte !

Une martyre venait d'exhaler son âme pure pour aller recevoir la palme glorieuse des mains de Celui qu'elle avait servi et aimé jusqu'à son dernier soupir. Elle s'envola vers l'époux pour lequel elle avait

combattu dans l'arène de l'Eglise, en martyr de cœur par ses souffrances, martyr de sang par ses plaies augustes !

Et avec sa mort se rapprocha enfin ce temps heureux, qui vit renaître, après un siècle d'indifférence, un nouvel esprit religieux et une vraie vie de foi, telle que la martyre de Dülmen l'avait prévue et annoncée au milieu de ses souffrances.

FIN



TABLE DES MATIÈRES.



Préface de la deuxième édition allemande	5
Source de ce livre	9



LIVRE PREMIER.

CHAP. I. Vocation de Catherine et histoire de son temps	11
” II. Catherine enfant de Dieu	21
” III. Catherine enfant merveilleuse	31
” IV. Catherine enfant de ses parents	47
” V. Catherine de sa douzième à sa vingtième année. (1786-1794.)	58
” VI. Catherine de sa vingtième à sa vingt-huitième année. (1794-1802.)	66
” VII. Catherine religieuse. (1802-1811.)	78
” VIII. Catherine religieuse. (suite.)	8
” IX. Les stigmates de Catherine	16



LIVRE DEUXIÈME.

LE GRAND CHEMIN DE CROIX DE CATHERINE.

CHAP. I. L'enquête ecclésiastique. — Première partie du chemin de croix	113
---	-----

AP.	II. Conséquences de l'impression des stigmates en la personne de Catherine	132
"	III. Catherine sur son lit de souffrance	141
"	IV. Faits ultérieurs à l'enquête ecclésiastique. — Seconde partie du chemin de croix	150
"	V. L'inquisition politique. — Troisième partie du chemin de croix	158
"	VI. Conséquences de l'enquête civile. — Fin du chemin de croix	174

LIVRE TROISIÈME.

CATHERINE APOTRE DE L'ÉGLISE PAR SES DONNÉS INTELLECTUELS.

AP.	I. Le don de contemplation	189
"	II. L'année liturgique d'après ses visions	196
"	III. De quelques autres visions de Catherine	219
"	IV. Son discernement des reliques.	227
"	V. Catherine et les âmes du purgatoire	234

LIVRE QUATRIÈME.

CATHERINE APOTRE DE L'ÉGLISE PAR SES SOUFFRANCES.

AP.	I. Sa vie de souffrances	247
"	II. Catherine apôtre du diocèse de Munster, sa patrie	260
"	III. Action et influence méritoire de Catherine en faveur du pape Pie VII et de la pro- vince ecclésiastique de Cologne	269

CHAP.	IV. Apostolat de Catherine pour la province ecclésiastique du Haut-Rhin. (Fribourg-en-Brisgau.)	276
"	V. Œuvres de Catherine pour les membres séparés et négligents de l'Eglise	287
"	VI. Réparations envers le Saint-Sacrement	295
"	VII. Catherine durant la dernière semaine de l'année liturgique	306
"	VIII. Catherine, auxiliaresse des chrétiens et mère des mourants	312

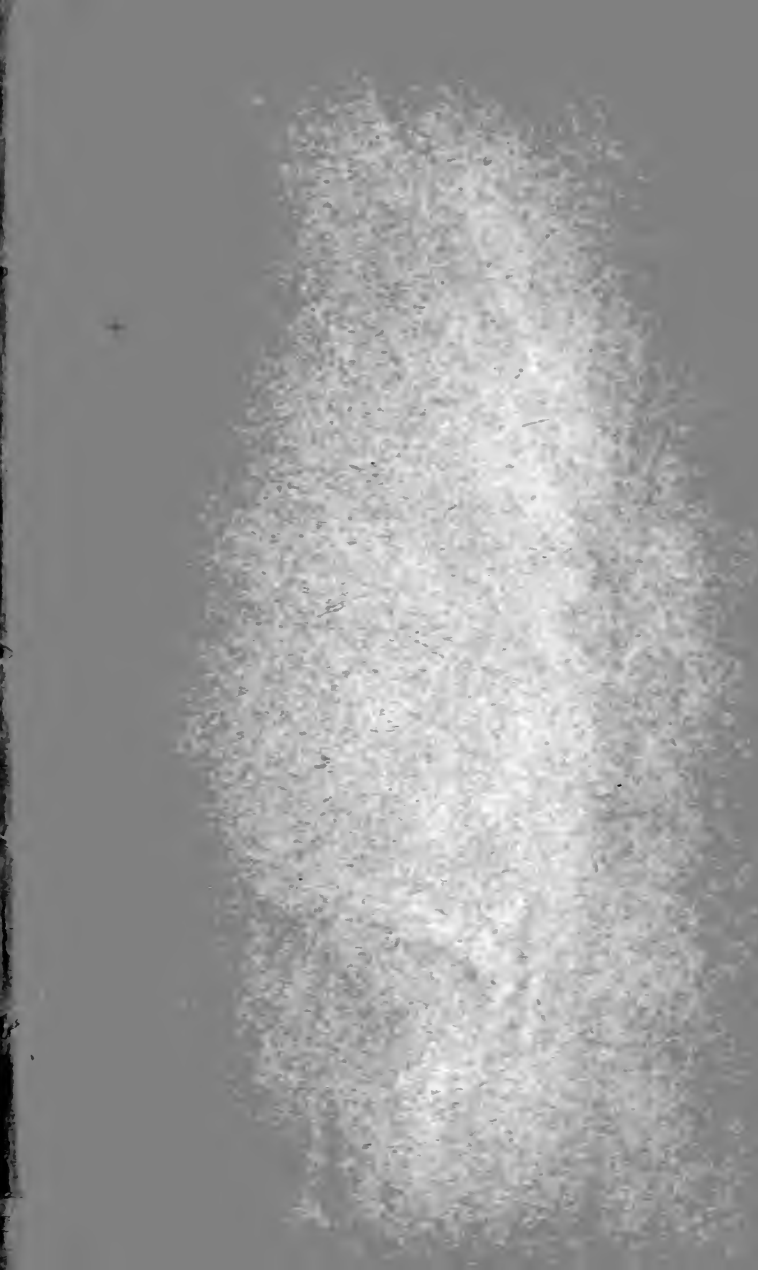


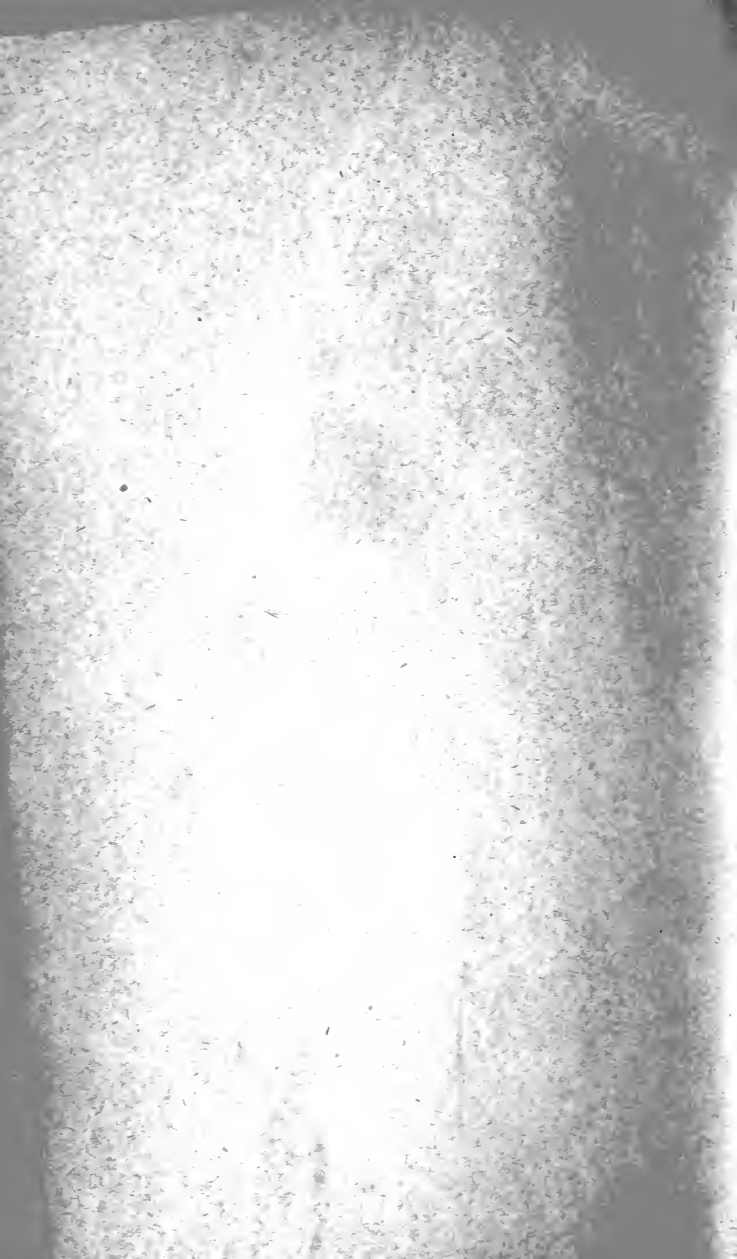
LIVRE CINQUIÈME.

CATHERINE ET SES CONTEMPORAINS.
 SES VISIONS ET LES TEMPS POSTÉRIEURS.
 SES DERNIERS JOURS ET SA MORT.

CHAP.	I. Relations de Catherine avec plusieurs de ses contemporains	325
"	II. Apollonie et Melchior Diepenbrock	341
"	III. Clément Brentano, le Pèlerin. — Sa conversion et sa vocation	349
"	IV. L'école de vertu préparatoire à la vocation du Pèlerin	366
"	V. Le Pèlerin après la mort de Catherine	375
"	VI. Le secret de souffrir et ses fruits	384
"	VII. Dernier ouvrage et mort de Catherine	396









200

1875





BX 4705 .E64 W4314 1896

SMC

Wegener, Thomas. d. 1918?

Vie merveilleuse,

intérieure &

AYY-3543 (mch)



